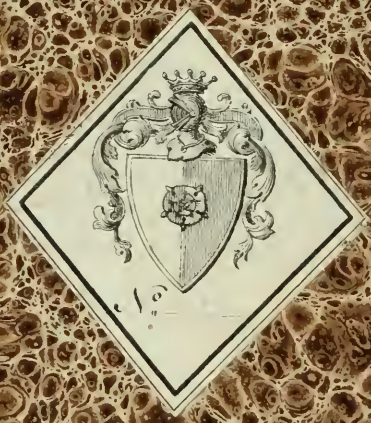
3 1761 07354362 1



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueuni45mont

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XLV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

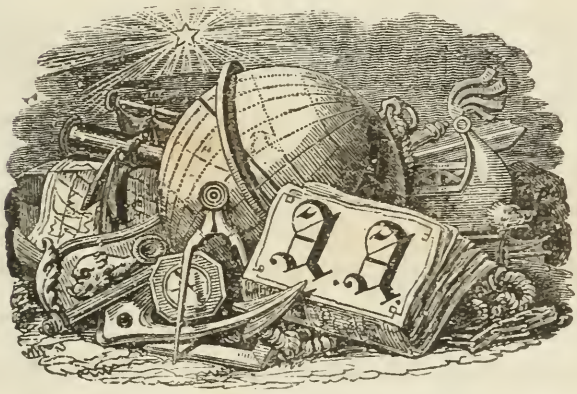
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXVI.

G
161
M77
1833
t. 45

VOYAGES

EN EUROPE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CAPELL BROOKE.

VOYAGE EN SUÈDE, EN NORWEGE, AU FINMARK ET AU CAP NORD.

(1820.)

Quelques mots d'introduction. Départ pour la Suède. Arrivée à Gothembourg; cette ville. Manière de voyager dans ce pays. Lilla-Edet. Forêts de pins. Chutes de Trolhatta. Lidkoping. Le lac Wener. Effroyable quantité de loups. Orebro. Le lac Mælar. Arboga. Westeras. Stockholm. Pourquoi cette ville paraît triste. Curiosités qu'elle renferme. Détails de mœurs.

Tandis que les contrées du sud de l'Europe sont sans cesse explorées par les voyageurs, celles du nord, au contraire, n'ont que rarement le privilége de les attirer. Ensevelies à ce qu'on semble croire dans des ténèbres presque continuelles, et gémissant la plus grande partie de l'année sous des chaînes de glace, on ne se figure guère qu'elles aient aussi leur été, ni qu'elles possèdent des attraits qui puis-

sent récompenser un touriste de ses fatigues. Telle est même la triste influence du froid sur l'imagination, qu'il suffit en général de mentionner les régions arctiques pour ôter aux gens l'envie de les parcourir, et que l'idée de passer le cercle polaire les empêche souvent d'aller jusque-là. Quiconque néanmoins méprisera ces préventions absurdes et se résignera gaîment à toutes ces petites incommodités auxquelles il faut s'attendre dès qu'on sort de son propre pays, rencontrera dans le nord des millions de choses curieuses et intéressantes. Si ses yeux se lassent de la monotonie des scènes délicieuses que lui offriront les parties méridionales de la Suède, où ce sont toujours des forêts et des lacs qui se succèdent les uns aux autres, il trouvera toute la variété désirable dans les montagnes de la Norwége, où le pittoresque s'allie incessamment au grandiose. S'il poursuit sa route sur les rocs sauvages des côtes occidentales, le long desquelles les énormes chaînes du Nordland opposent un rempart inébranlable à la rage de l'Océan atlantique, il contemplera avec autant d'admiration que d'étonnement ces œuvres de la main du Créateur, ces monts qui, autour de leurs têtes blanchies de neiges séculaires, entendent le vent furieux du nord hurler en chœur avec les vagues qui rugissent à leurs pieds. Enfin s'il tourne ses pas vers les vastes forêts et les immenses déserts de la Laponie, que coupent

en tous sens des rivières rapides qu'il lui faudra franchir en dépit de leurs cataractes écumantes, il découvrira à chaque instant des points de vue dignes de prendre place sur son album, à chaque instant des objets qui mériteront de fixer toute son attention; et la nature qu'entoure une atmosphère d'azur limpide à travers laquelle nuit et jour le soleil fournit sa carrière, se présentera ainsi à ses regards sous une multitude d'aspects aussi neufs que merveilleux. Si j'en parle, c'est, comme on va le voir, par expérience.

En effet, le 15 mai 1820, je quittai Londres avec l'intention de visiter les parties septentrionales du continent européen, et, s'il m'était possible, de m'avancer jusqu'au cap Nord. Gagnant Harwich, je m'y embarquai pour la Suède, et les trois premiers jours le vent nous fut extrêmement favorable; mais il changea le 24, et une violente brise de l'est nous força de louvoyer pendant les quarante-huit heures qui suivirent. Nous venions alors d'atteindre le rescif de Jut qui s'étend presque circulairement du Jutland vers la côte norwégienne, parage où les vents sont d'ordinaire très variables; et comme ils y gouvernent les courans, nous eûmes à lutter contre ces deux obstacles à la fois. Le temps lui-même, de beau qu'il était, devint tout d'un coup pluvieux, et nous essuyâmes cinq ou six grosses averses. Néanmoins à notre entrée dans le Skager-

Rack le ciel se nettoya, une forte brise se mit soudainement à souffler de l'ouest en notre faveur, et nous doublâmes avec rapidité le Skaw, qui forme l'extrémité nord du Jutland; puis entrant dans la Gotha et dépassant bientôt le château d'Elfsborgh, nous mouillâmes à dix milles environ de l'embouchure au bas du village de Masthugget. Là, nous n'étions plus qu'à une lieue de Gothembourg, ville située sur la même rivière, et la seconde de la Suède par son importance; mais comme il était déjà dix heures du soir, quoique les rayons du soleil eussent à peine disparu au-dessous de l'horizon, je préférai passer la nuit à bord plutôt que de m'y rendre tout de suite.

Le lendemain, dès la pointe du jour, je descendis dans une chaloupe, et partis pour la ville en question qui se détacha promptement des brouillards du matin. L'approche en est fort pittoresque, car on y arrive par un canal spacieux que forme une branche de la Gotha dont les eaux coulent aussi à travers les principales rues. Celle où l'on débarque est large et magnifique; et si seulement Gothembourg avait un Rialto [1], on pourrait presque se croire à Venise. Des deux côtés sont des édifices publics et les maisons des plus riches négocians, et partout semble régner un air d'opulence et de propreté. Quoique les habitans se plaignent que

[1] Pont de Rialto à Venise, aussi appelé le *Pont des Soupirs*.

l'état actuel du commerce ne justifie plus cette apparence, c'est encore après Stockholm la plus florissante cité du royaume, et elle compte une population de vingt-un mille âmes. Ses rues sont fort régulières, elles se coupent à angles droits, et les canaux qui les traversent lui donnent une grande ressemblance avec beaucoup de villes des Pays-Bas. Parmi les monumens qu'elle renferme, on doit citer en première ligne la cathédrale, qui est bâtie dans un style simple mais noble, et dont les décorations intérieures sont sévères mais bien entendues. Il y a quelques années la pêche aux harengs se faisait à Gothembourg sur une très vaste échelle, mais un beau jour, ces poissons, sans qu'on ait pu en découvrir le motif, ont abandonné cette partie de la côte, et c'est à leur disparition qu'il faut préalablement attribuer la langueur présente du commerce. Au reste, il n'existe pas d'endroits en Europe où la vie soit moins coûteuse. Toujours les marchés y sont abondamment pourvus de toute espèce de provisions, et l'hiver, lorsqu'il tombe assez de neige pour que les paysans norwégiens puissent venir dans leurs traîneaux, ils y apportent tant de gibier et de venaison que les plus pauvres gens peuvent pour la plus modique somme faire la meilleure chère du monde. Ce sont les lièvres, les *kæders* ou coqs de montagne et les quartiers d'ours qui obtiennent surtout du débit.

Quand on veut voyager en Suède avec quelque vitesse, il est indispensable d'envoyer huit ou dix heures d'avance sur la route qu'on doit suivre ce que les Suédois appellent un *förebud,* en d'autres termes un coureur, qui fasse préparer les relais, les vivres et tout ce dont il sera besoin. J'en expédiai donc un le soir même de mon arrivée à Gothembourg, et le jour suivant, au lever du soleil, je repartis de cette ville pour les chutes de Trolhatta qui étaient distantes d'une quinzaine de lieues, et qui certes valent bien la peine que pour les visiter on s'écarte un peu de la route directe menant à Stockholm. Grâce au courrier qui me précédait, je trouvai toujours, aux divers endroits dont nous étions convenus, des chevaux qui m'attendaient tout harnachés et tout bridés, mais qui très probablement sans cette précaution auraient encore été à paître dans leurs forêts natales, où il faut les aller prendre pour les mettre à la disposition des voyageurs. Ils appartiennent aux paysans qui sont obligés de leur en fournir moyennant certaine rétribution fixée par un tarif, mais si légère (car la poste se paie dix fois plus dans le reste de l'Europe), qu'on n'imagine pas comment avec de si minces profits les relayeurs peuvent tenir leurs engagemens. Si chétive que cependant soit la somme, ils la reçoivent avec reconnaissance, et vous remercient joyeusement du moindre pourboire. Quoique très petits, les che-

vaux sont très bons, et ils vous emportent avec d'autant plus de célérité que les routes du pays ne sauraient être comparées mieux qu'aux allées de nos parcs. Il ne faut donc se plaindre de rien sous ce rapport; mais que n'en peut-on dire autant des repas et des auberges? Si vous n'avez pas eu soin de consacrer un des coffres de votre voiture aux provisions de bouche, vous courez grand risque de dormir à jeun; car la plupart du temps, lorsque vous faites halte pour la nuit, on ne vous sert à souper, malgré toutes les recommandations qu'a laissées votre forebud, que le gros pain de seigle dont le paysan et ses chevaux mangent également, et peut-être un peu de lait.

Jusqu'à environ trente milles de Gothembourg, la contrée est triste et nue; la chaîne de montagnes rocailleuses dont l'aspect stérile et sombre attriste l'œil pendant cette partie de la route, continue sans interruption sur toute la longueur des côtes de la Norwége et du Finmark, devenant peu à peu plus considérable à mesure qu'on avance vers le nord, projetant des ramifications de différens côtés, formant entre la Norwége et la Laponie suédoise la haute barrière des Alpes-Dophrines qui sont éternellement couvertes de neige, et de là s'étendent jusqu'à la dernière extrémité de l'Europe septentrionale. C'est seulement près du petit village de Lilla-Edet que commencent les forêts de pins; et

les teintes noirâtres de leurs rameaux, tranchant alors sur le vert tendre des jeunes pousses du printemps, offraient le plus joli contraste. Au-delà du village les rocs cessent ou du moins ne montrent plus que de temps en temps leurs masses sourcilleuses à travers l'épais feuillage des arbres. Bientôt le charmant lac Treuning s'offrit à mes regards, entouré d'un amphithéâtre de bois; et il faisait encore assez grand jour lorsque nous approchâmes de Trolhatta. Tandis que nous descendions une côte rapide, je pus, quoique éloigné d'une lieue, me faire une idée de l'importance des chutes, car au-dessus l'atmosphère était obscurcie par de lourdes vapeurs que doraient les rayons du soleil couchant. Puis, quand nous fûmes parvenus au lieu même, comme j'ouvris de grands yeux pour ne rien perdre de l'étonnant et admirable spectacle qui était devant moi! Là en effet toutes les eaux de la Gotha, enveloppées d'écume et de poussière, se précipitent avec d'horribles mugissemens d'une hauteur perpendiculaire de cent dix pieds, non d'un seul jet, mais en quatre cascades, à travers des rocs entassés pêle-mêle et entre des rives pierreuses d'une immense élévation çà et là parsemées de sapins. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'avant d'arriver aux cataractes le fleuve glisse, silencieux et tranquille, aussi clair que du cristal, et que cinquante pas plus loin que les cataractes il a déjà repris son

silence et sa tranquillité. Pour que la navigation ne fût pas interrompue dans l'espace intermédiaire, on a creusé latéralement dans le roc vif, à force de peine et de travail, un canal qui, au moyen d'un système d'écluse, permet que toute espèce de bateaux, soit qu'ils montent, soit qu'ils descendent, poursuivent sans difficulté leur route.

Je passai la nuit à Trolhatta dans une misérable auberge, et le lendemain j'atteignis la ville de Lidkoping, distante d'une quarantaine de milles. La contrée que je parcourus ce jour-là offre un aspect moins sauvage, car on y rencontre par intervalle de vastes espaces où les paysans ont défriché la forêt et se livrent à l'agriculture. Les terres ainsi employées produisent, malgré la pauvreté du sol, des moissons passables; et les petites métairies qui de temps en temps apparaissent au milieu des masses noires des bois de sapins récréent singulièrement la vue. En entrant à Lidköping ma surprise fut extrême, et peu s'en fallut que je ne me crusse arrivé au bord de la mer, car je vis à mes pieds une vaste nappe d'eau qui naguère s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon, tout-à-fait semblable à l'Océan que j'avais traversé, et sur le premier plan il y avait plusieurs navires à l'ancre. Ce n'était cependant qu'un lac, mais le grand lac Wener, un des plus considérables de l'Europe, qui a trente-cinq lieues de long sur quatorze de large, et qui, au

moyen du canal de Trolhatta, établit une communication directe avec la mer du Nord. Vingt-quatre rivières, dont plusieurs très importantes, qui prennent leur source dans les montagnes de la Norwége, se jettent dans le Wener. le traversent et se réunissant à leur sortie engendrent la Gotha qui, formant les fameuses chutes dont j'ai parlé plus haut, passe au milieu de Gothembourg, et va ensuite se décharger dans le Cattégat. De Lidkoping dont il baigne les murs l'aspect du lac est fort beau. Sur la rive opposée la montagne de Kindakulle sort de ses vagues et domine tout ce qui l'environne. L'œil se perd à le parcourir dans son immensité, s'il n'y trouve à fixer un mât de vaisseau, tandis qu'à gauche d'épaisses forêts de sapins s'étendent jusqu'à ses rives. La ville elle-même de Lidkoping ne renferme rien qui mérite l'attention du voyageur, excepté son église. Ce monument n'est pas intact, mais les ruines en sont bien conservées, et l'intérieur surtout ferait, je crois, grand plaisir à un antiquaire. La chaire et l'orgue sont ornés de sculptures et de dorures dans le vieux style, et j'ai aussi remarqué de curieuses peintures à fresque.

Quand on sort de Lidkoping pour se diriger sur Stockholm la route longe quelque temps le Wener. On traverse ensuite plusieurs lieues de forêts, après quoi viennent d'immenses marécages qu'on dit très giboyeux; mais en vain descendis-je de voiture:

comme le temps était à la pluie, je ne trouvai pas l'occasion de tirer un seul coup. Aux alentours de Bodarne, village où je couchai, le gibier de toute sorte abonde aussi; par malheur les bêtes féroces ne manquent pas non plus dans les bois noirs et impénétrables qui l'environnent. En hiver, sans parler des ours, les loups y commettent de grands ravages; et, deux mois avant, notre hôte s'était vu enlever deux de ses plus gros bœufs par une troupe de ces animaux. Il n'est nullement extraordinaire, pour peu que la saison soit rude, qu'on en rencontre des bandes de cent et de deux cents qui, poussés au désespoir par la faim, se couchent au milieu des routes et y attendent ce qui doit passer. Les voyageurs sont alors contraints de revenir sur leurs pas et de faire souvent un long circuit pour les éviter. La nature du pays et la vaste étendue des forêts sont telles que les loups y multiplieraient bientôt en assez grand nombre pour l'inonder d'un bout à l'autre, si la rigueur du froid et le manque absolu de nourriture n'en tuaient pas périodiquement une énorme quantité. D'ailleurs les paysans se réunissent à certaines époques et font des battues. Le gouvernement leur accorde une prime par chaque tête, et comme en outre la peau se vend un bon prix, ils s'estiment bien récompensés de leurs peines quand ils ont chacun pour leur part abattu cinq ou six loups. Trois peaux en effet suffisent

pour confectionner un de ces amples manteaux de fourrure que les Suédois portent l'hiver, et qui valent de dix à douze louis. Lorsque les gens de la campagne rendent la liberté à leurs chevaux après s'en être servis, généralement ils leur garnissent les pieds de fer, et ceux-ci, armés de la sorte, parviennent quelquefois à repousser avec succès les attaques de leurs féroces ennemis. Chemin faisant, je remarquai beaucoup de bestiaux qui étaient tout couverts de cicatrices produites par les attaques fréquentes des loups. Un étranger pourrait donc s'attendre à rencontrer çà et là de ces animaux; mais c'est un plaisir qu'il ne goûtera qu'en hiver. L'été il traversera probablement tout le royaume sans apercevoir la queue d'aucune bête de proie.

Entre Bodarne et Orebro d'immenses lacs viennent sans cesse s'offrir à vos regards au moment où vous y songez le moins, et diversifier le paysage. L'étranger qui voyage à travers la Suède est surpris d'en compter un nombre prodigieux; mais pour peu qu'il considère la nature de la contrée et les causes qui leur donnent naissance, sa surprise devra diminuer beaucoup. Presque tous, en effet, proviennent de ce qu'une vaste partie de forêt a été dans l'origine ou brûlée, ou défrichée, aux endroits où ils existent maintenant. L'humidité qui autrefois était absorbée par les innombrables racines de sapins, lesquelles couraient à la surface du sol,

devient alors stagnante, faute de pouvoir pénétrer très avant dans les entrailles de la terre, à cause des rocs qu'elle y rencontre, ou s'évaporer, se dessécher en aucune manière. En conséquence, un marécage profond et impraticable se forme d'abord; les premières grosses pluies l'augmentent ensuite, et enfin la fonte soudaine des neiges le convertit en un lac qui s'agrandit peu à peu, tandis que les parties les plus hautes restent à découvert et produisent toutes ces petites îles dont les lacs du pays sont parsemés. Orebro, chef-lieu de la province de Nerike et résidence du gouverneur de cette province, est une grande et belle ville, avec deux églises et une population de trois mille habitans. Elle est située sur le lac Hjelmar qui, au moyen d'un canal, établit une voie de communication avec le lac Malaz et la mer Baltique. Le château où le gouverneur habite est un antique bâtiment carré tout environné d'eau. Il était jadis fortifié et a soutenu plusieurs siéges. Ce ne fut pas sans peine que je me procurai un lit à Orebro, et dans la plus sale des auberges, qui toutes étaient remplies de militaires, car Blacksta, le grand dépôt de remonte pour la cavalerie, n'en est que peu éloigné. Comme j'avais résolu de poursuivre ma route de grand matin le jour suivant, je me couchai de bonne heure et fus à même d'exécuter ma résolution, grâce à un humble fils d'Orphée qui, comme c'est la coutume en Suède,

vint à la porte de ma chambre jouer du violon et chanter, pour me féliciter à ce qu'il paraît de mon heureuse arrivée dans la ville. La douce influence de sa musique qui n'était pas sans charme m'ôtant toute idée de sommeil, je pus, selon mon projet, partir dès cinq heures pour Arboga. Après avoir dépassé le village de Glanshammar on entre bientôt dans l'immense forêt de Kaaglar, qui est très remarquable par son air lugubre et sauvage. Pendant que nous la traversions je remarquai plusieurs gros tas de pierres qui, apportées une à une par les mains pieuses des passans, indiquent un endroit où les restes de quelque infortuné voyageur qui a péri victime d'un assassinat reposent à l'ombre des sapins. Tel est l'usage dans toute la Suède, et l'étranger qui ne sait pas pour quelle cause sont amoncelées toutes ces pierres, s'étonne d'autant plus à leur aspect qu'elles couvrent un vaste espace de terrain. En nul pays toutefois les meurtres ne sont aussi rares.

Plus nous avançâmes dans la forêt, plus l'obscurité qui y règne me parut s'épaissir. Vainement mes yeux, s'élançant à travers les grands sapins droits qui se succédaient à l'infini, cherchaient-ils à percer la noire étendue et à s'arrêter sur quelque trace du passage de l'homme; vainement le soleil lui-même tâchait de pénétrer avec ses rayons les cimes onduleuses des arbres et d'illuminer l'ombre qui envelop-

pait leurs pieds. Aussi éprouvais-je une vive sensation de plaisir en rentrant dans une rase campagne. Au déclin du jour je vis pour la première fois entre les mains d'un jeune berger l'instrument suédois appelé *leurre;* il est en écorce de bouleau, a trois pieds de long, et sert à rassembler le bétail quand vient l'heure de quitter le pâturage. L'effet que ses sons produisent alors dans les bois lointains est on ne peut plus enchanteur. Le soir je fis halte pour la nuit à Arboga, grande et belle ville de la province de Westmanie, et le lendemain, après une course de onze lieues, j'atteignis celle de Westeras, chef-lieu de la même province, et en même temps la résidence du gouverneur, et que baignent les eaux du charmant lac Mælar. Westeras, qui est en outre le siége d'un évêque, remonte à une très haute antiquité, et sa vaste et magnifique cathédrale, célèbre aussi comme renfermant la dépouille mortelle du roi Éric XIV, mérite toute l'attention du voyageur. Le reste de la route presque jusqu'à Stockholm, qui n'est plus distant que de seize lieues, offre une suite des plus délicieuses scènes qui se puissent imaginer, car on ne perd que rarement de vue le lac Mælar, qui, au lieu de ressembler à une petite mer comme le Wener, forme quelquefois de vastes bassins, mais le plus souvent ressemble à une belle rivière où se réfléchit l'azur des cieux.

Après avoir successivement traversé les villages

de Gran, de Tibble et de Barkarby, j'entrai à dix heures du matin dans la capitale de la Suède. Il ne faut pas s'étonner que la plupart des voyageurs qui visitent Stockholm représentent cette ville comme fort triste, et même se plaignent de n'y avoir trouvé chez les habitans aucune hospitalité. C'est qu'en général ils n'y viennent que dans le mois de mai ou de juin, époque très favorable sans doute pour voir l'été du nord dans toute sa splendeur, mais fort mal choisie pour se faire une idée juste des plaisirs et de l'état de la société dans cette métropole. Alors en effet, après les longues rigueurs de l'hiver qui ont à peine permis de mettre le nez dans la rue, chacun quitte la ville et s'en va dans quelqu'une de ces innombrables et jolies maisons de campagne du voisinage y jouir des délices de l'été avec d'autant plus d'empressement qu'elles ne doivent durer que si peu. Il n'est personne, même des classes moyennes, qui, possesseur aux champs d'une cabane, telle petite qu'elle soit, ne se hâte de courir l'habiter, et le nombre prodigieux de ces petites retraites montre qu'un Suédois les regarde comme indispensablement nécessaires au bonheur de la vie. C'est donc aux alentours qu'il faut chercher Stockholm l'été; c'est là seulement que les seigneurs vivent avec magnificence et reçoivent leurs amis avec cette grâce et cette noblesse de manières qui les distinguent.

La situation de Stockholm est singulière et même romantique. Bâtie sur sept petites îles, à l'endroit de jonction du Mælar avec un bras de la Baltique, elle offre sous ce rapport quelque ressemblance avec Venise. Une grande partie de la ville cependant repose sur le versant escarpé d'une très haute montagne, et dans cette direction on voit un tel échafaudage de maisons, qu'elles semblent à l'œil construites les unes sur les autres. Au-dessous, le commerce couvre presque les eaux limpides de la Baltique d'une forêt de mâts; tandis que beaucoup au-dessus, et couronnant le tout, s'élève la belle église de Sainte-Catherine. L'étranger qui aura le courage de monter au faîte de la principale des tours sera amplement récompensé de sa peine par la magnifique et imposante vue qui de tous côtés se développera devant lui. L'œil se perd d'abord dans l'horizon sans bornes de forêts, de lacs et de mers qui s'étend tout à l'entour; puis redescendant sur Stockholm qui est entrecoupé d'eau dans tous les sens, il s'arrête quelque temps sur le palais du roi, qui est le plus remarquable des divers édifices publics, et dont la Baltique baigne les murs; enfin il parcourt les immenses sapinières qui s'évaporent jusqu'aux portes de la capitale, toutes tachetées de villas, et bordées de la manière la plus pittoresque par ces beaux et nombreux lacs qui caractérisent si agréablement ce pays. Après avoir

ainsi vu l'ensemble, le voyageur qui voudra connaître les détails devra visiter successivement la demeure royale dont j'ai déjà parlé; l'école militaire de Carlberg; l'arsenal; la salle d'assemblée du sénat; le Riderholm, où sont enterrés les souverains suédois, et entre autres l'illustre guerrier Charles XII; le cabinet d'histoire naturelle; l'exposition de peinture qui a lieu tous les ans, et la belle galerie de statues où sont réunis la plupart des inimitables chefs-d'œuvre de Sergell. Différentes casernes, celles par exemple des régimens du prince royal, des hussards de la garde et de l'artillerie, méritent également qu'on les visite. Il faut encore faire connaissance avec les châteaux royaux d'Ulriesdal, d'Haga et de Drottningholm, qui tous trois, à peu de distance de la ville, sont diversement curieux : le premier pour la beauté naturelle de sa position; le second pour le goût avec lequel sont dessinés les jardins, et le troisième pour sa magnificence intérieure. Il y a enfin à Stockholm une multitude d'institutions publiques et de manufactures qui, pour peu qu'on ait le loisir de les visiter, ne manqueront pas d'exciter l'intérêt.

Ce qui est fort intéressant à voir, ce sont les grandes revues qui ont lieu chaque année dans une vaste plaine près de la ville, et qui commencent généralement le 1er juin et durent quinze jours. J'y assistai en effet, et je puis dire que pour la bonne

tenue et la précision des manœuvres les troupes suédoises de toute arme ne le cèdent en rien à celles des autres puissances de l'Europe. De plus, les simples soldats obéissent aveuglément à la discipline; ils ont de la conduite, et ne murmurent pas contre leur nourriture, qui est pourtant fort mince et fort grossière, car la ration quotidienne de chaque homme ne consiste que dans la moitié d'un petit poisson et en un pain noir qui a la forme, l'aspect et presque la dureté d'un boulet de canon. Quant aux officiers, ils réunissent au plus haut point le caractère du guerrier et celui de l'homme du monde. Accomplis de manières et possédant presque toutes les perfections, ils n'affectent, et il faut les en féliciter, ni cet air méprisant, ni cette hauteur insupportable qui dans quelques autres pays font si souvent détester les militaires par les personnes qui ne suivent pas la même profession. Au contraire, les officiers suédois se montrent toujours polis, affables et modestes; ils parlent presque tous le français aussi bien que leur langue maternelle, et en général l'allemand. Stockholm, sous le rapport de la pureté avec laquelle on y parle la première de ces langues, peut en quelque sorte être appelé avec raison le Paris du nord. Toute chose effectivement y est française, et un étranger s'étonne dans tous les cercles de gens comme il faut de n'entendre pas prononcer un seul mot de suédois, tandis que le

français seul fait continuellement les frais de la conversation. D'ailleurs les habitans de la Suède ont une extrême facilité, non-seulement pour apprendre les langues, mais encore pour les parler avec plus de correction peut-être qu'aucun peuple. Il n'est pas rare de rencontrer dans la capitale des enfans d'une dizaine d'années, garçons et filles, qui parlent couramment quatre ou cinq langues, et j'y pris un domestique qui, quoique simple homme du peuple, en parlait six. Si j'ajoute qu'il était de plus excellent coiffeur, habile cocher et cuisinier de mérite, on avouera que je ne pouvais trouver un plus utile compagnon de voyage.

Je n'étais presque venu à Stockholm que pour y recueillir des renseignemens sur la route que je me proposais de suivre, pour m'y procurer des cartes et acheter la voiture, la tente, enfin tous les équipages dont j'avais besoin; mais ces choses, si simples en apparence, me coûtèrent plus d'une semaine d'allées et de venues. Cependant on était déjà au milieu de juin, et je n'avais aucun temps à perdre. Dans cette ville une morne indolence préside à tout. Il semble y être passé en coutume, comme du reste dans toute l'Europe septentrionale, que les gens de toutes les classes fassent une sieste au milieu du jour. En conséquence, chaque marchand, lorsqu'une ou deux heures arrivent, ferme sa boutique avec le plus grand sang-froid,

et regagne tranquillement sa maison, qui d'habitude est à quelque distance de la première, pour livrer son corps épuisé à ce repos que l'activité des affaires et la chaleur accablante du climat rendent si nécessaire dans le midi, mais que rien ne saurait justifier en Suède. Les rues de Stockholm deviennent donc désertes, silencieuses et tristes, à cause de la fermeture des magasins pendant cette partie de la journée, précisément où celles de Paris, de Londres et des autres capitales sont les plus passagères, les plus gaies, les plus bruyantes; et ce n'est qu'entre quatre et cinq heures de relevée que le boutiquier rouvre ses volets à la lumière, et sa porte aux chalands. Néanmoins, sauf peut-être les articles de librairie, il n'est rien, pour peu qu'on veuille s'en donner le temps et la peine, qu'on ne finisse par se procurer à Stockholm; et le 18 je fus en mesure de continuer le lendemain mes excursions.

Départ de Stockholm. Insectes qui empestent les forêts. Énormes fourmilières. Forêts consumées par le feu. Bonté des paysans. Eskilstuna. Auberges suédoises. Smaby. Affection des paysans pour leurs chevaux. Route de Suède. Comparaison des nuits d'été dans ce pays et dans le nôtre. Carlstadt. Chaumière des paysans; usages qu'ils tirent du bouleau; leur costume et leur caractère. Hogboda. Pourquoi on ne voit que si peu de gibier en Suède où il y en a tant. Arrivée à Christiana. Population. Anéantissement du commerce de cette ville.

Le 19, par une matinée superbe, je montai dans une espèce de calèche russe dont j'avais trouvé à

faire acquisition, et qui, fort basse, excessivement solide et assez légère pour être traînée par deux chevaux, joignait à ces avantages celui de m'avoir coûté si peu, que dans le cas où par une circonstance quelconque je serais forcé de la laisser en chemin, je n'en éprouverais pas une bien grande perte. Jean, mon fameux domestique, grimpa sur le siége, prit les rênes en main, et donna le coup de fouet du départ; mais il nous fallut cheminer pas à pas pendant une heure avant de sortir des murs de la ville, tant le pavé des rues était mauvais. Au contraire, une fois la porte dépassée nous galopâmes avec une vitesse incroyable. J'avais eu soin d'envoyer la veille au soir un paysan comme forebud avec un chariot qui contenait une tente, des provisions de bouche et le gros de mon bagage, coucher au relais d'Eskilstuna. En effet, au lieu de suivre la route que j'avais déjà suivie pour venir d'Arboga à Stockholm, j'aimai mieux prendre une direction nouvelle pour regagner Arboga, puisque nous devions nécessairement repasser par cette ville en nous dirigeant vers Carlstadt.

Vers midi la chaleur devint si grande que, pour empêcher que nos roues ne s'enflammassent, nous fûmes obligés de nous arrêter à Kumla et d'y jeter vingt ou trente seaux d'eau; quelque temps s'écoula même avant qu'elles fussent assez refroidies pour que nous pussions nous remettre en marche.

Nous rentrâmes dès lors dans des forêts profondes, mais où ne se faisait pas sentir le moindre souffle de vent, et où la nature elle-même semblait languir sous les rayons du soleil. Bien plus, à peine eûmes-nous atteint l'ombre, des myriades de mosquites, qui étaient comme placés en embuscade, vinrent par nuées assaillir nos malheureux chevaux, et une grosse espèce de guêpe nous poursuivit particulièrement avec la plus persévérante vigueur. En vain, pour se débarrasser de ces ennemis importuns, les pauvres bêtes coururent-elles avec toute l'ardeur dont elles étaient capables : ils ne cessèrent de nous tourmenter que lorsque enfin s'éleva une brise qui les dispersa. Entre les arbres je remarquai un grand nombre de fourmilières d'étonnantes dimensions, car elles avaient quelquefois quatre pieds de large, autant de haut, et renfermaient des millions de grosses fourmis noires. Chemin faisant, nous rencontrâmes aussi plusieurs vastes espaces où la forêt avait été consumée par le feu, et ces endroits-là offraient l'aspect d'une complète désolation. Le beau tapis de verdure sur lequel l'œil aimait tant à se reposer ailleurs avait entièrement disparu, tandis qu'alentour gisaient épars en tous sens des troncs noircis de sapins qui ressemblaient à d'énormes morceaux de charbons. Diverses causes concourent à produire dans le nord ces immenses conflagrations; il ne faut donc pas

s'étonner qu'elles soient si fréquentes. D'abord les paysans, lorsqu'ils veulent défricher une portion de bois, ont en général la coutume de les brûler, s'épargnant ainsi beaucoup de peine, outre que les cendres qui en résultent fertilisent singulièrement le sol, mais il arrive souvent que faute d'avoir pris les précautions nécessaires ils ne peuvent arrêter les flammes là où il le faudrait, et alors elles s'étendent au loin à travers la contrée, dévorant tout ce qu'elles rencontrent. Ensuite ce sont quelquefois la méchanceté et la vengeance qui allument ces incendies, et avant qu'on puisse y porter remède ils ont déjà fait de terribles progrès. Le feu du ciel aussi tombant sur un arbre mort, ou l'imprudence d'un voyageur qui secouera sa pipe sur de la mousse sèche, occasionera les mêmes accidens. Rien de plus triste que les lieux où l'élément destructeur a passé de la sorte; mais à l'instant où il y passe, et quand on peut réfléchir avec satisfaction que le pays est inhabité, il n'existe pas, pour un spectateur qui le contemple du faîte d'une montagne, de spectacle plus terriblement sublime qu'un embrasement de ce genre.

Près de Malmby nos chevaux, qui n'étaient pas des meilleurs, commencèrent beaucoup à se ralentir de leur vitesse, et, faisant halte au milieu de la première montée qu'ils eurent à gravir, ils allaient reculer et nous mettre dans un fâcheux embarras.

quand par bonheur des paysans qui nous suivaient dans un petit chariot vinrent à notre secours. Ils arrêtèrent la marche rétrograde de notre attelage, et le remplacèrent par le leur qui, plus vigoureux et moins las, n'avait presque rien à traîner. Grâce à ces braves gens nous eûmes bientôt atteint Eskilstuna. Cette ville est située dans la province de Sudermanie, à l'extrémité du lac Hjelmar, et possède une importante fabrique de couteaux. Nous y prîmes un logement pour la nuit, et l'hôte à qui nous eûmes affaire nous traita tout-à-fait selon la mode de la contrée, je veux dire, avec la plus parfaite insouciance. Lorsque vous voyagez dans les autres régions de l'Europe, et que vous parvenez à l'auberge où vous avez l'intention de coucher, le maître de la maison avec tous ses domestiques entoure aussitôt votre voiture, il vous aide à en descendre et vous conduit dans une pièce qui au moins est propre. Eh bien ! en Suède, rien de semblable. Quand vous arrivez devant une hôtellerie, au premier coup d'œil elle vous paraît inhabitée. A force de crier cependant, vous réveillez quelqu'un, car si c'est dans l'après-midi tout le monde dort ; mais cette personne montrant sa face endormie à une fenêtre, et voyant que ce sont simplement des voyageurs, se remet tranquillement à dormir. Après avoir vainement attendu qu'on vienne vous recevoir, vous mettez enfin pied à terre, et

observant une porte ouverte, vous entrez. Vous vous trouvez dans une vaste pièce, qui n'est pas, je vous jure, encombrée de meubles, mais seulement entourée de bancs; le plafond et les murailles y sont boisés en sapin, et on y marche sur des bouts de branches du même arbre en guise de tapis : c'est la salle à manger. Quand vous êtes resté seul quelque temps, arrive une jeune fille les pieds nus, avec de courts jupons et les cheveux rattachés sur le sommet de la tête, comme le sont quelquefois les queues des chevaux de poste; elle est selon les circonstances garçon, servante, valet de chambre ou caméristе. Dans ses mains elle porte une vaste cruche remplie d'une liqueur qui passe dans le nord pour être le baume de la vie, et quoiqu'elle ne vous offre soi-disant que la goutte, elle vous en verse un énorme bol; puis, pour peu que vous rechigniez à le boire, elle vous regarde avec des yeux ébahis. Si votre dîner n'a pas été d'avance commandé par le forebud, il faut vous attendre à ne trouver absolument rien, et ne compter que sur les provisions qui voyagent avec vous; mais dans le cas contraire, on vous fait en général payer si peu cher et votre repas et votre appartement que vous tombez de surprise. Aussi la Suède est-elle sous toute espèce de rapports celui des divers pays de l'Europe où l'on peut voyager à meilleur marché.

Le lendemain, nous atteignîmes de très bonne

heure la première poste après Eskilstuna, située au village de Smaby; et pendant que nous relayions, je contemplai curieusement le groupe pittoresque que formaient les paysans et leurs chevaux, car ils déjeunaient ensemble et se partageaient de bon cœur un gros et dur pain de seigle. Telle est en route leur constante nourriture aux uns et aux autres; même, dans toute la Suède, elle constitue la principale et souvent l'unique subsistance des gens de la campagne. Avant de partir en voyage, ils font cuire une demi-douzaine de ces pains, et s'en nourrissent exclusivement, eux et leurs animaux. Comme ces derniers peuvent quelquefois appartenir à trois ou quatre propriétaires, rien de plus risible, chemin faisant, que d'observer les fréquentes querelles qui surviennent entre eux; chacun s'efforce de ménager le plus possible sa propre bête, tandis qu'il court à côté de votre voiture, et se met en frais d'éloquence pour persuader au cocher que son cheval est beaucoup trop bon pour avoir besoin du moindre coup de fouet. Mais en même temps il lui donne à entendre que d'après ce qu'il sait de la bête de son voisin, il peut la fouetter sans scrupule. L'affection des Suédois pour leurs chevaux est si grande, que j'en ai vu qui pleuraient à chaudes larmes parce qu'on les battait à tort. De fait, l'ardeur et la célérité que ces petits animaux déploient d'eux-mêmes sont surprenantes,

quand on considère la petitesse de leur taille qui excède à peine celle d'un poney. Ils parcourent sans peine sept ou huit milles à l'heure, et comme les grandes routes dans tout le pays sont généralement excellentes, ils ne quittent souvent pas le galop pendant le relais entier qu'ils ont à parcourir. Le bon état des routes de la Suède semble principalement venir de la nature de leurs fondations, car elles consistent en de larges blocs de granit, sur lesquels est étendue une espèce de gravier sablonneux qui cimente le tout et le rend compacte et durable. Elles doivent aussi leur bonté en partie au petit nombre de voyageurs qui les parcourent, et par cette raison les détériorent à peine, et en partie à la neige qui couvre si long-temps la terre, car alors on laisse les voitures sous les remises pour ne plus se servir que de traîneaux. Mais il n'est aucune partie du monde où elles décrivent plus de détours; rarement y peut-on avancer d'un quart de lieue en droite ligne, à cause de la multitude de lacs, de rocs et de marais qui abondent dans le pays. Elles n'en sont toutefois que plus pittoresques; et si, d'autre part, la variété ne forme pas un trait caractéristique des forêts de sapins qui remplissent la surface de presque tous les pays du nord, ce défaut est amplement compensé par leur majestueux silence, et surtout par leur sombre et perpétuelle verdure, qui fait en hiver le plus délicieux

contraste avec l'éblouissante blancheur de la contrée revêtue de son manteau de neige.

A Arboga, nous retrouvâmes la route du nord, et après l'avoir suivie jusqu'à Orebro, nous prîmes la direction de Carlstadt; mais un accident arrivé au chariot de notre forebud qui se laissa ainsi rejoindre, nous força de faire halte pendant quelques heures pour qu'il regagnât sur nous l'avance nécessaire, et nous empêcha d'arriver le jour même à la ville en question. Vainement Jean stimula-t-il l'attelage; la nuit survint lorsque nous étions encore très éloignés de notre but, et nous n'eûmes pas même la consolation de voir sa venue accompagnée par ce crépuscule qui est si doux et si agréable aux yeux, quand ils ont été pendant plus de douze heures brûlés par les rayons du soleil. Le contraste d'un soir en Suède et d'un soir dans nos climats, pendant l'été, est assez frappant. Chez nous, les mille bruits de la campagne, qui pourtant s'apaisent peu à peu, les aboiemens des chiens et les ris joyeux des enfans des villageois forment une douce harmonie que l'aile du vent apporte aux oreilles du voyageur, jusqu'à ce que l'ombre devienne tout-à-fait noire et fasse alors régner le silence. Mais, en Suède, il est onze heures avant que le soleil consente à quitter l'horizon; à minuit même, il projette à travers les cieux une traînée de lumière cramoisie, et répand une teinte de feu sur le

paysage. Néanmoins un calme de mort enveloppe toute la nature, et la création repose en l'absence de la nuit. Bien plus, dès que six ou sept heures arrivent, vous n'apercevez dans les petits hameaux dont les immenses forêts sont parsemées çà et là, aucune trace d'habitans. Point de laboureur qui siffle son air, point de troupeaux qui mugissent, point d'*angelus* qui sonne; enfin nul son, si ce n'est peut-être dans le lointain celui de l'instrument dans lequel un pâtre souffle pour rassembler ses vaches errantes, ne traverse les airs. Seulement, les murmures de la brise qui glisse entre les tresses des noirs sapins soupirent en mélancoliques accens, et remplissent l'âme des plus suaves émotions; tandis que l'œil qui plonge au loin dans la forêt évoque devant lui mille fantômes bizarres. Quelque temps s'écoule ainsi, sans que l'homme qui est réclamé par le sommeil songe à autre chose qu'à réparer ses forces pour les fatigues du jour qui va bientôt reparaître. Dès une heure du matin, en effet, la création animée revient à la vie, et le chant de divers oiseaux annonce l'approche de l'aurore. Un vif incarnat envahit d'abord le ciel; puis, peu après, le disque resplendissant du soleil se lève, et dore les montagnes, dore les lacs, dore les forêts, tandis que les vapeurs de la nuit se retirent lentement en sa présence. C'est ainsi que pendant les rapides mois d'un été du nord, cet astre, dans les

plus hautes latitudes, demeure sans cesse à l'horizon, et que l'obscurité y est inconnue. Mais, à ce jour qui n'est interrompu par rien, succède bientôt une nuit que rien non plus n'interrompt; de même, à une accablante chaleur succède un froid rigoureux; le soleil disparaît entièrement, et la lune, pendant deux de ses quartiers, se maintient à une grande hauteur sans se coucher jamais, tandis que l'éclat toujours croissant des constellations et les feux de l'aurore boréale qui embrasent le firmament illuminent le ciel et dédommagent les habitans de ces régions glacées de la perte du jour.

Par suite du retard que j'ai dit, nous n'arrivâmes à Carlstadt que vers quatre heures du matin. Lorsque, près d'atteindre cette ville, nous sortîmes des immenses forêts que nous parcourions depuis Orebro, les brouillards qui d'ordinaire accompagnent le lever du soleil se dissipèrent et nous permirent d'apercevoir aux limites de l'horizon les majestueuses eaux du Wener. Carlstadt, où réside le gouverneur de la province, est la capitale du Wermeland; et, régulièrement bâtie, quoique petite, contient environ deux mille âmes. Cette province, qui s'étend du lac Wener aux frontières de la Norwége, est fort montagneuse, principalement dans les parties septentrionales. Elle abonde sur tous les points en mines de cuivre, de fer et de plomb, qui constituent sa principale richesse et

dont l'exploitation permet aux habitans de vivre dans une heureuse aisance.

A notre sortie de Carlstadt, nous vîmes une chaîne de hautes collines se prolonger de l'est à l'ouest dans une direction circulaire, et de loin nous aperçûmes la fumée de nombreuses forges qui s'en élevait. Bientôt nous retrouvâmes les sapins, et durant toute la route nous ne pûmes admirer assez entre leurs troncs les innombrables fleurs qui recouvraient le sol. Rien de plus intéressant pour un botaniste que ces forêts perpétuellement vertes de la Suède. Puis, quoi de plus merveilleux que la vigueur de la végétation du nord! Aujourd'hui, peut-être, la campagne est encore engourdie sous la rude pression de l'hiver; le lendemain, elle se réveille, chaque herbe, chaque plante se met à pousser, la nature prend soudain un air joyeux, et on se dirait transporté dans un climat tout différent. Quand nous eûmes dépassé Prestabolla, la contrée commença à prendre graduellement un caractère plus sombre et plus sauvage, qui indiquait que nous approchions de la Norwége; et je saluai avec ravissement, à mesure que mes regards purent mieux les embrasser, les perspectives et les hauteurs de ce pays si pittoresque. Le nombre des maisons qui se bâtissaient partout sur le moindre espace de forêt qui fût défriché montrait l'accroissement de la population, résultat naturel de l'agri-

culture et de l'industrie. Ces modestes demeures de paysans sont chaudes, commodes et admirablement propres à résister tant aux furieux ouragans de l'hiver qu'aux rigueurs excessives du froid. Construites comme elles le sont toutes, non en planches de sapins, mais avec les troncs mêmes, et avec les plus gros, dont les intervalles sont hermétiquement bouchés de mousse; elles conservent si bien la chaleur que les poêles y produisent intérieurement, et offrent si peu d'accès à l'air du dehors, qu'elles ne sont souvent pas tenables pour un étranger qui n'est pas habitué à une aussi haute température. Les toits sont en général faits des mêmes matériaux, et fréquemment on y superpose une couverture de chaume, qui, ensemencée d'une grande quantité de graines et d'herbes de toute sorte, devient une épaisse prairie. Le but de cet usage, qui donne un bizarre, mais charmant aspect aux toits, est de les protéger encore mieux du vent, car les racines qui se mêlent et s'entrelacent les solidifient de plus en plus. J'ai même quelquefois vu des sapins de certaine taille pousser au milieu du gazon qui recouvre ainsi les cabanes. On emploie également avec succès, pour recouvrir les poutres de la toiture, l'écorce de bouleau qui dure trois ou quatre années sans qu'il soit besoin qu'on la renouvelle, car par sa nature huileuse elle repousse long-temps toute humidité. D'ordinaire aussi on se sert de la même

écorce pour en confectionner des semelles qu'on glisse dans l'intérieur des chaussures, et pour cette destination elle semble préférable au cuir. Le bouleau peut donc, sous ce rapport de l'utilité, le disputer au sapin, puisque le paysan du nord en fabrique presque tous les ustensiles de son ménage, tels que les bols, les plats, les écuelles et, comme il est plus dur que l'autre, la plupart de ses instrumens aratoires. Cet arbre fournit d'excellent bois à brûler; sa première écorce blanche tient lieu de tuile et est infiniment plus durable, tandis que la seconde qui est rougeâtre sert de différentes façons au tannage et à la teinture; et, par exemple, permet au pêcheur norwégien de donner à ses voiles et à ses filets cette couleur d'un rouge foncé qui non-seulement les conserve, mais encore est favorable à la pêche. Enfin la sève du même arbre donne une liqueur connue dans le pays sous le nom de *vin de bouleau,* d'où un esprit s'extrait quelquefois. On peut donc dire que le bouleau est presque indispensable au paysan. Ce n'est néanmoins que dans le sud qu'il parvient à quelque hauteur; et il est curieux d'observer, à mesure qu'on avance vers le nord, sa diminution graduelle, jusqu'à ce que, après avoir été un arbre fort grand, il prenne sous les latitudes plus hautes l'aspect d'un arbuste nain qui rampe à la surface de la terre, et qui s'élève rarement, comme si le

froid du climat l'y retenait, à plus de trois ou quatre pieds.

Le costume des paysans suédois varie beaucoup dans les différentes provinces, et particulièrement dans celles qui sont très éloignées les unes des autres; mais, en somme, je n'hésite pas à dire qu'il déploie plus de propreté et surtout plus de pittoresque qu'on n'en peut voir chez les classes inférieures de nos pays. Quant à leur caractère, il présente un grand nombre de qualités heureuses qui mériteraient de trouver imitation parmi les autres rangs de la société. Placés dans une partie du monde où l'influence de l'hiver se fait rudement sentir durant six mois et plus, et où la nudité générale du sol doit nécessairement les soumettre à de grandes privations, vous les voyez, malgré tout, joyeux et contens. Dans les provinces les plus septentrionales, où, certaines années, le retour prématuré du froid au milieu même de l'été détruit complétement leurs moissons toujours peu abondantes et leur enlève toute provision pour l'hiver, ils trouvent encore à se nourrir au cœur de leurs forêts natales; arrachant au sapin son écorce amère, ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une espèce de pulpe qu'ils mangent, et cette nourriture, si grossière, si peu succulente qu'elle soit, les empêche du moins de succomber à la famine. En dépit de cette maigre chère à laquelle ils ne sont que trop souvent forcés

de recourir, jamais vous ne les entendrez se plaindre; et si leurs physionomies n'annoncent pas un grand fond de gaîté, elles montrent ce qu'ils sont réellement, humbles, graves, dévots et heureux. Donnez-leur la moindre bagatelle; ils vous remercieront des heures entières, et vous garderont une éternelle reconnaissance. La Suède, dit-on sans cesse, est le plus pauvre des pays, et malheureusement quiconque la traverse n'en peut douter. En effet, du nord au sud et de l'est à l'ouest, elle ne présente, à proprement parler, qu'une immense forêt. On y rencontre bien çà et là des espaces qui ont été défrichés par le labourage, et qui s'élargissent chaque jour à mesure que la population augmente; mais l'agriculture n'y a fait encore que très peu de progrès. Puis la Suède, qui tire presque tout ce qu'elle consomme des autres contrées, n'a presque rien, sauf ses bois, à leur vendre en retour; son commerce au dehors est donc, il faut l'avouer, absolument nul. D'autre part elle ne possède aucune colonie; enfin ses manufactures, quoique dans un état assez prospère, ne datent que de quelques années, et n'ont pas eu le temps de prendre le développement que l'avenir leur réserve peut-être. De toutes ces circonstances il résulte que la Suède est aujourd'hui fort pauvre; le sera-t-elle encore dans dix, dans vingt, dans cinquante ans? Je l'ignore; mais je fus singulièrement surpris de voir

que cette pauvreté n'était nullement accompagnée de misère; et pendant mon voyage dans le nord, j'y ai cent fois moins trouvé de mendians que dans les régions les plus florissantes du midi de l'Europe. C'est que la nécessité enseigne aux paysans suédois à être satisfaits de peu, et qu'il leur suffit de ne souffrir ni du froid ni de la faim, deux souffrances dont ils peuvent toujours se garantir à la rigueur, pour ne rien désirer davantage. On éprouve aussi un vif plaisir à remarquer comme en Suède le bas peuple s'acquitte avec ponctualité de ses devoirs religieux. Les églises, surtout dans les parties septentrionales, ne sont construites qu'à d'énormes distances; les fidèles ont donc à faire souvent plus de vingt milles pour s'y rendre; mais, n'importe: ils ne s'inquiètent ni de l'éloignement ni de la rigueur des saisons, et nul motif ne saurait les empêcher de remplir un devoir qu'ils regardent comme le premier de tous.

Nous relayâmes au hameau de Hogboda, et la poste suivante nous conduisit au lac Vermelen; il avait en cet endroit un demi-mille de large, et nous le traversâmes dans un bateau que firent manœuvrer deux jeunes filles aidées d'un homme. Robustes et bien portantes par suite du travail et de l'exercice, elles ne le cédaient en rien à leur compagnon pour ramer avec vigueur, et quand nous atteignîmes la rive opposée, elles n'hésitèrent

pas un seul instant à sauter dans l'eau, qui leur couvrit plus que les genoux, pour nous aider à descendre et à débarquer la voiture. Pendant qu'elles nous passaient, elles accompagnèrent d'un chant simple et naïf le bruit sonore et cadencé de leurs rames; le soleil se couchait alors, et la tranquillité qui régnait partout rendait la scène encore plus enchanteresse. La brise du soir, qui glissait doucement sur l'onde nous semblait d'autant plus voluptueuse et plus rafraîchissante, que nous sentions encore les effets de l'horrible chaleur du jour; et ce fut seulement lorsque le bateau s'arrêta soudain parce que nous touchions au rivage, que je sortis de l'extase où j'étais plongé. Quand nous remontâmes en voiture, la contrée que nous eûmes à parcourir devint de moment en moment plus intéressante et plus romantique. C'était une suite de raides montées que nous ne pouvions gravir que pas à pas, et de côtes rapides que nous ne descendions qu'au grandissime galop, car nos petits coursiers ne pouvaient retenir la calèche, et nous pensâmes que la meilleure chance de salut était de leur lâcher la bride et de les laisser courir avec leur vitesse ordinaire. Ils s'en tiraient avec un rare bonheur, suivaient ventre à terre les détours de la route jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le bas de la descente, et jamais cependant ne faisaient un faux pas, qui aurait pour eux et pour nous entraîné les plus fâ-

cheuses conséquences. La nuit était déjà fort avancée lorsque nous parvînmes enfin au petit village de Strand, où nous couchâmes. Il ne consiste qu'en quelques cabanes de bois; mais il y a de tous les points une vue aussi belle que pittoresque, car il repose au bord du Vermelen qui communique avec le grand Wener, et qui est lui-même d'une longueur considérable. La rive opposée au village est très boisée, et une petite île çà et là parsemée de grands sapins ajoute encore à la beauté du paysage.

Le lendemain, au relais de Haga, nous entendîmes pour la première fois les paysans se plaindre des ravages que les ours des forêts environnantes exerçaient parmi leurs bestiaux. La veille ils en avaient tué trois de l'espèce noire, et qui étaient aussi gros, à ce qu'ils nous dirent, que les chevaux qui nous traînaient. Quelquefois pour chasser ces terribles bêtes ils se réunissent et font une battue; mais le plus souvent ils les vont attaquer seuls, et, qui plus est, n'emmènent pas toujours de chiens avec eux. Alarmé, comme on pense bien, par une semblable nouvelle, je chargeai mon fusil à balle pour résister de mon mieux à l'ennemi dans le cas où je le rencontrerais; mais la précaution fut inutile, et je ne rencontrai rien. Un fait, même digne de remarque, c'est que dans le cours d'un voyage de six cents milles et plus à travers les forêts de la Suède, qui pourtant abondent en diverses sortes

de gibier, nous n'en avions pas aperçu une seule pièce. Des journées, des semaines s'écoulaient sans que nous vissions seulement un oiseau, excepté de temps en temps une solitaire corneille grise. Cette rareté apparente de la création animale a été fréquemment observée par les voyageurs, mais aucun d'eux n'en a plausiblement expliqué la cause. Ne serait-ce pas que la profondeur et l'immensité des bois permettent aux animaux de se dérober pendant le jour à l'œil de l'homme, et que pour les trouver il faudrait s'y enfoncer à vingt ou trente lieues, mais non en suivre simplement la lisière, comme il arrive quand on voyage?

Entrée en Norwége. Pont de Magnebro. Les Norwégiens fort différens des Suédois. Ressemblance des montagnards de tous pays. Forteresse de Kongsvinger. Fête de la Saint-Jean. Embarras faute de monnaie norwégienne. La rivière Glomen. Difficulté et péril des bacs. Troupeaux mêlés de moutons et de chèvres; ces animaux se croisent, dit-on. Nombre prodigieux de pies; les tuer est regardé comme de mauvais augure. Flottage des sapins.

Au bas d'une montagne escarpée que nous descendîmes dans l'après-midi, nous trouvâmes un torrent rapide qui, se précipitant avec fracas à travers des rochers, forme la frontière entre la Suède et la Norwége : on le franchit sur un pont, dit de *Magnebro*, au-dessous d'une petite cascade assez pittoresque. Néanmoins lorsqu'on pénètre de ce côté sur le territoire norwégien, les beautés du

pays ne se dévoilent pas immédiatement aux regards du voyageur, avec autant de pompe que son imagination les lui représentait. En effet, on entre tout d'abord dans une forêt immense qui n'offre aucun mouvement de terrain, et qui pousse dans un sable fin parsemé de grosses roches. Nos roues s'y enfonçaient jusqu'à moitié des jantes, ou s'y heurtaient avec force; aussi n'avançâmes-nous que très lentement, tandis que l'accablante chaleur du jour ajoutait encore à nos fatigues. A chaque relais, par suite du mauvais état de la route, nous trouvions que le chariot, qui nous précédait toujours, avait perdu quelques clous, et les gens qui les avaient remis me les faisaient payer si cher que je ne conçus pas une très favorable opinion du peuple chez lequel je venais d'arriver. Quoique nous eussions passé la frontière depuis cinq ou six heures seulement, il était impossible de ne pas remarquer déjà une notable différence entre les deux nations. Déjà aux manières humbles et courtoises du Suédois avaient succédé les manières plus libres et plus hardies du Norwégien. Il est singulier qu'il existe une si forte ressemblance de caractère parmi les habitans de toutes les régions montagneuses, et que leurs coutumes, leurs mœurs, leur genre de vie, même leur costume, aient tant d'analogie. Sous beaucoup de ces rapports les Norwégiens ressemblent aux highlanders d'Écosse, et peut-être plus encore aux

paysans Suisses, surtout pour leur habillement et leurs habitations. On ne saurait nier d'ailleurs que les montagnards de tout pays soient enflammés de l'amour le plus ardent pour la liberté, qu'ils héritent de leurs pères de l'attachement le plus enthousiaste à leurs montagnes natales, et qu'ils maintiennent toujours mieux leur indépendance que les habitans des plaines.

A neuf heures du soir nous vînmes en vue de la forteresse de Kongsvinger, qui est perchée comme un aigle sur le faîte d'un mont, et qui commande toute la contrée environnante. Au bas coule le Glomen, que nous traversâmes en bateau; et après avoir péniblement gravi pendant une demi-heure, nous atteignîmes enfin le petit mais charmant village qui repose sous les murs de la forteresse, et composé d'une église et de quelques maisons. C'était la veille de la Saint-Jean, et comme ma voiture avait besoin de réparations indispensables, je me décidai à faire halte le lendemain, autant pour qu'on la réparât que pour observer quels étaient les usages et les plaisirs des paysans à l'occasion d'une fête qui est si généralement célébrée en Norwége et en Suède. J'eus le bonheur de trouver une petite chambre dont les meubles simples étaient du moins au grand complet, et surtout de la propreté la plus sévère. Comme il était tard et que je me sentais fort fatigué, j'eusse bien voulu, sitôt mon souper fini,

pouvoir me livrer au repos; mais l'arrivée d'un voyageur de nation étrangère avait excité parmi les habitans du lieu la curiosité la plus vive, et ils vinrent tous successivement voir quelle mine j'avais, ou s'enquérir du motif qui leur procurait l'honneur de ma visite. En vain allai-je me mettre au lit avec la plus violente envie de dormir, je ne pus fermer l'œil. Toute la nuit durant, car on avait non-seulement à se réjouir de ma bienvenue, mais aussi à fêter le saint, des coups de fusils, de pistolets et même de petits canons qui étaient placés sous mes fenêtres, me tinrent éveillé. Ces marques de respect étaient de temps en temps interrompues par ces chœurs pour lesquels les paysans norwégiens sont justement renommés, et qui éloignèrent si bien de moi l'influence du sommeil que je n'avais pas fermé les yeux quand brillèrent les premières lueurs du matin. Alors toutefois, aussi las que moi-même de leur tapage, et commençant à ressentir les effets de leurs copieuses libations, les villageois regagnèrent un à un leurs demeures et me laissèrent profiter du peu de temps que je pouvais encore consacrer au repos. La journée du lendemain ne fut qu'une répétition de la soirée de la veille. La célébration de la fête consista principalement à chanter et à boire outre mesure; et dans l'auberge où j'étais logé, il y avait plus de cinquante personnes des deux sexes dans un état d'ivresse absolue, qui néan-

moins avalaient encore à chaque instant d'énormes verres d'eau-de-vie. Mais nulle querelle, nulle bataille, comme souvent il arrive en d'autres pays, ne s'élevait entre les buveurs. Au contraire, la joie et la bonne intelligence ne cessaient de régner parmi eux, et on ne voyait absolument se peindre sur leurs physionomies que le plaisir qu'ils éprouvaient à savourer le nectar du nord.

Dans le courant du jour, j'obtins la permission de visiter en détail la forteresse de Kongsvinger. Bien protégée de chaque côté par la nature, et en apparence presque inaccessibe à l'homme, elle serait capable, pour peu qu'on la mît sur un pied convenable de défense, de résister long-temps à toutes les attaques qui pourraient être tentées contre elle. Mais à l'époque de ma visite, les canons étaient démontés, et tout y portait les marques d'un état de paix profonde. La garnison même ne se composait que du commandant, d'un officier de génie, de quatre sous-lieutenans, et de quarante hommes. Des remparts, vous avez la vue la plus imposante qu'on puisse imaginer. Tout alentour s'élèvent dans leur majestueuse grandeur les montagnes norwégiennes, dont quelques-unes sont revêtues jusqu'à leurs cimes de forêts où les humains ne peuvent pénétrer, tandis que le fort, qui s'élance presque jusqu'aux cieux au milieu d'elles, semble les regarder fièrement comme un monarque ses sujets,

et que dans la vallée au-dessous l'œil peut suivre long-temps le cours argenté du large Glomen qui en sort. Les habitans des climats tempérés de l'Europe s'estimeraient sans doute fort malheureux, s'il leur fallait résider dans ce village de la Nowége; pourtant la femme du commandant, qui avait quelque temps séjourné à Paris et goûté des plaisirs de cette capitale, assurait se trouver satisfaite de son sort, et disait que s'il n'y avait pas d'hiver, Kongsvinger serait un paradis. Mais, par malheur, il y règne pendant six mois de l'année un froid des plus rudes, qui retient comme captifs les individus logés dans la citadelle. Fréquemment ils s'y trouvent, dit-on, surpris par une obscurité complète, à cause de la hauteur des neiges qui s'accumulent autour d'eux, tandis que dans une position si élevée le vent du nord siffle et hurle à leurs oreilles avec un redoublement de furie. En cette saison, les travaux d'une cinquantaine de prisonniers pour crimes, que renferme le fort, sont continuellement nécessaires pour déblayer les neiges qui tombent en telle quantité, que sans cette précaution elles le couvriraient bientôt entièrement. Mais si extrême que soit en hiver le froid, la chaleur en été ne l'est pas moins. Le jour, par exemple, que je passai dans ce village, elle fut étouffante. Les rayons brûlans du soleil y semblaient réunis en un seul foyer, et dardaient sur le roc avec un redoublement de véhémence. Le thermo-

mètre qui à l'ombre atteignait déjà 80 degrés, montait à 110 en quelques minutes dès qu'on l'en ôtait.

De Kongsvinger je comptais gagner Drontheim en droite ligne, et, pour ainsi dire, à travers champs; mais j'en fus empêché par une circonstance que je ne pouvais prévoir. C'est que la monnaie de Suède, la seule que j'avais à offrir en paiement, n'a point cours en Norwége, bien que ces deux contrées soient réunies sous un même sceptre. Or telle est, d'autre part, la rareté du numéraire dans ce dernier pays, que, pour échanger à un taux raisonnable mes espèces suédoises contre des espèces norwégiennes, je me vis contraint d'aller jusqu'à Christiania qui, comme on sait, en est la capitale, m'écartant ainsi d'une centaine de milles de la route la plus directe. A la rigueur nous pouvions les parcourir en un jour, si les maîtres de poste consentaient à recevoir notre argent; mais là gisait la difficulté, et quand nous montâmes en voiture nous ne savions pas trop comment nous arriverions à notre but.

Pendant quelque temps, l'aspect de la contrée que nous traversâmes ne nous offrit rien de remarquable; mais après avoir gravi une côte aussi longue que raide, parvenus au sommet nous eûmes une vue délicieuse du Glomen qui poursuivait son cours à découvert l'espace de plus d'une lieue, et allait ensuite se perdre dans une forêt de sapins.

Dans la vallée où il coulait ainsi on découvrait un petit hameau, du milieu duquel s'élevait le clocher d'une église, et le second plan était formé par les montagnes lointaines. Le Glomen, dont nous suivîmes les bords presque toute la route, est aussi appelé, par manière de distinction, *Stor-Elven* ou la *Grande-Rivière*, car il est le plus considérable des courans de la Norwége. Il prend sa source dans le diocèse de Drontheim, non loin du lac Oresund qu'il traverse. Il parcourt ensuite le vaste diocèse de Christiania, arrosant les bailliages d'Ostersalen et de Hedemarken, passant à Kongsvinger, et enfin se jette dans la mer près de Frédérickstadt, après un cours de plus de deux cent cinquante milles à travers la Norwége. A quelque distance de son embouchure, il forme la grande cataracte de Sarpen, dont le rugissement est si terrible qu'on peut l'entendre de plusieurs lieues. Le passage des bacs ne constitue la circonstance ni la plus agréable ni la moins périlleuse d'un voyage en Norwége, tant à cause de l'extrême rapidité des rivières que de la grossièreté avec laquelle ces radeaux, car on ne saurait les appeler autrement, sont en général construits. Le plus difficile de l'opération est pour embarquer et pour débarquer, ce qui surtout provient de l'inégalité du lieu où sont établis les ports; souvent, en effet, il faut, parce que la route est à pic ou bordée de rocs, laisser choir la voiture de

quelques pieds sur le bateau. Puis, de temps en temps, il arrive que si les chevaux sont vifs ou peu dressés, ils se précipitent dans le courant, car il n'est guère possible de les retenir, et qu'entraînés par la rapidité de l'eau, une demi-heure et plus s'écoule avant qu'on les puisse rattraper. Ces animaux causent encore beaucoup d'embarras au voyageur en ce que, jouissant d'une complète liberté dans leurs forêts natales, hormis les courts instans où l'on exige leur service, et, ce qui n'est pas rare, portant le harnois pour la première fois en votre honneur, ils tentent pendant tout le chemin, sans s'inquiéter de la machine qu'ils traînent après eux, de retourner dans leurs pâturages. Presque aussi sauvages que les ours qu'ils y ont pour camarades, et souvent n'en différant guère d'extérieur, il faut, je vous assure, que le cocher qui les conduit ait pour les retenir dans le devoir une force de poignet vraiment extraordinaire.

La majeure partie de notre route fut un sable profond; et comme la journée était excessivement chaude, nous éprouvâmes beaucoup de peine à nous en tirer. Dans les bois que nous parcourûmes nous vîmes d'immenses troupeaux, moitié de moutons et moitié de chèvres qui broutaient en bonne intelligence, et qui se ressemblaient tellement qu'il n'était pas facile de les distinguer les uns des autres. Les paysans affirment, je ne saurais dire d'après

quelles preuves, qu'ils se croisent entre eux; mais il est certain que tout dans leur extérieur tend à le faire croire.

Quant aux oiseaux nous n'en rencontrions toujours pas, sauf des corneilles grises et des pies de l'espèce commune. Le nombre prodigieux et la familiarité de ces dernières, tant en Suède qu'en Norwége, ne peut manquer de surprendre les voyageurs. Elles construisent invariablement leurs nids sur quelque arbre bas et touffu, devant la porte d'une chaumière. Dans nos contrées leurs œufs seraient bientôt enlevés par quelque méchant gamin; mais dans ces pays-ci ils ne courent aucun risque de l'être. Cette sûreté parfaite leur vient en grande partie de l'idée reçue dans tout le nord qu'il est funeste de tuer un de ces oiseaux. En conséquence on les regarde à peu près comme sacrés, et de là vient la vie heureuse et paisible qu'ils mènent. Tandis que nous suivions les bords du Glomen, nous y vîmes une quantité innombrable de sapins, qui, abandonnés à eux-mêmes, flottaient au gré du courant, et descendaient ainsi vers la mer, pour se répandre ensuite dans les différentes régions de l'Europe. Ce sont ces bois qui constituent la principale richesse de la Norwége, quoique cette branche de commerce ne soit plus aujourd'hui ce qu'elle a été jadis. Ils appartiennent d'abord aux paysans qui les abattent dans les immenses forêts de l'in-

térieur, les dépouillent de leurs branches, leur enlèvent leur écorce, enfin les rendent propres au flottage; puis à des marchands qui vont les leur acheter, et qui, après y avoir apposé leur chiffre, comme la chose se pratique chez nous, les confient au fleuve qui les leur transporte sans que personne s'en occupe jusqu'à son embouchure. Là sont à certaine distance les uns des autres des barrages qui les arrêtent, et chacun alors recueille les siens qu'il lui est toujours aisé de reconnaître. Lorsque le Glomen coule avec beaucoup d'impétuosité, les marchands établissent quelquefois jusqu'à trois de ces barrages, précaution fort nécessaire, car des pluies ou une fonte extraordinaire de neige sur les montagnes grossissent tout d'un coup la rivière à tel point, que les poutres emportées avec violence brisent non-seulement le premier obstacle, mais souvent le second qu'elles rencontrent. Néanmoins, à mesure qu'elles approchent de la mer et que leur lit devient plus large, les eaux perdent leur rapidité, et la troisième barrière remplit en général le but auquel on la destine. Quelquefois cependant malgré tous les soins qu'on a pu prendre, elle cède aussi, et des milliers d'arbres sont entraînés dans l'Océan, toujours à la grande perte, souvent à la ruine complète des propriétaires. Il arrive encore très communément, à cause de l'étendue du trajet qui n'est pas moindre de cent cinquante à deux

cents milles, ou parce que les bois se trouvent arrêtés sur tel ou tel point du fleuve, qu'ils mettent trois ou quatre années à faire le voyage; et alors, pour peu qu'ils soient d'une nature poreuse, ils enfoncent et sont perdus.

Comme je l'avais craint, nous éprouvâmes tout le long de la route les plus grandes difficultés, car les relayeurs refusaient absolument de recevoir notre monnaie suédoise, et nous étions dans l'impossibilité de leur en offrir une autre. Ce furent donc des scènes continuelles de disputes entre eux et mon domestique Jean, qui néanmoins par sa fermeté, par sa grosse voix, et même en recourant au besoin à l'argument des coups, finissait toujours par nous tirer d'affaire. Seulement j'avais sur la conscience de mettre sans payer les chevaux des pauvres paysans à contribution. Aussi fus-je charmé, parvenant au sommet d'une haute éminence, de voir Christiania s'étendre au-dessous de moi, avec le beau *Fiord* ou bras de mer sur lequel est située cette ville, tout parsemé de grandes îles rocailleuses et comme adossé à une chaîne de lointaines montagnes. D'innombrables navires qui se balançaient sur leurs ancres, la surface des flots qui ne présentait pas la plus petite ride, et la sérénité d'un soir magnifique, tout semblait concourir à former une scène des plus enchanteresses. Au loin, sur la gauche, apparaissait l'immense *Soë* ou lac Ojeren qui reçoit

dans son sein le rapide Glomen. Ce ne fut pas sans regret que je perdis de vue cette charmante rivière qui avait été pendant tant de milles notre compagne assidue de route, et qui maintenant courait mêler ses ondes aux vagues de l'Océan; mais j'espérais, parmi les rocs et les précipices du Dovrefield, la retrouver enfant et boire de ses limpides eaux à leur source même.

La capitale de la Norwége est une grande et belle ville, régulièrement bâtie, mais horriblement mal pavée, inconvénient qui diminue beaucoup le plaisir qu'on éprouverait d'ailleurs à en visiter les différentes parties. La vue de l'extrémité des remparts du fort est ce qu'on peut imaginer de plus ravissant. Rien là ne vous rappelle le voisinage d'une vaste cité commerciale; et tandis que l'œil parcourt les eaux claires et tranquilles du Fiord, tandis qu'il gravit les montagnes de la rive opposée, derrière lesquelles il s'en élève dans le lointain d'autres dont les sommets sont couronnés de neige, vous perdez tout souvenir des bruits qui retentissent à quelques centaines de pas, vous ne les entendez plus, et vous êtes entièrement absorbé par la contemplation du spectacle qui s'étale devant vous. Pour moi du moins, à suivre du regard les voiles blanches des bâtimens pêcheurs, j'oubliai durant quelques heures que j'étais à Christiania. Cependant l'annonce de l'arrivée du roi de Suède qu'on atten-

dait sous peu de jours y avait répandu un degré de vie et d'activité, que dans ces derniers temps il est fort rare d'y voir. Cette ville en effet depuis une vingtaine d'années décroît peu à peu de l'antique opulence qu'elle avait acquise par le commerce des bois, seule production du sol que la Norwége ait à vendre aux étrangers. Aujourd'hui cette branche de négoce, après avoir été si florissante, souffre de plus en plus dans tous les ports, pour ne pas dire qu'elle soit déjà devenue absolument nulle. Néanmoins Christiania, comme siége du gouvernement, comme résidence du stathouder, comme possédant la seule université, est encore une ville d'assez grande importance, et qui renferme une population de onze mille âmes. Par suite des nombreuses relations que ses négocians avaient jadis avec l'Angleterre, on y parle généralement l'anglais. La langue française y est aussi parlée, mais on n'en comprend pas un mot dans tout le reste de la Norwége.

Départ de Christiania pour Drontheim en franchissant le Dovrefield. Mont Mástberget. Fabrication du charbon très funeste aux forêts. Guldbransdal. Rapidité de la végétation. Aspect des chaumières. Lac Miœsen. *Elv* Vormen. *Soë* Lodness. *Elv* Lossen. *Elv* Lougen. Saison convenable pour voyager en Norwége. Traîneaux. Mortuen. Population et culture de la contrée. Cabane des paysans. Synfield. Stor-Hammer. Nourriture des gens de la campagne. Leur extérieur prévenant. Agilité de leurs animaux domestiques. Leurs nombreux talens. Stav ; chutes de la Moxa. Voyage à travers les montagnes la nuit. Elstad. Breiden ; la ferme et ses curieux habitans.

Comme je n'avais pas une minute à perdre pour atteindre le cap Nord avant les froids, je quittai Christiania dès que j'eus trouvé à changer ma monnaie de Suède contre celle du pays; mon intention était de me rendre à Drontheim en franchissant le Dovrefield, car j'avais entendu beaucoup vanter les scènes romantiques qui abondent dans ces montagnes. Cette route, à cause des extrêmes fatigues et de la perte considérable de temps qu'entraîne le passage d'une chaîne si haute, est rarement suivie par les voyageurs, toujours en très petit nombre, qui peuvent avoir besoin d'aller à Drontheim pour affaires, et en général on aime mieux prendre, car elle est meilleure, celle qui passe par Ræraas où sont les fameuses mines de cuivre. Quiconque néanmoins aime réellement les beautés de la nature n'hésitera guère entre les deux, et trouvera dans le spectacle extraordinaire que le Dovrefield ne cesse d'offrir, à se consoler amplement de la las-

situde et des privations qu'il lui faudra peut-être endurer.

Quand vous quittez la capitale de la Norwége, le premier objet frappant qui attire les regards est le mont Mastberget, qui lève vers les cieux sa tête verdoyante, et qui, quoique distant de plusieurs milles, semble être tout près de vous. Son sommet, que couvre une forêt de sapins, était enveloppé dans des nuages de fumée qui lui donnaient l'air d'un volcan, et qui provenaient d'un grand nombre de feux allumés à l'entour afin de fabriquer du charbon pour l'approvisionnement des forges voisines. On croit en général que les forêts de la Norwége sont beaucoup plus étendues que celles de la Suède, et que les beaux arbres de constructions abondent plus dans le premier que dans le second pays. Rien cependant n'est plus erroné, si j'en juge d'après mes propres observations. D'ailleurs les Norwégiens eux-mêmes ne se dissimulent pas qu'une disette de bois puisse à quelque beau jour se faire rudement sentir; ils la provoquent, ils la redoutent; et ces craintes paraissent bien fondées lorsqu'on réfléchit à tout ce qui s'en perd et s'en consomme sans qu'aucune mesure ne soit prise pour le remplacer. Surtout la fabrication du charbon ne peut être que funeste aux forêts naissantes, car elle exige qu'on abatte des milliers de jeunes arbres; et comme on ne les replante pas, on rencontre beaucoup de

clairières dans les forêts. Nous atteignîmes bientôt des campagnes déjà cultivées avec soin, quoique défrichées depuis peu de temps. Les moissons m'y semblèrent belles, et le sol était meilleur que je ne l'avais vu dans aucune partie de la Suède. Aussi rien ne surpasse la richesse de la plupart des vallées de la Norwége. Celle surtout de Guldbransdal n'a peut-être point de pareille au monde, tant pour la fertilité et la culture que pour le bonheur peint sur le visage des habitans et l'aisance dont ils paraissent jouir. Il n'en existe guère non plus qui méritent de lui être comparées sous le rapport de la beauté naturelle, car elle offre une suite constante de scènes sublimes et romantiques qui, jointes à l'air de contentement et de prospérité qu'on voit régner partout, ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut point le voyageur.

L'extrême vitesse avec laquelle dans le nord la végétation atteint son parfait développement, et le peu de temps qui est nécessaire aux moissons pour arriver à maturité, paraissent d'abord merveilleux aux habitans des autres climats; et sans doute le laboureur de nos contrées, à qui on dirait qu'en Norwége le grain se sème et se récolte dans un espace de six ou sept semaines, ne voudrait pas le croire. Rien pourtant n'est plus vrai et plus facile à comprendre. Mais aux noms de Suède, de Norwége et de Laponie, on associe ordinairement l'idée

d'un froid continuel aussi bien qu'extrême, sans réfléchir que les mêmes causes qui produisent ce froid doivent également produire pendant l'été une chaleur qui surpasse de beaucoup celle du midi de l'Europe, et même n'a d'égale que celle qui se fait souvent sentir dans les Indes occidentales. En effet, dans les districts les plus cultivés et les plus fertiles de la Norwége, le soleil, durant les vingt-quatre heures dont se compose le jour, quitte l'horizon pour un intervalle si court, puisqu'il se couche à onze heures du soir et reparaît à une heure du matin, que la terre n'a point le temps de se refroidir; et ses rayons, dardant avec force sur les vallées que les montagnes abritent de toutes parts, y développent une chaleur si intense que le grain mûrit avec la promptitude que j'ai dite. Si peu néanmoins qu'il faille de temps aux laboureurs de la Norwége pour semer et pour recueillir, ils courent presque à chaque instant le risque de voir arriver soudain une gelée qui ruine de fond en comble toute leur récolte, et c'est ce qu'on n'éprouve que trop fréquemment. Il semble toutefois avoir été très sagement arrangé par la Providence que, comme par la longueur de l'hiver et en raison des huit ou neuf mois que la neige demeure à la surface du sol ils ne peuvent commencer de bonne heure leurs semailles, le temps qu'ils perdent est amplement compensé par le manque de nuit et par l'intensité de

la chaleur, qui pousse si vite leurs moissons à maturité qu'en général il leur est possible de les recueillir avant que les frimas n'arrivent.

Chemin faisant, je ne remarquai pas sans plaisir les rideaux de mousseline ou de gaze grossière, il est vrai, mais toujours d'une blancheur éblouissante, qui ornent les fenêtres de toutes les chaumières, et qui leur donnent un air si propre, si soigné. Malheureusement la réalité ne se trouve pas souvent d'accord avec l'apparence, et en général l'intérieur de ces habitations est on ne peut plus sale. C'est à Minde que le grand lac Miœsen commence, et il en sort une large rivière, appelée le *Vormen*, que nous ne franchîmes pas sans quelque péril, tant le vent soufflait avec violence. Depuis ce point jusqu'à Drontheim, vous avez pendant toute la route une continuelle succession de scènes si neuves et si frappantes, qu'il vous semble être transporté dans un autre monde. C'est bien là que la Norwége déploie toute sa splendeur sauvage, et l'œil peut en être ébloui, mais non rassasié. Le Miœsen, qui devait sur un espace de tant de milles nous consoler d'avoir perdu le Glomen, et dont nous longions alors lentement les rivages, est une de ces mers intérieures qui abondent en Norwége. Sa direction, comme celle des rivières et en général toutes les eaux dans ce pays, est du nord-ouest au sud-est. De Minde à Sunde qui sont dis-

tants de trente à trente-cinq lieues, la route suit tous les caprices de ses bords. A ce dernier endroit qui est l'extrémité septentrionale du *Vand* Miœsen, comme s'appelle un grand lac dans la langue des indigènes, il communique avec le *Soë*, ou lac Losness, par l'*Elv*, autrement dit par la rivière Lossen, qui tire son nom du lac, mais qui pourrait avec plus de raison garder celui d'*Elf* Lougen, rivière dont elle n'est que la continuation après son passage au travers du Lodness. Le Lougen lui-même, qui prend sa source dans les monts Dovrefield, sort du *Vand* Lessoë.

Rien de plus délicieux que le temps dont nous étions alors favorisés. Les voyageurs qui désirent voir l'été de la Norwége dans toute sa beauté doivent, en conséquence, faire choix pour y venir des mois de juin, juillet et août. Avant cette époque la neige couvre encore la terre, et la contrée est généralement impraticable par suite du dégel. Quand au contraire septembre est passé, il ne faut plus guère compter sur de beaux jours, car avant la chute de la neige qui d'habitude arrive vers la fin d'octobre, il y a souvent beaucoup de pluies et toujours d'épais brouillards. Lors cependant que l'hiver est venu et que la neige est tombée en assez grande quantité pour qu'on puisse se servir des traîneaux, un spectacle tout-à-fait neuf se présente aux yeux de l'étranger, qui, tranquillement assis dans une de

ces machines et bien enveloppé dans des fourrures, franchit avec une inconcevable rapidité lacs et montagnes, luttant de vitesse avec les bandes de loups affamés qui suivent ses traces sur la glace. Par exemple, le trajet de Christiania à Drontheim, qui par les voies ordinaires est au moins de quatre cents milles, s'accomplit en hiver au moyen de traîneaux dans un espace de temps incroyablement court lorsque l'état du ciel et de la neige est favorable. Plus de routes raboteuses, plus de rochers, qui alors interrompent la marche des voyageurs ! Toute la contrée n'est qu'une nappe d'une blancheur uniforme, et au lieu d'être obligés à mille et mille détours, ils peuvent se diriger en droite ligne à travers les nombreux lacs, y compris le grand Miœsen, ce qui, on le conçoit, abrége considérablement la distance.

Pendant que nous longions le Miœsen, la route en approchait tant quelquefois que ses petites vagues venaient mouiller les roues de notre voiture. Sur d'autres points, nous montions à une grande hauteur sur ses bords escarpés et rocailleux; et le chemin était alors si étroit qu'il nous fallait n'avancer qu'avec précaution, car un faux pas nous eût précipités dans l'eau. Sur nos têtes se dressaient presque perpendiculairement d'immenses montagnes; tandis que nos yeux, suivant les vastes échappées du lac, en apercevaient tout-à-fait dans

le lointain d'autres encore beaucoup plus élevées qui formaient un fond magnifique au tableau. Vu nos stations fréquentes et la lenteur avec laquelle nous avions voyagé depuis que nous avions franchi le Vormen-Elv, il était fort tard quand nous arrivâmes au village de Mortuen. Nous y couchâmes dans la petite auberge de la poste, et non-seulement nos chambres d'une propreté exquise renfermaient tout ce dont un voyageur peut avoir besoin, mais encore commandaient les plus ravissantes vues du Miœsen. L'air d'aisance et même de richesse qui régnait dans les chaumières des paysans était fort remarquable, et je fus singulièrement frappé de voir combien en l'espace de quelques milles la fertilité du sol et le progrès de l'agriculture avaient augmenté. La population aussi semblait s'accroître à mesure que nous avancions. Enfin dans la totalité des districts de Hedemarken et de Guldbransdal, l'étranger ne sera pas moins surpris de la magnificence du paysage que de l'aspect opulent qui de tous côtés s'offre aux regards. S'il s'était jusqu'alors figuré la Norwége comme ne consistant qu'en un assemblage de rocs nus et de montagnes, quel ne sera pas son étonnement d'y trouver à chaque instant les indices du travail, de l'industrie et de l'abondance ! Dans chaque direction, en effet, les yeux sont attirés par de jolies petites métairies qui semblent plus prospères et plus floris-

santes qu'on ne les voit dans beaucoup d'autres contrées.

Le lendemain, le pays devient graduellement plus montagneux. A Nocleby, nous vîmes le mont Synfiœllen ou Synfield, quoique nous en fussions éloignés d'une vingtaine de lieues. C'était un spectacle vraiment beau, vraiment extraordinaire. Couverte de neiges éternelles, sa tête orgueilleuse s'élançait jusqu'aux nuages, et semblait joindre le ciel et la terre, tandis que les rayons du soleil qui tombaient sur ses flancs rendaient la blancheur laineuse distinctement visible aux yeux à une si énorme distance. Sur les bords du Miœsen, près de Vang-Strand, s'élevait jadis la vaste et opulente cité de Stor-Hammer, qui, à en croire d'anciens auteurs, avait trois milles et plus de long. Elle renfermait, disent-ils, un superbe évêché, une magnifique cathédrale, et un palais pour le roi, qui seul était si grand que mille personnes y pouvaient loger à l'aise. Elle avait en outre beaucoup d'églises, de monastères et de couvens. L'époque de la plus haute prospérité de Stor-Hammer fut vers l'année 1300; elle comptait alors deux mille citoyens en état de porter les armes. Mais, en 1348, elle fut ravagée par une maladie pestilentielle, appelée *sorte dod* ou mort noire; depuis, elle n'alla plus qu'en déclinant, et en 1566, incendiée par une armée suédoise, elle fut entièrement détruite. Aujourd'hui il reste à peine

un vestige de cette ville autrefois si célèbre dans le nord. A Moë, où nous fîmes halte pour la nuit, était une hôtellerie passable; mais, comme la plupart du temps, nous n'y trouvâmes qu'un triste souper. La nourriture générale des paysans consiste en du pain de seigle et du lait; or ce pain est si aigre, qu'il faut absolument qu'un étranger veuille ne pas mourir d'inanition pour se décider à y mettre les dents. Mais en dépit d'une si pauvre chère, les habitans sont robustes et pleins de santé. Quoique dans beaucoup de districts la nourriture animale leur soit tout-à-fait inconnue, ils ont presque tous haute taille et bonne mine, avec une mâle franchise de manière et de physionomie qui augmenta à mesure que je m'avançai vers le nord. D'après leur rude genre de vie et leur habitude de gravir chaque jour les montagnes, on peut dire qu'ils tiennent leurs corps dans un état continuel d'exercice. Aussi, la souplesse et l'agilité qu'ils en acquièrent est tellement grande, qu'ils peuvent suivre sans peine votre voiture au galop pendant l'espace de six à dix milles. Ils ont tant de considération pour leurs chevaux qui la traînent, qu'ils veulent surveiller eux-mêmes le cocher qui les conduit, et que je ne me souviens pas de les avoir jamais vus demeurer en arrière au-delà de quelques minutes; ils galopent ainsi d'un bout à l'autre du relais. Leurs animaux domestiques sont doués pareillement d'une agilité extra-

ordinaire; et bien des fois, quand il m'arrivait de lever les yeux en l'air, je n'étais pas peu surpris d'apercevoir des vaches qui broutaient tranquillement parmi des rocs, au bord de précipices qui avaient plusieurs centaines de pieds de profondeur. Dans nos pays, leurs pareilles, en supposant qu'elles pussent par hasard atteindre à des endroits d'un accès si difficile, seraient surtout fort embarrassées de redescendre. Mais pour les vaches norwégiennes, ce sont des exploits faciles, aussi bien que nécessaires. Envoyées aux montagnes pour y chercher leur subsistance quotidienne, elles acquièrent peu à peu l'adresse des chèvres, et gravissent avec la plus grande facilité des pics rocailleux. Rien n'est curieux comme de voir la manière dont l'instinct leur a appris à en regagner le bas. S'asseyant sur leurs hanches, elles rapprochent leurs pieds de devant, et se laissent ainsi glisser sur des pentes dont l'escarpement est tel, qu'on ne croirait pas la chose exécutable sans qu'elles se brisassent les os. Bien plus, quelquefois les moutons et même les chèvres s'aventurent dans des positions dont ils ne peuvent plus se tirer eux-mêmes sans le secours du paysan; celui-ci, sans s'inquiéter du péril auquel il s'expose, se fait descendre par une corde au lieu où est l'animal, et quand il l'a pris dans ses bras, tous les deux sont remontés ensemble par ses camarades qui se tiennent en haut.

A Sunde je quittai, non sans regret, le pittoresque Miœsen, que j'avais côtoyé pendant plus de soixante milles. Deux impétueuses rivières qui se précipitent des montagnes unissent là leurs eaux écumantes; et dirigeant nos pas vers la droite, nous rencontrâmes le rapide torrent de Lougen ou Lossen, car les paysans lui donnent indifféremment ces deux noms. Nous avions monté tout le jour; aussi, par-delà Lille-Hammer, fûmes-nous environnés de montagnes qui dressaient de tous côtés leurs cimes majestueuses. Je commençai dès lors à sentir que je respirais réellement l'air de la Norwége, et que je m'enfonçais dans ses plus sauvages retraites. A Moshuns, charmant village qui fut notre gîte de la nuit, deux choses attirèrent surtout mon attention : la première, c'est l'église, bizarrement située sur le versant d'un mont escarpé près du sommet, et qui, vue d'en bas, semble tout-à-fait inaccessible; la seconde, un vaste buffet d'orgue, construit dans tous ses détails avec la plus merveilleuse perfection, et néanmoins l'œuvre d'un simple paysan qui sans jamais avoir eu de maître était parvenu à une grande habileté dans la mécanique. L'étranger qui parcourt la Norwége est sans cesse surpris des talens divers que les paysans possèdent, et de l'espèce de génie qu'ils déploient dans la fabrication de tous les objets nécessaires aux besoins communs de la vie. Demeurant loin des villes et des

villages, dans leurs petites fermes disséminées parmi les montagnes, et souvent à distance de plusieurs milles de leurs voisins les plus proches, la nécessité, cette féconde mère de l'invention, leur enseigne bientôt les arts et les métiers utiles, et les rend ainsi indépendans d'une assistance qu'il n'est pas en leur pouvoir de se procurer. Par exemple, un même individu saura se faire ses habits et ses chaussures; il sera son propre charpentier et son propre menuisier; bien plus, il pourra souvent se confectionner une montre et une horloge. La plupart des gens de la campagne sont surtout très adroits à sculpter, et grâce à ce talent, grâce à la magnifique blancheur de leur bois de bouleau, il leur est facile d'orner l'intérieur de leurs cabanes. Les cuillères, les plats, et les autres ustensiles qu'ils se plaisent quelquefois à décorer de sculptures dans le style antique, pourraient servir de modèles à nos artistes et à nos orfévres. Sans avoir jamais de leçons, ils excellent néanmoins dans tous ces genres de travail. Ils exécutent aussi une multitude de charmans ouvrages en argent, en cuivre et en d'autres métaux. Bref, il n'y a presque rien dont il leur faille aller faire acquisition dans les grandes villes, tant est grande leur adresse naturelle que développent encore pendant leurs longs hivers les instructions et l'exemple de leurs parens.

Le lendemain, au hameau de Stav, pendant que

le maître de poste courait nous chercher des chevaux à la forêt voisine, le hasard me fit découvrir la cataracte la plus belle et la plus romantique que j'eusse encore vue dans le pays. Je regardais couler la Moxa, petite rivière qui, à travers un lit de rochers, va non loin du hameau se jeter dans le Lossen, lorsqu'un bruit éloigné d'eaux qui tombaient avec fracas vint frapper mes oreilles, et la curiosité me prit de découvrir d'où il provenait. Remontant donc le cours du torrent, tantôt parmi des sapins épais et des broussailles, tantôt parmi d'énormes blocs de pierre entassés confusément, j'arrivai au bout d'une demi-heure à un endroit où commence, pour se prolonger pendant plus d'un mille, une suite de magnifiques cascades. J'aurais bien voulu gravir jusqu'au sommet de la montagne pour examiner la source du torrent; mais il se faisait tard, et je fus obligé, à mon grand regret, de revenir sur mes pas. Toutefois, les paysans que je questionnai, de retour à Stav, m'avouèrent que la Moxa sortait de deux petits lacs situés près du haut de la chute, et je trouvai leurs assertions confirmées par la carte du fameux géographe Pontoppidan. La rivière y paraissait prendre sa source dans le *Field* ou mont Lynkampen, traversait ensuite les deux lacs en question, puis se précipitait le long du versant de la manière que j'ai décrite. Quand je regagnai le hameau, les chevaux m'attendaient depuis long-

temps, et nous continuâmes notre route; mais deux ou trois heures, pendant lesquelles je m'étais absenté sans presque m'en apercevoir, nous mirent tellement en retard, qu'il nous fut impossible d'atteindre le lieu où notre intention était de coucher. Le froid qui règne dans ces hautes régions commença bientôt à devenir sensible, et un impétueux vent, accompagné de pluie, le rendait doublement rigoureux. A Rezerüg, de l'autre côté du Lougen, les montagnes avaient encore leur cime en partie couverte de neige qui restait du précédent hiver et que l'influence de la chaleur n'avait pu fondre jusqu'alors. Minuit arriva, et nous cheminions toujours ; le temps était si mauvais, l'heure si avancée, qu'autour de nous tout présentait un air mélancolique et sauvage. En vain fatiguais-je mes yeux à tâcher de découvrir quelque chose qui ressemblât à une cabane pour nous y abriter, nous et les pauvres chevaux, contre la tempête, il n'y avait nulle part trace d'habitans. Ce ne fut qu'entre une et deux heures du matin que nous parvînmes au petit village d'Elstad, gelés, mouillés et affamés; mais nous y trouvâmes à peu près tout ce dont nous avions besoin dans notre triste position, et après un copieux souper qui ne se composa cependant que d'une petite espèce de truite appelée *sük*, de couleur d'argent et d'une longueur de sept pouces, dont le goût était excellent, nous oubliâ-

mes vite dans les bras du sommeil les fatigues de la journée.

Le lendemain, à Vüg, je visitai le tombeau du colonel Sainclair, venu d'Écosse en 1612 avec une bande de partisans pour secourir Gustave-Adolphe, et qui fut massacré non loin du village, ainsi que tous ses hommes, par les montagnards. Je ne rencontrais toujours que peu d'oiseaux. Les corneilles même, dont j'avais remarqué en Suède un nombre prodigieux, avaient alors disparu. Cependant des martinets de sable rasaient dans toutes les directions la surface des lacs, et j'avais aperçu dans les forêts le grand pivert tacheté. La voix des cornerakes retentissait presque sans interruption dans les vallées; mais je parvenais rarement à découvrir un seul de ces oiseaux, tant ils sont difficiles à faire lever à cause de la vitesse extraordinaire de leur course. Le soir, en arrivant à Breiden, comme l'hôtel de la poste était situé de l'autre côté de la rivière, il me fallut laisser la voiture et passer l'eau pour atteindre le gîte où, bon gré mal gré, je devais passer la nuit. C'était une ferme considérable dont le propriétaire avait en outre le privilége de fournir des chevaux aux voyageurs. Mon hôte, un homme d'environ quarante-cinq ans, vint me recevoir, et d'un air soupçonneux me toisa de la tête aux pieds comme s'il eût craint que je ne fusse un voleur. Il était robuste, corpuleux et cras-

seux; tout, même dans son extérieur, dénotait une saleté habituelle. Me faisant traverser une cour spacieuse qu'environnaient des granges et des étables qui formaient un carré, comme c'est généralement la manière de bâtir en Norwége, il m'introduisit dans sa maison de bois, et m'ouvrant une vaste chambre qui n'avait aucun meuble, me pria d'y attendre mon dîner. J'appris bientôt que le maître du logis était un des richards de la contrée, car il possédait plusieurs villages et une immense étendue de terrain sur les montagnes. Cette dernière espèce de propriété toutefois peut s'acquérir en Norwége à des prix fort raisonnables. Il avait dix-sept enfans, et presque le double de serviteurs, qui demeuraient avec lui les uns et les autres, et dont il était entouré comme un ancien patriarche. Malgré tant de bras, il régnait partout la malpropreté la plus dégoûtante, et je souhaitais ardemment d'arriver au lendemain pour en être débarrassé. Mon repas, qui ne consistait qu'en une large truite, se trouva bientôt prêt, et le fermier me le fit servir par la plus belle de ses filles; mais si belle que fût la jeune personne, avec son œil bleu qui brillait d'un doux éclat, et si grande faim que je me sentisse, car je n'avais rien mangé depuis huit ou dix heures, mon appétit s'en alla tout d'un coup lorsque je vis le déshabillé sale ou plutôt l'état de nudité complète de ma jolie servante; surtout quand je remarquai

sur ses mains les cruels ravages d'une espèce de gale qui est extrêmement commune en Norwége parmi les classes inférieures, je fus contraint de la prier qu'elle s'épargnât la peine inutile de rester près de moi; prière à laquelle, faute d'en pouvoir deviner le motif, elle ne se rendit qu'à contre-cœur.

Sauf les rats, qui dès que je fus couché vinrent gaîment s'abattre sur mon dos, rien de pire ne troubla mon sommeil; mais je me levai d'aussi grand matin que je pus pour me remettre en route. Les habitans du logis étaient encore endormis tous, et ne trouvant pas mon domestique j'entrai par hasard dans une vaste pièce que j'avais vue la veille servir de cuisine, et qui était alors convertie en un dortoir commun. Quand j'ouvris la porte une scène aussi curieuse qu'étrange se présenta à mes regards. Dans cinq ou six grands lits, ou plutôt dans cinq ou six grandes crèches de bois, plus de vingt personnes des deux sexes entièrement nues étaient couchées ensemble pêle-mêle; et la peau cuivrée de quelques-uns contrastant avec la blancheur des autres rendait ces groupes encore plus extraordinaires. Pour compléter le tableau plusieurs gros cochons jouissaient à terre des douceurs du repos, et par leurs sonores ronflemens faisaient chorus à ceux des humains leurs camarades de chambre. Le singulier usage commun des deux sexes de dormir

sans le moindre vêtement est fort général en Norwége. La principale raison en est, je crois, le haut degré de chaleur que les poêles entretiennent aussi bien la nuit que le jour dans les appartemens. Cette élévation de la température, si on met la décence tout-à-fait de côté, a le double avantage non-seulement de rendre les habits inutiles et même incommodes, mais encore d'épargner beaucoup de linge. La noirceur extraordinaire de la peau de certains habitans de la Norwége ne peut s'expliquer, selon moi, qu'en la regardant comme une conséquence de la rigueur extrême des saisons, car ils sont toujours exposés aux intempéries de l'air. Il est nécessaire toutefois de remarquer que, tandis que les corps de ces individus sont littéralement, comme je l'ai dit, de la couleur du cuivre, leurs figures sont aussi blanches que de coutume.

Approches de la grande chaîne du Dovrefield. Tofte. Vue du sommet des montagnes. Merles noirs. Abondance de pluviers. Élans. Rennes. Fogstuen. Jerkin. Danse polonaise. Pic de Snechattan. Kongrood. Différence d'aspect des deux chaînes. Stuen; la noce. Lièvres de montagnes. Melhuus.

La grande chaîne du Dovrefield n'était plus alors très distante, et à mesure que nous perdions davantage de vue les habitations des hommes, à mesure que nous pénétrions plus avant dans ces déserts montagneux, je sentais mon enthousiasme et mon ardeur grandir. Nous quittâmes Breiden par une

matinée sombre et triste; et la hauteur des monts qui s'élevaient devant nous était telle, qu'il se faisait déjà huit heures quand nous vîmes les rayons vivifians du soleil s'élancer au-dessus d'eux, quoiqu'ils eussent illuminé depuis long-temps l'autre côté de la rivière. Là, pour la première fois, je remarquai un *lomme* ou plongeon arctique, qui suivait le cours de l'eau en poussant de longs cris sur nos têtes. Dès Olstad on peut deviner les magnifiques scènes que le Dovrefield offrira. De ce village à Tofte, la route tourne et monte continuellement; ce n'est toutefois qu'à ce dernier endroit qu'on fait en général commencer la chaîne proprement dite, quoique, si l'on considère la longue et rude montée qui le précède, on puisse avec plus de justesse dire qu'elle commence au hameau de Dovre, d'où à coup sûr elle tire son nom, car *field* en norwégien ne signifie que montagne. Parvenu à Tofte, je ne fus pas fâché de m'y mettre quelque temps à l'abri de la brûlante chaleur du soleil, et de recueillir un peu mes forces pour affronter mieux les fatigues qui nous attendaient quand nous monterions. L'espèce d'auberge qu'on trouve en ce lieu est la première des quatre *field-stuer* ou logemens de montagne qu'un roi norwégien nommé Egestein construisit au XIIIe siècle, non-seulement pour y loger lui-même avec sa suite quand il passait le Dovrefield pour aller de Drontheim dans les autres

parties de son royaume, mais encore pour que tous les voyageurs y trouvassent un asile. Ces quatre auberges, qui étaient autrefois entretenues aux frais de l'État, sont aujourd'hui même exemptes de tout impôt, à la condition que les propriétaires seront en mesure de fournir aux étrangers des vivres et des lits.

Vers deux heures nous recommençâmes à monter. La route que nous eûmes dès lors à suivre était si mauvaise, si souvent coupée par des torrens ou obstruée par d'énormes fragmens de roc, et de plus si escarpée, qu'il nous fallut au bout d'un quart de mille envoyer un des paysans nous chercher un troisième cheval. Grâce à ce renfort, mais non encore sans beaucoup de fatigue et de peine, nous parvînmes dans la soirée au sommet de la première partie de la chaîne. La chaleur avait été si grande pendant que nous gravissions, qu'hommes et bêtes nous étions tous également exténués. Nous asseyant donc nous prîmes quelque repos, et mangeâmes avec délices de la neige, car il y en avait abondamment tout à l'entour de nous. La vue était plus sauvage et plus majestueuse qu'on ne saurait dire. Détaché du monde inférieur dont il ne pouvait apercevoir absolument rien, l'œil se lassait à parcourir d'immenses plaines montagneuses, si on peut s'exprimer de la sorte, d'une couleur roussâtre et couvertes de maigres bruyères ou de bou-

leaux nains. Partout les belles petites et modestes fleurs de nombreuses plantes particulières aux lieux élevés offraient aux regards les nuances les plus exquises, tandis que çà et là se dressaient d'immenses blocs de quartz d'une éblouissante blancheur, et d'une telle dureté que je parvenais fort difficilement à en détacher la plus petite parcelle. Un profond silence régnait dans ces hautes régions, et était seulement interrompu par les notes lugubres de plusieurs siffleurs, que nous voyions de temps en temps passer à tire-d'aile dans le lointain. L'horizon était de toutes parts borné par des montagnes coiffées de neige; et leurs cimes laineuses, qui semblaient le séjour de la paix et de la tranquillité, se distinguaient à peine des nuages blancs qui flottaient au-dessus. A une assez grande distance, la forme colossale du Sneehattan s'élançait jusqu'au ciel comme une vaste colonne et paraissait regarder avec dédain le reste du Dovrefield. L'élévation que nous avions alors atteinte était de quatre mille cinq cent soixante-quinze pieds, et non loin de nous s'élevaient plusieurs petits pics qui, excepté celui de Sneehattan, sont les plus hauts points de toute la chaîne. Pour indiquer aux voyageurs qui franchissent l'hiver en traîneau cette effrayante chaîne la direction de la route, de grands poteaux de vingt-cinq ou trente pieds sont érigés tout du long. Sans leur secours, on serait bientôt perdu dans le désert des

neiges qu'il faut traverser, ou bien on roulerait sur les pentes rapides des montagnes.

Après nous être reposés, nous commençâmes à descendre. Au lieu de monter en voiture, je marchai en avant avec mon fusil, car j'avais remarqué près du sommet une variété du merle dont le cou et la poitrine étaient tachetés de blanc. Cette espèce est fort commune en Norwége, et assez souvent on l'y rencontre tout-à-fait blanche. Vainement tirai-je plusieurs de ces oiseaux. Les pluviers, au contraire, se montraient alors si nombreux et étaient si peu sauvages, que je n'eus pas de peine à en tuer une provision qui me dura toute une semaine. On trouve aussi sur Dovrefield, quoiqu'ils y deviennent de jour en jour plus rares, des rennes et des élans. L'élan norwégien est un magnifique animal qui a fréquemment dix-sept paumes [1] de haut, et qui surpasse quelquefois en taille le plus grand cheval. Par malheur, son bois ne répond pas au reste de son corps; au lieu de pousser en l'air comme celui du cerf ou du renne, il est bas et aplati, et n'offre aucun genre de beauté. Il n'existe pas de créature plus douce et plus inoffensive; au point qu'autrefois l'usage était de l'atteler aux traîneaux, car la longueur extraordinaire de ses jambes lui permettait d'accomplir sans peine d'immenses trajets dans un aussi court espace de temps que le renne. Mais la

[1] Seventeen hands.

rareté qui va chaque jour en augmentant empêche depuis bien des années qu'on ne l'emploie ainsi, et il est fort à craindre que cet animal, si remarquable par sa grandeur, ne disparaisse bientôt de Norwége et de Suède. Sa chair est regardée comme quelque chose d'exquis, comme un mets de roi. Quoique je le souhaitasse ardemment, je n'ai jamais été assez heureux pour rencontrer aucun de ces animaux; mais, lors de mon retour, j'en ai vu au muséum d'Upsal deux qui étaient empaillés, et qui certes m'ont semblé énormes. Les bêtes fauves n'abondent généralement plus en Norwége. Si elles y sont devenues rares, ce qui remonte déjà à une époque lointaine, il faut, à ce qu'il paraît, l'attribuer aux loups qui un beau jour parvinrent à franchir la chaîne du Filefield, et commirent de grands ravages parmi cette espèce de gibier. J'ai cependant ouï dire qu'on en trouve encore dans certaines parties du Guldbransdal, et il y a aussi dans le *fiord* de Trondhjem une île où il ne manque pas; mais en somme j'incline à croire qu'il n'est que peu abondant dans ces parties du nord.

Vers minuit, après une longue descente, nous atteignîmes Fogstuen, situé au bas de la plus haute chaîne du Dovrefield. C'est le second des quatre *field-stuer;* et le voyageur doit s'estimer heureux de pouvoir s'abriter des vents glacés de l'hiver, même dans un bâtiment d'un aspect aussi lugubre que

celui de Fogstuen, mot qui littéralement signifie *chambre à brouillard*, et dans un lieu qui n'est guère plus gai que ne l'annonce ce nom. Le froid était alors très grand, car le thermomètre de Fahrenheit était descendu à quatre degrés au-dessous de glace[1], quoiqu'il se fût élevé à cinquante au-dessous[2] pendant le jour. Après avoir pris quelque repos, nous continuâmes notre route, et nous parvînmes à Jerkin au lever du soleil. La place était encombrée de paysans et de paysannes qui avaient dansé toute la nuit au son joyeux du violon, et quoique la matinée s'avançât ils dansaient encore la polonaise, leur danse favorite. C'est même la danse nationale des Norwégiens, et ils l'exécutent avec un feu, un enthousiasme que je ne leur ai jamais vus en d'autres circonstances. Voici en quoi elle consiste. Chaque cavalier, prenant sa dame de la main gauche, fait le tour de la salle du bal à une espèce de petit trot, plutôt qu'au pas. Pendant cette promenade préparatoire, la danseuse et son danseur pirouettent de temps à autre sur eux-mêmes en passant la tête sous leurs bras. Commence alors la polonaise; c'est un tournoiement très rapide ressemblant assez à la walse, mais d'un mouvement beaucoup plus accéléré et d'une mesure entièrement différente. Rien de plus difficile que l'exécu-

[1] 16 degrés de Réaumur au-dessous de glace.

[2] 8 degrés de Réaumur au-dessus de glace.

tion de cette danse, à cause de la vitesse extrême dont il faut tourner, sans néanmoins manquer aucunement la mesure; mais rien de plus amusant pour le spectateur que de la voir exécuter, tandis que, dès qu'on leur joue la polonaise, l'ardeur avec laquelle les habitans du pays l'exécutent prouve combien ils en sont passionnés. Lorsque j'entrai à Jerkin dans la petite chambre qu'on me donna, je fus agréablement surpris d'y trouver tout propre et bien rangé. Le plancher, comme c'est la coutume en Norwége, était jonché de rameaux de genévrier qui répandaient une délicieuse odeur et sollicitaient presque invinciblement au repos. Aussi, quoique le soleil fût déjà élevé dans les cieux, j'étais trop accablé de fatigue pour résister au besoin de dormir quelques heures. Jerkin, qui ne consiste absolument qu'en une hôtellerie, est le troisième des *field-stuer*. Il est éloigné du précédent d'une quinzaine de milles, et situé au cœur même du Dovrefield, à une élévation qui égale presque celle du sommet de la première chaîne, car depuis Fogstuen la route, quoique plus graduellement qu'elle ne l'a fait jusqu'alors, monte sans cesse.

A midi nous nous remîmes en marche pour achever de franchir ces immenses montagnes. Lorsqu'on a atteint le faîte d'une raide montée qu'on rencontre en quittant Jerkin, l'œil parcourant un vaste plateau obtient une magnifique vue du Snee-

hattan qui s'élève jusqu'aux cieux. Sa tête gigantesque, couronnée de neige, offre une espèce de ressemblance avec un chapeau, d'où il a pris le nom qu'il porte et qui peut se traduire par *chapeau de neige*. Tout autre objet se perd dans ce mont et paraît à côté de lui d'une infinie petitesse, tant est extraordinaire et bizarre cette masse qui soudain s'élance de la cime du Dovrefield, et qui semble y être une énorme excroissance plutôt qu'en former une partie. La hauteur de ce pic qu'on a barométriquement mesurée est de huit mille cent quinze pieds anglais, c'est-à-dire plus du double de celle du Vésuve et presque équivalente à celle de l'Etna. Quand on regarde le colossal Sneehattan qui se dresse à une telle élévation au-dessus de soi, et les vastes plaines qui s'étendent autour de sa base, il est difficile de ne pas oublier pour quelques momens qu'on a atteint le sommet du Dovrefield, et qu'on se trouve à quatre mille cinq cent soixante-trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Par comparaison, on est encore dans une vallée sans doute; mais une vallée, il faut en convenir, passablement haute. Si le temps ne m'avait pas manqué, j'aurais bien voulu consacrer plusieurs jours à gravir et à explorer le Sneehattan; mais la moindre minute m'était précieuse. De la route il paraît n'être qu'à cinq minutes de marche, et si on ne savait que réellement il est éloigné d'un certain nombre de

milles, l'illusion que produit sa grande et subite hauteur est si forte, qu'on emploierait inutilement quelques heures à tâcher d'en atteindre seulement le pied.

A Kongsvold, l'escarpement devint si rude qu'il nous fallut encore recourir à un troisième cheval. Mais plus la route devenait difficile et périlleuse, plus augmentaient la beauté et la magnificence des scènes. Nous avions grand besoin de cette compensation, car les peines et la lassitude que nous avions éprouvées la veille n'avaient été que légères par rapport à celles de cette journée-ci. La principale affaire n'était pourtant pas de faire grimper la voiture, si laborieuse que fût d'ailleurs cette opération; mais il fallait sans cesse la retenir et empêcher qu'elle ne reculât, car à chaque instant les chevaux s'arrêtaient soudain, et sans de fréquentes haltes il leur aurait été absolument impossible d'accomplir leur besogne. Nous étions donc obligés de suivre tous par-derrière avec une énorme pierre dans nos mains, prêts à la placer sous les roues dès qu'elles cessaient de tourner; heureux encore quand la pente n'était pas tellement rapide, qu'il y eût besoin de les caler à deux ou trois reprises, parce qu'elles déroulaient deux ou trois fois de suite par-dessus les obstacles que nous leur opposions.

Comme les parties du Dovrefield que nous franchîmes ce jour-là étaient plus boisées, nous aper-

çûmes un plus grand nombre d'oiseaux que nous n'en avions peut-être aperçu jusqu'alors dans le reste de notre voyage, et leurs chansons sortant des épais taillis qui poussaient entre les rocs égayèrent beaucoup notre marche. Je remarquai surtout une multitude de *field-fares* communs, qui pendant les froids abondent en Angleterre. C'était l'époque où en Norwége ils élèvent leurs petits. Il nous avait fallu toute la route cheminer si lentement, que la nuit était déjà très avancée quand nous atteignîmes le relais de Rüse. Ce ne fut même pas sans peine, à cause de l'heure indue, que nous y obtînmes des chevaux. Si nous n'y fîmes pas halte, c'est qu'un délicieux crépuscule nous éclairait encore suffisamment pour nous empêcher de rien perdre des scènes magnifiques qui se développaient devant nous, car il nous semblait que nous étions toujours environnés de hautes montagnes. L'air n'avait pas un souffle, et aucun son ne venait frapper nos oreilles, si ce n'était les murmures lointains des torrens qui se précipitaient des hauteurs, et dont les rugissemens amortis par la distance et ainsi plus harmonieux invitaient si bien au sommeil, que malgré tous mes efforts pour demeurer éveillé je m'endormis. Lorsque je rouvris les yeux au bout de quelque temps, ce fut pour dire adieu au Dovrefield que nous laissions enfin derrière nous, et que nous avions franchi en deux jours, quoique l'espace

à parcourir fût au moins de soixante milles. Le Dovrefield, avec le *Langfield* ou montagne longue qui comprend aussi plusieurs autres chaînes différemment nommées, forme les divisions naturelles de la Norwége, connues en géographie sous les dénominations de *Sonderfields* et de *Nordenfields*, c'est-à-dire de montagnes méridionales et montagnes septentrionales, lesquelles désignent les parties de la contrée s'étendant au sud et celles s'étendant au nord de ces chaînes. La première division comprend le diocèse de Christiania et une moitié de celui de Christiansand, tandis que la seconde en renferme l'autre moitié avec ceux de Bergen et de Drontheim.

Les spectacles que le Dovrefield étale aux regards du voyageur sont toujours de la nature la plus sublime et la plus imposante, quoique dans certaines parties de caractères essentiellement différens. Tout le temps, par exemple, qu'on gravit la première rangée et lorsqu'on a atteint le sommet, on ne voit régner qu'une mélancolique solitude. L'œil erre sur les cimes des hauteurs neigeuses, cherchant, mais en vain, à distinguer le ciel de la terre. Il ne contemple rien qui ne soit majestueux et grandiose; mais rien non plus n'est beau, à proprement parler, et même il n'y a rien qu'on puisse appeler un joli point de vue. Les principales émotions qu'éprouve le voyageur sont une espèce de crainte, une espèce

de respect religieux, auxquels se mêle un plaisir calme et intime. L'aspect de la seconde rangée est d'un tout autre genre. Au sublime a succédé le pittoresque. Depuis Kongsvold, la route serpente sur des versans raboteux couverts de sapins et de bouleaux. L'élévation n'y est déjà plus si grande, et les arbres commencent à retrouver de la vigueur. Entre eux apparaissent d'énormes masses de rocs qui offrent mille formes fantastiques, tandis qu'à une énorme profondeur au-dessous bondissent les eaux écumantes de la Drira. Les petites vallées qui séparent les divers gradins sont revêtues de la plus riche végétation et habitées par d'innombrables oiseaux. Là les sensations dominantes sont l'admiration et le ravissement; on a laissé derrière soi la tristesse et la solitude, et en présence de la nature ainsi parée de ses plus charmans atours l'esprit reprend bien vite sa gaîté habituelle.

A Rüse, nous n'étions plus éloignés de Drontheim que d'environ trente lieues, et j'avais l'intention, si faire se pouvait, d'atteindre cette ville le lendemain. En arrivant à Stuen, village dont nous avions fait choix pour y établir nos quartiers nocturnes, nous trouvâmes la maison du maître de poste qui servait d'auberge, selon l'usage, complétement remplie de paysans qui dansaient et se livraient à la joie. La fille s'était mariée le matin, et on célébrait la noce. Notre arrivée inattendue, sur-

tout lorsque Jean eut dit que j'étais un voyageur étranger, fit soudain abandonner les quadrilles, et toute la compagnie entoura ma voiture pour me voir. Quant à moi, en me trouvant tout d'un coup parmi cette foule d'hommes et de femmes dont les habits étaient ceux rigoureusement coupés d'après les modes d'il y a deux ou trois cents ans, car les habitans de la Norwége de cette partie conservent intact depuis des siècles le costume de leurs pères, je pouvais à peine en croire mes yeux, et me demandais si je ne rêvais pas toujours. Comme il ne restait pas pour nous la plus petite chambre, à cause du grand nombre des parens et des amis, nous continuâmes notre route pendant la nuit.

Chemin faisant, plusieurs lièvres de montagne tachetés de blanc et de brun passèrent devant nous. Aux approches de l'hiver, ils blanchissent tout-à-fait et alors ne se distinguent plus de la neige, ce qui est le cas de la plupart des animaux dans les latitudes septentrionales. Après les scènes du Dovrefield, la contrée, quoique extrêmement belle et même assez romantique par places, devint comparativement insipide et dénuée d'intérêt. Mais enfin nous atteignîmes Melhnus, joli hameau remarquable par sa petite église de bois, qui est le dernier relais avant Drontheim; et cette circonstance, jointe à la vive curiosité qui m'entraînait vers l'ancienne

capitale de la Norwége, ranima mon courage autant qu'il était besoin.

Arrivée à Drontheim. La Gule. Drontheim; description de cette ville. Chutes de Leerfossen. Lacs pittoresques de Jonsvandel. Énormes fourmilières; vinaigre qu'on tire des fourmis. Bêtes sauvages des forêts. Le lynx. L'hermine. Le lemming. Cathédrale de Drontheim; environs. Mœurs des habitans. Ils parlent beaucoup l'anglais, peu le français. Langues norwégienne, danoise et suédoise, comparées. Fréquence des incendies. Gardes de nuit.

Nous côtoyâmes avec rapidité, pendant treize ou quatorze milles, les bords de la Gule, rivière qui, lorsque les chaleurs arrivent, grossit tellement par suite de la fonte des neiges, qu'il y a deux routes pour aller de Moshnus à Drontheim. Quand nous approchâmes de cette ville, un épais brouillard semblait la couvrir, et nous n'apprîmes pas sans étonnement que depuis quelques semaines il avait presque toujours plu dans cette partie de la contrée, tandis que de l'autre côté du Dovrefield et sur cette chaîne nous n'avions généralement pas cessé d'avoir un beau temps et un ciel serein. Mais lorsque nous parvînmes au faîte du Steerberget, haute et raide éminence, les vapeurs se dissipèrent comme par enchantement, et nous vîmes l'antique cité de Drontheim s'étendre en bas de nous avec sa magnifique baie entourée de montagnes, avec l'île singulière et la citadelle de Munkholm au milieu du *fiord*, et d'innombrables petits vaisseaux à l'ancre.

Après avoir descendu la colline et franchi l'enceinte des murs, quelle ne fut pas ma surprise de me trouver au centre d'une vaste et belle ville, au milieu de rues spacieuses et régulières, de maisons entièrement bâties de bois, il est vrai, mais non moins remarquables par leur grandeur que par leur élégance et leur propreté ! J'eus bientôt trouvé un appartement commode; mais être soudain devenu l'habitant d'un pareil lieu, quand la veille encore je parcourais les districts les plus sauvages de la Norwége, c'était pour moi comme un songe. Je ne pouvais croire que je fusse arrivé à la dernière ville qui existât du côté du pôle, et que quelques milles de plus vers le nord me conduiraient au bout de toutes les routes.

Mon premier soin fut d'aller rendre visite au *stift amtmand,* ou gouverneur de la province, pour qui j'avais des lettres de recommandation, et qui habitait un palais vraiment magnifique, quoique construit en bois, dans la Munk-Gade, la plus large, la plus longue et la plus belle des rues de la ville. Cette rue, en effet, se termine d'un côté par la baie, de l'autre par la cathédrale, superbe monument de la plus haute antiquité; et quand de dessus le porche on regarde devant soi vers la mer, on ne saurait imaginer une plus admirable ligne de perspective. L'œil embrasse, à droite et à gauche, une suite nombreuse de splendides bâtimens, et ne

va s'arrêter qu'au loin sur les eaux du fiord, tandis que la forteresse et l'île dont il est question plus haut semblent être au centre de la Munk-Gade, et qu'une chaîne de montagnes qui s'élève majestueusement sur les côtes opposées domine tout le tableau. Dès que le gouverneur sut que je me proposais de poursuivre mon excursion jusque dans le Finmark, il prétendit que la saison était beaucoup trop avancée pour entreprendre un tel voyage, et me conseilla de renoncer à mon dessein. J'eus donc un instant peur de ne pouvoir atteindre le cap Nord; mais comme tous les renseignemens que je recueillis auprès des autres habitans de Drontheim contredisaient un pareil avis, je me tranquillisai bientôt, et même ne craignis pas de prolonger quelque temps mon séjour dans cette ville.

Le temps était par bonheur redevenu beau, et je pus explorer les environs. Je dirigeai d'abord mes pas vers les chutes de Leerfossen qui ne sont distantes que d'une lieue un quart et qui mériteraient qu'on fît plus de chemin, s'il le fallait, pour les visiter. C'est la rivière de Nid qui les forme, et le volume prodigieux de l'eau qui tombe, la hauteur d'où elle se précipite, la violence dont elle s'élance, enfin le joli paysage où elles sont situées, tout concourt à les rendre curieuses. Les lacs pittoresques de Jonsvandel, qui ne sont pas non plus très éloignés, méritent bien aussi une visite, et c'est une

des plus agréables promenades qu'on puisse faire dans le voisinage. Les alentours de Drontheim ne présentent, à proprement parler, rien qui ressemble à une forêt; mais les épais taillis et les buissons touffus qui couvrent les bords de ces lacs, ainsi que la richesse de la végétation, peuvent compenser jusqu'à un certain point l'absence de l'ombre plus profonde des pins. Dans quelques parties, les branches mêlées des arbustes nains, qu'entrelaçaient différentes espèces de plantes grimpantes, m'opposèrent une barrière presque infranchissable. Quelquefois j'étais arrêté par une énorme fourmilière à peu près aussi haute qu'un homme, et qui pour l'élévation et l'extérieur ressemblait beaucoup à la *gamme* ou hutte des Lapons de la côte: rien de plus curieux que ces demeures réellement gigantesques et néanmoins construites par un si petit animal. Un examen attentif montre qu'elles se composent principalement de particules d'écorce et de bois mort, entremêlées d'une terre légère. A toutes on arrivait, comme aux plus populeuses cités, par une spacieuse route, d'un pied de largeur, tout le long de laquelle des millions de ces petits nègres revenaient pesamment chargés, tandis que d'autres partaient en expédition. De la rue principale se détachaient d'innombrables avenues plus étroites, qu'on pourrait appeler les faubourgs de ces républiques, et qui toutes étaient pareillement encom-

brées d'arrivans et de partans, lesquels avaient tous l'air le plus affairé du monde. Ces fourmilières, qui ne peuvent manquer dans les forêts du Nord d'attirer l'attention du voyageur, sont l'ouvrage d'une grosse espèce de fourmis noires, et, chose assez singulière, fournissent aux gens du pays le moyen de fabriquer du vinaigre par une méthode très simple. Ils ramassent d'abord une quantité suffisante de ces petits animaux, et pour cela ils jettent au milieu d'une de ces vastes fourmilières une bouteille à moitié remplie d'eau; naturellement les fourmis y entrent et se noient; ils font alors bouillir le contenu de la bouteille, et l'acide qu'ils obtiennent ainsi n'est pas moins fort que bon.

Les forêts du diocèse de Drontheim abondent en diverses sortes d'animaux sauvages, tels que loups, renards, ours, lynx, martinets, chats, et beaucoup d'autres. Le lynx du Nord surtout, ce tigre des régions polaires, n'est nullement rare dans cette province de la Norwége. En norwégien on l'appelle *goupe*, et dans la partie septentrionale de la Suède il est généralement connu sous le nom de *warjelue*. Parmi les peaux que j'ai vues de cet animal soit en Norwége, soit en Laponie, il y en avait de trois couleurs essentiellement différentes, qui doivent, je crois, correspondre à au moins autant d'espèces ou variétés : les premières étaient grises, avec une teinte jaunâtre, et, parsemées

d'élégantes taches brunes, avaient les oreilles velues; l'espèce semble en être plus particulière à la Norwége. Les secondes ressemblaient tellement sous tous les rapports à la dépouille du léopard, que j'eusse supposé qu'en effet elles avaient appartenu à cet animal, si la fourrure n'en eût pas été si longue et si épaisse. Enfin les troisièmes étaient uniformément d'un roux foncé; mais toutes elles avaient à peu près cinq pieds de long, sans y comprendre la queue qui était encore d'un pouce et demi à deux pouces. Ainsi quoique les naturalistes décrivent le lynx comme comparativement petit, il est d'une longueur égale à celle de la panthère, et beaucoup plus grand que le léopard et l'once; mais sa taille, peut-être inférieure à celle du loup, le fait paraître beaucoup moindre. Ses griffes, qui ne le cèdent en rien à celles du tigre, doivent le rendre un très redoutable adversaire. Dans les forêts du Nord il se nourrit principalement de gibier, et non-seulement d'oiseaux, mais encore de quadrupèdes, et lorsque le hasard l'amène près d'une ferme, il exerce de grands ravages parmi les troupeaux.

L'hermine se voit souvent dans les rues de Drontheim. Elle habite les greniers, et dès qu'elle se montre quelque part, les rats et les souris avec qui elle est en guerre ouverte prennent aussitôt la fuite. Cet élégant petit animal, qui se trouve aussi

en Angleterre, où cependant il est mieux connu sous le nom de *stoot* et où il a toujours une teinte rougeâtre, porte dans les contrées du nord une robe de la plus pure blancheur, tandis que sa queue est élégamment terminée de noir, état dans lequel les dames l'estiment le plus pour en orner leurs pelisses et leurs palatines. C'est à l'approche de l'hiver que sa couleur se change ainsi, car en été elle est la même que dans les climats plus méridionaux; mais probablement que sous les latitudes tout-à-fait septentrionales elle reste blanche d'un bout à l'autre de l'année. L'hermine se nourrit en général de souris, de volailles, et en particulier de lemmings lorsque ces animaux apparaissent. Comme je l'ai dit, on la rencontre assez fréquemment en Angleterre, et on peut sur-le-champ la distinguer de la belette, qui quelquefois est blanche aussi, à l'extrémité de la queue qui reste noire. Les peaux d'hermine se vendent à très bas prix dans le Finmark, et surtout dans l'intérieur du pays ; il n'est donc pas facile de deviner d'où vient qu'on leur attribue si généralement une si grande valeur, à moins que ce ne soit parce qu'elles servent toujours à décorer les manteaux des souverains. Le lemming, que certains naturalistes appellent *marmotte laponne*, cette singulière créature dont il a été tant parlé et sur laquelle ont été faites tant de suppositions malgré qu'elle n'existe, je crois, dans aucun autre pays, apparaît

de temps en temps dans les districts qui avoisinent Drontheim et jusque dans cette ville même. C'est un petit animal de la grosseur à peu près d'un rat, et on croit qu'il habite la longue chaîne de montagnes qui, sous le nom d'*Alpes scandinaves* ou *de Laponie*, courent entre la Suède et la Norwége. Son apparition est subite et incertaine; tantôt on ne l'aperçoit pas de vingt années, et tantôt dans certains districts il se montre généralement tous les trois ou quatre ans. Mais toujours, quand il commence ses migrations, c'est avec un nombre si prodigieux de ses pareils, que la contrée en est entièrement couverte. Ils marchent toujours par bandes effroyables, et jamais, dit-on, autrement qu'en droite ligne, ne se laissant détourner de leur route par aucun des obstacles qui peuvent se présenter devant eux. La superstition des gens de la campagne leur fait supposer que, quand surviennent ces armées de lemmings, ils annoncent de grands malheurs, et présagent par exemple la guerre et la disette. Pour la disette, cela peut se concevoir si ce sont les parties les plus cultivées qu'ils envahissent, car il faut inévitablement qu'une destruction complète des moissons et de tous les végétaux en général résulte de leur passage. Jadis on avait sur leur compte des opinions encore plus ridicules et plus superstitieuses. Comme on ignorait, et on ne sait même pas aujourd'hui bien au juste, d'où ils

pouvaient sortir, le vulgaire était persuadé qu'ils tombaient des nues pendant les orages ou les grosses pluies, et que là ils se nourrissaient de matières fécales, quoique aussitôt après leur chute on trouvât dans leur ventre de l'herbe verte non digérée. Buffon, qui mentionne ces fables, dit qu'ils aboient presque comme de petits chiens, qu'ils commettent d'horribles dégâts dans les champs, qu'ils dévastent les jardins, ruinent les moissons et détruisent tout ce qui n'est pas renfermé dans les maisons, où heureusement ils n'entrent jamais. Leur tête, leur corps, et leur gueule ont ensemble six pouces et demi de longueur. Leur peau est extrêmement mince. La couleur de la tête et du corps est un mélange de noir et de roux irrégulièrement disposés par taches. Le ventre est blanc, semé de jaune. L'année 1808, ces maudites bêtes firent en Norwége une invasion mémorable, dont des témoins oculaires m'ont donné les détails suivans. Les premiers jours de l'été, elles se montrèrent au nombre de dix ou douze mille d'abord au village de Dovre, qui est le commencement du Dovrefield. Elles se mouvaient dans la direction de Drontheim, qu'elles eurent bientôt atteint, et y restèrent un temps considérable infestant tous les quartiers de la ville. Les enfans pour les prendre enduisaient une planche de goudron, et les chiens en tuèrent beaucoup mais sans vouloir les manger. Quant aux

autres elles disparurent aussi subitement qu'elles étaient venues, et on ne sut ni où elles allèrent ni d'où elles venaient ; mais on supposa qu'elles étaient sorties des montagnes de la frontière. Lorsqu'on arrêtait leur marche avec le pied ou avec un bâton, elles prenaient une attitude menaçante et poussaient une espèce d'aboiement aigu. Quand les lemmings ont à franchir une rivière ou un bras de fiord, ils y procèdent d'une manière, dit-on, fort curieuse, mais qui n'en est pas moins authentique, car on les a souvent vus la pratiquer. Aussitôt qu'ils arrivent au bord de l'eau, l'avant-garde se jette à la nage, et dans l'espace de quelques minutes forme une sorte de pont flottant, ou, pour me servir de l'expression consacrée dans l'art militaire, de véritable ponton, la tête de chaque animal s'appuyant sur la croupe de celui qui le précède, et tous se soutenant à la surface comme s'ils nageaient. Lorsqu'une communication est ainsi formée entre les deux rives, le reste de l'armée s'élance sur les dos de ceux-là, et atteint rapidement l'autre bord. Si étrange que la chose puisse paraître, les inventions auxquelles les naturalistes nous racontent que recourent en pareille circonstance et les marmottes et les écureuils gris ne sont-elles pas aussi extraordinaires, et pourtant certaines ? Je ne crains donc pas que celle qu'on prête aux lemmings soit révoquée en doute par les gens qui ont plus particu-

lièrement fait leur étude de l'histoire naturelle, et qui peuvent juger d'autant mieux du merveilleux instinct et de l'étonnante sagacité des animaux.

Dans les nombreux et beaux points de vue que Drontheim offre des environs, c'est toujours la cathédrale qui attire le plus les yeux, comme située sur une hauteur et isolée de tout autre bâtiment. C'est aussi comme antiquité architecturale ce que la ville renferme de plus curieux. Par malheur ce n'est à proprement parler qu'une ruine; car, dit-on, l'édifice était jadis plus vaste dix fois qu'aujourd'hui; mais quelle magnifique ruine! Tel qu'il a survécu aux ravages du feu, du temps et des hommes, il est encore supérieur à beaucoup des églises qu'on cite pour leur beauté, et le voyageur doit infailliblement être surpris de rencontrer un semblable monument si loin vers le nord. Il peut certes, d'après ce qui en subsiste, se former une idée de ce qu'était son immense étendue à l'époque où il florissait dans toute sa splendeur. Commencé en 990, il a reçu des additions dans la plupart des siècles suivans, et est un mélange des architectures saxonne et gothique. Sept grands incendies, dont le dernier en 1719, les pillages continuels des flibustiers danois et hollandais, et d'autres accidens de diverse nature, l'ont laissé dans l'état actuel. Une grande partie est sans toit, et il ne reste d'intact, on ne répare que ce qu'on appelle le chœur de la vieille église. C'est

maintenant tout ce qui constitue la cathédrale, ou *domkirker*. Le présent roi de Suède et de Norwége y a été couronné, et non loin sont les restes du *kongs-gaard*, palais où les monarques norwégiens résidaient autrefois.

Drontheim est le siége d'un évêché, et renferme environ neuf mille habitans. Les alentours, comme ceux de Christiania, abondent en petites maisons de campagne délicieusement situées, et commandant des vues tant de la ville que de la baie. Aussitôt que les dernières neiges ont disparu de la surface du sol et que l'été commence, ce qui dans le nord n'est l'affaire que de quelques jours, tous les citadins qui possèdent une petite retraite hors des murs vont s'y réfugier. Ils y étaient encore la plupart lors de mon passage, car le temps était redevenu beau et même la chaleur était élevée. Dans les vergers, les différens fruits arrivaient à leur maturité, et le 8 juillet, ce à quoi je ne me serais pas attendu sous une latitude de 63 degrés, je mangeai des fraises et des cerises parfaitement mûres. Je remarquai aussi dans un jardin une florissante plantation de chênes, de frênes, de citronniers, de châtaigniers et d'autres arbres, tous venus d'Écosse. Les sapins seuls du même pays étaient morts, sans doute parce qu'ils étaient restés trop long-temps déplantés, et que leurs racines sèchent plus vite.

Les manières des habitans de Drontheim sont polies, faciles et agréables. Ils ont tous cette franchise et cette sincérité qui semblent particulières aux Norwégiens, et qui pour moi me charment plus que toute autre qualité qu'ils possèdent. Le français se parle peu dans cette ville parmi les gens comme il faut. L'anglais, au contraire, y est généralement en usage, et presque tous les marchands le savent parler couramment, ce qui, je pense, provient des grands rapports commerciaux qui ont jadis existé entre les deux nations. A Christiania, cette dernière langue est aussi assez usuelle, mais on s'y sert davantage de la première dans la bonne compagnie, ce qui a été le résultat graduel des résidences que la cour vient de temps en temps faire dans cette ville. Le norwégien, qui diffère à peine du danois, ressemble beaucoup à l'anglais; et un Écossais, en particulier, y trouvera une foule d'expressions et même de phrases si exactement semblables à celles de son idiome maternel, qu'il n'aura aucune peine à apprendre la langue norwégienne. Le suédois, un peu différent du norwégien, est plus doux et plus harmonieux à l'oreille, parce qu'on y élève et baisse plus souvent la voix dans chaque phrase. Le ton ne change pas seulement pour les diverses syllabes de chaque mot; mais, à la fin de toutes les phrases, la voix, au lieu de tomber, monte considérablement, quelquefois d'une octave à la

supérieure, mais en général à la septième note. Cette manière de prononcer, car c'est plutôt une espèce de chant, semble d'abord très étonnante, mais elle adoucit beaucoup une langue naturellement dure.

Comme Drontheim est entièrement bâti en bois, les incendies, on s'en doute, y ont toujours été et y sont toujours très fréquens. Dès qu'une des sentinelles en faction sur la forteresse de Christiansteln qui domine toute la ville, en aperçoit un, on tire un coup de canon du haut des remparts. A ce terrible son retentissant au milieu de la nuit, les citoyens, tout d'un coup éveillés, se lèvent, et réunissent leurs efforts pour arrêter les flammes qui, vu l'inflammabilité des matériaux, occasionent d'ordinaire de terribles ravages avant qu'on les puisse maîtriser. Pour la même raison, les rues sont incessamment traversées par des gardes nocturnes dont les cris ne peuvent que paraître bizarres à un étranger. Ils ont, pour chaque heure qui s'écoule, une sorte d'exhortation ou de prière différente qui est versifiée et a un air, et ne cessent de chanter tout en faisant leurs rondes. Ces *vækters*, ainsi se nomment-ils, sont armés d'un instrument aussi bizarre que leurs cris; c'est une longue, très longue canne, à l'extrémité de laquelle se trouve une boule de fer munie de plusieurs pointes. Cette arme, qui, on en conviendra sans peine, doit être terrible, est non

improprement nommée *morgen-stierne* ou étoile du matin; et sans doute l'idée seule d'en recevoir un coup bien et dûment appliqué sur l'échine maintiendrait dans le devoir les galans qui, dans certaines capitales, se font un plaisir de rosser le guet ou de vexer les patrouilles. Mais à Drontheim, où le sang des jeunes gens coule plus tranquillement dans leurs veines, et où les bandes de filous et de voleurs sont inconnues, les *morgen-stiernes* avec leurs pointes luisantes ne servent guère que d'ornement dans la main des *vækters*, et l'honnêteté est si commune dans le nord, le vol et la plupart des autres crimes y sont comparativement si rares, que leur office ne leur attire guère ni peine ni danger.

Départ de Drontheim. Difficultés de la route. Chevaux norwégiens. *Elv* de Stordals. Eiders. *Bjezgfald* ou rupture des montagnes. Levanger. *Elv* de Vardals. Abondance de courlis. *Elv* d'Aungdals. Vaches remplacées par des troupeaux de chèvres. Régiment de Patineurs. Caractère des paysans. Overgaard. Fin de toutes les routes.

Après avoir passé une quinzaine de jours à Drontheim, j'en repartis le 11 juillet au lever du soleil, non plus dans ma calèche ni avec un chariot qui me précédait, car tout le monde m'avait dit que ces voitures ne serviraient qu'à m'embarrasser vu le mauvais état des chemins, mais dans une petite carriole à un seul cheval, dont je partageai l'unique banc avec mon fidèle domestique.

Notre premier relais fut à Haugan. Entre cette station et celle de Helle, la contrée devient fort montagneuse, et malheureusement nous n'étions plus en Suède, c'est-à-dire que nous n'osions plus, comme en ce dernier pays, descendre au grand galop les côtes les plus rapides et les plus longues. En Norwége, c'était tout différent; au lieu de simples collines, nous avions des montagnes bordées de précipices, et, au lieu de larges routes unies et sablées comme les allées d'un parc, d'étroits sentiers raboteux sur lesquels étaient semés des fragmens de rocs. D'ailleurs, quand même nous eussions voulu risquer notre cou, les intelligentes bêtes qui nous traînaient ne nous l'eussent pas permis. Rien de plus surprenant que de voir avec quelle précaution ils descendaient les parties les plus raides et les plus dangereuses. Rapprochant presque leurs pieds de devant et ceux de derrière, à peu près accroupis de la sorte, ils se laissaient glisser tout doucement, pas à pas, avec le plus grand soin, et ne souffraient pas un seul instant que le poids de la voiture à laquelle ils étaient attelés ne les pressât de manière à dépasser leurs forces. Dans ces circonstances il faut s'en remettre absolument à leur instinct, et le cocher qui voudrait intervenir au moyen des rênes ou du fouet rendrait certaine sa propre destruction. Puis, en place des petits et faibles chevaux dont nous nous étions servis

jusque-là, nous en rencontrâmes dès lors d'une toute autre espèce, qui surpassaient de beaucoup en taille ceux que nous avions vus en Suède et dans les parties méridionales de la Norwége. Ils étaient robustes, osseux, courts du dos, d'une couleur brune très foncée, sans la moindre tache blanche, mais avec une belle crinière et une queue flottante. Tel est le véritable cheval norwégien, qui se distingue par sa force, son ardeur et sa beauté.

Le jour devint bientôt d'une chaleur étouffante, et les grosses mouches qui nous avaient tant persécutés dans les forêts suédoises vinrent encore tourmenter de leurs cruelles piqûres les pauvres animaux qui nous traînaient. A Helle, nous franchîmes l'elv Stordals. Cette rivière prend sa source dans un petit lac situé sur les montagnes qui forment la frontière du Jemteland, et après avoir traversé la Norwége se jette aux environs de ce village dans le *fiord* de Drontheim. Tandis que nous en longions les bords, je remarquai pour la première fois de nombreuses volées d'*eiders,* espèce de canards sauvages qui donnent ce duvet si connu sous le nom d'*édredon.* Ils n'étaient souvent qu'à une demi-portée de fusil, mais ne se dérangeaient aucunement à notre approche. L'île de Tutteroen, près de Drontheim, est fréquentée pendant la saison de la ponte par une telle multitude de ces oiseaux qu'on peut à peine y débarquer sans écraser quel-

ques-uns de leurs nids. Cette île est d'un grand revenu pour le propriétaire, car chaque année il y fait recueillir une quantité considérable d'édredon; et voici comment on le recueille. Lorsque la femelle de l'eider prépare son nid, elle s'arrache pour l'en garnir la partie la plus douce du duvet qui lui couvre la poitrine. On lui enlève trois fois de suite ce duvet, après quoi on la laisse achever tranquillement son nid. Mais les plumes ainsi obtenues ont à subir, avant de pouvoir être livrées au commerce, une ennuyeuse et difficile opération; il faut les nettoyer et en extraire le bois, la boue et les autres matériaux dont le nid est composé. Dans le Nortland et le Finmark, où il s'en récolte beaucoup, l'édredon forme la branche peut-être la plus importante du commerce. La quantité qu'on en exporte de Norwége n'est que peu considérable, comparée à ce qui s'en consomme dans le pays même. Cependant il s'en expédie encore beaucoup pour le Danemark et l'Allemagne; et il est aisé de comprendre que plus le climat d'une contrée est froid, plus l'édredon doit y être recherché, car nul n'ignore que ce précieux duvet, mis en oreillers ou en couvre-pieds, rend non-seulement inutile toute autre espèce de couverture, mais produit un degré de chaleur qui semblerait excessive à un habitant d'une région plus chaude, même lors de l'époque le plus rigoureuse de l'année. Voilà pour quel motif

l'édredon est tant prisé par les Norwégiens, qui, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, croiraient ne pouvoir supporter un hiver sans son secours.

A mesure que nous avancions, le pays devenait plus montagneux et plus romantique. Ce qui surtout en augmentait la beauté, c'était les eaux transparentes du fiord dont nous ne cessions de côtoyer les rives. A notre droite les cimes des hauteurs étaient couronnées d'arbres, tandis que leurs flancs étaient couverts d'une profusion de framboisiers et de fraisiers sauvages alors en fleur; et on pouvait aisément s'apercevoir combien les racines des sapins et des frênes, qui toujours pénètrent à une immense profondeur, contribuent dans les régions montagneuses à faire éclater les rocs et à occasioner les convulsions terribles dans lesquelles un village entier est quelquefois enseveli sous les ruines d'une montagne qui, ainsi ébranlée peu à peu, finit par être complétement détachée. La plante grimpante la plus petite, si extraordinaire que le fait puisse paraître, est capable de causer ces prodigieuses chutes. Se frayant un passage dans les moindres crevasses du roc, elle pénètre avec lenteur mais avec vigueur, et ne cesse de grandir. Les pluies subséquentes secondent ses efforts; et la gelée, cet agent tout-puissant, met la dernière main à l'œuvre. Elle fend les rochers les plus durs en mille morceaux avec un bruit terrible, et envoie au loin la

destruction dans les vallées avoisinantes. Ce phénomène, qui est accompagné de tous les effets d'un tremblement de terre, reçoit des habitans du pays le nom de *bjergfald,* et arrive souvent en Norwége.

Nous fîmes halte pour la nuit à Rostad. Le matin suivant, le fiord de Drontheim que nous côtoyions toujours offrait encore une surface aussi unie et aussi brillante qu'un miroir. Au fond d'une de ses échancrures repose la petite ville de Levanger qui, lorsqu'on y arrive, présente un délicieux coup d'œil. Il s'y tient deux foires annuelles, l'une en décembre, l'autre qui est plus considérable en mars, et alors il s'y fait beaucoup de commerce, principalement avec les Jemtlandais qui viennent échanger du beurre, du suif, des fourrures et des peaux contre divers objets de première nécessité. A ces foïres se rendent aussi quelques *Field-Fins* ou montagnards lapons de la Laponie suédoise.

Quand on a dépassé Hammer, la contrée est partout riche, populeuse et cultivée avec soin; partout on aperçoit de vastes et belles maisons, et les habitans ont l'air d'un peuple industrieux, libre, heureux et content. Près Holm, nous rencontrâmes l'elv Vardals, que nous franchîmes dans un bac. Cette rivière, qui est fort importante puisqu'elle a près d'un quart de mille de largeur, prend aussi sa source dans les montagnes qui séparent la Norwége et la Suède. La prodigieuse quantité des saumons

qu'on y pèche forme un objet considérable de commerce. Le fiord de Drontheim qui la reçoit est plus généralement nommé dans ce district *fiord de Värdals;* et la vue, après qu'on a franchi cette rivière, puis monté une raide et raboteuse hauteur appelée, m'a-t-on dit, *Kobjorgen,* en est magnifique. Dans un terrain bas et marécageux que nous traversâmes ensuite était une multitude de courlis, et si peu sauvages que je n'eus pas de peine à en tuer dix ou douze dans l'espace d'une demi-heure. Je fis également lever à peu de distance une paire de ptarmigans, premiers oiseaux de cette espèce que j'eusse encore rencontrés. Le plumage de leurs ailes me parut rougeâtre, mais celui du reste de leur corps entièrement blanc. Aux approches de l'hiver, ils deviennent d'une blancheur uniforme, et ne se distinguent plus de la neige. A Stenkjier, nous passâmes l'elv Aungdals. Les vaches avaient alors disparu, et nous ne trouvions plus à nous procurer que du lait de chèvre. Chemin faisant nous rencontrions sur le rivage d'immenses troupeaux de ces animaux, et comme la marée était basse ils semblaient se nourrir d'herbes marines.

Dans un champ voisin de la route, un régiment de *skielobères* ou patineurs faisait l'exercice, et je regrettai vivement que le manque de neige ne me permît pas d'assister à un spectacle si curieux que celui d'un corps de troupes accomplissant sur des

patins toutes les évolutions. Ces soldats sont d'ordinaire cantonnés dans le diocèse de Drontheim. L'uniforme est vert tendre, car l'été ils deviennent chasseurs et sont armés de carabines. Aussitôt que la neige tombe en quantité suffisante et est en état de les porter, ils mettent leurs *skies* et commencent leurs manœuvres d'hiver sur cette bizarre espèce de patins. Ces patins en effet ne ressemblent aucunement à ceux de nos pays; d'abord ils ne sont pas armés de lames, et ensuite ils ont une longueur de plus de six pieds, seulement le gauche est un peu plus court que le droit, afin qu'on puisse tourner avec plus de vitesse. Ils consistent en deux planches légèrement recourbées des bouts, larges de trois ou quatre pouces, munies vers le milieu d'une bride en cuir dans laquelle on passe le pied, et couvertes par-dessous de peau de veau marin, pour qu'on gravisse les montagnes avec plus de rapidité et moins de péril, car le poil se hérissant empêche les *skies* de glisser en arrière. La promptitude avec laquelle ces patineurs exécutent ces différentes manœuvres mititaires est réellement étonnante. Quand ils ont à franchir une plaine couverte de neige glacée, à peine les voit-on en effleurer la surface; semblables aux éclairs, ils paraissent et disparaissent en un instant; mais c'est surtout lorsqu'ils descendent d'une montagne que leur vélocité dépasse toute imagination. Ces troupes

ont été souvent employées avec succès contre l'ennemi, lors des guerres de la Norwége et de la Suède; et il est certain qu'une simple poignée de *skielobères* tiendrait complétement toute une armée en son pouvoir. Eux, en effet, que n'arrêterait nul obstacle; eux aussi légers que le vent, ils attaqueraient sur tous les points à la fois, tandis que la profondeur de la neige et la nature de la contrée non-seulement mettraient leurs ennemis dans l'impossibilité de les poursuivre, mais encore les priveraient de presque tout moyen de défense.

A mesure que nous avancions, la route devenait peu à peu moins visible, et dans certaines parties se changeait en un simple sentier, signe que nous approchions alors de sa fin. Notre petite carriole avait déjà reçu tant et de si rudes chocs, que je craignais sérieusement qu'elle ne pût nous mener à notre destination pour la nuit. D'un autre côté il se faisait tard, il était plus de onze heures, et la fatigue, la chaleur du soleil qui ne venait que de s'abaisser sous l'horizon, le profond silence qui régnait sur la nature, tout invitait tellement au sommeil que je m'endormais à chaque instant, et que mon domestique imitait l'exemple de son maître. Aussi ne fut-ce qu'après avoir failli verser cinq ou six fois dans des précipices sans fond, que nous atteignîmes enfin le village d'Eilden où nous devions faire halte. Le lendemain, de bonne heure,

nous partîmes avec une extrême joie pour Overgaard, car ce hameau n'était distant que de quelques milles, et là devaient se terminer nos voyages par terre. Le mauvais état des routes depuis Drontheim et la nature du pays avaient rendu ennuyeux et même fatigant les voyages en voiture. Ce qu'il y avait surtout de désagréable, c'était à chaque poste de continuelles altercations entre les paysans et mon Suédois : ce pauvre garçon trouvait certes qu'il avait affaire à une race d'hommes bien différente de ses compatriotes, et les injures dont il les accablait à tout propos ne produisaient pas sur eux le moindre effet; ils ne semblaient pas plus s'en inquiéter que des rugissemens de leurs aquilons du Nord. De fait, le paysan norwégien est un stupide animal, une vraie brute; mais il paraît avoir l'esprit si libre, si fier, si indépendant, qu'on ferme volontiers les yeux sur ses défauts.

La distance d'Eilden à Overgaard était si courte que nous espérions y arriver bientôt, et pouvoir le jour même nous mettre en mesure de poursuivre sans délai notre expédition vers le nord ; mais la malheureuse carriole se brisa à moitié chemin, et nous perdîmes trois ou quatre heures à la faire raccommoder. Nous atteignîmes néanmoins notre but dans l'après-midi et dételâmes devant l'unique maison du lieu, celle de Hans Borlien, homme bien connu dans tout le pays, qui est à la fois auber-

giste, pêcheur, marchand, batelier et cultivateur, et qui habite sur les bords de la vaste rivière d'Oy. On peut dire avec quelque raison que son auberge est célèbre, car à sa porte se terminent toutes les routes de la Norwége; et quoique d'Overgaard au cap Nord il y ait encore au moins sept cents milles, on ne peut accomplir ce trajet qu'en chaloupe. On suit d'abord jusqu'à son embouchure le cours de l'Oy, et quand on est parvenu à l'Océan, on navigue à travers les milliers d'îles qui sont répandues d'une façon si extraordinaire le long des côtes de la Norwége et de la Laponie, jusqu'à ce qu'on atteigne le cap. Il faut avouer, en effet, que ces îles et les immenses fiords qui souvent s'avancent à trente et même à quarante milles dans le cœur de la contrée rendraient toute espèce de route inutile, tandis que la hauteur sans cesse croissante des montagnes permettrait à peine qu'on en pût établir. Le voyageur qui s'est plus ou moins habitué à celles du sud de la Hongrie reste ébahi d'étonnement lorsque, pénétrant dans le Nord, il les voit empilées les unes sur les autres, et que, longeant avec lenteur dans sa petite barque qui ressemble à une coquille de noix les bases de ces géans, il distingue au-dessus de sa tête leurs pics orgueilleux blanchis de neiges séculaires et trop hauts même pour que dans son vol hardi l'aigle aille s'y reposer.

Dès que Hans connut mes projets, il donna ses ordres pour qu'une barque montée par six rameurs fût prête à me recevoir le lendemain au lever du jour, le reflux devant alors favoriser notre départ. Il s'occupa ensuite de me donner à souper. Comme d'usage, il n'avait guère à m'offrir que du saumon ; encore fallait-il l'aller prendre. Par distraction, j'accompagnai mon hôte et ses deux jolies filles jusqu'à l'endroit de la rivière où étaient tendus des filets que nous levâmes ; mais ils ne contenaient pas le moindre poisson, et je laisse à penser combien je dus faire maigre chère ce soir-là.

Départ d'Overgaard. Bateau du pays. L'Oy. Profondeur des rivières de Norwége. Ile d'Otteroen. Ile d'Elren. Fiord de Folden. Danger que nous fait courir le brouillard. Transparence de la mer. Otersun. Iles Vigten fréquentées en été par les rennes. Kregoen. Hospitalité du Nord. Ile de Lekoë. Stenesoen. Mont Torghattan sur l'île de Torget ; caverne qui perce le mont de part en part. Iles de Vegen. Multitude d'oiseaux sur les îles rocailleuses. Résidence épiscopale d'Alstahoug. Tribunaux de conciliation. Les sept sœurs. Montagne de Trenen. Roc de Lovennen.

Le matin suivant, je m'embarquai avec Jean et six hommes d'équipage dans une barque de sapin très étroite, mais longue d'une trentaine de pieds, et nous perdîmes bientôt Overgaard de vue. Combien cette manière de voyager ressemblait peu à celle que nous avions suivie jusqu'alors ! Plus de cahots, plus de roues qui criassent, plus de que-

relles avec des paysans; mais nous descendions en silence et sans la moindre secousse une spacieuse et noble rivière. Sur la rive gauche s'élevaient presque perpendiculairement de hautes montagnes; des forêts de sapins d'un vert sombre, doucement agitées par la brise du matin, se balançaient au-dessus de nos têtes; et le ramage de nombreux oiseaux perchés sur leurs branches semblait saluer notre bienvenue. Des bandes de canards sauvages qu'accompagnaient leurs petits se jouaient incessamment autour de nous, ne paraissant pas se douter que les humains fussent à craindre pour eux. Çà et là, au milieu du courant, surgissaient d'énormes rocs revêtus de mousses de différentes couleurs, et tout près desquels nous passions sans aucun péril. En effet, l'Oy est d'une profondeur presque incroyable, et les rameurs m'assurèrent que dans certaines parties, lorsque s'approchant de la mer elle commence à s'élargir, on n'en trouve pas le fond à deux cents brasses. On est d'autant plus autorisé à croire cette assertion, qu'en général toutes les rivières sont très profondes en Norwége, et que, comme dans toutes les contrées montagneuses, on y peut assez exactement calculer qu'elles sont plus ou moins creuses, selon que les montagnes environnantes ont plus ou moins d'élévation. Il restait encore de la neige sur les sommets, quoique l'excessive chaleur du soleil semblât l'avoir beaucoup

diminué depuis quelques jours. Il est rare qu'elle disparaisse tout-à-fait avant le mois d'août; et sur les cimes les plus hautes, comme sur le Dovrefield et sur le Sneehattan, elle ne fond pas de l'année. A mesure qu'on avance vers le nord, et surtout dans le Nortland, la longueur et la sévérité de l'hiver, ainsi que la grande étendue et la vaste hauteur des montagnes, y forment des glaces qui durent des siècles, et qui peut-être sont presque contemporaines du monde.

Vers Halsoen, le lit de l'Oy prit une largeur considérable, et ses eaux devinrent un peu saumâtres. Plus nous approchions de la mer, plus le paysage était enchanteur. A chaque détour de la rivière, une vue nouvelle et encore plus romantique s'offrait à nos regards. Les rocs aussi prenaient un air plus sourcilleux, et affectaient mille formes bizarres. Enfin, quand nous fûmes près de déboucher dans le fiord de Lyngen où l'Oy se jette, notre barque sillonna, non plus une surface unie, mais déjà de petites vagues. Nous dépassâmes à notre gauche l'île d'Otteroen, qui n'est séparée du continent que par un détroit très resserré à travers lequel nous fîmes route. C'est une des plus vastes îles de la côte norwégienne, car elle compte plus de vingt milles de longueur et plus de cinquante de circonférence. Du côté méridional, au hameau du Vicq, elle a une église; et ses habitans vivent unique-

ment du produit de leur pêche, qui est fort abondante. Le vent du nord, que nous avions juste en proue, nous empêcha de déployer la voile; cependant, à force de rames, nous avions vers une heure après midi déjà parcouru une distance de douze à quinze lieues, et atteint le village de Sejerstad où nous abordâmes pour changer de barque et de rameurs. Il est situé sur une autre île considérable appelée *Gioen*, et qui a vingt-un milles de tour. Quoiqu'une des plus fertiles de la Norwége, elle est néanmoins à peine cultivée. Les habitans, au nombre de cent cinquante, aiment mieux se livrer ordinairement à l'occupation plus lucrative de la pêche, surtout dans le fiord où ils prennent quantité de morues, de harengs et de saumons. L'île possède une église au bourg de Fosness. A deux milles environ de Sejerstad sont plusieurs hautes montagnes habitées par quelques rennes qui, avec des renards, constituent tous les animaux sauvages de l'île.

Dès que notre nouvelle embarcation fut prête à nous recevoir, nous y déposâmes un bon approvisionnement de saumon salé, car toute viande de boucherie avait alors disparu, et ce poisson devait être désormais notre principale nourriture; puis nous poursuivîmes notre route. En face de Gioen, et touchant presque au continent, est l'île d'Elven qui a, ou peu s'en faut, la même étendue, mais qui

ne peut lui être comparée sous le rapport de la fertilité. Vers le soir nous atteignîmes le grand *Folden,* qui est un des plus dangereux aussi bien que des plus vastes fiords de la côte, et qui s'avance dans les terres jusqu'au village d'Arbotn sur une longueur d'environ soixante-dix milles. Dans la partie qu'on appelle le *Folden intérieur,* parce qu'elle forme une très profonde échancrure, sont les deux églises de Kolvereid et de Foldereid. L'entrée de ce fiord, qui a au moins dix milles de large et qu'aucune île ne protége, est donc entièrement exposée aux fureurs de l'Océan, et par cette raison fort périlleuse. Mais heureusement pour nous, la soirée était calme, l'air n'avait pas un souffle, et il fallut que les gens de l'équipage se remissent à ramer. Nous espérions cependant pouvoir ainsi atteindre Appelvær avant onze heures, lorsqu'une circonstance que je ne prévoyais pas vint nous empêcher de parvenir sitôt et si aisément à notre but. La journée avait été étouffante; or, à mesure que la chaleur du soleil diminua, la surface de la mer se refroidit, et graduellement un épais brouillard se leva autour de nous. Comme il ne soufflait pas la plus petite brise, rien ne pouvait le disperser; et perdant bientôt la terre de vue, il nous enveloppa de telle sorte que nous ne vîmes plus même à quelques verges de la barque. Voilà de ces circonstances où la boussole est nécessaire; mais les bateliers nor-

wégiens en ont rarement, et les nôtres n'en avaien pas. Je me souvins par bonheur d'en avoir un petite dans mon bagage; je l'y cherchai aussitôt e la consultai : il était temps, car nous naviguion déjà vers la haute mer. Reprenant alors la bonn direction, et faisant force de rames, nous arri vâmes vers trois heures du matin au milieu d'in nombrables petites îles rocailleuses en partie cou vertes de plantes marines, et où il y avait tant d mouettes qu'elles en étaient toutes blanches. Ce oiseaux s'y promenaient tranquillement, et sem blèrent à peine troublés du bruit de notre passage Peu à peu le soleil avait dispersé le brouillard, e il faisait grand jour lorsque nous atteignîmes Ap pelvær. Ce n'est absolument qu'un petit roc nu qui dépouillé de toute végétation, présente un aspec si triste que nous le quittâmes dès que nous eûme trouvé parmi les habitans des îles environnantes à renouveler nos rameurs.

Après qu'on a traversé le fiord de Folden, l'océan Glacial arctique, dans tout le voisinage d'Appelvœr est littéralement semé d'une multitude infinie d'îlots bas et rocailleux, sur lesquels des quantités prodigieuses d'oiseaux aquatiques et autres viennent pondre pendant les mois de l'été; et alors leurs œufs forment la principale nourriture des habitans de la côte. Rien n'est plus merveilleux et plus enchanteur que la parfaite limpidité de l'eau dans ces

mers du nord. Tandis que nous passions lentement à la surface, le fond, fût-il à vingt ou vingt-cinq brasses, se laissait fort bien voir, et même on distinguait aisément jusqu'aux objets les plus petits qui reposaient dessus. Il en fut ainsi les deux premiers jours; mais ensuite, à mesure que nous avançâmes, la profondeur augmenta, et dès lors nos yeux cherchèrent en vain à pénétrer dans toute leur étendue les verts et sombres abîmes de l'Océan. Nous abordâmes vers midi à Otersun pour y changer de bateau. C'est un village situé sur une île qui a quatorze milles de tour, mais qui, formée de rocs d'une extrémité à l'autre, n'est couverte que par places d'une maigre végétation. Vis-à-vis ce village, et, séparées seulement par le canal étroit qui porte leur nom, sont les trois îles Vigten. Elles ont une étendue considérable; la plus voisine, Jnd-Vigten, a, dit-on, cinquante milles de circonférence; les autres sont Mid-Vigten et Ud-Vigten, dont la dernière est de beaucoup la plus grande. Sur la première il y a une église à Gœrstad. Les entourant de toutes parts, et s'étendant assez loin dans l'Océan, est un groupe d'îlots si rapprochés que peut-être jamais n'en a-t-on vérifié le nombre. La plupart d'entre eux sont cependant habités; ils le sont, quoiqu'ils manquent tous d'arbres et presque de végétation, car on n'y trouve que de ces baies sauvages qui en Norwége poussent sur les rochers les

plus stériles. Il y a dans les îles Vigten quelques rennes qui pendant l'été, pour fuir la chaleur, y viennent du continent à la nage. Par ce moyen ils évitent les piqûres des taons que les froides brises de la mer tiennent à distance de la côte, et retournent aux approches de l'hiver dans les montagnes de l'intérieur du pays. Les loups néanmoins, dès que les rennes se sont montrés dans ces îles, les y ont également suivis, et en diminuent beaucoup le nombre.

Près d'Otersun est la petite île de Krogoen, où je me fis débarquer pour y voir un manteau de fourrure qu'on disait à vendre chez un des habitans. En effet, il était en peau d'une espèce de chiens gris commune dans le Lapmark, très chaud, et en somme fort bien conditionnée, mais beaucoup trop cher pour que je l'achetasse. Quittant Krogoen, nous dépassâmes rapidement les autres îles; puis l'Atlantique du nord s'ouvrit à nos regards dans toute sa magnificence. Le temps était délicieusement calme, délicieusement serein; et le soleil, encore haut dans les cieux quoique la journée s'avançât, dorait la surface immobile de l'immense étendue d'eau qui se développait devant nous. Au loin, vers le septentrion, la haute montagne de l'île de Lekoe, qui était distante d'à peu près vingt milles, s'élevait comme un sombre spectre à travers un léger brouillard qui obscurcissait la limite de

l'horizon. La nature elle-même semblait, pendant l'été si court qui lui est accordé sous ces froides latitudes, sommeiller dans une paisible tranquillité. Nul son n'arrivait à nos oreilles, sauf le bruit cadencé des rames ou les voix de nos bateliers qui de temps à autre chantaient en chœur quelques-uns des sauvages et simples airs norwégiens; et notre petite barque, qui cependant filait légère à un mille de distance du continent, ne laissait presque aucune trace sur la plaine liquide. Il était presque onze heures, mais le soleil venait à peine de se coucher, quand un choc qui me tira de la douce rêverie où j'étais plongé depuis le soir m'avertit que nous arrivions au village de Fieldvigen où nous devions passer la nuit. L'auberge, quoique de bois, comme sont toutes les maisons du pays, était non-seulement commode, mais encore élégante; et la propreté de la chambre qu'on m'y donna, la blancheur du linge, tout me surprit agréablement. Elle était située non sur une île, mais sur le continent, et adossée à des montagnes qui ne présentaient qu'un aspect nu et triste. Il y avait cependant au pied des rocs un petit potager, dont le sol paraissait assez bon et où différens légumes ne poussaient pas trop mal. Le lendemain quand nous repartîmes, l'aubergiste, si c'est le nom que je dois lui donner, ne voulut accepter aucun paiement. Il prétendit que ce n'était pas l'usage dans le Nord, et que l'hon-

neur de recevoir un étranger y passait pour une compensation suffisante.

Pendant la nuit, ou plutôt la continuation du jour, car le jour et la nuit étaient alors une même chose, le vent s'était élevé de l'ouest; nous pûmes donc hisser une voile, ce qui nous permit d'atteindre bientôt l'île de Lekoe, et dépassant l'église, nous y abordâmes pour changer encore une fois de bateau et de bateliers. Quoique cette île, en effet, soit seulement à huit milles de Fieldvigen, rien ne put décider ceux que nous avions à nous conduire plus loin; car, comme c'était dimanche, ils n'auraient voulu pour aucun prix manquer à entendre la messe, devoir qui est scrupuleusement gardé dans ces régions du Nord. Admirant leur motif, malgré qu'il nous occasionât un peu de retard, nous continuâmes notre route au bout de quelque temps avec une bonne brise qui nous eut bientôt menés en pleine mer, et naviguant à environ une lieue de la côte, nous gouvernâmes vers les Helgelands-Vœr, groupe d'îles ou plutôt de rocs uniquement habités par des oiseaux marins. La journée était sombre; le soleil, obscurci par un épais brouillard; le temps, assez froid; et nous étions tous enveloppés jusqu'aux yeux dans nos manteaux de cuir. Heureusement, le vent nous favorisait si bien que nous filions sept nœuds à l'heure. Chemin faisant, nous dépassâmes l'entrée

du fiord de Bindals qui est large et profond, et qui s'avançant à plusieurs milles dans les terres, y forme trois échancrures considérables. Puis, nous dirigeâmes de nouveau notre course vers le continent; et comme nous atteignions Stenesoen, le brouillard avait tellement augmenté que, cédant aux prières de nos rameurs, nous y fîmes halte pour la nuit. Selon l'usage du pays, le propriétaire de la principale maison du lieu à qui nous allâmes demander asile nous donna gratuitement la plus généreuse hospitalité.

Le lendemain, quand il fallut repartir, le vent qui avait tourné au nord ne nous permit plus d'avancer qu'avec beaucoup de lenteur. Néanmoins, à force de rames, nous atteignîmes vers midi l'île de Torget qui a quatorze milles de circonférence, et nous y abordâmes au bas du fameux Torghatten qui en forme une des extrémités; car, d'après la description que le savant évêque Pontoppidan a faite de ce mont dans son remarquable ouvrage sur la Norwége, je désirais vivement le visiter. A peine eus-je descendu à terre, il me sembla s'élever si perpendiculairement du milieu des flots que je fus d'abord très embarrassé de savoir par où je pourrais le gravir. J'étais surtout curieux de traverser cette ouverture extraordinaire qui, au dire de l'évêque, avait six mille pieds de longueur sur six cents d'élévation, et perçait de part en part le centre

de la montagne, de telle sorte que placé à l'un des bouts on voyait le soleil reluire à l'autre. En Norwége, comme en la plupart des autres contrées, les indigènes n'attachent en général que peu d'intérêt aux curiosités naturelles de leur pays, et même ignorent souvent qu'il en existe de merveilleuses dans leur voisinage immédiat. C'est ainsi que nos rameurs soupçonnaient à peine l'existence de la cavité en question, et qu'ils ne purent me donner aucun renseignement pour y diriger mes pas. Leur laissant donc garder la barque, je résolus de monter avec Jean au sommet du Torghatten, dans l'espoir que le hasard me la ferait rencontrer. Nous avions déjà gravi durant un quart d'heure, lorsque soudain nous aperçûmes une femme qui avait l'air tout-à-fait sauvage; ses longs cheveux en désordre, sa peau jaune et ridée, son visage satanique, me firent presque croire que j'avais devant moi une de ces sorcières de Laponie, autrefois si renommées dans le Nord. Nous approchâmes jusqu'à cinq ou six pas d'elle sans être vus, car elle tournait la tête d'un autre côté; mais dès qu'elle nous vit, elle nous trouva probablement aussi extraordinaires que nous l'avions trouvée, et sa frayeur fut si grande qu'elle prit la fuite en sautant de roc en roc avec l'agilité d'une chèvre. En vain l'appelai-je pour qu'elle nous servît de guide. Ma voix la fit seulement courir plus fort, et pensant qu'il serait inutile de chercher à

l'attraper, nous continuâmes seuls notre route. Après avoir quelque temps marché en zigzag, nous finîmes par rencontrer une espèce de rampe, encore très raide, mais cependant praticable, qu'avaient creusée en déroulant du haut de la montagne des masses de rochers. Nous la suivîmes non sans peine, et tout d'un coup nous eûmes l'inexprimable plaisir d'arriver à une des deux entrées de la fameuse galerie. Je pus me convaincre du premier coup d'œil que non-seulement elle traversait la montagne entière, car on apercevait l'Océan par l'autre extrémité; mais aussi qu'elle dépassait en hauteur la grande nef de la plus haute cathédrale. De la voûte, où il y avait plusieurs fissures, tombaient de larges et grosses gouttes d'eau. Par-dessus cette immense caverne, la montagne se dresse encore, toujours perpendiculaire, à une élévation, je crois, de plus de douze cents pieds; et sur le sommet qui doit avoir extrêmement peu de largeur se trouve un lac. Ce serait l'eau de ce lac, que du reste je n'ai pas vu, qui, filtrant par de grandes crevasses, tomberait goutte à goutte, comme je l'ai dit, dans l'intérieur de la caverne. A voir la bizarre manière dont la crête du Torghatten est percée à pic des deux côtés, il est présumable que la force puissante qui l'a fait surgir du sein des flots a ensuite agi dans une direction horizontale, et se frayant un passage au centre du mont en a opéré le percement. En effet,

à une des extrémités de l'ouverture, gît un énorme bloc de roc qui semble avoir été violemment chassé, et qui, au cas où il pourrait être replacé par des moyens humains, la boucherait presque. J'eusse ardemment désiré gravir plus haut, et atteindre le faîte même; mais une telle expédition demandait beaucoup de temps, le jour commençait à baisser, et il me fallait sans plus de retard retourner vers la barque. Seulement nous traversâmes la caverne dans toute son étendue, pour redescendre de l'autre côté du mont; et quand après l'avoir traversée je regardai derrière moi, à mes yeux s'offrit un bizarre et imposant spectacle. A travers le trou gigantesque on voyait, comme à travers une lorgnette, les nombreuses îles rocailleuses de l'Atlantique du nord que nous avions dépassées le matin. Quoique le versant opposé fût encore raboteux et rapide, nous en eûmes bientôt atteint la base, et rejoignant les rameurs qui s'impatientaient de notre absence, nous poursuivîmes notre route.

Le Torghatten est situé par 65 degrés 28 minutes de latitude septentrionale, et est ainsi nommé parce que de loin il offre beaucoup de ressemblance avec une tête humaine coiffée d'un chapeau à trois cornes, sous lequel l'ouverture mentionnée ne figure pas trop mal un œil; ce mont est si haut que, pendant plusieurs milles, il nous sembla dominer toujours

nos têtes : on eût dit que nous ne pouvions nous en éloigner. De fait, nous ne nous en éloignâmes qu'avec lenteur, car le vent continuait de nous être contraire. Cependant, nous mettions tous la main à l'ouvrage, ramant de toutes nos forces et nous relayant les uns les autres. Forvig, où seulement nous devions faire halte, était encore à une assez grande distance, et nous n'espérions pas y arriver avant le matin. A minuit, le soleil descendit au-dessous de l'horizon, mais laissa derrière lui de longues raies de pourpre et d'or qui cessèrent de devenir peu à peu moins brillantes jusqu'à deux heures ; alors son disque enflammé reparut, et il recommença sa carrière journalière. Dans la matinée nous rencontrâmès un grand nombre d'îles, qui la plupart étaient habitées. Vigen, la plus considérable de toutes, a cinquante milles environ de circonférence et renferme une église située au hameau de Glasted. Cette île repose à quelques lieues du continent et est entourée, au nord et à l'ouest, par d'innombrales îles ; ses montagnes sont si élevées que, malgré la distance, nous les avions aperçues aussitôt après avoir quitté le Torghatten, et de même, tandis que nous passions à leur base, nous distinguâmes encore le pic de ce mont à travers la vapeur.

Au-delà de Vigen se succédèrent une multitude de groupes d'îles rocailleuses où n'habitaient que

des oiseaux de mer et de terre, mais en quantité vraiment surprenante; chaque espèce semblait posséder en paix son petit territoire particulier. Ainsi on pouvait voir une île absolument couverte de différentes sortes de mouettes, occupées toutes à soigner leurs petits; une seconde était noire, absolument noire d'eiders, tandis qu'une troisième renfermait une innombrable tribu d'oies sauvages de couleur grise; elles muaient à cette époque, et comme leurs nouvelles plumes n'étaient pas encore poussées, elles ne pouvaient pas voler à plus de quelques verges. Aussi, pour peu que nous l'eussions voulu, nous en aurions aisément rempli notre barque. Ne faisant guère attention à nous, elles ne se dérangeaient pas de leurs nids, car elles couvaient pour la plupart. Chaque été, ces oies viennent en vastes bandes se réfugier dans les îles septentrionales pour y pondre et y élever tranquillement leurs couvées; puis, à l'approche de l'hiver, elles retournent vers les climats méridionaux. Leur chair est réputée par les habitans du Nord un mets exquis; et lorsqu'on m'en a fait manger, elle n'avait nullement le goût de poisson. Quoique je me fusse bien muni de poudre et de plomb, l'heureux état de paix dont ces diverses espèces d'oiseaux paraissaient jouir et le peu de défiance qu'elles nous témoignaient désarmèrent toutes mes intentions de meurtre. Je résolus de ne pas les molester, du

moins jusqu'à ce qu'elles eussent fini d'élever leurs petits; et le plaisir que j'éprouvais chaque jour à me trouver parmi elles, à observer leurs différentes habitudes, leurs différens plumages, me compensa amplement de mon humanité.

Enfin nous atteignîmes Forvig, et nous pûmes nous reposer, ce dont nous avions grand besoin, car depuis la matinée précédente, sauf quelques heures passées sur le mont Torghatten, nous avions toujours tenu la mer. J'y achetai une paire de grandes bottes de marin, qui, parfaitement imperméables, me furent d'une très grande utilité pendant le reste de mon voyage. Je renouvelai ensuite ma provision d'eau-de-vie qui était déjà épuisée, car sans cette liqueur il est impossible d'avancer dans le Nord, et la quantité que mes rameurs m'en consommèrent est presque incroyable. Celle qu'on boit dans ces districts se fabrique avec du seigle, et vient principalement de Christiania où sont la plupart des distillateurs. Mais tel est l'amour effréné des classes inférieures pour cette boisson, que tout le long de la côte, mais en particulier dans le Finmark, pour en introduire, on fait la contrebande avec les villes danoises de Flensbourg et de Brémen. Après nous être procuré un nouvel équipage, nous naviguâmes vers Alstahoug; je me proposais de passer la nuit, car on m'avait donné à Drontheim des lettres de recommandation pour l'évêque du

Nortland et du Finmark. C'est le nom d'un hameau où réside ce prélat. Dès que j'eus mis pied à terre, je me rendis à sa résidence; elle est bâtie en bois, peinte en blanc, propre et commode, mais différente de nos somptueux palais épiscopaux. L'île où elle est située se nomme *Alsten*, n'est séparée du continent que par un canal étroit, et possède deux églises, l'une à Alstahoug, l'autre à Sandnas. L'évêque n'était malheureusement pas chez lui, il faisait une tournée pastorale dans son diocèse; c'est pourquoi il nous fallut continuer notre route. Schieggènes, autre hameau de la même île que nous gagnâmes pour y changer encore de bateau et de bateliers, n'avait pas la moindre auberge; il ne consistait qu'en quelques misérables huttes parsemées sur le rivage; mais un vieillard, nous voyant errer faute d'asile, nous invita à entrer dans son humble demeure, et j'acceptai avec plaisir, car le peu d'habitans du lieu était à la pêche et ils ne devaient pas être de retour avant une couple d'heures. Tout ce que notre hôte put nous offrir à manger fut une espèce de poisson rouge, *rod fisk* comme il l'appelait, qui n'était pas des plus frais, mais il nous l'offrit de bon cœur. Sa toilette et son habitation dénotaient une grande pauvreté; cependant il ne manquait pas d'instruction et exerçait de certaines fonctions juridiques. Il était chargé d'intervenir dans les petites querelles des paysans et

de chercher à les réconcilier, de manière qu'ils ne s'engageassent pas follement et sans nécessité dans le dédale de la procédure. En effet, dans toute la Norwége sont établis ce que les habitans nomment des *fordigelses-courts* ou tribunaux de conciliation, que préside le procureur du roi ou un de ses délégués, comme l'était notre vieillard, et qui sont destinés à arranger les disputes et les différends de toutes sortes. Toute action civile doit être en premier lieu portée devant ces tribunaux, avant qu'il en puisse résulter un procès dans les formes. Ils se composent d'un jury dans lequel entrent les principaux et les plus respectables paysans du voisinage. Ces gens examinent l'affaire, entendent ce que le plaignant et le défendeur ont à dire, et donnent leur avis en conséquence. Dans neuf cas sur dix, les choses en restent là, sans qu'il soit besoin de plaider devant les autres juridictions et de faire d'énormes dépenses. Si les parties approuvent la décision de ce jury, elles ne peuvent plus jamais en appeler. Au contraire, en sont-elles mécontentes, rien ne les empêche d'aller demander à d'autres juges la justice qu'elles croient leur avoir été refusée. La création de ces tribunaux de conciliation remonte au règne de Christian VII; le bien qui en résulta est incalculable, et ils offrent surtout cet avantage aux pauvres plaideurs, que leur comparution y est tout-à-fait gratuite.

A Schieggènes, nous étions absolument au bas de ces sept fameuses montagnes que les Norwégiens appellent les *Syv Sostre* ou les Sept-Sœurs. Elles sont si hautes que les pêcheurs les distinguent de deux cents milles en mer; et par une idée superstitieuse, ils ont soin, dans leurs excursions de pêche, de ne jamais les perdre de vue. On a évalué leur hauteur à quatre mille deux cent soixante pieds, de sorte qu'elle est plus du double de celle de Torghatten et presque égale à celle du point le plus élevé du Dovrefield; mais combien il y a de différence sous d'autres rapports entre ces montagnes et les Sept-Sœurs! Le Dovrefield est une vaste chaîne qui s'étend sur une longueur d'une soixantaine de milles, et dont l'élévation n'est que graduelle. Mais, à Alsten, on demeure interdit d'étonnement lorsqu'on voit ces colosses gigantesques qui surgissant soudain du milieu des flots vont toucher le ciel, et dont la grandeur s'accroît encore de leur aspect nu et désolé. Si on entreprenait d'atteindre la cime de l'une d'elles, il y aurait assurément une ample compensation aux fatigues et aux périls auxquels on se serait exposé dans l'intention de jouir de la vue immense qui alors se développerait aux regards non-seulement de la côte norwégienne et de ses innombrables îles, mais aussi de l'intérieur de la contrée.

Vers le soir, quand les pêcheurs revinrent, nous

pûmes poursuivre notre route. Il était présumable que la nuit nous surprendrait en mer, car il n'y avait pas d'endroit plus proche que Kobberdal où nous pussions faire halte. Mais le temps était si beau et l'atmosphère si chaude, le soleil descendait pour si peu de temps au-dessous de l'horizon, que je ne fus pas effrayé par la perspective d'une navigation nocturne. Enveloppé dans mon manteau, je m'endormis profondément, et ne me réveillai qu'à six heures du matin, comme nous arrivions à Kobberdal où j'eus le plaisir de rencontrer l'évêque d'Alstahoug. Il s'en revenait alors d'une partie très éloignée de son diocèse, qui est sans doute le plus vaste et certes le plus septentrional du monde, puisqu'il s'étend de l'île Nummedals à l'île Mageroe, laquelle se trouve en face du cap Nord, c'est-à-dire sur un espace d'environ 7 degrés de latitude. Le prélat, dans chacune de ses tournées annuelles, parcourait, me dit-il, à peu près sept cent cinquante milles, ce qu'il ne pouvait faire qu'en bateau. Il n'était pas encore allé jusqu'au cap Nord, mais il se proposait de visiter prochainement l'église de Kielvig, la dernière qui existe dans cette direction, et qui, située par 71 degrés 54 secondes de latitude, n'est qu'à quelques lieues du cap. Le Finmark, qui n'est qu'une partie de ce diocèse, comprend la totalité de la Laponie norwégienne. C'est une immense étendue de pays, mais généralement

inhabitée. L'intérieur surtout offre une complète solitude; ce sont des montagnes et des déserts sans fin, que traversent de temps en temps, avec leurs troupeaux de rennes, les Lapons, seuls habitans de ces provinces.

Selon l'usage, l'aubergiste de Kobberdal, chez qui nous logeâmes, ne voulut pas entendre parler de paiement. Plus j'avançais vers le nord, plus mon argent semblait me devenir inutile; et mes dépenses se bornaient presque aux gages que j'avais à compter aux bateliers. Encore ces gages ne s'élevaient-ils qu'à la somme bien légère d'une vingtaine de sous par homme, pour chacune des lieues norwégiennes que nous parcourions et qui en valaient bien quatre des nôtres. Le mot *aubergiste*, dont je me suis plusieurs fois servi dans les pages qui précèdent, ne saurait nullement, je crois, donner au lecteur une idée exacte du genre d'individus que j'ai ainsi voulu désigner. Il conviendrait beaucoup mieux de les appeler *marchands*, car telle est la traduction littérale du nom de *kiobman* que leur attribue la langue du pays. Ce sont des gens qui, dans un but commercial, ont eu le courage de s'établir sur les différentes îles semées le long des côtes de la Norwége et en Finmark. Souvent le kiobman ou marchand compose, avec sa famille et ses serviteurs, toute la population de l'île où il réside. Il est alors une espèce de petit prince dont

la souveraineté s'étend à vingt milles et plus à la ronde, et comprend des milliers d'îlots, quelques-uns qui ne sont que des rocs, d'autres qui sont habités par des pêcheurs. Ces gens sont approvisionnés par lui de presque tous les objets de nécessité première qu'il tire des provinces méridionales de la contrée ou des vaisseaux qui parfois visitent la côte; et en retour ils portent tout le gain de leur pêche à la boutique où une sorte de compte courant est toujours ouvert entre les parties. Le bien que ces marchands peuvent ainsi faire est immense; et comme ils sont presque tous généreux et hospitaliers, les pauvres pêcheurs, qui ne soupçonnent pas dans l'échelle sociale l'existence de plus grands personnages, et qui sentent que sans eux il leur serait difficile de se procurer non-seulement les douceurs, mais encore les nécessités de la vie, leur portent des sentimens de respect et de reconnaissance. Leurs maisons ne sont pas, à proprement parler, des auberges, puisque toujours ils y logent gratis le voyageur; mais celui-ci ne peut trouver d'asile que chez eux.

Entre Kobberdal et Lunröen, la côte norwégienne se remontra dans toute sa plus grande sublimité. En place des petites îles basses que nous avions rencontrées au sud, l'Océan, vers le nord, est obscurci par d'énormes rochers qui élèvent jusqu'aux nuages leurs têtes pointues; et leurs

nombreuses aiguilles, qui s'élancent légèrement à travers les airs, offrent, lorsqu'elles sont illuminées par la lueur rougeâtre du soleil de nuit, une extrême ressemblance avec les clochers gothiques des vieilles cathédrales. A trente milles du continent, se dresse du sein des eaux la haute montagne de Trænen, que vous prendriez pour un dôme colossal; au cœur de cette montagne et se prolongeant, m'a-t-on dit, fort loin, est une caverne immense dans laquelle les moutons et les chèvres se réfugient en si grand nombre de toutes les parties de l'île pour s'y abriter des fréquens et épais brouillards, que la fiente qui s'y accumule depuis des siècles l'a transformée en une vraie étable d'Augias. La montagne est fort raide, fort difficile à gravir, mais sans cesse gravie par les habitans qui vont y dénicher des œufs, car d'innombrables oiseaux y viennent pondre tous les ans. L'île renferme une église, mais la population ne s'élève qu'à cent cinquante ou deux cents âmes. De fait elle est si solitaire, si éloignée et de la terre et des autres îles, qu'il ne peut y avoir que rarement de communications entre elles. Plus près de nous, le roc extraordinaire de Lovunnen montrait sa lourde masse, et défiait avec fierté les vagues qui rugissaient autour de lui. Dans ces parages, la nature se développa sur l'échelle la plus gigantesque; tout est vaste et terrible; on éprouve, à voir la face du

globe si merveilleusement contournée, des sentimens mêlés de crainte et d'admiration. On n'apercevait plus aucun arbre, et les flancs des pics n'étaient que çà et là garnis de bruyères et de fruits sauvages; mais parmi ces derniers, à leurs vives couleurs on pouvait reconnaître la fraise et la framboise qui étaient alors parfaitement mûres et d'une saveur exquise.

Cercle polaire. Ile de Selsoen. Intrépidité des femmes de pêcheurs. Svinvær. Différentes espèces d'ours. Banc de *Sey*. Mont Hunnen. Ile de Gilleskaal. Mont Sandhorn. Usage du pays d'envoyer les bestiaux paître l'été sur les montagnes. Leur nourriture l'hiver. Ile de Flein. Hundholm. Bodoë. Préparation du stokfiche. Dîner à Lob. Tumuli. Salstentrom. Fiord de Salten. *Perca marina* ou poisson rouge. Fiord de Bejar. Tremblement de terre en 1819.

Dans la soirée du même jour, vers neuf heures, nous franchîmes à ma grande joie le cercle polaire. Après avoir divisé en deux parties à peu près égales l'île de Trænen, il coupe celle de Hestmanöe, puis atteint le continent, traverse la Norwége, et passant au milieu de Pitea, port de mer situé dans le Lapmark, passant aussi l'*elv* Tornea, à faible distance de la ville du même nom, escalade la chaîne de montagnes qui forme la limite de la Laponie suédoise. Le soleil se montrait alors pendant presque toute la nuit, et j'espérais, si nous étions favorisés par la situation, le voir bientôt à minuit même,

avant qu'il descendît encore plus bas sous l'horizon. Nous couchâmes à Selsöen, petite île d'environ trois milles de circonférence, qui n'est pour ainsi dire qu'un rocher. La rareté du bois sur ces parties de la côte est si grande, que quand nous y arrivâmes les serviteurs du kiobman étaient allés tous en couper à sept ou huit lieues sur le continent. Sa maison était l'unique qui existât dans l'île, et ce roc lui appartenait. Par suite de l'absence de ses domestiques mâles, il envoya à l'île la plus voisine, mais qui était encore éloignée d'environ trois lieues, deux jeunes filles, dont une n'avait pas plus de quatorze ans, nous chercher, seules dans une petite barque, les rameurs dont nous avions besoin pour continuer notre route le jour suivant. Elles partirent à onze heures du soir, et ne furent de retour qu'à sept heures du matin; car elles eurent pour revenir un vent impétueux et contraire qui les força de ramer tout le trajet. Après avoir lutté toute la nuit contre une mer qui aurait effrayé d'intrépides marins, elles arrivèrent mouillées jusqu'à la peau par les vagues, exténuées de lassitude et leur barque à moitié remplie, mais ne proférèrent pas la moindre plainte. L'habitude, en effet, et leur manière de vivre rendent ces femmes habiles et courageuses. Douées par la nature d'une excellente constitution, elles deviennent peu à peu aussi robustes que les hommes, et partagent gaî-

ment avec eux les fatigues de la vie de pêcheur. Au cœur de l'hiver, lorsque le jour peut à peine se distinguer de la nuit et que le continent est enveloppé dans de profondes ténèbres, elles ne craignent de s'exposer ni aux rigueurs du froid ni aux fureurs de la tempête, et s'aventurent avec leurs pères, leurs maris, leurs frères, dans une chétive embarcation, souvent à une cinquantaine de milles de la terre, et pêchent nuit et jour sans interruption jusqu'à ce que leur barque soit pleine; alors gagnant l'île la plus proche, elles y déchargent leur poisson et retournent au travail. C'est ainsi que pour elles se passe la saison la plus rigoureuse de l'année.

Le lendemain, quand nous approchâmes de Svinvær, l'aspect des montagnes nous annonça qu'il règne dans ces régions un hiver presque perpétuel. Par derrière, en effet, d'énormes glaciers, les premiers qui s'offrissent à mes regards, s'élevaient à une immense hauteur, sans que le soleil ait aucun pouvoir sur ces vastes blocs de glace qui s'accumulent de siècle en siècle. Au reste, depuis Kobberdal, la face de la contrée était régulièrement sauvage, sombre et stérile. Nous avions alors dès long-temps dit adieu à toute culture, et les quelques buissons nains qui se montraient çà et là prouvaient que la végétation elle-même expirait, ne pouvant supporter la température de ces hautes

latitudes. Certaines îles étaient couvertes d'une profusion de lichens et de baies; mais le continent se dressait toujours triste et nu; on n'y apercevait nulle part la moindre trace d'humains, et ses lugubres montagnes offraient une paisible retraite aux nombreux animaux dont la Norwége abonde. L'île de Svinvær est particulièrement sujette aux attaques des ours. Peu distante de la terre, ils aiment à y venir l'été, parce qu'elle renferme de grands troupeaux où ils exercent en toute liberté leurs ravages, pendant que les paysans, occupés à la pêche ou à la récolte du foin pour l'hiver, ne peuvent pas les surveiller. Les ours qui fréquentent ces districts ont le poil couleur d'argent ou brun, et sont d'une taille énorme, qui souvent égale celle des chevaux du pays. Le pire de l'affaire, c'est que, dit-on, il n'est pas rare de les rencontrer par bandes d'une vingtaine. Cette circonstance paraît d'autant plus singulière, qu'on suppose généralement qu'au lieu de vivre en troupes, les ours sont plutôt des animaux solitaires. Tandis que ceux de la grosse espèce, qu'on appelle *hest-bjorn*, c'est-à-dire ours-chevaux, causent tant de dégâts en détruisant le bétail, les *mire-bjorn*, c'est-à-dire ours-fourmis, qui sont infiniment plus petits, ne font pas moins de mal dans les provinces plus habitées; car sans cesse ils y parcourent les champs, et y piétinent les récoltes. Ces derniers, à ce qu'on croit, ne sont

pas carnivores, mais vivent de racines, de grains et surtout de fourmis, d'où ils tirent leur nom. Lorsque la moisson est mûre, les paysans les guettent et les tirent avec d'énormes carabines si lourdes que je pouvais à peine les lever jusqu'à mon épaule, ou les prennent dans de grands piéges en fer.

Sur le soir, comme nous approchions de Stöt, nous rencontrâmes un banc considérable de jeunes poissons, qu'à cause de leur couleur on appelle *sey*, ou *charbons* en Norwége. Leur nombre était si grand qu'ils noircissaient au loin la mer. Des milliers de mouettes suivaient leur marche, décrivant au-dessus d'eux des cercles multipliés, et les saisissant dès qu'ils sautaient hors de l'eau. L'île de Stöt est basse et rocailleuse. Peu distante du continent, elle est fréquentée par une multitude prodigieuse d'oiseaux, et principalement de lommes, dont les longs cris, ressemblant tout-à-fait à ceux d'une créature humaine en détresse, m'empêchèrent de fermer un seul instant l'œil. Le marchand de cette île ne nous donna qu'à contre-cœur un asile dans sa maison qui était fort sale, nous le fit payer fort cher ainsi que notre souper, et ne nous témoigna nullement cette bienveillance que nous avions trouvée partout chez ses confrères. Je crois même qu'il nous eût refusé des rameurs, si je ne lui eusse montré mon passe-port qui portait le sceau royal;

mais, à cette vue, il devint humble, soumis et se conforma à toutes nos volontés. Nous poursuivîmes notre route sous les rocs perpendiculaires du grand mont Kunnen, qui en hauteur et en étendue ne le cède à aucun de la côte. Des glaciers énormes couvrent son sommet, dont j'estime que l'élévation doit être au moins de quatre mille pieds. Il est remarquable, me dirent les gens de l'équipage, par une longue cavité qui le traverse d'un bout à l'autre. L'entrée en est large, mais ensuite elle se rétrécit tellement qu'un homme n'y peut passer. Un chien que des paysans y envoyèrent ressortit par une petite ouverture, à une distance considérable de l'autre côté du mont, avec les poils du dos tout arrachés par suite de ses efforts pour pénétrer à travers les crevasses.

Comme nous n'avions quitté Stöt que fort tard, nous ne pûmes dans l'après-midi aller plus loin que Gilleskaal; mais nous trouvâmes chez le pasteur de cette île la plus généreuse hospitalité. Le soleil ne se coucha le soir qu'à onze heures et demie, avec un disque d'un rouge de feu. Dans cette latitude, il avait naguère et plusieurs semaines de suite demeuré à l'horizon toute la nuit. Sans des îles situées à l'ouest qui nous en dérobaient la vue, il aurait été encore visible à minuit de Gilleskaal, comme il l'était de Flein, autre île qui se trouve tout-à-fait en face. Le matin suivant, je gravis une haute montagne à

laquelle était adossé le presbytère. Les flancs en étaient raides et difficiles, mais couverts à profusion de trembles nains, de genévriers, de plantes amies des lieux élevés, et de diverses espèces de baies. Du faîte, un spectacle magnifique se développa devant moi. A gauche, l'œil embrassait le mont Kunnen dans toute son immense étendue avec ses glaciers que dorait le soleil levant et ses pics qui confondaient dans les nuages leurs pointes neigeuses. Quoique distant de quelques milles, il a une telle élévation qu'il semblait tout rapproché. A l'ouest, la chaîne colossale de l'île de Flein rivalisait presque de hauteur avec le grand Kunnenfield. A droite enfin, le mont gigantesque de Sandhorn surgissait sur une île formée par un bras de mer qui s'étend de Gilleskaal à l'endroit où le fiord de Bejar rejoint celui de Saltero. Il s'élève à plus de trois cents pieds, et son versant méridional descend presque perpendiculairement à la mer. Son faîte se termine par un pic couronné de neiges éternelles qu'on peut à force de peine gravir du côté nord; mais quand cet exploit est accompli, on est amplement récompensé de ses fatigues, car on y trouve, chose bizarre et inexplicable, on y trouve le squelette entier d'une immense baleine! Le ptarmigan et le pluvier siffleur, dont la note mélancolique me rappelait le Dovrefield, sont presque les seuls oiseaux qui habitent les hautes régions que je contemplais

ainsi. Les quadrupèdes sauvages sont le renard commun, le lièvre de montagne qui devient l'hiver tout-à-fait blanc, des loups, et dans l'intérieur de l'île un nombre prodigieux d'ours.

Il est d'usage, dans cette partie du nord, de mener tous les bestiaux paître à vingt ou trente milles de la côte parmi les montagnes, dont les vallées désertes leur offrent en général les plus gras herbages. Ces migrations arrivent vers la mi-été, et on les appelle aller aux *sœtters*. Dans les environs du lieu que parcourt chaque troupeau, on érige une petite hutte ou un petit hangar qu'on nomme le *madstuen*, c'est-à-dire magasin, où le lait et les provisions de toute sorte sont gardées par une femme qui est accompagnée ordinairement d'un berger. Celui-ci a le soin spécial du bétail; il se tient toujours aux aguets avec ses trois ou quatre chiens, pour écarter les loups et les ours, qui néanmoins manquent rarement de mettre plus d'une fois sa surveillance en défaut. Pendant ce temps-là, la femme s'occupe à fabriquer du beurre et des fromages pour la consommation de l'hiver. En automne, habituellement au mois de septembre, les troupeaux redescendent vers la côte. Le peu de foin que les paysans peuvent ramasser pour les nourrir pendant les froids vient aussi principalement des montagnes. Ils le font bouillir à fur et à mesure avec les intestins et les têtes des morues

prises pendant la saison de la pêche, qu'ils ont soigneusement conservés exprès, et confectionnent ainsi une espèce de potage au poisson que leurs animaux (en vain la chose paraîtra peut-être bizarre et presque incroyable) mangent avec avidité, comme par la suite j'ai eu mainte occasion de le voir. Lorsque leur petite récolte de foin est épuisée, ils recourent à l'herbe marine, qu'ils accommodent de la même façon. Ils coupent aussi et conservent dans un but pareil des branches de bouleau et d'autres arbres.

L'île de Flein, qui repose en face de la précédente, est haute, rocailleuse et renommée pour la multitude des ptarmigans qui fréquentent ses sommets. Elle renferme du côté de l'est une profonde et fertile vallée, dans laquelle sont quelques ruines qu'on nomme *Kongs-Gaard*, ou maison du roi; et une ancienne tradition dit qu'un monarque de Norwége eut autrefois à Flein un palais où il tint sa cour. Fleinvœr, que certains géographes confondent avec Flein, est une autre petite île basse, située à environ trois milles vers l'ouest, et où un nombre prodigieux d'oiseaux de mer viennent faire leurs nids. Lorsque nous poursuivîmes notre route, nous rencontrâmes d'innombrables bandes d'eiders qui n'étaient nullement sauvages, car ils venaient nager à quelques verges de notre barque. Ces oiseaux, qui abondent dans les régions polaires,

sont beaucoup plus gros que le canard domestique, et principalement précieux à cause de leur duvet qu'on appelle *édredon*. Le plumage du mâle est fort singulier. La poitrine, le ventre et la queue sont d'un noir luisant; au contraire, le dos et le dessus des ailes d'une blancheur de neige. Le cou est d'un beau jaune pâle qui se prolonge en ligne droite à travers la poitrine, et va rejoindre la partie noire du ventre, tandis que la tête est d'un vert très tendre. Le plumage de la femelle diffère complétement; il est partout d'un brun très foncé, avec les extrémités supérieures des plumes bordées d'un brun rougeâtre. La chair de ces oiseaux est fort bonne à manger. Aussi les indigènes en tuent-ils des quantités prodigieuses lorsque la rigueur de l'hiver les force à chercher un abri dans les criques de la côte; mais en Nordland une loi formelle défend de les tirer sur les îles avant le mois d'octobre.

Nous passâmes successivement au bas du grand mont Sandhorn, et du haut roc solitaire de Fuglöe qui s'élève à pic du sein des vagues; puis, longeant l'ouverture du vaste fiord de Salten, nous atteignîmes bientôt Hundholm. C'est une toute petite ville commerciale, si même on peut l'appeler de ce nom, car elle ne consiste qu'en une douzaine de maisonnettes en bois habitées par des marchands et par quelques pêcheurs. Hundholm est situé par 67 degrés 15 secondes de latitude, et par sa posi-

tion semble admirablement propre au commerce de la morue, car presque en face se trouvent dans le fiord de Vest les îles Loffoden, où la pêche de ce poisson se fait sur une échelle fort étendue. Voici sur cette pêche des détails recueillis sur les lieux, qui, je crois, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur. Elle commence dans les premiers jours de février, époque à laquelle les barques de l'Helgeland, du Nordland et du Finmark se réunissent autour des îles en question. Pour que chacune d'elles ait chance égale, et comme on sait bien quel nombre il s'en dirigera vers chaque île, il y a défense de jeter aucun filet avant que les deux tiers des pêcheurs attendus ne soient arrivés, et qu'ils ne déclarent la pêche ouverte. Jusque-là cependant, et en toute saison de l'année, il est permis de pêcher avec des lignes. Les morues sont aussi régulières que les pêcheurs à venir dans ces parages. La plupart se prennent dans des filets qu'on place perpendiculairement dans la mer, à une profondeur de cinquante, cent, et cent cinquante brasses, selon les bancs. C'est dans la soirée qu'on dispose ainsi les filets; alors le poisson, qui s'approche de la côte par milliards et qui dirige invariablement sa course au sud, ne les voit pas et s'enfonce dans les mailles qui sont assez larges pour que la tête y entre, mais trop étroites pour que le reste du corps y passe. Se trouvant ainsi arrêté dans sa marche, il

cherche à se retirer, mais en vain, car ses ouïes l'en empêchent. Au matin, les pêcheurs viennent lever leurs filets; ils les vident, et les rapportent au rivage, afin de les réparer s'il y a lieu pour les tendre de nouveau le soir. Lorsqu'ils ont regagné l'île où ils ont établi leur domicile, et tiré leur barque sur la grève, ils préparent leur poisson pour l'attacher à ce qu'ils nomment les *yells*, c'est-à-dire des bâtons suspendus horizontalement à six pieds du sol. Ils coupent les têtes, arrachent les intestins; puis pendent les corps deux par deux avec de petits brins de bouleau dont ils ont eu soin de se munir. Il ne faut pas qu'ils se touchent les uns les autres, car alors ils sont sujets à noircir et perdent beaucoup de valeur. Voilà l'unique préparation que reçoit, pour être en état de se conserver parfaitement, l'innombrable quantité de morues qui se pêche aux îles Loffoden; c'est la grande sécheresse et l'extrême pureté de l'atmosphère sous ces latitudes qui font le reste. Le poisson ainsi séché à l'air restera bon pendant des années; et pour qu'il n'en soit pas autrement, une loi fort importante pour les acheteurs défend sous les peines les plus rigoureuses de le détacher des *yells* avant le 14 juillet, car avant cette époque on ne suppose pas qu'il doive être entièrement sec.

Le règlement de police auquel les pêcheurs sont tenus de se conformer se réduit à deux ou trois

articles fort simples. D'abord, comme je l'ai dit plus haut, il leur est enjoint d'attendre l'arrivée d'un certain nombre de leurs confrères pour délibérer en commun sur l'opportunité de commencer les opérations. Cette mesure est d'autant plus sage, qu'ils savent par expérience que si les guides d'un banc de morues, celles qui marchent les premières, sont effrayées ou arrêtées par des filets, les autres se détournent toujours à droite ou à gauche sans jamais retourner en arrière; et quelquefois presque toute la saison s'écoule sans qu'il soit possible de les retrouver. Les pêcheurs, avec leurs lignes, reconnaissent sans peine si les guides ont passé, et dans ce cas rien ne les empêche plus de tendre leurs filets. Il leur faut ensuite se choisir un *amiral*, c'est-à-dire nommer parmi eux un magistrat devant qui seront portées toutes les disputes, et les principales proviennent de ce qu'ils s'accusent les uns les autres d'empiéter sur l'espace particulier dans lequel chacun d'eux doit se livrer à la pêche. Lorsque la décision de l'amiral ne satisfait pas les parties, elles en appellent au marchand qui réside dans le voisinage, et qui parvient généralement à arranger l'affaire. S'il est possible, toutes les morues qu'on prend se préparent de façon à faire du *rund fisk*, littéralement du poisson rond, entier, en d'autres termes du stokfisch, car cette espèce se vend le mieux; et c'est seulement vers la fin de la saison, lorsque le

temps devient trop doux pour durcir ou sécher les morues entières, qu'on les ouvre, qu'on en arrache l'arête dorsale, et qu'en cet état on les pend pour qu'elles sèchent. Elles deviennent alors du *rots-kiœr,* littéralement du poisson fendu. A fur et à mesure qu'on coupe les têtes et qu'on retire les entrailles, on ne les jette pas, mais on les lie soigneusement par paquets; on les fait pareillement sécher, et on les emporte à terre pour servir l'hiver, comme je l'ai déjà indiqué, à la nourriture des bestiaux. On ôte également les testicules, et on les met dans des barils entre des couches de sel, pour être envoyés dans les divers ports de France où les pêcheurs s'en servent comme d'appât. Les morues qui à la fin de la saison se trouvent trop molles pour être salées, sont aussi gardées pour le bétail. Les foies s'emportent au logis dans des tonneaux qu'on laisse debout le plus long-temps possible, afin d'en obtenir l'huile la plus claire. Celle-ci, qui s'appelle *blank tran,* ou huile blanche, sort des foies par leur propre pression, et est la plus estimée. Quand ils n'en rendent plus, on les fait bouillir dans de vastes chaudières sous lesquelles on entretient toujours un feu ardent, et dès qu'il s'élève de l'huile on l'écume et l'entonne. Celle ainsi obtenue prend le nom de *bruun tran,* ou huile brune, et en général n'est pas aussi chère que l'autre. On estime que cinq cents foies de morues donnent un baril d'huile

de la contenance de cent quarante-quatre litres; et il doit paraître fort étonnant que l'énorme quantité d'huile qui annuellement s'exporte de la Norwége, et s'élève au moins à trente mille barils, s'extraie en totalité, sauf le peu qui s'en obtient de la capture accidentelle d'un *finner*, du foie d'un poisson aussi petit que la morue. Cette huile s'envoie en partie à Bremen et à Flensbourg, mais principalement en Hollande, où elle sert à la préparation du cuir.

La saison de la pêche ne dure guère plus de sept ou huit semaines; car, ce terme passé, les bancs ont tous pris la route du sud. Elle occupe près de cinq mille barques, et plus de vingt-cinq mille personnes qui non-seulement vivent elles-mêmes, mais encore en font vivre pour le moins quatre fois autant de ses seuls produits. Le nombre des Finmarkois et des Lapons qui viennent pêcher dans ces parages est peu considérable, et ils fréquentent seulement les côtes des fiords de Salten et de Bejar. Les principaux marchés pour la morue sont Naples, Trieste, Ancône, Anvers et Barcelone. La supériorité de celle des îles Loffoden sur celle de Terre-Neuve est uniquement due au mode de préparation que la première reçoit et qui l'empêche long-temps de se gâter. La plus grande humidité de l'atmosphère est l'unique raison qui ne permette pas à la seconde de se préparer aussi bien.

Dès que la pêche d'hiver est terminée autour de ces îles, les pêcheurs qui ont l'intention d'aller en Finmark pour la pêche d'été, font cuire leur pain et partent. Ils reviennent en août avec leur poisson, et l'échangent tout de suite avec des Russes qui les guettent le long de la côte, contre du seigle, de la viande salée, du chanvre, etc. Ceux qui ne sont pas de la partie s'occupent à recueillir leurs chétives récoltes de foin, et tout ce qui peut servir pendant la froide saison à la nourriture de leurs bestiaux. Le seul poisson qui se pêche en hiver est la morue, excepté que de temps en temps quelques halibuts s'embarrassent dans les filets, ainsi qu'une grosse espèce de chiens de mer que les Norwégiens appellent *haarbrand.* Les uns et les autres, par leur taille, font beaucoup de mal aux pêcheurs, car ils déchirent leurs filets et les obligent à perdre beaucoup de temps pour les raccommoder.

La manière dont le stokfisch se charge et s'emmagasine à bord d'un vaisseau pour l'exportation, travail que j'ai vu exécuter à Hundholm, n'est pas la partie la moins curieuse de ce commerce. Lorsque le poisson est suffisamment sec, on le détache des bâtons, et on coupe les queues afin qu'il puisse se tasser davantage. Puis on l'empile à fond de cale par couches, où les têtes se trouvent successivement, celle-ci d'un côté, celle-là de l'autre. Quand il est ainsi entassé jusqu'à hauteur du pont, on y

enfonce de toutes parts une multitude de coins ou morceaux de bois pointus, qui, retirés, laissent chacun place pour cinq ou six nouvelles morues qu'on y dépose, et qu'on fait entrer à coups redoublés de gros et lourds maillets. On recommence cette manœuvre jusqu'à ce que les lits deviennent aussi durs que les flancs du navire. La puissance d'un tel mode de tassement est presque incroyable, car quelquefois certaines pièces de la charpente s'écartent forcément de trois ou quatre pouces. Les *stiredores*, ou arrimeurs, qui en général chargent les vaisseaux à Drontheim et à Bergen, et qui ont été depuis leur enfance accoutumés à cette besogne, regardent le chargement comme bien fait lorsqu'il faut à un de ces coins soixante coups de maillet pour pénétrer entre le poisson. L'opération complète, on peut l'imaginer, donne beaucoup de peine, et c'est une sorte d'exploit que de charger en moins de trois ou quatre semaines, par un travail constant, un bâtiment de cent cinquante tonneaux. Sur toutes les parties de cette côte, le *fin-fisch*, espèce de baleine, est fort abondant. Il se montre même jusque dans le havre de Hundholm. Quoique moins gros que la baleine groënlandaise, il la surpasse souvent en longueur, car il a d'ordinaire cent pieds de long. Cependant, la quantité d'huile qu'il produit est fort peu considérable ; elle pèse rarement plus de huit tonneaux, en sorte que sa capture

ne peut jamais rapporter plus de 4 ou 5000 francs. Au contraire, le rapport d'une baleine de Groënland s'élève en certaines occasions à quatre fois cette somme.

Comme j'avais alors franchi presque la moitié de la distance qui s'étend de Drontheim au cap Nord, je crus pouvoir m'arrêter quelques jours à Hundholm pour y prendre un peu de repos et visiter cette partie du Nordland. Dès que le gouverneur de la province, qui résidait à Löb, village situé à trois ou quatre milles sur la côte, me sut dans ses environs, il m'invita à venir le voir et dîner avec lui. Une bonne brise me mena en moins d'une heure à sa résidence, où une compagnie assez nombreuse était déjà rassemblée en mon honneur. Avant notre dîner, nous prîmes tous place, d'après une coutume qui règne en Suède et en Norwége, autour d'une table abondamment chargée de pain, de fromage, d'anchois, de harengs et de *brœndeviin*, littéralement de vin brûlé, mais en termes plus simples, d'eau-de-vie très bonne en son espèce, dont chacun mangea et but sa part. Parmi tous les usages du nord, celui-ci ne manque jamais de frapper un voyageur, et probablement il n'a encore paru aucun voyage en Suède, dans lequel on ne l'ait noté avec une évidente surprise. Mais il n'est pas moins singulier combien une courte résidence dans ces pays non-seulement vous dispose à accepter

cet usage, mais aussi vous le fait regarder comme absolument indispensable pour être à même de savourer ensuite à sa juste valeur un bon dîner. Le but en est, j'imagine, de fortifier l'estomac, et, pour ainsi dire, de préparer les voies au copieux repas qui doit suivre. Effectivement, les immenses beefsteaks et les énormes rostbeefs d'Angleterre sont vaincus, cent fois vaincus par les mets substantiels dont se compose un banquet norwégien. J'eus en face de moi un mouton tout entier rôti, et le contenu de tous les autres plats était également solide. En se levant de table, on alla se promener aux alentours de Löb. La situation en est très jolie, adossée, comme le sont en général toutes les maisons norwégiennes dans le nord, à une grande montagne au faîte de laquelle je montai pour jouir d'une vue qui me récompensa amplement de ma peine. Vis-à-vis du village était la haute île rocailleuse de Landegode, et au loin par-delà apparaissait à droite et à gauche la chaîne entière des îles Loffoden. A une de leurs extrémités on me montra la position du fameux gouffre de Maelstrom, dont je reparlerai plus tard. Le soir, on dansa; et comme l'obscurité était alors depuis long-temps bannie, je ne regagnai Hundholm qu'à une heure avancée de la matinée. A minuit, les rayons du soleil furent visibles; mais les îles Loffoden cachaient son disque. Sans doute, de la montagne que j'avais gravie on l'aurait pu

parfaitement voir. En hiver il disparaît totalement le 11 décembre, et ne se remontre plus aux yeux des humains que le 27 janvier de l'année suivante.

Le jour d'après, je dirigeai mes pas vers Bodoë, autre village dont le nom se donne aussi presque indifféremment à celui de Hundholm et qui en est séparé par une vaste plaine formant une péninsule entre lui et le fiord de Salten. C'est à Bodoë que sont l'église de la paroisse et la résidence du *fogedt* ou magistrat. Non loin du presbytère on montre aux étrangers plusieurs tombeaux dont l'existence n'est pas expliquée d'une manière bien précise par la tradition, car elle raconte simplement qu'on croit que les chefs du pays y ont, à une époque très reculée, reçu la sépulture; ils sont entourés d'un fossé, peu élevés, presque en forme de croissant et déprimés au centre. Un évêque de la contrée, il y a environ soixante ans, en fit ouvrir un à force de peine, et on y trouva quelques épées et poignards en pierre, avec deux urnes de fer contenant des cendres. Au fond était une quantité de petites pierres que le temps avait presque cimentées, et deux portes par lesquelles on pénétrait dans l'intérieur, l'une regardant l'est, l'autre l'ouest. Deux mille pas plus haut, il y a dans le fiord de Salten un gouffre de même nom qui, pour le danger et la violence, surpasse de beaucoup le célèbre Maelstrom : situé à quelque distance de la

côte, il n'est, par cette raison, guère connu que des pêcheurs de la contrée qui en éprouvent quelquefois les terribles effets. Dans la partie où ce gouffre est situé le fiord est extrêmement étroit; mais immédiatement au-dessus il s'élargit beaucoup et offre une largeur de plusieurs milles d'une rive à l'autre. C'est en se précipitant à travers la partie étroite que la mer forme le tourbillon. L'époque où il devient le plus terrible est au printemps, à cause de la crue considérable que la fonte des neiges sur les montagnes fait subir à la rivière de Salten, et aussi quand souffle un fort vent d'ouest. L'agitation du fiord est alors si grande et le fracas si retentissant, que les huttes des pêcheurs, à ce qu'ils assurent, en sont ébranlées. La profondeur du gouffre sur quelques points n'est pas moindre de vingt-cinq brasses, et au milieu, par le mouvement des eaux qui tournent en spirale, se forme un vide qui descend jusqu'au fond même de la mer. Il est inutile de dire que dans cet endroit on y éprouve de nombeux naufrages.

De tous les fiords de la Norwége, celui de Salten est un des plus vastes. Il s'avance très loin dans les terres vers les limites de la Laponie suédoise, et par son extrémité communique au moyen d'une suite d'étangs avec le grand *Jaure* ou lac Pieska. Sa profondeur est en général énorme, car il a trois cents brasses en beaucoup d'endroits, sans avoir

presque nulle part moins de la moitié. La principale pêche à laquelle on s'y livre est celle de l'*uër* ou poisson rouge, que je suppose être la *perca marina,* et qui passe avec raison pour le plus délicat des poissons du nord, où il ne se rencontre que dans les fiords très profonds. Il a d'un à trois pieds de longueur, et pour la forme il ressemble à la perche d'eau douce, mais ses écailles sont plus larges que celles de la carpe, et d'un magnifique incarnat. A cause de sa rareté comparative, il ne forme pas un article d'exportation; mais comme les gourmands le prisent fort, c'est une source de grand profit pour les gens qui s'occupent de cette pêche. Gelé, il se conserve frais et bon tout l'hiver, et forme en cet état une nourriture portative et commode lorsqu'on est obligé pendant cette saison de l'année d'entreprendre avec des rennes de longs voyages dans les montagnes de l'intérieur de la Laponie. La rivière de Salten, qui est considérable, prend sa source à la frontière laponne, et décrivant un demi-cercle vient se jeter dans le fiord de son nom. Celui de Bejar, qui joint le précédent près de son entrée, gèle ordinairement l'hiver, mais celui-ci ne gèle jamais.

A deux milles environ de Hundholm, du côté de Löb, commencent les montagnes, qui, s'étendant le long des rives du Salten, s'élèvent à une vaste et inaccessible hauteur. Dans leurs parties les plus

basses, elles sont presque entièrement couvertes de bouleaux, mais je n'y ai pas remarqué de sapins. Leurs retraites les plus profondes sont habitées par une multitude d'ours, qui de temps à autre viennent rendre visite aux habitans de Hundholm. Ils se plaignent aussi beaucoup des lemmings qui infestent leurs magasins et gâtent toutes leurs marchandises; mais je n'ai pas vu parmi eux un seul de ces animaux, et ils n'envahissent jamais leurs demeures en aussi grand nombre que celles des Drontheimois. L'hiver, le voisinage de Bodöe offre une belle chasse, car les ptarmigans y abondent; mais, à cause de la hauteur et de l'escarpement des monts, il n'est pas très facile de les poursuivre, et c'est précisément dans des lieux presque impraticables qu'on les rencontre en plus grande quantité. Lorsque la neige arrive, beaucoup de Lapons du Lapmark suédois franchissent les montagnes dans leurs traîneaux, et descendent à Hundholm acheter de l'eau-de-vie, du tabac et des étoffes. Il y a souvent à cette époque trois ou quatre mille rennes campés parmi leurs tentes autour de la petite ville. Sur les chaînes qui dominent Saltdalen, ainsi qu'entre ces chaînes et le fiord de Bejar, on trouve différentes familles de Lapons errans qui viennent aussi quelquefois à la côte. Les tremblemens de terre ne sont pas très communs sous ces latitudes si septentrionales; néanmoins le 31 août 1819

on en a ressenti un des plus violens à Bodöe. Il commença par un bruit assez semblable à celui d'un feu d'artifice, dura environ une minute et demie, et renversa beaucoup de rochers et un grand nombre de maisons. Le capitaine d'un petit vaisseau russe qui naviguait à la hauteur de Hundholm en éprouva un si grand choc, que, croyant s'être engravé, il laissa tomber ses deux ancres; mais ensuite il reconnut qu'il avait trois cents brasses d'eau.

Départ de Bodöe. Fiord de Folden. Le Maelstrom. Variabilité du vent sur la côte de Norwége. Mauvaise construction des barques de pêche. Ile de Stegen et ses cavernes. Fiord de Vest. Iles Loffoden. Ile de Rost. Marsouins. Sandford. Description d'un Lapon de la côte. Ile de Hindoen et de Senjen. Renards noirs. Montagnes de l'île de Dyroe. Hameau de Kluven sur l'île de Senjen. Tromsoe. Le dimanche dans cette ville. Comment on y passe l'hiver. Bois d'Amérique jetés sur la côte. Le finner. Manière de pêcher cette baleine.

Ennuyé d'avoir sans cesse à changer de barque, j'en achetai une, et louant une compagnie de rameurs qui devaient me conduire jusqu'à Tromsöe, je quittai Hundholm le 26 juillet. Une bonne brise sud-est, avec laquelle nous filâmes huit nœuds à l'heure, nous mena rapidement à l'entrée du fiord de Folden, le plus considérable qui se fût encore trouvé sur ma route. A peu de distance de son entrée, qui a douze milles de large, il se divise en deux vastes branches, appelées l'une le *Folden du nord*, l'autre le *Folden du sud*, et dont la première

communiquant par plusieurs petits passages avec le fiord d'Holmack au fond du spacieux fiord de Tys, fait une île de cette vaste portion du Nortland. Cette province, dans laquelle nous étions entrés depuis quelque temps, commence au district d'Helgeland où finit le gouvernement de Drontheim, et se terminant au Finmark, a trois cent quatre-vingt milles de long. Sa largeur, qui varie beaucoup, n'est dans certaines parties que de quarante milles; mais elle augmente beaucoup vers le nord et finit par être de plus d'une quarantaine de lieues. Elle est fort peu peuplée, et seulement sur la côte, par des Norwégiens qui s'occupent de la pêche. L'intérieur ne consiste qu'en de hautes et inaccessibles montagnes, coupées tant par des lacs que par de nombreuses, de larges et de rapides rivières qui, prenant leur source dans les Alpes de Laponie vont se jeter à l'ouest dans l'Atlantique du nord. Ces districts ne sont fréquentés que par des montagnards lapons qui errent continuellement avec leurs troupeaux de rennes, tantôt descendant jusqu'au rivage de l'Océan septentrional, et tantôt s'avançant dans une direction opposée jusqu'aux bords mêmes du golfe de Bothnie. Le Nortland est généralement dépourvu de bois, du moins d'une grandeur un peu considérable, et la rareté du combustible est rudement sentie par les habitans de la côte où on n'en voit qu'à peine.

A l'entrée du fiord de Folden, nous étions en face du fameux Maelstrom, qui a long-temps passé pour le plus horrible gouffre de l'Europe; mais il ne doit un renom si triste qu'aux descriptions follement exagérées qu'on en a faites, surtout dans les ouvrages de géographie, et j'ose dire que les détails suivans sont plus authentiques, car je les ai recueillis de la bouche de pêcheurs qui résident sur les îles de son voisinage, et qui même l'ont souvent traversé pendant sa plus grande violence. Le Maelstrom se trouve presque à l'extrémité de la chaîne des îles de Loffoden; il prend naissance entre celles de Mosköemes et de Mosköe pour aller mourir entre celles de Vœröe et de Röst, dont la dernière est la plus éloignée de toutes. Les îles Mosköemes à Röst, ainsi qu'une multitude d'îlots ou plutôt de rocs, forment pour ainsi dire, à travers l'Océan, un enclos de plusieurs milles, au milieu duquel se dresse l'île de Mosköe, rocher très haut qui n'a point d'habitans; et le tourbillon est simplement produit par l'impétuosité avec laquelle la mer, lorsque la marée monte ou descend, se précipite sur cette chaîne d'îles qui l'arrêtent dans sa marche. Comme celui du fiord de Salten, l'instant où il a le plus de violence est quand la marée est ou à demi montée ou à demi descendue, et sa fureur paraît au comble lorsque dans ce dernier cas ses vagues sont rencontrées par un impétueux vent

d'ouest qui les repousse, et qui augmentant de beaucoup son agitation naturelle ne permet pas aux barques de le franchir alors sans le plus imminent péril. La situation des îles environnantes fait que le Maelstrom décrit un large cercle ; et les grandes inégalités du fond qui n'aura ici que quelques brasses pour un peu plus loin en avoir des centaines, ajoutent encore beaucoup à la violence du courant. Comme depuis quelques années on se livre à la pêche dans le voisinage immédiat du gouffre, les barques le passent et le repassent sans cesse, à moins que le vent, je l'ai déjà dit, ne souffle avec force de l'ouest, car alors elles seraient infailliblement englouties. C'est donc bien à tort que les navires qui se rendent dans l'archipel ou que le mauvais temps jette sur ces rivages n'osent, crainte du Maelstrom, et alors même qu'ils auraient besoin d'abri, de secours ou d'eau, y relâcher en aucun endroit.

Lorsque nous atteignîmes l'entrée du fiord de Folden, le vent qui jusque-là nous avait été favorable nous devint tout-à-fait contraire et nous obligea de prendre nos rames. C'est qu'il n'y a rien de plus variable et de plus incertain que le vent sur la côte norwégienne, et que mainte fois il parcourt dans l'espace de quelques milles tous les points de l'horizon. Ces changemens perpétuels proviennent des montagnes qui, en le resserrant dans

d'étroits canaux, lui donnent une direction absolument contraire peut-être à son cours naturel. Souvent, au milieu d'un calme plat, si on vient à dépasser une chaumière que présente une chaîne, en un instant une bouffée se met à souffler avec une incroyable force, et précipite dans l'abîme le marin qui ne s'y attendait pas. En d'autres occasions, tandis que vous filez rapidement devant la brise, un roc qui s'avance dans la mer vous prive soudain de son assistance; et lorsqu'elle vous arrive de nouveau, il se peut qu'elle soit entièrement changée. Voilà principalement pourquoi la navigation de toute cette côte est si dangereuse, et coûte chaque année la vie à tant de personnes; mais on donne une autre raison des nombreux naufrages qu'il faut y déplorer. C'est la construction réellement fautive des barques dont se servent les pêcheurs, où la sûreté semble complétement sacrifiée à la commodité. L'unique but qu'ils se proposent, on le dirait, est qu'elles puissent porter une quantité considérable de poisson. En conséquence ils les construisent non-seulement fort longues, mais aussi fort larges et à quilles arrondies, afin d'augmenter la place destinée à la cargaison. Joignez à cela un mât d'une hauteur extraordinaire et une voile d'une dimension analogue, qui les rendent si lourdes d'en haut que la plus légère rafale suffit pour les jeter sur le flanc. Je ne crois donc pas que les Norwé-

giens soient aussi bons marins qu'ils ont la réputation de l'être, puisque, connaissant par expérience la nature de leur côte, ils en bravent si imprudemment les dangers.

Dans la soirée nous dépassâmes le fiord de Laies, qui est aussi large mais beaucoup moins profond que celui de Folden; et, comme de coutume, nous eûmes à naviguer entre d'innombrables îles dont les montagnes ne le cédaient guère en élévation à celles du continent.

A onze heures et demie, le soleil illuminait encore de ses derniers rayons les cimes lointaines des Loffoden. Leur aspect était singulièrement romantique et sauvage. Sur plusieurs points, elles prenaient la forme de cônes gigantesques et allaient toucher les nuées, tandis que sur d'autres elles ressemblaient aux énormes murailles de quelque vénérable ruine gothique garnies à leurs sommets d'une multitude de tours. Notre vent, ainsi que cela arrivait d'habitude aux approches du soir, mourut bientôt, et un calme profond régna sur l'Océan. Las de ramer, et ne pouvant atteindre aucune habitation avant le matin, nous quittâmes nos rames pour attacher la barque à une petite île rocailleuse et nous abandonner au sommeil. En moins de cinq minutes les gens de l'équipage furent endormis tous, et comme nul bruit étranger à la mer, pas même la note mélancolique de ses oiseaux di-

vers, ne parvenait alors à mes oreilles, comme je n'entendais absolument que le murmure prolongé de l'Atlantique qui battait avec mollesse sur les écueils de granit, je ne tardai pas à suivre leur exemple. Au jour, nous continuâmes notre voyage, et nous parvînmes de bonne heure à l'île de Lovöe où le kiobman nous fit le plus gracieux accueil. Après y avoir encore pris un peu de repos et copieusement déjeuné, nous remîmes à la voile pour nous diriger vers une île peu distante appelée Stegen, qui, m'avait-on dit, renfermait plusieurs cavités remarquables, et nous abordâmes au pied de la montagne dans laquelle on m'avait indiqué leur situation. L'escarpement à pic qu'elle présente depuis le bord même de la mer est tel, qu'il nous fallut gravir long-temps sur nos mains et nos genoux pour les atteindre, car elles sont situées à une hauteur considérable. Elles sont au nombre de cinq, mais ne méritaient guère ni le nom de cavernes ni la peine que nous nous donnâmes pour les voir. Elles semblent s'être formées par suite de l'excès du froid qui a fait éclater les rocs dont les fragmens gisent épars de tous côtés. L'une des cinq, c'est la plus basse, a vers son extrémité un trou trop étroit pour admettre le corps d'un homme; il paraît avoir quelque profondeur et descend dans une direction oblique. Nous entendîmes une pierre que nous y jetâmes rouler pendant plusieurs

secondes. Des paysans qui nous accompagnaient nous dirent qu'un chien qu'on avait un jour précipité dans ce trou en ressortit dans une autre partie de l'île, mais je doute qu'un animal de cette espèce y puisse aujourd'hui entrer à moins d'être fort petit. En somme, c'est la rumeur publique qui seule a doté ces cavernes, comme beaucoup d'autres dans ces régions du nord, d'une réputation dont au premier coup d'œil on les reconnaît indignes. Stegen est immense comparativement à Lovöe, et possède une église. Des habitans à qui je demandai si nous étions sur une île, ou sur une partie de la côte, me répondirent que Stegen était *fast land*, mot à mot *terre attachée*, c'est-à-dire terre-ferme, expression qui en langue norse signifie continent. A rigoureusement parler, ils se trompaient; mais telle est presque toujours la réponse que les gens du pays font à de semblables questions lorsqu'il s'agit de grandes îles, et elle ne paraît pas si bizarre quand on considère que la totalité de la Norwége septentrionale est tellement brisée en îles, tellement entrecoupée de fiords, qu'on n'y connaît presque pas de vrai continent, car les parties qui seules méritent ce nom sont inhabitées, et ne se trouvent en quelque sorte que dans l'intérieur vers la Laponie suédoise.

A mesure que le canal du fiord de Vest se resserra, nous approchâmes davantage des Loffoden.

Les grands pics de leurs montagnes, presque entièrement couverts de neige, nous semblaient peu éloignés, et leur élévation, à la distance dont nous en étions encore, nous paraissait énorme. Le fiord de Vest que nous traversions alors est de beaucoup le plus considérable qui existe sur la côte norwégienne, car à son entrée il a quatre-vingts milles de largeur, mais il se rétrécit graduellement et finit par n'en plus avoir qu'une vingtaine. C'est à l'ouest la chaîne des îles Loffoden, à l'est le continent de la Norwége qui le forment. Lorsque nous atteignîmes Hindoën, nous eûmes entièrement dépassé les Loffoden, que l'Océan entoure de toutes parts, et qui ne sont réellement et à peine habitées que du côté oriental, car le côté occidental est tellement exposé à toute la furie de la mer Glaciale que la navigation passe pour y être tout-à-fait impossible. On pourrait croire qu'à cause de leur situation et des nombreuses montagnes qui les couvrent elles seraient aussi nues que le reste de la côte. Rien cependant n'est moins vrai; elles sont très fertiles en herbe, et on y engraisse une assez grande quantité de bestiaux. Röst en particulier, qui termine la chaîne, produit, dit-on, les plus beaux moutons de toute la Norwége. Ce n'est pas une seule île, comme les cartes l'indiquent, mais sous ce nom il en faut comprendre trois, dont une renferme une église, et qui sont elles-mêmes immédiatement

environnées par plus de quatre cents îlots. En vain, dans l'après-midi, voulûmes-nous aborder pour aller coucher au village de Lodingen qui est situé à deux milles du rivage; le vent nous en empêcha, et nous contraignit à poursuivre notre route. Vers le soir il mourut, et forcés dès lors de recourir à nos rames, nous avançâmes si lentement, qu'il nous fallut bientôt renoncer à toute idée d'atteindre un gîte pour passer cette nuit-là. Au matin, les gens de l'équipage se trouvèrent si las et la marée montante nous était si contraire que nous amarrâmes la barque à un roc, et en attendant qu'elle redescendît, nous goûtâmes quelques heures de repos. Lorsque nous poursuivîmes notre route, un calme plat régnait toujours. Le temps était d'une chaleur étouffante, et l'ardeur du soleil presque intolérable. Au milieu de la journée, le thermomètre monta jusqu'à 108 degrés. Un grand nombre de marsouins nous entouraient sans cesse, et leurs bruyantes respirations à chaque demi-minute pouvaient donner lieu de croire qu'ils ne sont pas dans leurs humides retraites tout-à-fait insensibles à la température supérieure, car c'est dans les temps les plus chauds et les plus calmes qu'ils se montrent à la surface.

Nous fîmes halte dans la soirée à l'île de Sandtorv. Ce n'était encore il y a vingt ans qu'un rocher stérile, mais à force de travail et de persévérance

le kiobman qui nous y donna l'hospitalité est parvenu à y introduire quelque végétation. Le seul moyen possible d'obtenir un tel résultat était d'apporter de la terre du continent, et il l'a employé. Aussi fut-ce avec un orgueil bien légitime qu'il nous montra légume à légume tout son potager. J'eus le plaisir de voir chez lui pour la première fois un Lapon qui demeurait sur la côte voisine et vivait du produit de sa pêche. Il avait une mine assez prévenante, un teint et des cheveux fort bruns, et une taille d'environ cinq pieds, ce qui était certes grand pour un homme de sa race. Son arrivée fut bruyamment annoncée par les dogues de la maison, que l'on n'empêcha qu'avec beaucoup de peine de sauter sur lui et de le mordre. C'est en général ce qui arrive toujours quand les chiens des Norwégiens rencontrent un habitant de Laponie, sans doute à cause de son extérieur étrange et bizarre qui leur inspire envers lui des sentimens analogues à ceux que ces animaux éprouvent dans nos pays envers un mendiant. Son costume était une large robe d'étoffe blanche horriblement sale qui descendait jusqu'à ses genoux, et que serrait autour de ses reins une ceinture de cuir d'où pendait un long couteau. Il ne portait pas de chemise, car l'usage du linge est complétement inconnu parmi les Lapons. L'espèce de tunique dont il était couvert s'ouvrait par devant, et il avait entre elle et sa peau différentes provi-

sions, telles que du tabac et une bouteille d'eau-de-vie. C'était une espèce de buffet, sinon très propre, du moins plus commode et plus à portée de sa main qu'aucun autre ne pouvait l'être, et que soutenait sa ceinture. Tel est le seul genre de poche des Lapons, et l'amas confus d'objets qu'ils ont coutume d'y renfermer est fort surprenant. Dans le nombre se trouve quelquefois un vieux poisson qui souvent est demeuré là depuis plusieurs jours, et qui par cette cause n'est plus guère ragoûtant ni de mine ni d'odeur. Mais heureusement cette singulière race d'hommes ne soupçonne pas même nos moindres idées de délicatesse, car si elles étaient compatibles avec l'état de société où vivent les Lapons, elles les priveraient des plus grandes jouissances de leur vie.

Les îles de Hindöen et de Senjen sont les deux plus vastes des côtes septentrionales. Très fertiles dans beaucoup de leurs parties, elles produisent de l'herbe en abondance. L'agriculture néanmoins y est presque complétement négligée, car la pêche occupe d'une manière exclusive la population. Le large et profond fiord de Gulles, qui pénètre jusqu'au centre d'Hindöen, pour peu qu'il se fût étendu plus loin, l'aurait séparée en deux îles, très considérables l'une et l'autre et de grandeur à peu près égale. Ses montagnes renferment une multitude prodigieuse de renards bleus, blancs et rouges.

que l'hiver les naturels prennent au piége ou tuent à coups de fusil. Le rare et précieux animal connu sous le nom de renard noir se trouve aussi en petite quantité dans les îles Loffoden. J'ai eu le bonheur d'en pouvoir acheter un, et je le classerais volontiers, tant il est beau, dans l'espèce des renards argentés, la plus estimée de toutes. Le dos, la face et les côtés, sont d'une belle couleur d'argent mêlée de noir; noirs sont aussi et le museau, et le cou, et la gorge, et les oreilles qui sont rondes, mais moins que celles du petit renard arctique, et les pieds et le ventre; enfin une large bande de la même couleur parcourt le dos, mais devient de plus en plus faible à mesure qu'elle approche de la queue, qui est généralement noire avec l'extrémité blanche. Le dedans de la fourrure est long, épais, soyeux, et d'une légère teinte d'ardoise. Cet animal est si peu commun, que dans le courant d'une année on en prend rarement plus de trois ou quatre dans toutes les îles Loffoden, et que je n'ai jamais ouï dire qu'on le rencontre ailleurs en Norwége. Les Russes le prisent fort, et le paient jusqu'à deux cents et deux cent cinquante francs. Dans l'Amérique du nord et dans la Sibérie cette variété du renard se trouve quelquefois entièrement noire, ce qui n'est pas dans les Loffoden. Mais, dans quelque pays qu'on l'attrape, si ces nuances varient de la sorte, il faut principalement

l'attribuer au climat. Celui que j'ai en ma possession a, du museau au bout de la queue, une longueur totale de cinq pieds; taille, à ce qu'il semble, peu ordinaire et double de celle du *canis itatis*, ou petit renard arctique qui est ou bleuâtre ou tout-à-fait blanc.

Lorsque nous poursuivîmes notre route, les montagnes de l'île de Dyröe prirent de plus en plus un caractère de grandeur et de magnificence. Quelques-unes, qui s'élevaient perpendiculairement hors des vagues, semblaient s'être fendues et divisées depuis leur sommet jusqu'à leur base, et leurs alentours étaient obstrués par d'énormes fragmens. Plusieurs de ces quartiers de roc avaient déroulé dans les eaux voisines, et on en voyait encore le faîte; tandis que d'autres, arrêtés au milieu de leur chute, paraissaient suspendus en l'air. Tout ce chaos abondait en végétation de la plus surprenante vigueur; et les arbustes qui poussaient dans la pierre étaient si épais que, sans exagération, on les eût dits entrelacés. Les bouleaux et les frênes principalement, qui jaillissaient de toutes les crevasses, s'élevaient à une bonne hauteur, et dédaignaient l'épithète de nains; tandis que l'abondance des fruits sauvages qui se montraient presque sous notre main nous invitait à chaque instant à débarquer. Quand on navigue, comme nous le fîmes, tout-à-fait au-dessous de cette montagne, l'œil levé

en l'air s'imagine ne pouvoir rien contempler de plus haut; mais quel est l'étonnement du voyageur lorsque s'éloignant à quelque distance du rivage il en voit une autre pour le moins deux fois plus élevée surgir immédiatement par-dessus la précédente, sous la forme d'un cône pointu qui a l'air d'un colossal pain de sucre. Sa cime était enveloppée de nuages qui demeuraient immobiles sur les vastes glaciers qui le couronnent. Le Sneehattan excepté, son élévation paraissait beaucoup plus grande que celle d'aucune montagne qui se fût offert jusqu'alors à mes regards, et le contraste qu'il formait avec les régions plus basses de la côte était singulièrement frappant, car on avait à admirer d'une part une horrible magnificence, de l'autre les scènes de la plus romantique beauté.

Le vent qui nous était contraire avait tellement redoublé de violence depuis notre départ de Sandtorv que, comme le canal qui sépare l'île du continent est fort étroit, en vain tentâmes-nous pendant trois heures de le franchir. Il nous fallut attacher notre barque à un roc, et attendre que la mer devînt plus calme. Vers le soir, à la marée descendante, nous continuâmes notre route; mais le vent, qui s'était beaucoup apaisé, soufflait toujours si directement du nord que, le roulis rendant les efforts de nos rameurs presque inutiles, nous eûmes une peine extrême à parvenir dans la

matinée au hameau de Kluven. La position en est assez jolie, et nous n'y manquâmes de rien dans la maison du kiobman. Il est situé sur la grande île de Senjen, qui a environ cent vingt milles de circonférence. Cette île est en majeure partie couverte de bois bas qu'entrecoupent de vastes marais. Dans l'intérieur sont de hautes chaînes de montagnes où pendant l'été les Lapons suédois viennent résider avec leurs troupeaux de rennes pour regagner avec eux le continent au retour du froid. On évalue la population de Senjen à deux cent cinquante ou trois cents habitans qui ne vivent guère que du produit de leur pêche, car leurs chétives récoltes sont presque tous les ans détruites par les gelées qui souvent commencent dès le mois d'août. Ils peuevnt rarement semer avant le milieu de juin, parce que la terre est encore couverte de neige, et ils recueillent leurs moissons dans les premiers jours de septembre, si le froid les a respectées jusque-là.

A mesure que nous avançâmes, le changement que nous présenta l'aspect de la contrée où nous étions alors était aussi surprenant que délicieux. Les montagnes, qui ne cédaient pas en hauteur à celles que nous avions laissées derrière nous dans l'île, les surpassaient infiniment pour la vigueur de la végétation. Les arbres avaient reparu, et des bois de bouleaux et de frênes garnissaient jusqu'au rivage

les versans les plus raides. Çà et là les rameaux rampans du genévrier, chargés de fruits pourpres, formaient un taillis épais, tandis que dessous s'étendait un tapis de la plus belle verdure, comparable à celle qui charme si souvent les yeux dans les forêts de la Suède. Après avoir, sans beaucoup de difficulté, franchi le Ström, courant rapide produit par une petite île située dans le fiord qui s'étend entre Hvalöen et le continent, nous atteignîmes bientôt Tromsöe. La vue de ce port, que vous découvrez soudain avec ses nombreux vaisseaux et la propreté de ses maisons de bois peintes en blanc, vous cause une douce sensation de plaisir. Pour moi je résolus d'y demeurer quelques jours. Tromsöe est située sur la petite île dont j'ai tout à l'heure parlé, qui porte le même nom et repose par 69 degrés 38 minutes de latitude. On a choisi le lieu pour l'établissement d'une ville, dans l'espérance d'éviter aux pêcheurs l'obligation d'envoyer eux-mêmes leur poisson et leur huile à Drontheim et à Bergen; et pour décider des colons à s'exiler dans une partie si reculée du monde, on leur a accordé, de quelque pays qu'ils soient, plusieurs priviléges importans. L'amour du gain et les avantageuses exemptions d'impôts qu'on leur offrait firent croire à un certain nombre de gens qu'ils trouveraient la terre de promission au voisinage du cap Nord; mais le triste état de fortune de quelques émigrans primi-

tifs qui subsistent encore prouve combien ils s'étaient trompés dans leurs calculs. Depuis 1820, cependant, le commerce de cette place paraît s'être un peu amélioré. C'est principalement avec les Russes d'Archangel et des côtes de la mer Blanche qu'elle trafique; mais elle fait aussi un peu d'affaires avec Copenhague, Bremen et Holstein. Elle compte de quinze à vingt marchands, et de quatre à cinq cents âmes qui, à une cinquantaine près, composent la population de toute l'île. Celle des îles et des fiords d'alentour est comparativement bien plus considérable, et consiste en Lapons, en Finlandais et en Norwégiens; mais ces Finlandais et ces Norwégiens sont originaires de la Finlande et de la Norwége suédoise. A Tromsöe, j'étais presque sur les frontières du Finmark, et les Lapons de la côte abondaient sans cesse dans la ville. Il arrivait à toute heure des barques qui en contenaient des familles entières, et aussitôt ils se répandaient tous dans les différentes boutiques des marchands pour y échanger leurs poissons contre de petites pièces d'étoffes et d'autres objets. L'eau-de-vie cependant paraissait constituer leur principal besoin; hommes, femmes et enfans, en avalaient verre sur verre, jusqu'à ce que le produit de leurs denrées fût épuisé, ou qu'ils fussent eux-mêmes à moitié ivres. Mais c'est surtout les dimanches que Tromsöe présente un curieux spectacle, car ces jours-là elle se

trouve littéralement encombrée de Lapons de tout genre, de *Soë-Finner* et de *Field-Finner,* comme ils s'appellent, qui viennent de chaque partie de la contrée environnante, tant des montagnes que des côtes et souvent d'une distance de vingt milles, pour assister au service divin. Aussi l'église est-elle entourée d'une multitude de petits hangars en bois, où ces fidèles, qui en général ne retournent chez eux que le lundi à cause de l'éloignement, trouvent asile contre les intempéries de l'air.

L'été, pendant plusieurs semaines de suite on voit nuit et jour à Tramsöe le soleil au-dessus de l'horizon. Mais, l'hiver, les habitans le perdent de vue pour un espace de temps aussi considérable, et pendant les vingt-quatre heures il n'y a guère qu'une heure et demie où la lumière soit assez grande pour qu'on se passe de flambeaux. Jamais pourtant il ne fait absolument noir, car la réflexion de la neige produit toujours une certaine clarté. Lorsque l'atmosphère est brumeuse, ce qui arrive fréquemment, il y a peu de différence entre le jour et la nuit; mais quand elle est claire, le *nordlys,* comme dans la langue du pays s'appelle l'aurore boréale, se montre avec une merveilleuse splendeur et rend la nuit presque aussi splendide qu'une journée d'été. L'apparition de ce phénomène, disent les indigènes, est d'ordinaire accompagnée d'un bruit assez semblable au sifflement du vent; et plus on

avance vers le nord, plus l'éclat en est vif, plus ces sons deviennent distincts. Lorsque l'hiver arrive et que l'obscurité commence, les négocians de Tromsöe ne songent plus qu'au plaisir et à la joie. Toute affaire est alors suspendue. Tous les navires qui ont pu arriver pendant l'été précédent ont soin d'être repartis. Il ne leur en succède pas d'autre; et le havre, encombré quelques semaines avant, reste vide, absolument vide; car les pêcheurs même le quittent et se rendent aux îles Loffoden pour la pêche d'hiver. Le marchand donc, affranchi des occupations et du tracas constant de l'été, n'a plus rien à faire qu'à fumer sa pipe nuit et jour, à vider son bol de punch et à jouer au whist. En un mot, manier les cartes, boire et fumer l'occupe incessamment; et il s'estime le plus heureux des mortels quand d'autres peut-être prendraient son sort en pitié.

Sur toutes les parties de cette côte est continuellement jetée une multitude de poutres qu'on suppose apportées d'Amérique par les flots; et à Röst abordent fréquemment des bois d'acajou, qui viennent, à ce qu'on prétend, de la baie d'Honduras, et qui accomplissent tout seuls ce voyage immense.

Près de Tromsöe en particulier, on trouve souvent des solives qui ont de soixante à quatre-vingts pieds de longueur. Ces circonstances prouvent qu'il

existe d'Amérique en Europe, à travers l'Atlantique un courant général d'une très grande force.

Le finner, espèce de baleine dont j'ai déjà parlé, abonde aux alentours de Tromsöe et de Hvalöen. Sans cesse, pendant que je remontais la côte, j'entendis les pêcheurs se plaindre des malheurs nombreux que ces cétacés leur occasionent et du danger qu'ils courent à le rencontrer particulièrement dans les mois de juillet et d'août; si alors une barque se trouve sur leur passage, ils la poursuivent avec un acharnement qui ne manque guère de lui être fatal. Ce sont surtout les mâles qu'il faut craindre, car pendant ces mois les plus chauds de l'année ils prennent souvent, au dire des habitans du pays, une embarcation qui fuit devant eux pour une femelle, et au milieu des rudes embrassemens qu'ils lui prodiguent ils la précipitent au fond des eaux. Ceci paraît un peu fabuleux; mais il est certain que le finner a des habitudes fort différentes de celles de la baleine groënlandaise; et tandis que celle-ci permet aux équipages des baleiniers de la harponner et de prendre ensuite possession de leur capture sans beaucoup de peine et de péril, celui-là, dès qu'on le frappe, devient si terrible et si furieux, que les gens qui lui ont livré le combat sont exposés aux plus grands risques. La baleine du Groënland, après avoir détalé la longueur de deux ou trois lignes, se rend; mais le finner, qui est

plus long, plus actif, et qui nage avec beaucoup plus de rapidité et de vigueur, entraînera après lui les lignes de toutes les barques sans que sa force soit diminuée; et quand les pêcheurs n'ont plus à lui en donner aucune, ils sont obligés de les lâcher toutes pour sauver leur vie, perdant ainsi non-seulement l'animal, mais encore tous leurs ustensiles, ce qui est pour eux une perte énorme. Par ces raisons, les baleiniers n'attaquent que rarement les finners quand ils en rencontrent, d'autant plus que, outre l'incertitude de la réussite, ces baleines produisent une trop petite quantité d'huile pour les périls qu'il faut affronter. On les trouve en abondance le long des côtes du Nordland et du Finmark, mais particulièrement aux environs du cap Nord. Un fait bizarre que m'ont assuré les indigènes, est que ces monstres sont on ne peut plus friands de vaches et de chevaux. Un marchand de Tromsöe m'a conté que naviguant un jour vers une île avec plusieurs de ces animaux dans sa barque, il avait été bientôt entouré par un si grand nombre de finners, qu'il lui avait fallu regagner le rivage et y déposer cette partie de sa cargaison. A Röst il y a une crique étroite à l'extrémité de laquelle sont de larges vacheries; et il arrive que presque tous les ans on y prend de ces baleines, que, dit-on, l'odeur du fumier des vaches y attire. Ne pouvant s'en retourner faute d'eau, elles deviennent alors facile-

ment la proie des pêcheurs. La manière dont d'ailleurs s'y prennent les Lapons de ces parages pour les capturer est assez étonnante. Quand ils en découvrent une, deux hommes la poursuivent dans une petite chaloupe; et dès qu'ils sont parvenus à l'approcher, dès qu'ils ont réussi à lui enfoncer le harpon dans le corps, ils le brisent aussitôt le plus court qu'ils peuvent; l'affaire est alors finie. Ils sont sûrs de devenir tôt ou tard possesseurs de l'animal qui s'éloigne avec une inconcevable vélocité de ses cruels ennemis, mais qui emporte la marque meurtrière de leur attaque enfoncée jusque dans ses entrailles, et qu'au bout de quelques jours on retrouve généralement mort sur telle ou telle partie de la côte avoisinante. Le premier individu qui le découvre en donne avis, et le pêcheur qui l'a frappé vient établir son droit de possession par l'identité du chiffre qui est tracé sur la barbe du harpon. Le trouveur est alors récompensé par un tiers du butin, aux termes formels de la loi.

Départ de Tromsoe. Reenes. Ile de Reenoe. Ile de Carlsoe, où je rencontre des lemmings. Plantes marines. Zoophytes. Gorgones. Grande profondeur de l'eau le long de la côte. Protection que lui prêtent ses nombreuses îles. Deux routes de Carlsoe à Hammerfest. Haut roc de Fugeloe. Manière d'y prendre le puffin. Restes de baleines sur son sommet. Aigles marines. Loutres.

Le jour que nous quittâmes Tromsöe, nous fîmes assez bonne route dans la matinée; mais dans l'après-

midi la marée nous devint si contraire, avec le vent qui toujours soufflait au nord, que faute de pouvoir avancer nous débarquâmes sur le continent afin d'y attendre le soir. Alors en effet nous devions avoir le reflux en notre faveur, et sans doute la violence du vent aurait diminué. Sur le rivage étaient deux petites huttes où les rameurs s'établirent et furent bientôt endormis. Moi cependant qui avais entendu dire qu'une famille de Lapons avait quelques jours auparavant erré dans le voisinage avec un troupeau de mille rennes, je pris ma carabine, et me mis à gravir les montagnes, curieux de les rencontrer. Cette partie de la côte était bien différente des îles qui reposaient au-delà de Tromsöe, et qui m'avaient tant charmé par la vigueur de leur végétation. Les moindres arbustes ne garnissaient ici que le pied des hauteurs, et les parties plus élevées n'étaient qu'à peine couvertes d'herbe. Après une demi-heure de marche, pendant laquelle je n'avais aperçu aucun être vivant, soudain, à mon extrême surprise, je vis quatre rennes descendre en face de moi une colline que je montais. Faisant halte pour les mieux observer, ils passèrent à une vingtaine de verges, et ne parurent nullement s'effrayer de ma présence. Ils avaient la taille du cerf avec les cornes branchues, et venaient de revêtir leur robe d'été qui était uniformément d'une couleur brune très foncée. Ils ne s'arrêtaient jamais,

mais broutaient les plantes sauvages tout en marchant avec vitesse, et grimpaient les côtes les plus raides avec beaucoup d'aisance sans discontinuer un seul instant de manger. Vainement, pour ne pas les perdre si tôt de vue, les voulus-je suivre, ils avaient disparu au bout d'un quart d'heure. Il me parut probable que les Lapons dont on m'avait parlé n'avaient pu, en se transportant d'une partie à une autre de la montagne, réunir la totalité d'un troupeau si vaste, et que ces quatre animaux étaient demeurés en arrière. Souvent la chose arrive sans que les propriétaires s'en aperçoivent, car jamais ils ne comptent leurs bêtes; ce serait, pensent-ils, vouloir s'attirer un malheur.

A la nuit tombante nous poursuivîmes notre route et allâmes coucher à l'île de Reenöe. Cette île, je crois, tire son nom des rennes qu'on y amena jadis, mais qui peu à peu y sont devenus sauvages, et dont aujourd'hui on ne peut, encore avec grand'-peine, se rendre maître qu'à coups de fusil, lorsque le vent et le temps sont favorables pour qu'on les approche. Le lendemain, quand nous repartîmes de Reenöe, ce fut pour rentrer au bout de quelques milles dans l'Océan proprement dit, car depuis le fiord de Vest nous n'avions guère traversé que des mers intérieures. Une forte brise nous amena bientôt en vue d'un grand yacht de Bergen qui revenait de Finmark et était chargé de poisson. On

ne saurait imaginer tournure plus grotesque. Non-seulement la cale était remplie tout entière, mais on voyait encore sur le pont un tas de stockfisch qui s'élevait jusqu'à moitié du mât. Nous rencontrâmes aussi, chemin faisant, beaucoup de Lapons des côtes et des fiords d'alentour, qui allaient à Tromsöe dans leurs petites barques pour y échanger avec les marchands leur morue contre de l'eau-de-vie et d'autres objets qui sont pour eux de première nécessité. Plusieurs de ces embarcations étaient montées seulement par des femmes que des peaux de mouton enveloppaient de la tête aux pieds, et dont je n'aurais pu dans un accoutrement si bizarre reconnaître le sexe sans les indications des gens de mon équipage. Lorsque quittant les fiords si chauds et si bien abrités nous approchâmes de la pleine mer, nous sentîmes une notable différence dans la température, et nous n'eûmes plus à nous plaindre de la chaleur. Ce n'était du reste pas surprenant, car nous avions alors dépassé le 69e degré de latitude septentrionale, et peu de distance nous séparait des frontières de la Laponie norwégienne. De même la neige augmentait visiblement sur les montagnes, et la contrée offrait de plus tristes marques d'un hiver perpétuel.

Nous abordâmes pour la nuit dans l'île de Carlsöe qui était depuis plusieurs mois envahie par les lemmings. Dans tous les bâtimens qui ne servaient

pas d'habitations, sous chaque pierre, sous chaque brin d'herbe, il y avait de ces animaux; c'était une véritable malédiction. Le vulgaire croit généralement, comme je l'ai déjà dit, qu'ils tombent des nuages, et il ne manque pas de gens plus haut placés qui partagent cette opinion. Beaucoup de vieillards m'ont affirmé avec les plus solennels sermens avoir vu tomber du ciel cette pluie singulière, tandis que des personnes plus instruites, qui sont honteuses d'avouer une telle croyance, cherchent à expliquer un mystère d'une façon tout aussi mystérieuse, c'est-à-dire donnent aux brouillards la puissance extraordinaire d'enlever les lemmings d'un pays pour les aller semer en un autre. Il est assez curieux que partout dans le nord on suppose universellement aux nuages un tel pouvoir par rapport non-seulement à un animal de si petite taille, mais encore à des animaux d'une espèce beaucoup plus grosse, tels que les moutons, les chèvres et même les bœufs. Ce fut surtout en me promenant sur les hauteurs boisées de l'île que je vis une prodigieuse multitude de lemmings. Les taillis se composaient principalement de bouleaux nains qui, au lieu de pousser tout de suite droits au sortir de terre, y rampent d'abord dans différentes directions, puis alors s'élèvent. Ils leur formaient ainsi une retraite sûre, et dessous on voyait par centaines leurs terriers. Peu profonds, mais courant à la surface avec de nombreux détours

et de nombreuses ouvertures, ils étaient tellement protégés par les racines de l'arbuste, qu'il n'eût pas été facile d'en ouvrir un dans toute son étendue. Quoique les insulaires s'imaginassent que les lemmings fussent venus leur rendre visite du continent, je serais plutôt disposé à croire, d'après l'aspect de leurs trous, qu'ils sont aussi indigènes de l'île. Sans doute il est fort extraordinaire qu'alors leurs apparitions y aient seulement lieu tous les quatre ou cinq ans, et que dans l'intervalle on n'en aperçoive pas la queue d'un; mais cette circonstance, quoique généralement accréditée, est-elle bien authentique? Je dois dire que pour moi je ne le crois pas, car l'hiver suivant j'ai vu de leurs traces sur la neige dans des lieux où les habitans ne se plaignaient pas de leur présence. Ils demeureraient donc des années de suite ensevelis sous terre, soit; mais pourquoi en sortent-ils à des époques qui semblent être périodiques? Y trouvent-ils quelque ennemi, quelque chose de nuisible qui les en chasse? On ne sait comment résoudre toutes ces questions. Un autre fait bizarre, mais fort certain, c'est que les rennes dévorent les lemmings avec une voracité extraordinaire, tandis que les chiens s'en détournent avec dégoût. Après avoir si longuement parlé des habitudes de cet animal, je décrirai son extérieur en peu de mots. Il ressemble assez à un écureuil; sa longueur est d'environ six pouces, ses oreilles sont rondes et

petites avec de longs poils noirs; son ventre est d'un blanc jaunâtre; enfin son dos et ses flancs sont roux, bariolés de noir. Sa queue a un pouce et demi de long, ses pattes ont cinq griffes, sa lèvre supérieure est divisée, et chacune de ses mâchoires armée de deux dents. L'île de Carlsöe est fort petite, car elle n'a guère qu'une lieue de circonférence, et ne compte qu'une trentaine d'habitans norwégiens. Ses hauteurs sont presque entièrement couvertes de bouleaux, parmi lesquels abondent les ptarmigans et les pluviers. Elle avait été, l'année précédente, infestée d'une prodigieuse quantité d'hermines qui étaient venues des îles d'alentour. On pourrait ne pas ajouter foi à la manière dont il me fut rapporté que ces animaux accomplirent le trajet, si elle ne m'avait été certifiée par une foule de témoins oculaires, et entre autres par le pasteur du lieu. Il paraît en effet que chacun d'eux se procura un morceau de bois, s'y plaça avec sa femelle et ses petits, puis se confiant aux vagues fut mené à bon port par le vent et la marée.

Sur les côtes qui entourent l'île, il y a une innombrable variété de plantes marines des plus grandes, et dans le nombre abonde surtout l'herbe appelée *tang* par les Norwégiens. C'est une espèce d'algue que les botanistes appellent *fucus digitatus*, et qui, rejetée par les flots, a l'air d'une énorme tige de chou que terminent plusieurs longues feuilles

étroites. J'ai vu de ces feuilles qui avaient jusqu'à trente pieds et plus de long. Pour la forme elles ressemblent un peu à celles du tabac. L'hiver, après une tempête, le rivage est toujours jonché d'une immense quantité de cette herbe, et on mène alors les bestiaux la manger, ce qu'ils font avidement faute de nourriture meilleure. Les curieuses productions de la mer, qui dans ces parages sont connues sous le nom de *söe trœe*, ou arbres marins, mais qui en réalité sont des zoophytes, se trouvent aussi dans les fiords voisins de Carlsöe, et en général sur les côtes, tant de la Norwége que du Finmark, où ils parviennent souvent à une taille extraordinaire. On les a long-temps regardées comme des végétaux, et c'est une opinion encore universelle dans le nord, mais les savans modernes pensent qu'on doit les considérer plutôt comme appartenant au règne animal, quoique peut-être vaudrait-il mieux de voir dans ces substances un anneau de communication entre les deux règnes. Quelle que soit leur nature, on ne les trouve qu'à une immense profondeur, à cent ou deux cents brasses, et on ne peut en arracher d'entières. Mais il arrive que les filets ou les lignes des pêcheurs s'y embarrassent, et alors on en retire avec eux des parties plus ou moins grandes qui paraissent avoir été séparées d'un tout considérable. Ainsi j'en ai vu un morceau qui avait jusqu'à sept pouces de diamètre.

On venait de le pêcher, et tant qu'il resta humide, sa couleur d'un rouge vif ou d'un jaune ardent lui donna beaucoup de ressemblance avec la chair humaine. Ce qui contribua sans doute à persuader aux Norwégiens que ces productions de la mer étaient réellement des végétaux, c'est que souvent, pendant les tempêtes, les vagues jetaient sur leurs côtes des fruits inconnus qui leur semblaient avoir dû être détachés par les flots des branches de ces arbres. Ces fruits étaient des espèces de fèves rondes, cependant aplaties de deux côtés, et de la grosseur d'une châtaigne. Chose bizarre, on m'en montra plusieurs à Carlsöe sous le nom de noix marines, qui avaient été récemment recueillies sur le rivage. Lorsque les Lapons en rencontrent au bord de l'Océan, ils ne manquent jamais de les ramasser; ils en creusent l'intérieur et s'en font des tabatières. Pendant la suite de mon voyage, je me demandai bien des fois d'où les noix pouvaient provenir; mais de retour à Londres, j'en montrai quelques-unes que j'avais rapportées avec moi à un savant naturaliste qui me tira aisément de mon embarras. Ce sont, me dit-il, les graines de l'*acacia scandens*, grimpeur qui pousse dans les forêts, sur les bords des grands fleuves d'Amérique, et dont les cosses ont quatre ou cinq pieds de long. En automne elles s'ouvrent peu à peu à mesure que les graines de l'intérieur mûrissent, et celles-ci tombant dans les

eaux qui coulent au-dessous d'elles sont emportées jusqu'à l'Océan, puis flottées par les courans à travers l'immense espace de l'Atlantique, enfin déposées sans aucune détérioration sur les côtes de Norwége et de Laponie.

C'est encore sur ces côtes que se trouvent les gorgones, autre bizarre production de la mer, à qui Linnée donne le nom de *gorgonia lepadifera;* mais elle sont regardées comme fort rares par les habitans mêmes de ces régions, puisque, quand le hasard leur en fait rencontrer une, ils la suspendent dans leurs demeures comme une curiosité. Ce zoophyte extraordinaire se développe sous la forme d'un arbre, ou du moins d'une branche; et il offre tellement l'aspect d'un végétal, que certes, peu de gens, quoique l'examinant avec l'attention la plus minutieuse, le supposeraient doué de la vie. A le voir, en effet, on le prendrait pour un rameau de bruyère, dont les brins sont garnis d'écailles blanchâtres qui ne représentent pas mal des graines. Aussi, ne peut-on se défendre de la plus vive surprise lorsqu'on vient à savoir que c'est un animal non-seulement avec des os et de la chair, mais encore des muscles et des tendons. Une des nombreuses preuves que la gorgone doit être classée parmi les animaux, c'est que si on brûle une partie de ses arêtes, elles répandent la même odeur que celles d'un poisson, odeur que n'a aucune substance végétale. Mais il reste

beaucoup à apprendre sur le compte de ce zoophyte. On n'a pu découvrir jusqu'à présent ni de quelle manière il est d'abord produit, ni à quelle opération il doit ensuite sa croissance qui paraît avoir de l'analogie avec celle des végétaux. Ainsi que des arbres marins, les pêcheurs n'en retirent jamais du fond des eaux que des fragmens plus ou moins considérables, quand il arrive que leurs filets s'y sont embarrassés. J'en ai vu un des plus grands qu'ils eussent jamais pêchés, et qui avait vingt-six pouces de hauteur. Ordinairement ils les suspendent dans leurs huttes avec la conviction que c'est un moyen de se garantir des ouragans. A les en croire, les gorgones, dont ils n'arrachent que de petites parties, poussent cependant à une taille extraordinaire qui égale celle des principaux arbres de nos forêts. Ils fondent leur opinion sur ce que les efforts réunis de quatre ou cinq hommes sont quelquefois inutiles pour dégager leurs instrumens de pêche, car alors ils les supposent retenus par les troncs eux-mêmes, trop gros pour céder.

Plus le voyageur avance vers le nord, plus il est frappé de l'extraordinaire hauteur des côtes de la Norwége. La profondeur de l'eau est en proportion, et à peu de verges des pics les plus élevés on en trouve souvent trois et même quatre cents brasses. C'est ce qui rend la navigation de ces parages tout-à-fait sûre, du moins sous un rapport,

car les plus grands vaisseaux y peuvent traverser sans péril des myriades d'îles souvent si rapprochées les unes des autres, qu'il remplit presque le peu d'espace qui les sépare. Il est vrai que l'aspect seul de ces côtes singulières suffirait pour empêcher un navigateur qui ne les connaît pas de s'y aventurer sans un pilote du pays; mais cette impression est plutôt produite par la multiplicité des îles et par la crainte des écueils, qui cependant en général ne sont que très rares. Loin donc de nuire en aucune manière au Nordland et au Finmark, c'est pour ces régions un bienfait de la Providence que tant d'îles, tant de rochers bordent leurs rivages et les garantissent ainsi de la fureur de l'Atlantique. Grâce à cette protection, les pêcheurs et les autres habitans, qui ne peuvent communiquer entre eux que par eau, sont à même de vaquer avec une sorte de sûreté à leurs différentes affaires. Bien plus, sans cet abri naturel, le peu de végétation qui parvient à pousser sur ces parties du continent serait bientôt détruit par la violence des tempêtes et par l'influence de l'Océan, qui même dans l'état actuel des choses leur sont si nuisibles. Comme je l'ai déjà dit, nous étions sur le point de gagner la pleine mer, ce à quoi nous obligeaient pour atteindre Hammerfest plusieurs longues langues de terrain qui interrompent tout-à-fait pendant quelques milles la communication entre les îles. On peut donc de

Carlsöe choisir entre deux routes; l'une par Alt-Eidet vous force à franchir à pied une péninsule de l'autre côté de laquelle on trouve le fiord de Lang; on s'y procure une barque et on se dirige par celui d'Alten. Cette route est très suivie, surtout lorsque le temps est fort mauvais. L'autre par Loppen offre plus de péril, en ce qu'elle est exposée à toute la fureur de l'Océan; mais l'ennui d'avoir à faire transporter mon bagage par terre, et la crainte de ne pas trouver ensuite d'embarcation, me décida à prendre la première route.

Quittant Carlsöe dans l'après-midi, nous eûmes selon l'usage à lutter contre le vent du nord, et nous n'avançâmes qu'avec lenteur. Dans la soirée cependant nous dépassâmes le roc immense et solitaire de Fugelöe, qui s'élève à deux milles au-dessus de la plaine liquide. Il est fréquenté par un si grand nombre d'oiseaux que souvent on le dirait couvert de neige. Les puffins, ou perroquets du Groënland, qui en norwégien s'appellent *lund*, y abondent plus que tous les autres. La manière dont ils se laissent prendre par de petits chiens qu'on dresse exprès est fort curieuse. Ils perchent ensemble, par deux ou trois centaines, dans les trous les plus creux et dans les fentes les plus profondes des plus hauts pics; on y fait entrer un de ces chiens qui avec les dents saisit par l'aile le premier qu'il aperçoit. Celui-ci, pour empêcher qu'on ne l'emporte, se retient

par son bec, qui est très fort, à son plus proche voisin, qui de même s'accroche à un troisième; ainsi de suite, et comme le chien continue toujours à tirer en dehors, un immense chapelet de puffins tombe au bout d'un quart d'heure entre les mains de son maître. C'est pour leurs plumes qui sont très précieuses qu'on attrape ces oiseaux. Sur le Fugelöe pousse une grande quantité d'angélique, plante qui est fort recherchée parmi les paysans, car ils lui trouvent un goût exquis et mettent une extrême confiance dans ses qualités antiscorbutiques. Au faîte de ce roc, à en croire les oiseleurs qui les ont souvent vus, gisent, comme sur le mont Sandhorn, les restes d'une baleine.

Quand on l'a dépassé, on est en pleine mer. Au jour, afin que l'équipage se reposât, nous débarquâmes pour quelques heures à Andeness, village situé sur la côte, tout près des frontières de la Laponie norwégienne. Une multitude d'orfraies, ou aigles marins, y étaient perchés sur des pointes de roc. Ces oiseaux abondent sur les côtes de la Norwége, et se nourrissent en général de poissons, quoique souvent, tant leurs serres ont de force, ils enlèvent même de grands animaux.

Les loutres marines y sont aussi très nombreuses; mais la couleur foncée de leur robe ressemblait tant à celle des rocs où elles dormaient, et elles se précipitaient dans l'eau avec tant de vitesse,

que je n'en pus jamais tuer une seule de toutes celles que je tirai. Les pêcheurs norwégiens les appellent *soë hunder,* c'est-à-dire chiens marins, et leurs peaux sont fort estimées des Russes qui les paient jusqu'à dix dollars la pièce. La plus grande que j'aie vue avait six pieds de long, et sa couleur était d'un beau brun luisant, presque noir. Dans la soirée nous vînmes en vue des îles Loppen, et dépassant les deux plus petites qui sont inhabitées, nous débarquâmes sur la plus large qui a une église.

Commencement de la Laponie. La contrée et ses habitans. Iles de Loppen. Repas de réunion. Ile de Soroe; aspect vivant de la baie d'Hasvig. Ville d'Hammerfest sur l'île Baleine. Mont Tyxefield. Visite à un Lapon dans sa tente. J'y vois traire les rennes, préparer le fromage, etc.; j'y soupe. Fuglenaes. Biormoe. Roc de Har-Hæsten. Haroe. Maasoe. Cap Nord. Rareté du bois. Iles Staupen, ou mères et filles. Cherté des œufs.

Sur l'île Loppen nous étions en Finmark. Cette province, qui porte aussi le nom de Laponie norwégienne, est une vaste étendue de pays glacé qui se prolonge jusqu'à la Russie, et qu'on peut presque dire déserte, car le nombre des Norwégiens qui demeurent sur la côte est peu considérable, et les parties intérieures ne sont connues que des montagnards lapons. Ces gens forment une race à part. Leur plus grande taille est de quatre pieds six pouces. Ils ont les cheveux courts, noirs et rudes, les yeux étroits, en travers; la tête grosse; les pommettes des joues saillantes, la bouche énorme, la

poitrine large, la taille mince, la peau basanée, les jambes en fuseau. A force d'habitude, ils gravissent les rocs comme des chèvres, et montent aux arbres comme des écureuils. Ils sont si forts des bras, qu'ils peuvent tirer un arc qu'un vigoureux Norwégien peut à peine bander; mais en même temps ils sont nerveux à l'excès, pusillanimes au suprême degré, et d'une paresse si engourdissante qu'il leur faut pour en sortir la plus urgente nécessité. La maison du kiobman en était pleine, et dans le nombre se trouvaient plusieurs jeunes filles dont le visage n'offrait pas un aussi mauvais échantillon de la beauté laponne qu'on se le figure en général. A coup sûr leur physionomie ne manquait pas d'un certain agrément. Les hommes étaient tous dans un heureux état d'ivresse, ce qui ne les empêchait pas de demander encore de l'eau-de-vie, et portaient la bonne humeur et l'innocence écrites sur leurs figures.

Je voulais poursuivre ma route le lendemain; mais mon hôte me pria et supplia tant de lui accorder un jour, que je finis par y consentir. On avait tué un renne exprès pour moi, et l'envie de faire connaissance avec cette nouvelle espèce de venaison influa un peu, je l'avoue, sur mon consentement. Il y avait d'ailleurs dans l'île une caverne qu'on me vantait beaucoup et que je désirais visiter. Nous munissant donc de torches et de briquets, nous dirigeâmes nos pas vers le lieu où elle était située. En

droite ligne, ce n'eût été qu'à deux milles au nord; mais l'escarpement des montagnes nous obligea de faire le tour le long de la côte. Dans certaines parties, il y avait un épais fourré de bouleaux, parmi lesquels nous fîmes lever d'innombrables compagnies de ptarmigans. Arrivés à la caverne, qui était à moitié chemin d'une haute et raide éminence, nous en trouvâmes l'entrée vaste et majestueuse, et allumant nos flambeaux, nous pénétrâmes dans l'intérieur. Il nous offrit tout d'abord une pente très rapide; mais au bout de quelques verges, le passage nous fut complétement barré par une masse solide de glace qui remplissait la cavité du haut en bas, et nous ne pûmes l'explorer plus loin. Les insulaires prétendent, mais probablement ils se trompent, qu'il y a une sortie de l'autre côté de l'île. Ce fut la dernière que je visitai, car, comme plus d'une que j'étais déjà allé voir, la rumeur publique en avait tant exagéré les merveilles, que la réalité me désappointa beaucoup. Loppen a environ dix milles de circonférence, mais elle est fort étroite et ne renferme que cinq familles. Le sol y est bon, et pour peu qu'on le cultivât, il produirait sans doute du blé; mais il n'est guère vraisemblable qu'on le cultive jamais, car les habitans peuvent obtenir des Russes, en échange pour du poisson, tout le grain qu'ils consomment, à moitié du prix qu'il leur reviendrait, je crois, s'ils labouraient eux-

mêmes la terre, tant sont grandes et la cherté de la main-d'œuvre et même l'impossibilité de se procurer des bras. Aussi, lorsque d'une part la population du pays est si peu considérable, lorsque de l'autre la pêche est si lucrative et la farine qu'on importe de la mer Blanche à si bon marché, il n'est pas à présumer que l'agriculture s'introduise jamais en Nortland et en Finmark, même dans les parties où elle pourrait récompenser le mieux les fatigues du laboureur.

De retour au logis nous y trouvâmes une société nombreuse qu'on avait invitée pour faire honneur au régal. La venaison était rôtie à point, et on nous la servit bientôt divisée en larges quartiers. Je dois le dire, elle était excellente et avait un fumet délicieux, quoique différent de celui d'aucun gibier que je connusse. Suivant l'usage, les Norwégiens terminèrent la soirée le plus gaîment qu'ils purent, et passèrent la nuit à boire, à chanter, à jouer du violon et à danser. Le seul breuvage qu'on boive dans le nord est du punch. A chaque minute on en apportait d'immenses bols qui en un clin d'œil allaient humecter la gorge des braillards. Plusieurs fois le chant national de la Norwége, *Beer jeg paa det hoie fjeld*, « Si j'habite sur la haute montagne, » fut exécuté en chœur par toute la compagnie avec un enthousiasme extraordinaire. Le soleil ne demeura que peu de temps au-dessous de l'horizon,

et dès qu'il reparut, laissant les joyeux buveurs plongés dans les bras du sommeil, je poursuivis mon voyage. Mais à peine avions-nous parcouru cinq ou six milles, qu'une bourrasque violente nous obligea de relâcher à Soröe, la plus grande des îles du Finmark, et qui pour l'étendue ne le cède qu'à quelques-unes de la Norwége. La petite baie d'Hasvig, au fond de laquelle est situé un hameau de même nom, où le kiobman nous accueillit avec l'hospitalité ordinaire, présentait un spectacle animé et curieux, car elle était remplie de chaloupes appartenant aux pêcheurs de l'Helgeland qui revenaient de la pêche d'été sur la côte finmarkoise, de petits trois-mâts russes d'une singulière tournure, et de barques laponnes. Les Helgelandais se démenaient pour vendre leur morue aux marchands de la Russie contre de la farine qu'ils emmenaient avec eux vers le sud, et les Lapons n'étaient pas moins jaloux d'échanger le produit de leur pêche pour de l'eau-de-vie. La boutique du kiobman était assiégée par tout le monde, et rien de plus risible que le contraste des figures. D'une part, les robustes Helgelandais travaillaient à extraire l'huile des foies du poisson; un peu plus loin était un groupe nombreux de matelots russes qui, avec leurs larges robes, leurs longues barbes et leurs hauts bonnets, avaient l'air de géants à côté des Lapons. Ceux-ci, avec leurs petits yeux et leurs

voix criardes, ne semblaient comparativement que des pygmées. Les Russes avaient la mine la plus grave, la plus solennelle, et il était amusant de voir les nombreux saluts, les nombreuses révérences qu'ils dépensaient entre eux; car, si sale et si bizarre que fût leur extérieur, ils se témoignaient les uns aux autres la plus grande politesse. Quand ils approchaient par hasard d'une troupe de pêcheurs du Nordland et qu'ils les saluaient, ces derniers leur rendaient leurs civilités en ôtant leurs propres bonnets rouges, et tous se serraient les mains avec une bienveillance qui paraissait venir du cœur.

Hasvig n'est plus qu'à une douzaine de lieues du cap Nord ; mais plus nous en approchions, plus le vent du septentrion qui avait régné tout l'été semblait nous devenir contraire et prendre à tâche de nous retarder. En vain le soir tentâmes-nous de continuer notre route ; la mer était si mauvaise, qu'il nous fallut de suite revenir à Soröe.

Nous déployâmes donc aussitôt la voile avec joie, et dépassant à notre droite l'île de Seyland, dont les parties montagneuses semblaient couronnées par une vaste chaîne de glaciers, nous ne tardâmes guère à découvrir Qualoën, littéralement l'île Baleine ; l'aspect en était misérablement nu et stérile ; à peine y voyait-on un arbuste, et les rocs s'y dressaient empilés les uns sur les autres dans la plus sauvage confusion. Cette île forme cependant

une jolie baie qu'entourent de hautes montagnes presque inaccessibles, et de chaque côté de laquelle sont de petits établissemens commerciaux appelés l'un *Fuglenaes*, l'autre, qui est le plus considérable, *Hammerfest*. Nous étions près de ce dernier, que nous ne le voyions pas encore, tant sa position le cache. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on ne l'indique sur aucune carte; car un navire pourrait, je crois, en passer à quelques verges sans soupçonner qu'il y a des habitans sur cette partie de la côte, et surtout sans se douter qu'il s'y trouve une petite ville, une église, un port, et même des batteries, toutes choses qui enfin se développèrent à nos regards. Néanmoins, dès que j'eus mis pied à terre, il me fut aisé de reconnaître qu'Hammerfest ne consiste qu'en douze ou quinze maisons irrégulièrement disséminées, toutes en bois, peintes en dehors avec une espèce d'ocre rouge, et qui appartiennent à des marchands. Trois ou quatre d'entre eux, chez qui je me présentai, n'étaient pas au logis, mais, me dit-on, passaient la soirée chez le plus riche dont la demeure me fut indiquée, et où, en effet, je trouvai toute la petite société du lieu réunie, jouant avec ardeur aux cartes et enveloppée dans des nuages de fumée, avec d'immenses bols de punch qui couronnaient chaque table. Au lieu de révérences froides et guindées, au lieu d'un accueil indifférent, dix mains

me furent tendues, et tout le monde se disputa l'honneur de me donner un appartement sous son toit. En un instant nous eûmes fait intime connaissance, et le punch, ce solide ciment de l'amitié, ce véritable nectar du nord, ne circula que de plus belle.

Deux jours après nous visitâmes le Tyrefield, mont qui s'élève au-dessus d'Hammerfest. Arrivés là, quelle vue extraordinaire s'offrit à nos regards! Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, il planait sur un chaos de montagnes, de rochers et de précipices qui s'élançaient pêle-mêle hors des vagues infinies de l'Océan polaire. En bas de nous apparaissaient les cimes noires et nues de l'île Baleine, qui, absolument dépourvue d'arbres, était un véritable emblème de la stérilité et de la désolation. Parmi les creux et jusque sur les sommets eux-mêmes des montagnes, il y avait d'innombrables petits lacs dont les eaux brillantes, faisant contraste avec les sombres scènes d'alentour, ajoutaient à la sauvage grandeur de l'ensemble. Aucune trace d'habitation humaine n'était visible, si ce n'est de côté ou à distance le petit établissement d'Hammerfest avec son havre et ses vaisseaux se montrait en miniature. Par-delà le canal qui sépare l'île Baleine de l'île Seyland, les hauts pics de cette dernière, que couronnent des glaciers, arrêtaient aussitôt l'œil dans cette direction, tandis qu'à l'ouest les montagnes de l'île de Soröe dres-

saient leurs têtes raboteuses. Enfin, au septentrion les rocs sourcilleux de l'île du cap Nord, terre extrême de l'Europe, se laissaient obscurément entrevoir au milieu du brouillard, et complétaient le lugubre panorama dont nous étions entourés.

Le jour suivant mon hôte apprit qu'une famille laponne qui, avec un troupeau de rennes, était campée à une demi-lieue de Fuglenaes, village situé en face d'Hammerfest, de l'autre côté de la baie, devait demeurer quelque temps dans cette partie des montagnes, et me proposa d'aller lui rendre visite. On pense bien que j'acceptai avec reconnaissance. Prenant donc une barque nous traversâmes la baie, et après une heure de marche nous atteignîmes la tente des Lapons. Le chef de famille était assis à la porte, pelant une branche de bouleau; mais quoiqu'il connût parfaitement mon compagnon, et que celui-ci parlât fort bien sa langue, il ne daigna ni se lever ni se bouger en nous voyant, ni nous adresser un seul mot; son visage conserva la plus complète indifférence et parut ne trahir aucune espèce d'émotion. Dans l'intérieur de la tente, sous laquelle nous n'entrâmes qu'en nous baissant, nous trouvâmes sa femme occupée à préparer les ustensiles pour traire les rennes et pour fabriquer le fromage. Comme le troupeau paissait à plusieurs milles de distance et ne devait revenir au parc que le soir très tard, j'employai agréablement le

temps à examiner en détail l'économie domestique d'un Lapon, qui est fort curieuse.

Per Mathisön, ainsi se nommait l'individu qui nous avait honoré d'un si gracieux accueil, avait établi ses pénates entre deux montagnes, à la naissance d'une vallée qui par une pente insensible descendait jusqu'au rivage, et d'où on jouissait d'une belle vue des îles environnantes. Marit-Martins Datter, ainsi s'appelait la femme de Per Mathisön, c'est-à-dire Marit, fille de Martin, était petite de taille, car sa hauteur ne dépassait pas quatre pieds cinq pouces, et avait la figure extrêmement brune; mais son teint paraissait moins être naturel que provenir de ce qu'elle était habituellement sale, vivait sans cesse au milieu de la fumée, et s'exposait en toute saison aux intempéries de l'air, car la couleur de ses yeux et de sa chevelure ne dénotaient pas une peau naturellement noire. Elle avait son costume d'été, espèce de tunique en ratine blanche, mais fort malpropre, que serrait au-dessus des hanches une ceinture à laquelle était suspendu un petit couteau; son habillement d'hiver avait été complétement mis de côté : elle ne portait plus aucune fourrure, et ses *komagers*, ou souliers, qui se relevaient en pointe par le bout, n'étaient que de cuir épais : sur la tête elle avait un haut bonnet, moitié en drap, moitié en calicot de diverses couleurs, qui est particulier à la Laponie norwégienne

et dont la forme ne manque pas d'élégance. Quoique d'un extérieur étrange et peu avenant, du moins ne trahissaient-elles pas cette morgue si manifeste chez son mari. Ce dernier avait tous ses vêtemens en peaux de jeunes rennes, pour qu'ils fussent plus minces et plus flexibles; et comme en outre ils étaient fort amples, ils ne devaient pas tant l'incommoder de leur trop grande chaleur. Sa famille se composait de sa femme, d'un enfant et d'un homme pauvre qui, ne possédant lui-même aucun bétail, remplissait le rôle de domestique. Il y avait deux étés qu'avec son troupeau de rennes il se transportait du pays de Koutokeino, qui est situé à plus de soixante-dix lieues dans l'intérieur de la Laponie norwégienne, aux montagnes de l'île Baleine; il y restait de deux à trois mois, et avant l'approche de l'hiver retournait à ses forêts natales. Le nombre des rennes, qui alors passaient dans l'île, s'élevait bien en tout à quatre ou cinq mille; mais de même on ne les y avait amenés que pour la durée des chaleurs.

Lorsque deux ou trois heures se furent écoulées, les lointains aboiemens des chiens nous annoncèrent le retour du troupeau, et nous commençâmes à l'apercevoir de la distance de près d'un mille qui descendait en zigzag le long des flancs de la montagne. Ce ne fut d'abord qu'une masse noire qui se mouvait avec lenteur; mais peu à peu nous dis-

tinguâmes chacun des animaux, et enfin ils approchèrent du parc : c'était un cercle assez vaste qu'on avait déblayé de broussailles et enclos avec des branches de bouleau et de frêne, crainte que le bétail ne s'échappât pendant la nuit. Chemin faisant, les rennes poussaient de fréquens beuglemens, et on entendait un bruit bizarre que produisaient les sabots en frappant les uns contre les autres. Ces animaux, qui ont reçu de la nature une extrême délicatesse d'odorat, s'aperçurent bientôt qu'il y avait des étrangers dans le voisinage; et notre extérieur, si différent de celui des Lapons auquel ils étaient accoutumés, les effraya à tel point que nous fûmes obligés de nous retirer à l'écart jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans le parc; on eut quelque peine à les y enfermer tous; et dès que cette besogne fut accomplie, on apporta les bols de la tente pour commencer l'opération de la traite; car, comme il y avait plusieurs centaines de rennes, il fallait ne pas perdre de temps; hommes et femmes se livrèrent avec ardeur à ce travail. Avant de traire chaque bête, on lui jetait autour des cornes un nœud coulant au moyen duquel on la forçait de rester immobile. Les Lapons en général sont extrêmement adroits à cette manœuvre, et il était surprenant de voir avec quelle exactitude la corde était lancée de fort loin, car elle ne manquait presque jamais d'enserrer le bois de l'animal à qui elle était destinée,

se trouvât-il au plus pressé du troupeau. La corde qu'on employait à cet usage était faite des fibres du bouleau très proprement tressées ensemble, et avait beaucoup de force. Pendant les quelques minutes qui suffisaient pour traire l'animal, elle était ou tenue par une des femmes, ou attachée à un arbuste, car on en avait tout exprès laissé plusieurs dans l'enceinte du parc. Beaucoup de rennes femelles, au lieu d'être aussi douces que je me l'imaginais, étaient au contraire fort récalcitrantes, même jetaient souvent à terre la personne qui les tenait, et la heurtaient avec leurs cornes, ce dont néanmoins celle-ci paraissait ne s'inquiéter guère. La quantité de lait que donna chaque renne aurait à peine rempli une tasse à thé; mais il était fort doux, fort épais, et surtout avait un délicieux bouquet de plantes aromatiques; nous en bûmes avec infiniment de plaisir aussitôt qu'on nous l'eut permis, permission cependant que Per Mathisön (notre hôte) ne semblait pas très disposé d'abord à nous accorder; mais son naturel bourru s'adoucit bientôt, grâce à de l'eau-de-vie que nous avions eu soin d'apporter avec nous, et dont les femmes burent elles-mêmes, quoique avec plus de modération; tous, hommes et femmes, ne purent au reste s'empêcher en la buvant de faire d'horribles grimaces.

Au milieu des rennes, et suspendu aux branches

d'un bouleau nain dans une espèce de berceau ou plutôt de boîte, doublée en cuir et recouverte d'un morceau de toile grossière pour le protéger de l'ardeur du soleil et des mosquites, était l'enfant de Per Mathisön, âgé d'environ un an. Lorsqu'il se mettait à crier, on balançait la boîte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; c'était absolument comme si on l'eût bercé, et il ne tardait guère à s'apaiser. Souvent, quand ils ont besoin de s'éloigner de leurs tentes, les Lapons laissent pour plus de sûreté leurs enfans ainsi suspendus à un arbre, car de la sorte ils sont à l'abri des attaques de tout animal carnassier qui peut survenir.

Minuit arriva avant que la traite de tout le troupeau fût terminée. Le soleil avait quitté les cieux depuis une heure, mais une teinte d'orange foncé qui bordait l'horizon indiquait que cet astre était à peine descendu au-dessous. On laissa enfin les rennes sortir du parc, et, se disséminant sur les flancs des montagnes, ils disparurent bientôt à nos regards. Les Lapons, réunissant alors tout le lait qu'ils avaient obtenu et dont la quantité était fort considérable, l'emportèrent vers leur tente et nous invitèrent à y venir souper avec eux. Nous acceptâmes, et dès que nous eûmes pénétré dans l'intérieur, ils nous firent asseoir sur des peaux qu'ils étendirent à terre; puis commença la fabrication du fromage. Marit (la femme du Lapon) vidant le

contenu de chaque bol dans une vaste marmite de fer, la plaça sur un feu qu'elle avait allumé au milieu de la tente, et dont la fumée nous incommoda plus que tout le reste. Chaque coin en était rempli et elle nous faisait pleurer à chaudes larmes. Sa seule issue était une petite ouverture au centre du toit, et pour nous en garantir jusqu'à un certain point il nous fallut nous coucher tout de notre long: autrement la respiration nous aurait été impossible. Après être resté quelque temps sur le feu, le lait prit la consistance du caillé, et on l'en retira pour le verser dans de petits moules en bois de frêne. Le nombre des fromages qui furent ainsi faits ne s'éleva qu'à une dizaine; encore n'étaient-ils larges que comme une assiette ordinaire et épais seulement d'un pouce. Le petit-lait et le reste du caillé furent pour le souper de la compagnie.

D'abord nos hôtes léchèrent avidement avec leur langue le fond des bols qui avaient contenu le lait; puis leurs doigts furent leurs seuls couteaux, leurs seules cuillers, et tous plongeant les deux mains dans la marmite, les emplissaient de caillé qu'ils se hâtaient de porter à leur bouche. Après que le festin fut fini, et qu'on eut poussé dans un coin de la tente les bols et les autres ustensiles, on remit, à mon grand chagrin, du bois sur le feu, et comme il était vert nous fûmes de nouveau enveloppés de fumée. Quand il parvint à flamber, les flammes at-

teignirent les fromages qui venaient d'être faits et qu'on avait à dessein placés au-dessus de l'âtre pour que la chaleur les séchât. Bientôt elle en fit sortir de grosses gouttes d'huile que les trois hommes happèrent au passage avec la plus risible gourmandise, tandis que leurs femmes les regardaient avec envie. Au total, la tente devait alors présenter un curieux tableau. En face de nous, auprès du feu, étaient les Lapons avec leur si étrange extérieur, et tous accroupis sur leurs jambes d'après leur constant usage. Dans un coin deux enfans dormaient sous des peaux de rennes, et plus de vingt petits chiens étaient aussi couchés autour de nous. Il fut bientôt temps que les hommes songeassent à s'acquitter de leurs devoirs nocturnes, c'est-à-dire allassent garder le troupeau; et en conséquence un d'eux sortit de la tente. A un signal qu'il leur fit, une moitié à peu près des chiens dont c'était le tour de commencer la garde, se leva soudain et suivit le maître aux montagnes. Je fus extrêmement surpris de voir que les autres ne répondirent pas à l'appel, mais restèrent tranquillement couchés, sachant bien, si bizarre que cela doive paraître, qu'on n'avait pas pour le moment besoin d'eux. Cependant la nuit s'avançait, et les Lapons qui étaient demeurés dans la tente se préparaient à prendre du repos. Les remerciant donc de leur bienveillance, nous regagnâmes Fuglenaes, charmés de notre ex-

cursion. Ce village où je passai quelques jours avant de continuer ma route, est situé sur une étroite langue de terre du côté de la baie, comme je l'ai déjà dit, opposé à Hammerfest. Par derrière s'élèvent aussi des montagnes; et la vue de leur point le plus haut, quoique moins vaste que celle du Tyvefield, est également belle et sauvage. Elle embrasse d'abord ce mont même, avec la petite ville, le havre et la baie d'Hammerfest couchés à ses pieds; puis la longue et rocailleuse chaîne de l'île de Soröe, enfin les pics neigeux des glaciers voisins de Seyland, voilà pour presque une moitié de l'horizon, tandis qu'à droite les yeux s'arrêtaient sur les cimes nues des monts de l'île Baleine.

Le 16 août, je me remis en marche vers le cap Nord, et plus j'avançai vers cette extrémité de l'Europe, plus, s'il était possible, la contrée devint stérile et triste. Il nous fallut débarquer à Bjornöe, littéralement à l'île *Ours,* pour y attendre le reflux. C'est un roc énorme qui s'élance à une grande hauteur au-dessus des vagues. Le centre en est fendu de la plus bizarre manière, et toutes les parties paraissent en avoir été bouleversées par quelque terrible convulsion, car les couches sont perpendiculaires. Une multitude de cormorans y demeurent et sont des habitans tout-à-fait convenables pour un lieu si désolé. Je n'ai pu découvrir pourquoi cette île s'appelait ainsi, car l'animal dont

elle porte le nom ne se trouve pas dans cette partie du Finmark, et je doute qu'aucun ours blanc du pôle ait été jamais apporté le long de ces rivages par les glaces flottantes du Spitzberg. A notre gauche se montrait toujours la chaîne des montagnes de Soröe, qui s'étend sur une immense longueur.

Le soir, nous dépassâmes ce rocher gigantesque appelé, m'a-t-on dit, *Hav-Hœsten*, qu'on aperçoit peu après avoir quitté Hammerfest, quoique distant d'une cinquantaine de milles. Le soleil qui se couchait alors jetait une lueur rougeâtre comme celle d'un incendie et vraiment effrayante par sa masse colossale. A dix heures il s'abaissa sous les flots, et répandit encore long-temps une teinte rosée dans toute l'étendue des cieux. Comme nous entrions dans l'étroit canal qui sépare le continent de la petite île d'Havöe, le vent nous devint si contraire, qu'après nous être quelque temps consumés en efforts inutiles, nous fûmes forcés d'aller demander un gîte au marchand de l'île. On ne saurait imaginer habitation plus triste que celle de cet homme, située comme elle l'est sur un roc qui ne produit pas un seul arbuste et qui n'a guère que quatre milles de circonférence. Sa hauteur néanmoins est considérable, et ses bords présentent sur beaucoup de points des indices d'après lesquels on peut évidemment reconnaître que la mer a été jadis dans ces parages plus haute de quelques cents pieds

qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le *talc*, ou *verre de Moscovie*, abonde sur l'île de Havöe, et les Russes y viennent en acheter des quantités énormes pour orner les autels de leurs églises. On y trouve aussi du grenat noir.

Le mauvais temps nous retint deux jours dans cet horrible lieu. Lorsque nous pûmes enfin le quitter, ce fut pour nous diriger en toute hâte vers l'île de Maasöe dont le *klokker* ou fossoyeur devait nous servir de pilote et de guide jusqu'au terme de notre expédition. Maasöe, qui repose tout-à-fait en face de l'extrémité méridionale de Mageröe ou île Nue, sur laquelle est le cap Nord, est située par 70 degrés 59 minutes 54 secondes de latitude. Elle renferme deux petites huttes en bois, et une église que dessert le ministre d'Hammerfest. Ce bâtiment paraissait en fort mauvais état, comme si les poutres dont il est bâti tout entier se fussent pourries à la longue. Du reste le service divin n'y est célébré que rarement; et en effet, l'île par sa position se trouve si exposée à toutes les tempêtes de l'océan Glacial qu'on ne peut en approcher pendant les mois d'hiver. C'est donc l'été seulement que l'office y peut être dit de temps à autre.

A huit heures du soir, s'éleva un bon vent qui nous permit de naviguer vers Mageröe. On désigne aussi cette île sous le nom général du cap Nord, mais cette désignation appartient plus proprement

à son extrémité septentrionale. Le soleil qui se couchait alors jetait une vive teinte de jaune sur ses hauts pics qui semblaient défier orgueilleusement les vagues rugissant à leur base, aussi bien que le pied des hommes, de pouvoir les franchir pour les contempler. J'avais parcouru un espace immense de pays, et enfin j'allais bientôt atteindre au but de mes efforts. A notre droite, se montraient la pointe du continent, et entre cette pointe et l'île de Mageröe, le *Sund*, ou détroit de même nom, qui se termine à l'entrée du grand fiord de Porsanger. L'astre du jour commençait à reparaître au-dessus de l'horizon. Lorsque nous débarquâmes dans l'île, le spectacle qu'elle offrit à nos regards pouvait seul me donner une idée vraiment complète de la solitude, de la tristesse et de la misère. Tout autour de nous, des rocs, qui n'avaient que peu d'élévation, étaient entassés les uns sur les autres dans un inconcevable désordre, sans qu'aucun vestige de végétation couvrît leurs flancs noirs et sourcilleux. Ainsi nus et stériles, il semblait que le Créateur les eût uniquement destinés à recevoir les bouffées furieuses de l'aquilon. Entre leurs cavités étaient de nombreux petits lacs qui ne faisaient qu'ajouter encore à la désolation de la scène, et le soleil lui-même, qui déjà dorait les cimes des montagnes, n'en put diminuer l'horreur. De tous côtés gisaient des débris mutilés de poissons qui remplissaient l'air d'une odeur putride; et des milliers de mouettes

déjeunaient avec leurs têtes qui étaient plus intactes que le reste. Mais troublées à notre approche, elles prirent leur volée en poussant de longs cris. Près d'une petite anse s'élève le hameau de Giesvær qui ne consiste qu'en trois huttes de bois habitées l'une par le marchand et sa famille, les deux autres par des pêcheurs. Tout le monde dormait encore quand nous arrivâmes; mais aussitôt que le fossoyeur eut réveillé de pauvres gens qui le connaissaient bien, on nous fit le plus bienveillant accueil, et ce fut avec un plaisir extrême que nous revîmes un peu de feu, car nous étions gelés. Si on ne nous prodigua pas le combustible, c'est qu'il ne pousse pas un seul arbre dans l'île, et que le bois qu'on y brûle coûte extrêmement cher aux habitans. Alten, en effet, le seul endroit d'où ils puissent le tirer, est à cent milles et plus de distance. De là aussi venaient toutes les maisons que nous trouvâmes dans l'île. Elles avaient été d'abord bâties sur le continent, puis démontées, afin d'être transportables; et parvenues à Mageröe, on en avait de nouveau assemblé les pièces. Elles étaient fort basses pour mieux pouvoir résister à l'extrême violence des ouragans de l'hiver, qui soufflent souvent avec une telle furie qu'il devient non-seulement dangereux, mais encore tout-à-fait impossible de mettre le pied dehors sans être par eux emporté comme une plume. Les hûttes de Mageröe ne semblent cependant pas avoir, et beaucoup s'en faut, toute la solidité qui serait né-

cessaire, et il est bizarre que plus on avance vers le nord, plus on voie les habitations mal construites, moins elles soient appropriées à la rigueur sans cesse croissante du climat. Cette bizarrerie peut s'expliquer par la rareté toujours de plus en plus grande des solives propres aux constructions et par la difficulté de s'en procurer.

Ce manque de bois en Finmark, principalement dans les parties septentrionales et sur toute la longueur de ses immenses côtes, paraît ne pas avoir existé jadis. Au contraire, il est certain que ces provinces du nord, comme aussi la plupart des nombreuses et vastes îles qui sont aujourd'hui absolument nues ou sur lesquelles il ne pousse que des buissons bas, produisaient autrefois des arbres, sinon de grande taille, du moins dépassant de beaucoup ceux qu'on y trouve à présent. On en peut encore voir les restes au milieu des taillis de bouleaux nains, mais ce ne sont plus que des troncs morts. Il est difficile d'imaginer les causes de cette détérioration générale des arbres, à moins qu'elle ne doive être attribuée à quelque changement de climat; mais je ne sache point qu'il ait changé. Tout ce que je puis dire, c'est que les indigènes ont, même actuellement, eu cette coutume de couper en hiver les têtes de leurs arbustes, seules parties qui s'en montrent au-dessus de la neige, et que non-seulement ils les empêchent ainsi de s'élever davantage, mais les font mourir la plupart du temps.

Quoi qu'il en soit, la rareté toujours croissante du combustible a sans doute occasioné la dépopulation graduelle et maintenant presque complète des côtes finmarkoises. Le nombre des habitans, qui ne s'élève plus qu'à huit mille, était, il y a trois siècles, cinq fois, dit-on, plus considérable; et la preuve en est dans les nombreux restes d'églises et d'habitations disséminées dans le pays.

Avant de nous diriger vers le cap, nous voulûmes explorer les îles Stephen qui sont situées en face de Giesvær. Bien connues des marins sous le nom de *la Mère* et *les Filles*, qui leur vient de leur aspect et de leur position bizarres, elles indiquent admirablement la route aux marins qui sortent de la mer Blanche. Elles sont au nombre de quatre. La plus grande, qui d'un côté s'élève perpendiculairement à une vaste hauteur, occupe le centre et est entourée des trois autres qui, quoique elles-mêmes gigantesques, n'ont l'air que de ses enfans. Abordant sur la première, nous la gravîmes dans sa partie occidentale, la seule qui soit praticable à la rigueur, quoiqu'elle offre encore une pente des plus escarpées. Pour accomplir la tâche difficile que nous avions entreprise, il nous fallut avoir souvent recours à nos mains et à nos genoux, souvent nous accrocher à de fortes racines d'angélique, plante qui poussait abondamment de toute part. En une demi-heure nous parvînmes à moitié chemin, et là nous troublâmes dans leur retraite aérienne une

innombrable multitude de guillemots. Prenant tous leur volée, ils noircirent presque l'air, et les échos des rochers résonnèrent long-temps de leurs cris singuliers qui ressemblaient à des aboiemens de chiens, et qui se mêlant à ceux des autres oiseaux de mer produisaient le plus étrange effet. Enfin nous atteignîmes le faîte de l'île, qui était un large plateau incliné, entièrement couvert de baies, modestes fruits que nous trouvâmes délicieux, tant nous étions essoufflés! Le sol qui les produisait était une espèce de tourbe noire dont l'humidité était continuellement entretenue tant par la neige qui couvre les hauteurs pendant au moins neuf mois de l'année, que par les épais brouillards dont le voisinage du cap est en général obscurci. De ce plateau qui a plus d'un demi-mille de circonférence, nous pûmes embrasser d'un seul coup d'œil toute la ligne des côtes de la Laponie. A droite, les regards se portent d'abord sur les îles de Jemsöe et de Maasöe; puis, se dirigeant à l'opposite vers le continent, ils suivent la côte de Mageröe jusqu'à ce qu'ils atteignent à gauche les hauts rochers du cap qui s'avancent au loin dans l'Océan et dressent leurs têtes orgueilleuses au-dessus de tous les autres. L'intérieur de cette dernière île, du lieu élevé d'où nous la contemplions, paraissait un affreux assemblage de montagnes et de pics, dont les cimes, à une époque même si avancée, n'étaient pas encore entièrement dégarnies de neige. Le long de ses ri-

vages, sont parsemés d'innombrables petits rocs qui augmentent à un incroyable degré le sentiment de mélancolie où la vue de cette extrémité de l'Europe, si froide et si désolée, plonge involontairement le spectateur. La forme de la principale des îles Stephen est presque celle d'un cône triangulaire dont la pointe serait brisée; mais de certaine distance elle varie beaucoup d'aspect selon les différens points d'où on l'aperçoit, et son élévation m'a semblé ne pas être moindre que de trois quarts de mille.

Visite au cap Nord. Description du cap. Salubrité du climat. Aurores boréales. Quadrupèdes de l'île. Abaissement de la mer. Retour à Store-Kæften. Achat d'une bague et d'un collier. Caractère des Lapons.

Après cette excursion nous revînmes à Giesvær, et consacrant le reste de la journée à des préparatifs indispensables, nous en repartîmes le lendemain pour aller rendre notre visite au cap. Les vagues le battent en tout temps avec une si terrible furie, qu'il est impossible d'y aborder quand on s'y rend par mer; traversant donc seulement le fiord de Tue, nous débarquâmes à l'extrémité de celui de Store-Kæften, avec l'intention de faire à pied par terre le reste du trajet. Sur le rivage, près de l'endroit où nous attachâmes la barque, était une *gamme*, ainsi que s'appelle dans la langue du pays la hutte où demeure chaque famille laponne. Pour y entrer, il nous fallut littéralement marcher à qua-

tre pattes, et elle était si pleine de fumée que pendant quelque temps nous n'y pûmes distinguer rien. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que nous découvrîmes deux jeunes femmes qui, assises sur leurs jambes, s'occupaient à préparer des alimens. Le maître, mari de l'une d'elles, ne se trouvait pas pour le moment au logis. L'habitation n'était absolument bâtie qu'en plaques de gazon, empilées les unes sur les autres jusqu'à trois pieds de hauteur; et à côté, dans le creux du roc, il y avait une espèce de magasin où les habitans serraient leurs habits, leurs bols de bois, leurs filets et divers autres ustensiles.

Aussitôt que nous fûmes un peu réchauffés, nous nous mîmes en route dans l'ordre suivant. Je marchais en tête, accompagné du fossoyeur; derrière nous venaient quatre de mes six hommes d'équipage, le premier portant ma tente, le second un énorme fagot de bois que nous avions amené d'Hammerfest, car dans l'île nous n'en eussions pas trouvé le moindre morceau, et les deux autres des provisions de bouche; le cinquième et le sixième étaient restés pour garder la barque; enfin mon Suédois, chargé d'une ample jarre d'eau-de-vie, fermait la marche. Notre guide nous fit d'abord gravir une longue et raide gorge entre les montagnes par laquelle se précipitait un torrent fougueux. D'immenses blocs de pierre, qui s'étaient détachés des sommets, rendirent notre ascension doublement fa-

tigante; mais en une heure nous eûmes atteint la partie la plus élevée de l'île. La végétation de ces hauteurs portait encore les traces du récent hiver, et on voyait çà et là d'assez vastes espaces couverts de neige. De toutes parts, autour de nous, s'étendaient presque à perte de vue des dunes montueuses de couleur de roux foncé, en partie revêtues de cette mousse brune dont se nourrissent les rennes, et de nombreuses plantes alpines en fleur, mais où n'apparaissait pas le plus petit arbuste; de là nous revîmes l'Océan qui se développait au nord jusqu'aux limites de l'horizon; et après avoir descendu une courte pente au bas de laquelle était un lac, nous aperçûmes la surface noire et nue du cap qui se dressait devant nous comme le dos d'un géant à la distance d'environ deux milles. A six heures du soir nous l'atteignîmes, et nous approchant au bord du précipice, nous contemplâmes, non sans frissonner, je le confesse, l'effroyable abîme qui nous séparait des vagues écumantes.

En vain nos yeux cherchaient-ils à découvrir les voiles de quelque vaisseau qui sillonnât cet océan sans borne; ce n'était qu'une immense solitude de flots qui grondaient en se heurtant les uns contre les autres. Aux bornes de l'horizon se tenaient suspendus de noirs brouillards que le vent chassait des régions arctiques du Spitzberg. Du côté de l'est, à trente lieues de distance, la pointe de Kyn s'avançait hardiment dans la mer, et semblait vouloir

rivaliser avec le cap lui-même, dont il est séparé par les grands fiords de Porsanger et de Laxe. A l'ouest, les gigantesques rocs de Stephen ne paraissaient que peu éloignés de nous, et entre eux les îles de Maasöe et de Zelmsöe présentaient leurs montagnes dont les énormes aspérités disparaissaient dans l'éloignement. La nuit arriva bientôt; nous allumâmes du feu, nous soupâmes, et quoique le vent du nord, qui ne cessa de souffler avec furie, portât de rudes attaques à notre petite tente, nous ne dormîmes pas trop mal. Dès que le jour reparut, car notre provision de bois et de vivres ne nous permettait de perdre aucun temps, nous commençâmes à explorer le voisinage du cap Nord. On nomme ainsi un très long promontoire situé par 71 degrés 10 minutes 15 secondes de latitude, ou plutôt c'est une langue de rocs, fort étroite près de sa racine, mais s'élargissant vers son autre extrémité, où elle devient de forme circulaire et est dentelée de plusieurs échancrures qui forment de petites criques. Sa surface est plane et s'élève graduellement depuis l'endroit où elle touche la terre jusqu'à environ un quart de mille de son autre bout, puis de là décline en pente douce vers l'Océan. Dans cette partie est sa plus grande largeur qu'on peut évaluer, je pense, à trois cents toises. Le cap est dans son entier presque tout-à-fait dépourvu de végétation, et jonché d'une innombrable multitude de petits fragmens de roc. En outre, le quartz y abonde plus

que dans aucune partie du nord; et tandis que généralement on ne le rencontre ailleurs que par vastes blocs, on ne l'y trouve que par petites parcelles. Sa couleur est du blanc le plus pur, et sa dureté si grande que sur vingt morceaux où je l'essayai je n'en ai pu briser un seul. C'est probablement le froid qui au cap le divise en un si grand nombre d'éclats; cependant, tempéré par l'influence de la mer, il n'est pas très rigoureux dans l'île de Mageröe, comparativement à celui d'Alten et de l'intérieur du Finmark. Chose non moins surprenante, la mer, le long des côtes de la Laponie norwégienne, et même aux alentours du cap Nord, reste toujours navigable, au lieu qu'à beaucoup de degrés plus au sud la navigation est toujours interceptée par la glace. Quelquefois le vent, lorsqu'il souffle du nord ou du nord-est, pousse des glaçons du Spitzberg vers Mageröe; on peut alors de l'île en apercevoir qui flottent à certaine distance, mais ils n'approchent que rarement ou plutôt jamais du rivage.

La violence avec laquelle cet élément se déchaîne contre le cap et contre toute l'île n'a d'égale dans aucune autre partie du nord. Elle ne décesse pas des deux tiers de l'année, et les tempêtes, qui l'automne et l'hiver sont continuelles, y déploient une furie qu'on ne saurait concevoir à moins de passer en Finmark ces deux saisons. Les ouragans de neige aussi, qui surviennent à l'approche des grands

froids, sont souvent très longs et durent non-seulement plusieurs jours, mais plusieurs semaines de suite. Ils sont précédés par d'épais brouillards qui s'élèvent de l'Océan par masses énormes, et ressemblent à d'impénétrables murailles ou à des trombes. Cela n'arrive cependant que si le vent est à l'ouest; pour peu qu'il prenne la direction opposée, le temps redevient clair et beau. Du reste, malgré tous ses défauts apparens, le climat de l'île est salubre; et si triste, si affreux qu'il puisse paraître aux habitans de zones plus tempérées, il a encore des plaisirs et des attraits pour les quelques colons qui osent le braver. Heureusement que les maladies sont rares parmi eux, car il leur faudrait aller à plus de cinquante milles chercher des secours médicaux. Ils n'ont guère à redouter que le scorbut, qui même ne se déclare jamais avec beaucoup de force.

Le soleil se voile entièrement à leurs yeux pendant plus de deux mois, du 17 novembre au 26 janvier; mais en retour il ne quitte pas l'horizon pendant à peu près un même espace de temps, du 15 mai au 19 juillet. D'ailleurs, durant la nuit continuelle de l'hiver, l'aurore boréale qui brille au cap Nord avec un éclat sans pareil, compense la disparition du soleil, et sa lumière est si grande que les pêcheurs peuvent vaquer à leurs occupations ordinaires comme ils le feraient en plein jour. Mais aucune partie du nord ne saurait donner au

voyageur une idée aussi complète de la désolation que Mageröe, littéralement l'île Maigre, nom qui lui convient à merveille, car d'un bout à l'autre elle ne se compose que de rocs nus et stériles empilés de la façon la plus extraordinaire. Sa circonférence, m'a-t-on dit, est de soixante milles; mais elle a peu de largeur, et est entrecoupée par de vastes et profonds fiords qui s'avancent fort loin dans son intérieur entre les montagnes, et dont plusieurs situés à l'opposite se rejoignent presque.

On peut jusqu'au faîte du cap Nord remarquer que l'action de l'eau y existe à une élévation qui est de beaucoup supérieure au niveau actuel de l'Océan. Son abaissement n'a pas manqué non plus d'être observé par les habitans de ces côtes ; car tous à mes questions sur ce sujet ont répondu d'une manière affirmative.

Lorsqu'on regarde à l'ouest du cap, on aperçoit le Knivskiærness : c'est, comme le nom l'indique, un long cou de terre qui s'avance presque aussi loin que lui dans les flots, et qui, fort bas à son extrémité, s'y termine par une pointe. Après avoir par un examen minutieux fixé dans ma mémoire tous les détails qui précèdent, je songeai à retourner au hameau de Giesvær, et j'y reparus sans accident.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

UN HIVER EN LAPONIE, EN SUÈDE ET AU FINMARK.

(1821.)

Tableau résumé du pays en été et en hiver. Ses limites. Qualoën. Bateaux. Baie de Hammerfest. Soirées. Chant national. Bals. Toilettes.

Je vais parler d'un pays où les saisons opposées de l'année offrent le contraste le plus frappant, car nulle part sur la terre, la succession de l'été et de l'hiver ne présente de changemens plus remarquables et plus soudains que dans les pays situés au-delà du cercle polaire. Si l'observateur s'y trouve au commencement de la première de ces deux saisons, il ne peut voir sans étonnement la rapidité avec laquelle tout le règne végétal s'élance à la vie, accoutumé qu'il est à la voir dans les climats plus tempérés revenir lentement de la torpeur où le tenait l'hiver. La tâche du voyageur est difficile et souvent pénible, car il a à lutter contre les courans qui s'opposent sans cesse à la marche de son léger canot, s'il n'est contraint de se faire jour à travers des fourrés sans chemins tracés ou de gravir les escarpemens de la montagne. Épuisé de fatigue, cherche-t-il un abri contre le soleil du midi, le silence qui remplit les profonds et interminables

forêts de pins est interrompu par le sourd bourdonnement de myriades d'insectes qui troublent son sommeil, car leurs attaques incessantes le poursuivent durant la chaleur du jour ainsi qu'à la lueur de minuit. Si pendant le temps qui serait la nuit en d'autres contrées, il se repose sur les bords de la large rivière de Tornea et s'endort bercé par le bruit des courans lointains, son somme n'est pas plutôt fini que son œil est frappé des rayons éblouissans du soleil déjà très haut sur l'horizon septentrional. Il faut bien alors qu'il se rappelle qu'il est loin de ces pays où l'approche du soir s'annonce par les vives teintes du ciel occidental, et où minuit est consacré à l'obscurité.

Qu'elle est différente la scène que l'hiver offre au voyageur dont la marche est, tant que dure le jour, éclairée par la pâle lune, tandis que la nuit dix mille météores lui servent de torches, et que, lié dans son *pulk*, il glisse rapide et silencieux sur les neiges non frayées du nord!

Le Finmark qui forme la partie la plus septentrionale de ces vastes contrées que les Suédois et les Norwégiens connaissent sous le nom de *Lapmark*, et que les nations plus méridionales confondent sous le nom général de *Terre des Laps* (Laponie), forme une extrémité du royaume de Norwége auquel il appartient.

Sa limite actuelle à l'ouest est Loppen, première

île du Finmark, et qui le sépare du Nordland. Au nord-ouest et au nord-est, il est baigné par l'océan polaire, tandis qu'à l'est il est borné par la Laponie russe qui, ainsi que le Nordland, le confine au sud. Du sud au nord, c'est-à-dire des frontières de la Russie au cap Nord, le Finmark a environ 3 degrés de latitude, sa plus grande largeur étant d'est en ouest, c'est-à-dire depuis la côte occidentale de Soroë jusqu'à la côte au-dessus de Waranger, près des frontières de la Laponie russe.

A l'extrémité orientale du Finmark est une région étendue sur laquelle la Russie et la Norwége ont des prétentions; car elle se trouve entre les frontières des deux puissances. Cette région est donc regardée comme une terre neutre, et les Lapons des deux pays peuvent y chasser et y pêcher. Ce district s'étend un peu à l'ouest de Bugeford, en se dirigeant à peu près au sud vers le lac Énare où il tend vers l'est et ensuite le nord-est, où il va joindre la côte.

Ayant ainsi donné le profil général du Finmark, je reprendrai mon récit qui, on se le rappellera, s'est arrêté à l'époque de mon retour à Fuglenaes, après une visite à la pointe nord de l'Europe.

Qualoën ou l'île des Baleines, où j'étais alors établi, et qui devait probablement être ma principale résidence pendant mon séjour en Finmark, est par une haute latitude septentrionale; car elle

se trouve à moins d'un degré du cap Nord. Elle est la plus importante du Finmark, après Seyland et Soroë, puisqu'elle passe pour avoir environ soixante milles anglais de circonférence. Elle tire son nom de la grande quantité de baleines qui fréquentent ses côtes.

Bien que l'aspect de cette île ne soit pas aussi complétement repoussant que l'île du cap Nord, elle passerait pour le plus complet résumé de la stérilité et de la désolation aux yeux de tout autre qu'un naturel de Finmark. Ses habitans, qui sont réduits à l'étroit espace qui leur reste le long du rivage, sont, par la nature de leur position, exposés d'un côté aux attaques tumultueuses de l'Océan, tandis que de l'autre ils sont dominés par des montagnes élevées et inaccessibles; aussi ne savent-ils ce que c'est que marcher et se promener. Sous ce rapport, bien que la comparaison puisse exciter le sourire, Hammerfest n'est pas tout-à-fait différente de Venise. Si les habitans de cette première ville ont occasion de se rendre à Fuglenaes ou sur d'autres points de l'île, ils ne peuvent le faire qu'au moyen de leurs bateaux qui leur servent à parcourir les plus faibles distances : ils sont tellement accoutumés à cet élément qu'ils sont presque amphibies. Ils ne regardent nullement comme un exercice agréable celui de gravir les montagnes qui s'élèvent en précipice immédiatement au-dessus

de leurs habitations. Aussi n'en savent-ils pas plus sur leur île, à l'intérieur, que s'ils vivaient à cent lieues de là. En effet, la vue que l'on a du sommet des hauteurs qui dominent Hammerfest et Fuglenaes est d'une sombre stérilité. Cependant je ne saurais décrire le plaisir avec lequel j'errais sur ces sauvages montagnes quand les nuances variées de l'automne les couvraient ou qu'elles étaient revêtues du blanc vêtement de l'hiver.

La latitude élevée, 70 degrés 38 minutes 34 secondes, et la puissante influence de l'Océan qui se réunissent pour s'opposer à la croissance des arbres, ont privé cette île ainsi que toutes celles du Finmark de cette beauté, mais le caractère gigantesque du paysage ne compense-t-il pas cette absence d'ornemens de la végétation ? La surface de l'île des Baleines est singulièrement brisée, dentelée, et les fontes de neiges, s'accumulant dans ces bassins naturels, forment les innombrables petits lacs qu'on y voit de tous côtés, et même sur les points les plus élevés. Le peu de bois que l'on y trouve se compose de bouleaux nains qui, dans les fonds abrités entre les montagnes, acquièrent la hauteur d'un homme. Les branches inférieures, qui rampent sur la terre, fournissent au ptarmigan pendant l'été un abri assez épais pour qu'il puisse y déposer ses œufs.

Les montagnes de Qualoën ne sont pas sans im-

portance, puisqu'elles s'élèvent de deux à trois mille pieds. Celle de Tyvefield, qui domine Hammerfest n'a que douze cent cinquante-un pieds, et la chaîne opposée derrière Fuglenaes est plus basse encore. Pour qui réside en Finmark un bateau est une chose indispensable, et je m'en procurai un fabriqué à Alten. Les bateaux d'Alten sont renommés dans tout le Finmark pour leur solidité et la beauté de leur construction. Le mien avait environ douze pieds de long, et se terminait en pointe à la poupe et à la proue; et comme il était fait de planches de sapin extrêmement minces, il était si léger que je pouvais le tirer seul de l'eau. Si je voulais aller à la chasse, à la pêche, ou faire des visites de l'autre côté de l'eau, mon bateau était toujours prêt sous mes fenêtres? Les bateaux ordinaires de Finmark sont sans gouvernail; c'est un rameur assis à la poupe et que l'on nomme *hovedsmand* qui dirige au moyen de ses avirons.

La baie de Hammerfest, qui est assez vaste pour contenir à peu près toute la marine anglaise, est bien abritée par les montagnes qui l'entourent, excepté au sud-sud-ouest et à l'est-sud-ouest. Quand les vents soufflent fort, les vaisseaux peuvent toujours se tenir en sûreté près du rivage de Fuglenaes où l'ancrage est le meilleur. Le port de Hammerfest, bien que petit, est le plus sûr peut-être qu'il y ait au monde.

Les eaux de la baie qui atteignent graduellement une profondeur de vingt brasses possèdent toute la transparence qui rend si remarquable l'océan septentrional. Le passage de Fuglenaes à Hammerfest était sous ce point de vue très intéressant par un temps calme. A quelques pieds au-dessous du bateau, des bancs de *smaa torsk* (jeune morue) happaient avidement l'hameçon qui pendait. La profondeur moyenne était en général occupée par la grande *sey* (*gadus larbonarius*). Enfin, au fond, l'immense plie s'étalait sur le sable blanc, ou bien on y voyait des crabes de toutes les nuances et de toutes les grosseurs, les uns étant d'un vert tendre, les autres rougeâtres, beaucoup d'un pourpre foncé. Mais le sable blanc était surtout couvert d'étoiles de mer (*asteriæ*) qui étendaient leurs rayons. On y voyait très peu de coquillages, car les testacés sont rares sur les côtes septentrionales. La chair de la plie, connue sous le nom de *queite*, est très estimée et passe pour avoir une grande délicatesse; elle est ferme, d'un beau blanc et répand une odeur excellente.

Les habitans sont très gais, et souvent ils venaient passer la soirée avec moi : alors le punch circulait abondamment, car le vin est presque inconnu en Finmark : on y boit en outre des liqueurs domestiques parfaites que les femmes préparent, non pour en goûter, car lors de ces parties elles n'entrent que par hasard et pour verser à boire. Ces

débauches commencent en été à six heures, et à quatre en hiver, pour ne finir qu'à minuit. Chacun apporte sa pipe, et bientôt la chambre est remplie d'une fumée si épaisse qu'il est difficile de se reconnaître. On joue même au whist la pipe à la bouche. Enfin le maître de la maison porte le premier toast qui est *gommel Norge* (la vieille Norwége), et l'on entonne le chant national suivant:

« Si j'habite sur les hautes montagnes où le Lapon, sur ses patins, chasse à coups de fusil le renne, là où une fontaine murmure et où le ptarmigan bat des ailes dans la bruyère, avec mon chant j'attire tous les tricors cachés dans les fentes des rocs, et qui me rendent heureux et riche pour payer mon vin et ma dépense. La cime du rocher qui porte le pin est la ville libre des âmes joyeuses; le bruit du monde au-dessous n'arrive point à ma demeure couronnée de nuages.

« Si je demeure dans la verte vallée où une rivière serpente lentement à travers de riches prairies, où mon salon est une chaumière de feuillages et où les produits de la terre me suffisent, où les agneaux bondissent et où mugissent les bœufs; là je me ris cordialement des vanités de la mode et de l'intérêt de l'argent qui accroît les richesses. De mon paisible et humble vallon, je vois tomber beaucoup de puissans, je m'assieds en sûreté sur mon siége de gazon, et je vide mon verre à l'amitié.

« Si je vis près de la plage dépouillée, sur un roc où abondent les œufs, au milieu des vagues tournoyantes où des oiseaux aquatiques poursuivent le hareng et la sardine; là, si je charge de poisson mon bateau au point qu'il menace de couler, je suis heureux, riche et content. Que l'avare se plaigne à son gré, un plat suffit à la table de qui est content. Que le poisson nage long-temps, c'est là le toast pour lequel je prends mon verre.

« Chantons la montagne, la vallée et le rivage; l'or vient des rochers, le pain des vallées, le poisson de l'Océan. Que les forts boivent de l'eau, remplissez de vin vos verres. La Norwége n'est pas un désert: buvons à nos vallées, à nos côtes, à nos montagnes! »

On prend ordinairement le thé au commencement de ces soirées, et trois heures après environ on sert le *mellem mad* (le repas du milieu); c'est tout simplement une sorte d'ambigu que l'on apporte sur un plateau, et que l'on fait circuler. Il se compose d'eau-de-vie, de saumon fumé ou de plie avec des *sandwiches* faits de tranches minces de saucisson. A dix heures environ on annonce l'*aftens mad* (souper) pour lequel on passe dans une chambre voisine, et qui consiste presque toujours en un grand plat de poisson bouilli, accompagné en été d'un *reen stek*, morceau de gibier de renne rôti, que l'on mange avec des conserves de *möltebœr-*

(mûre de haies), et différentes autres conserves. Après le souper le punch recommence jusqu'à minuit : quelquefois on introduit les dames et un violon, et l'on danse ou l'on valse sans que la pipe cesse un instant de brûler.

En voyant cette réunion du beau sexe, personne ne croirait que ces femmes ont passé toute leur vie dans cette île reculée et morne de Qualoën. On a peine à se figurer, d'après l'aisance de leurs manières et leur costume, qu'elles habitent un pays qui est de quelques degrés au-delà du cercle polaire. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans les dames de Hammerfest, c'était l'extrême beauté de leurs cheveux, blonds en général et très abondans. Le goût de leurs coiffures aurait fait honte à beaucoup d'artistes de nos métropoles.

Le Finmark étant relégué si loin du monde, et si dépendant des manufactures des autres pays, on pourrait croire que le vêtement des femmes n'y est pas très élégant. Il n'en est point ainsi. Nul, en les voyant dans la salle de bal, ne pourrait croire que ce sont les femmes et les sœurs de ces hommes aux manières communes qui fument près d'elles. Elles doivent les étoffes de leurs toilettes à l'Angleterre et à la ville de Brême : quant à l'exécution, leur goût en fait les frais. M. Crowe apporte annuellement à Fuglenaes les articles de joaillerie et de parures qui deux mois auparavant étaient ex-

posés dans les magasins à la mode de Londres, et, pour les acquérir, il n'est pas besoin d'argent. M. Crowe ne demande en échange que le produit de l'Océan. Deux barils de dégoûtante huile de poisson paraissent aux femmes du pays un bien pauvre équivalent pour une montre ou une chaîne et des boucles d'oreille; ce collier ou cette broche leur paraissent donnés, quand elles l'ont obtenu pour dix *vogs* de stockfisch.

Lapons; pourquoi ils fuient les forêts pendant l'été. Leurs tentes. Leurs costumes. Caractère. Taille. Troupeaux de rennes. Lait. Cuisine.

On peut regarder le Lapon du Finmark comme le plus pur échantillon de cette race singulière. La stérilité naturelle de ses rocs le mettra toujours à l'abri d'attaques contre sa liberté. L'aridité de ses montagnes ne présente aucune chance séduisante à l'agriculture, et il est probable qu'à la fin des siècles le Lapon se retrouvera toujours ce qu'il est, un être rude et grossier, doué d'un dégoût inné pour la gêne de la vie civilisée, et fortement empreint de ces idées d'indépendance que lui ont données dès le berceau les solitudes de ses montagnes.

Dans toutes les parties de la Laponie suédoise ou russe il se trouve une classe nombreuse de pauvres Lapons, *skoys lappar* (Lapons des bois), qui habitent presque tous les districts forestiers, et dont les

troupeaux de rennes sont trop faibles pour les faire vivre dans la montagne. Pendant l'été ils habitent sous des tentes; mais quand approche l'hiver ils se font une habitation plus solide avec des mottes de terre gazonnée, et qui ressemble assez aux *gammes* des Lapons de la côte. Pendant cette dernière saison ils sont donc stationnaires, se nourrissant en partie de leurs rennes, mais surtout, de gibier qu'ils se procurent très facilement car il abonde et ils sont habiles tireurs.

Le Lapon de cette espèce est inconnue dans la Laponie norwégienne, dont le pays est montueux et possède à peine quelques forêts. Les Lapons de Finmark peuvent s'y diviser en deux classes, le Lapon pêcheur ou de la côte, et le Lapon à rennes ou le Lapon montagnard errant l'hiver comme l'été, qui n'a d'autre abri que sa tente, et dont l'aspect et les manières sont un fidèle tableau de toute la race.

La vie du Lapon errant est en été si distincte de celle qu'il mène en hiver, et dans les deux saisons son costume, sa nourriture, tout diffère si essentiellement que je ne parlerai en ce moment que de ce qu'il est en été. L'île des Baleines, pendant les mois de cette saison, voit toujours arriver trois ou quatre familles de Lapons montagnards (*field finner*) avec leurs troupeaux de rennes. Les causes qui engagent et contraignent même ces

gens à entreprendre leurs longues et pénibles émigrations tous les ans des parties intérieures du pays à ses côtes sont très puissantes. Il est bien connu, d'après les rapports des voyageurs qui ont en été visité la Laponie, que les terres de l'intérieur, les forêts immenses surtout, sont tellement infestées de diverses espèces de cousins et d'autres insectes, qu'il n'est pas un animal qui puisse échapper à leurs incessantes persécutions. On allume de grands feux, dans la fumée desquels les bestiaux se tiennent la tête, afin d'échapper aux attaques de leurs ennemis. Les naturels eux-mêmes sont forcés de se barbouiller la face de goudron, qui est le seul préservatif contre leurs piqûres. Toutefois, il n'est pas d'être qui souffre plus que le renne de la grande espèce de taon (*œstrus tarandi*) qui ne se borne pas à lancer dans la peau son aiguillon, mais encore dépose ses œufs dans la blessure. Le pauvre animal est ainsi tourmenté à un tel point que le Lapon, s'il restait dans les forêts pendant les mois de juin, de juillet et d'août, risquerait de perdre la plus grande partie de son troupeau, tant par maladie que parce que ces animaux s'enfuiraient pour échapper aux taons. C'est pourquoi le Lapon quitte les forêts pour les montagnes qui dominent la Laponie et la Norwége, et sur les sommets élevés desquelles le vent frais de la mer est contraire à l'existence de ces incommodes insectes. Il s'en trouve bien sur la

côte, mais ils y sont bien moins nombreux et ne quittent pas les vallées.

Il est encore d'autres raisons qui attirent le Lapon sur les rivages. Il vient échanger contre du gros drap, de la farine, de la poudre et du tabac, les peaux et les plumes qui lui sont restées de la chasse. Il faut ajouter qu'il est absolument nécessaire à l'existence du renne qu'il boive au moins une fois en été de l'eau salée. Il paraît, en effet, que dès que les troupeaux arrivent de l'intérieur des terres, ils se précipitent sur la plage et boivent avidement l'eau de mer, mais pour une fois seulement. On dit que ce breuvage a la vertu de détruire les larves du taon qui a déposé ses œufs dans leur peau.

Le Lapon commence son émigration annuelle dans les premiers jours de juin. A cette époque la terre est ordinairement délivrée de la neige; il ne voyage donc plus en traîneau. C'est pourquoi il laisse tous ses meubles d'hiver dans un magasin que possède presque tout Lapon près de son église. La distance qu'il lui faut parcourir pour gagner la côte varie de un à deux ou trois cent milles en choisissant sa demeure d'été. Le Lapon a pour objet principal la santé et le bien-être de son troupeau, dont son existence dépend, et ses aises ne sont que des considérations très secondaires. Les îles qui abondent sur les côtes occidentales de la Norwége et de

la Laponie sont toujours préférées, tant à cause de la fraîcheur qui y est plus grande que parce que les rennes y sont moins exposés aux attaques des loups et des ours. Le Lapon trouve de son côté un avantage très grand à habiter les îles qui présentent de bons ports et des stations de pêche commodes, où le poisson abonde dans les nombreux *fiords* et dans les canaux étroits qui les séparent. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer comment les rochers qui s'élèvent au large de la côte sont presque tous habités, tandis que la terre ferme est à peu près déserte, hormis sur le bord des *fiords* (baies).

Le ménage et l'économie domestique des Lapons sont simples à l'excès. La tente (*lawo*), que l'on dresse toujours près du bord de quelque lac, n'est guère plus qu'un lambeau d'une grosse étoffe de laine connue dans le nord sous le nom de *wadmal*, et que fabriquent les Lapons de la côte. Cette étoffe, portée par une perche de bouleau qui se divise en plusieurs branches, est leur seule demeure. C'est sous cet abri sans consistance que le Lapon montagnard du Finmark endure son long et rude hiver dans l'intérieur des terres, quand le thermomètre monte rarement jusqu'à zéro et que le vent perçant pénètre sans difficulté à travers ce frêle obstacle. La hauteur de cette tente est de six pieds environ, et la circonférence à l'intérieur excède rarement quinze ou dix-huit pieds. Le Lapon, dans

cet espace restreint, réussit à s'entasser avec sa femme, ses enfans et très souvent une seconde famille qui appartient à celui qui lui est associé dans la propriété du troupeau; encore faut-il que les coins restent libres pour les ustensiles de ménage, les tasses, les pots de fer, les cuillers, les boîtes de bois et autres objets. S'il trouve encore de la place libre, les chiens, gardiens fidèles du troupeau, et que j'ai vus quelquefois au nombre de vingt en prennent possession, et plusieurs dorment à leur aise sur le corps de leurs maîtres. Au centre est le feu entouré de quelques grandes pierres. Une partie de la fumée sort par un trou au sommet de la tente, mais le reste se répand en un nuage épais qui est si douloureux pour les yeux d'un étranger que le plus violent degré de froid que j'aie éprouvé m'a paru plus supportable.

Près de l'issue pratiquée au sommet de la tente pour la fumée, et par conséquent au-dessus du feu, est suspendue une espèce de râtelier dans lequel on met les fromages pour qu'ils sèchent plus vite, but que l'on atteint à merveille, grâce à la chaleur et à la fumée. L'intérieur de la tente est ordinairement jonché de petites branches de bouleau garnies de leurs feuilles, que recouvrent des peaux de rennes qui dans toutes les saisons servent de lit au Lapon. On n'entre dans la tente que par une petite ouverture d'un côté, fermée par une sorte

de patte que l'on tire pour entrer et qui retombe d'elle-même. Cet expédient empêche assez bien l'air extérieur d'y arriver. Les tentes de montagnes que j'ai vues en Laponie ne manquent jamais d'une resserre ou espèce d'office qui y tient. La construction de cette annexe est tout aussi simple que celle de la tente. C'est là, sur des tablettes, que le Lapon dépose son magasin de fromage sec.

Les montagnards de Finmark sont pour la plupart sauvages, tant de mœurs que d'aspect. On observe en eux un esprit hautain d'indépendance, qui n'existe point dans les Lapons qui habitent les plaines de la Laponie russe ou les côtes septentrionales. Ils ont le caractère morose et bourru, tant qu'un cadeau ne vient pas le tempérer, et l'hospitalité, qui est si remarquable chez presque tous les peuples non civilisés, n'est pas aussi sensible en eux, tant elle est voilée par leur naturel soupçonneux; mais, comme l'a dit un voyageur, les Lapons ne sont point des Arabes. Là où les sapins et les bouleaux ne peuvent venir, la nature de l'homme est également incomplète. Il succombe dans la lutte avec la nécessité et le climat. On développe les meilleurs sentimens du Lapon avec de l'eau-de-vie, et de même que dans l'Orient une visite s'annonce par des présens, de même ici le verre d'eau-de-vie calme seul les dispositions malveillantes.

Le costume des *Fieldfinner* (montagnards lapons)

ne diffère pas essentiellement de celui que portent les autres tribus qui errent dans les différentes parties de la Laponie. Toutefois pendant les mois de juillet, août et septembre, et les deux premiers seuls peuvent passer pour été, la chaleur de la température les force de substituer au paesk de peau de renne un manteau court de drap de wadmal blanc ou foncé. Un large ceinturon de cuir l'attache au milieu du corps et porte un couteau; le *gappe* ou manteau d'été descend juste au-dessous des genoux, et au-dessous passent des pantalons faits ordinairement de peaux minces de jeunes rennes. Ces pantalons tombent jusqu'aux chevilles où ils rejoignent les *komagers*, sorte de socques de cuir attachés au bas du pantalon par une longue bande de laine pareille à une jarretière. La tête est coiffée d'un bonnet de laine bas et plat, nommé *gappier*, retroussé de tous les côtés et bordé d'une large fourrure fine de renne.

L'habillement des femmes est comme celui des hommes, à peu près semblable à celui des Laponnes de la côte. On peut aussi rencontrer en été des Lapons des deux sexes vêtus de peaux; mais ce sont alors de légères peaux de faons qui sont à peu près aussi fraîches que le wadmal : on ne porte point de chemise sous ces peaux, car la toile est chose inconnue aux Lapons ainsi que les bas. Ils mettent tout uniment leurs pieds nus dans le *komager*,

après l'avoir rempli d'une herbe molle séchée, nommée *sena*. Les pantalons des hommes et ceux des femmes ont des noms distincts. Les premiers se nomment *beltuk* et les autres *bousak*.

En général, on ne peut parler des Lapons que comme d'une race d'hommes en diminutif. Il est cependant remarquable que le Lapon du Finmark n'est point aussi petit, à beaucoup près, que les Lapons russes et suédois. Ce fait ne peut être attribué qu'à l'air fortifiant et fécondant des montagnes. La taille ordinaire du Lapon montagnard est de cinq pieds (anglais) à cinq pieds deux pouces : il est rare d'en voir de plus grands, et quand cela arrive on peut soupçonner en eux un mélange de sang finlandais ou norwégien.

Les traits caractéristiques de la race sont les yeux petits et éloignés, les pommettes hautes, la bouche large et le menton pointu avec peu ou point de barbe. Leur chevelure est ordinairement brune ou noire, et je ne me rappelle point avoir vu de cheveux tout-à-fait blonds dans les montagnes, ce qui est très fréquent sur la côte. Ils sont bien faits, et leur organisation ossue et musculeuse annonce une force plus grande que ne ferait supposer leur petite stature. Leur genre de vie les rend actifs et capables de supporter des privations et des fatigues incroyables. Quant à l'agilité extraordinaire qu'on leur attribue, je n'en ai jamais vu de preuves, et

d'après les témoignages que j'ai recueillis, je ne suis pas porté à croire qu'ils en soient doués. Ils ont la main et le pied d'une petitesse remarquable, et c'est le trait saillant de plusieurs autres tribus du nord. La voix du Lapon est faible et grêle, et les sons qu'elle produit ont un effet criard sur l'oreille d'un étranger.

D'après ce que j'avais lu relativement à ce peuple, je m'attendais à le voir uniformément basané. Ce n'est point le cas, et je pense que leur teint n'est point foncé, en général, mais que la fumée, la saleté continuelle où ils vivent, et leur constante exposition au grand air en toutes saisons peuvent être considérées comme les vraies causes de leur teint sombre. Quelques nuits passées dans la fumée m'avaient donné le teint de quelqu'un qui avait été brûlé par le soleil. Le froid extrême produit en beaucoup de cas le même effet que l'extrême chaleur. C'est là, j'imagine, la cause de la différence qui existe entre les Lapons qui habitent les montagnes et ceux qui ne quittent point la côte : ces derniers sont, en général, aussi blancs que les Norwégiens.

Le Lapon est nomade par nature et par nécessité; sa subsistance dépendant entièrement de ses rennes, il est leur esclave, et ses mœurs se modifient suivant le besoin de son troupeau : chaque troupeau se compose de trois à cinq cents bêtes : avec ce nombre un Lapon peut vivre dans l'aisance, mais

s'il n'en a que cinquante, il n'est plus indépendant, c'est-à-dire capable de former un établissement séparé, et force lui est de joindre son petit troupeau à celui de quelque Lapon plus riche dont il devient en quelque sorte le serviteur. Il arrive aussi très souvent que si, par suite de maladies ou d'autres accidens, le troupeau d'un Lapon est réduit à ce petit nombre, il donne en charge à un autre ce qui lui reste et va à la côte se mettre au service d'un marchand norwégien ou pêcher pour gagner de quoi remonter son troupeau. Dès qu'il a atteint ce but, il retourne bien vite dans la montagne.

Un Lapon qui a mille rennes est regardé comme un homme riche, et il n'est pas rare de voir des troupeaux de quinze cents à deux mille en la possession du même individu.

Il n'est pas de peuple qui dans le cours de sa vie soit soumis à des vicissitudes plus tranchées; il voit dans ses courses les plus magnifiques et les plus variés des paysages, la nature dans son appareil le plus riant et le plus sombre : son existence est une alternative d'inaction et de grande fatigue corporelle, de faim et d'abondance. Les quantités qu'il dévore quand il peut l'assouvir en liberté sont surprenantes : il diffère peu en ce point de l'animal des forêts ; car il mange assez pour pouvoir supporter pendant quelques jours une disette subite.

La nourriture du Lapon, durant l'été, est chétive et frugale. Il ne vit plus alors de sa chair favorite, de la venaison de rennes, qui est le luxe de l'hiver : il ne songe en été qu'à accroître son troupeau et à prévenir les nécessités futures. Il se contente alors de lait, et encore est-ce de ce qui reste après la fabrication de ses fromages. Ensuite, vers la fin de l'été, qui est la seule saison où l'on traie les rennes, il met de côté un peu de lait pour le faire geler, et cette préparation est autant pour l'usage de sa famille que pour le commerce qui le considère comme une chose exquise.

Le lait est parfait et a un excellent parfum d'aromates qui est dû probablement à l'espèce d'herbes que l'animal broute en été. Il a la couleur et la consistance d'une très bonne crème, et c'est au point que, bien qu'il soit d'un goût délicieux, il est très difficile et très malsain d'en boire au-delà d'une petite quantité ; il est alors fort singulier que ce fromage soit mauvais, néanmoins les Lapons le prisent et le mangent cru ou grillé. Quand il est sur le feu, pour cette dernière préparation il en sort une huile pure et riche, qui est très efficace pour dégeler une partie du corps saisie par le froid ; et l'on y a recours quand on n'a pas réussi en y frottant de la neige. Quant au beurre, si le Lapon en fabrique, ce n'est que par petites quantités. Comme le pain est inconnu chez eux, le beurre leur serait

de peu d'utilité. Celui que l'on fait avec le lait de rennes est, m'a-t-on dit, d'une blancheur remarquable.

Quelquefois le Lapon varie ses mets en mêlant au petit-lait différentes espèces de baies sauvages, telles que les mûres de ronce que l'on fait d'abord réduire à la consistance de bouillie. Il mange de ce plat avec une avidité étonnante. Il aime aussi beaucoup les racines de l'angélique dont le goût n'est, certes, pas très agréable; mais il la regarde comme très antiscorbutique, et je partage l'opinion de ces gens. Le sang de renne leur est aussi très utile pour beaucoup d'assaisonnemens.

On peut supposer, d'après la vie que mène le Lapon, que les maladies auxquelles il est exposé sont peu nombreuses.

Phosphorescence de la mer polaire. Lapons à Fuglenaes. Costumes Approches de l'hiver. Départ des Lapons. Détails sur les rennes. Familles de Lapons. Accouchemens. Éducation des enfans.

J'étais alors suffisamment établi, et mon hôte était *giestgiver* (marchand); la maison que j'occupais était dans le Giestgiver-Gaard de Hammerfest, mais elle était plus connue sous le nom de *Maison-Rouge*. Mes matinées se passaient à chasser, à me promener sur l'eau ou à parcourir les montagnes qui dominent Fuglenaes; et dans l'après-midi j'allais invariablement à Hammerfest où mon temps se

passait en visites; puis le soir, après le souper, qui était rarement fini avant onze heures, je retournais avec mes hôtes en bateau. Le soleil disparaissant rapidement de jour en jour, il faisait alors à cette heure assez sombre pour que je visse les eaux lumineuses de l'océan septentrional. Il est peu de navigateurs qui n'aient été les témoins de ce beau phénomène, mais c'est dans les latitudes élevées qu'il acquiert le plus grand éclat, par l'effet du nombre de méduses et d'autres animaux marins extrêmement petits que contient l'eau, et que l'on suppose être la cause de ces lueurs phosphoriques. Il semblait souvent que notre bateau fendît une mer de feu, et à chaque coup de rame une flamme pâle et ondoyante s'élevait à l'entour et durait quelques secondes. Notre passage était ainsi tracé à quelque distance, et cet effet était si singulier et si beau que je ne regrettais point le soleil, qui, en disparaissant, me permettait de voir une si belle chose.

Les Lapons venaient souvent à Fuglenaes acheter quelques denrées chez M. Crowe, et me rendaient ensuite des visites de curiosité. Je vis, entre autres, une femme qui était vêtue de son costume serré de peau de mouton ayant la laine à l'intérieur. Cet habillement était bien fait, et comme la femme était petite, le vêtement était agréable, bordé comme il l'était aux manches et au collet de four-

rure de renne foncée. Le bonnet était entouré d'un ruban qui n'était pas sans grâce, et cette coiffure était de drap écarlate dans le haut, et le bas se composait de cotonnade bordée de grosse dentelle, le tout de manufacture anglaise.

Le goût de ces peuples pour tout ce qui est voyant se montre dans leur costume toujours pittoresque à cause des couleurs variées qui s'y combinent. Je ne parle ici que du vêtement d'été, car celui de l'hiver est plus monotone, et se compose du *pæsk* ou manteau serré de fourrure de rennes, ou, ce qui est le plus ordinaire, du *mouadda,* ou habit de peau de mouton. En été la couleur ordinaire de son *koften,* ou costume de tous les jours, est le blanc avec diverses bordures de drap bleu et rouge au bas et aux manches; mais celui du dimanche est plus gai, et l'étoffe légère est ordinairement brodée avec richesse en couleurs variées au collet et aux manches. On voit dans quelques parties de la Laponie des koftens de drap noir, et l'on m'a dit que les riches Lapons à rennes en portent quelquefois d'écarlate, quand ils ont l'occasion de s'approvisionner de ce drap chez les marchands de la côte. C'est là, en effet, leur couleur de prédilection.

Outre le koften, un article de nécessité et de luxe dans leur costume est le ceinturon qui, tout en servant à attacher le vêtement, porte leur tabac,

leur couteau, etc. : c'est ordinairement une simple bande de cuir fort ; mais tout Lapon qui le peut en a un autre pour le jour de fête, et celui-là est orné richement, puisqu'il est entièrement couvert de petits carrés d'argent massif. Un ceinturon de cette nature passe souvent de père en fils pendant plusieurs générations. Les Lapons sont aussi passionnés pour d'autres ornemens d'argent, tels que des boutons qu'ils suspendent au-devant de leurs koftens.

On doit supposer que les femmes ne sont point en arrière sur l'article de la parure, et les rubans des plus vives couleurs sont en particulier prodigués autour des bonnets ; puis, pour les mariages, la fiancée en porte toujours qui flottent derrière elle. Les deux sexes ont ordinairement une grosse bague massive d'argent.

La vue que j'avais de ma chambre et qui jusqu'alors n'avait pas été désagréable, devint, quand arriva septembre, d'une nature fort peu engageante et donna une idée de ce que l'île de Qualoën serait quand l'hiver qui me paraissait venir vite serait dans son fort. Les montagnes qui dominent Hammerfest étaient à peu près voilées d'épais brouillards qui descendaient à moitié sur leurs flancs, et le haut du sommet du Tyvefield était quelquefois invisible. De loin à autre le ciel s'éclaircissait, et je pouvais voir les teintes de l'automne varier

le front de la montagne. La couleur dorée qu'avait prise le bouleau nain, éclairée par les rayons passagers du soleil couchant, donnait, même à ces arides régions, un air de touchante mélancolie et une beauté fugitive que bientôt allaient effacer les coups de vent de l'hiver.

L'activité croissante dans la baie, l'arrivée continuelle des Lapons de la côte avec leurs bateaux chargés de poissons pour les échanger contre la farine de Russie, et la précipitation avec laquelle ces derniers complétaient leurs petites cargaisons afin de quitter au plus tôt la côte et de doubler le cap Nord avant le commencement de la mauvaise saison, tout annonçait la rapide approche de l'hiver. Bientôt, en effet, tous les Russes étaient partis.

Dans la première semaine de septembre les oiseaux de rivage que j'avais observés du côté de Fuglenaes partirent aussi. Je n'avais pas vu d'hirondelles depuis que j'étais en Finmark, et en effet cet oiseau ne s'y montre pas tous les étés. On pense cependant qu'il n'émigre pas, mais qu'à l'approche de l'hiver il se retire dans les trous des rochers ou des bancs de sable, et y reste dans un état d'engourdissement jusqu'au retour du temps chaud.

Septembre avait commencé avec du froid, de la pluie et des brouillards qui chassent les vents d'ouest et qui assombrissent si souvent les côtes septentrio-

nales. Le temps était d'une rigueur excessive, et les planches ébranlées de la Maison-Rouge tremblaient au souffle du vent des montagnes. J'avais un poêle; mais il était à peu près inutile à cause de la rareté du combustible. Comme la maison de M. Honning que j'habitais ne me paraissait pas construite de manière à résister aux attaques d'un hiver du 70e degré de latitude, je me déterminai à passer le plus tôt possible de Fuglenaes à Hammerfest dont les maisons sont mieux bâties et abritées par les montagnes.

Le 7 septembre eut lieu la grande éclipse de soleil; à cette époque le vent du nord ayant prévalu emporta les brouillards qui voilaient tout: je pus donc reprendre mes excursions par eau, et mon hôte s'étant rendu sur le rocher de Hojoën pour y convertir sa chétive végétation en fourrages, j'allai lui rendre visite. Prenant mon Suédois pour m'aider à ramer, nous partîmes dans l'après-midi. La vue de toute la ligne d'îles et de la côte de Soroë à Fuglenaes est très curieuse à cause des singulières anfractuosités et des escarpemens de montagnes dont quelques-unes conservent leur neige toute l'année. De ce point, Seyland, Soroë et Qualoën paraissent former un large cercle non interrompu, au milieu duquel l'île haute de Hojoën élève ses précipices noirs et brisés.

La circonférence de Soroë (l'île du sud) qui est

la plus grande île du Finmark, excède probablement de beaucoup cent milles. Elle est habitée seulement par quelques Norwégiens et Lapons de la côte, les premiers ayant pour résidence principale Hatvig. Les derniers, qui vivent sur les bords des nombreux et profonds fiords, possèdent environ deux cents rennes, et les Lapons de la côte jouissent rarement de la propriété d'un troupeau. Ces rennes ne sont pas privés comme ceux des montagnes, mais ils courent en liberté dans l'île, et leurs possesseurs n'en tirent d'autre profit que leur chair quand ils peuvent les tuer d'un coup de fusil. Ils les réunissent cependant une fois par an dans un enclos afin de marquer les jeunes, et la marque se place à l'oreille.

Toute la côte ouest de Soroë est inhabitée, à cause des attaques de l'Océan qui y roule sans cesse avec fureur et auquel elle est exposée sans aucun abri; car ce n'est que précipices et hautes montagnes qui renferment des vallées, où l'été la végétation abonde cependant et que les troupeaux seuls fréquentent.

Avant que l'automne finît, les Lapons partirent pour retourner à leurs quartiers d'hiver, et nous achetâmes d'eux un renne qu'ils voulurent tuer de leurs propres mains, car ils ne laissent jamais ce soin aux étrangers.

Le renne paraît être une exception à l'idée reçue

que la création animale va toujours se rapetissant à mesure qu'elle approche du pôle; car la taille du renne me frappa comme moindre lors de mon retour au sud. Les rennes que je vis près de Tornéo et ceux que je rencontrai au-delà me convainquirent de la vérité de l'observation qui m'avait été faite. En effet, plus ils sont au Nord, plus grands ils sont. On m'a de plus assuré que ceux du Spitzberg dépassent de beaucoup la taille de ceux du Finmark.

Dans quelques parties de la Laponie, mais jamais dans le Finmark, le renne sert au labourage, ou en hiver à traîner le fourrage et le foin. Il n'est, en aucune manière, aussi gracieux et aussi élégant que les autres espèces du genre daim, à cause de la grosseur et de la brièveté de son cou. Les os de ses cuisses et de tout le système sont très forts et annoncent un animal destiné par la Providence aux rudes travaux. Ses sabots sont parfaitement adaptés au pays; au lieu d'être étroits et pointus comme ceux du chevreuil ou du daim, ils sont larges, plats et évasés, et quand il pose les pieds sur la terre, il a la faculté de les contracter ou de les étendre selon la nature et la surface sur laquelle il marche. Quand la neige est sur le sol mais ramollie, la largeur des sabots qu'il dilate égale presque celle des sabots d'un cheval, lui présentant ainsi plus de soutien et l'empêchant d'enfoncer trop avant.

Le bruit ou l'espèce de claquement qu'on entend

quand l'animal marche est l'effet de la contraction des sabots quand le pied s'élève de terre. Ce bruit est peut-être d'un assez grand avantage pour rallier le troupeau quand il s'est dispersé.

Il n'est probablement aucun animal qui ait un vêtement aussi épais que le renne, car rien ne peut être comparé à sa peau pour résister au froid; son pelage est si touffu qu'il est à peine possible de séparer les poils de manière à laisser voir la peau. A la partie inférieure du cou pend une épaisse touffe de poils longs, qui sont un surcroît de vêtement pour cette partie du corps.

Le renne est beaucoup plus foncé en été qu'en hiver. Il atteint l'âge de quatorze ou quinze ans; mais s'il vit au-delà, il ne peut plus rendre de services, et l'on peut estimer la durée moyenne de la vie d'un renne à dix années.

L'été il a pour nourriture, outre la mousse, beaucoup d'herbes qui couvrent les montagnes, et la feuillée du bouleau et du saule; mais l'hiver il n'a que différens lichens tous très nourrissans.

En parlant ci-dessus des ennemis auxquels le renne est exposé, j'ai omis de citer la *furia infernalis* qui, ainsi que le dit Linnée, habite les vastes plaines marécageuses de la Bothnie et de la Finlande; c'est une espèce de ver, de l'épaisseur d'un cheveu, qui grimpe sur les arbustes et les hautes herbes, et qui étant emporté par le vent pénètre subitement

dans les parties exposées des corps de l'homme et des animaux si elles ne sont pas dans une situation perpendiculaire. Il se loge avec une rapidité effrayante sous la peau, où il ne laisse qu'un petit point noir pour montrer le lieu de son passage. C'est là bientôt le centre de douleurs atroces, d'inflammation, de gangrène locale, et la mort arrive au bout de quelques heures si l'extraction n'a pu être faite immédiatement. En 1823 les Lapons perdirent, m'a-t-on dit, par suite de pareilles piqûres, plus de cinq mille rennes, et les loups et autres animaux qui mangèrent ces corps morts prirent l'infection et moururent avec les mêmes symptômes. Une jeune fille qui tondait un mouton mort de l'attaque de la *furia* se sentit tout à coup une douleur dans un doigt et y vit une piqûre. Par bonheur son maître était présent, et il ne lui sauva la vie qu'en lui coupant sur-le-champ le doigt.

Il n'est pas d'animal qui souffre plus de la chaleur que le renne : quand la température est chaude et monte quelquefois, même au cap Nord, à 90 degrés de Fahrenheit, on les trouve toujours sur la cime des montagnes, cherchant les lieux où la neige a pu se conserver et présentant le nez à la moindre brise qui s'élève. Même après la mort, la peau de l'animal est singulièrement affectée par la chaleur, et dans un lieu chaud et fermé à l'air extérieur, elle perd son poil.

Le Lapon montagnard dans ses transactions avec les marchands veut toujours être payé en argent; c'est ainsi qu'il amasse graduellement une grande quantité de dollars, qu'il regarde avec d'autant plus de plaisir que c'est un bien plus solide que le papier, et qu'il connaît très bien la valeur intrinsèque du métal. Comme il a vraiment peu de besoins, il acquiert bientôt une somme très considérable en numéraire; il la regarde avec un plaisir d'enfant et l'enterre ordinairement auprès de sa tente : lui seul connaît cette cachette; sa femme même l'ignore, et il arrive souvent que quand sa vie nomade l'a tenu long-temps éloigné de son trésor, il oublie le lieu où il est et le perd ainsi pour toujours.

On peut bien supposer que les revenus de la couronne ne reçoivent pas grand accroissement des contributions des Lapons. Cependant tout homme qui a quelques moyens d'existence paie un tribut annuel de 24 skillings, qui peut être considéré comme une simple allégeance. Le Lapon contribuable est en outre dans l'obligation de faire présent d'un jambon et d'une langue de renne au juge (sorenscriver). Quant au prêtre, il a droit à un demi-renne, à une paire de gants, neuf livres de suif et à un fromage. Cette donation se nomme *ritterbil*. Les Lapons de la côte l'acquittent en poisson.

On voit rarement un Lapon père d'une nombreuse famille, et il n'a jamais au-delà de trois ou quatre enfans. Bien qu'en ce qui touche la création brute, la faculté de multiplier l'espèce ne paraisse nullement affectée par le voisinage du pôle, il en est autrement pour la race humaine. Les Laponnes savent à peine ce que c'est qu'une sage-femme, et leur rude genre de vie leur rend cette assistance inutile. La nature opère souvent sans aucune aide, et deux ou trois jours après leur accouchement, elles sortent et s'exposent avec le nouveau-né à la fatigue de suivre le troupeau. Si dans leurs douleurs les femmes ont besoin de secours, les maris s'en acquittent et emploient, m'a-t-on dit, pour hâter la délivrance, le singulier moyen de les secouer.

Je n'ai pas été témoin de la cérémonie de frotter l'enfant avec de la neige, et je suis porté à reléguer cette assertion avec les autres contes plus extravagans encore qui ont été débités sur cette race. Le berceau (*jaetken*) peut passer pour une curiosité; et sa commodité, aussi bien que la sécurité qu'il donne, devraient le faire imiter. Il a à peu près la forme d'un traîneau, le bas étant découvert et le haut protégé par une couverture arrondie qui garantit la tête de l'enfant. Cette couverture est faite de cuir, et tout le reste du berceau est de bois couvert de cuir également. Avant d'y placer

l'enfant, on le remplit bien de mousse tendre qui fait un matelas très doux et bien élastique : on couvre souvent la mousse de la peau d'un jeune faon.

Quand la mère veut prendre son enfant avec elle, elle l'attache à son dos dans son berceau, et sa tête passe au-dessus des épaules de la mère. Ce poids très faible la gêne à peine, et comme ses mains restent libres, rien ne l'empêche de se livrer aux soins des troupeaux et aux autres occupations. Si la famille s'éloigne pour quelque temps et laisse l'enfant derrière, on rabat l'étoffe qui est attachée à la tête du berceau, pour garantir l'enfant de la chaleur du soleil ou des persécutions des cousins; et, si c'est en hiver, pour le préserver du froid. On le suspend souvent aux branches de quelque arbre peu élevé qui le met à l'abri des attaques de tout animal vorace; et comme le berceau est alors naturellement bercé par le vent, l'enfant est bientôt endormi et reste tranquille jusqu'au retour de ses parens. S'il vient à s'éveiller cependant, tandis qu'il est seul et à crier, la vue de chapelets suspendus au-dessus du berceau, et que le vent fait aller çà et là, attire bientôt son attention et l'amuse jusqu'à ce qu'il se rendorme.

Quand le Lapon montagnard s'est occupé de ses rennes, il s'étend dans sa tente et se livre à l'oisiveté la plus complète, à moins que de temps à au-

tre il ne se mette à faire une cuiller avec une corne de renne.

Quand les Lapons s'apprêtent à retourner dans les montagnes, voici quelles sont leurs dispositions : on démonte d'abord la tente et on la charge avec les pieux qui la portent sur le dos d'un renne. Le fromage, la farine, nécessaires à la consommation de l'hiver, et les ustensiles de ménage, sont placés dans un panier long d'osier, recouvert de peaux ou d'écorce de bouleau, qui est suspendu sur chaque côté du renne. Quelquefois, à la place d'un de ces paniers est le berceau que je viens de décrire; et s'il se trouve deux enfans de ême mâge, les deux berceaux remplacent les deux paniers. La famille se met en route à pied, moitié en tête, moitié veillant les rennes qui portent le bagage ; ensuite vient le troupeau, et à l'arrière est le reste des Lapons avec les chiens. C'est dans cet ordre qu'ils rentrent à petites journées et avec de fréquentes haltes dans leurs montagnes, où je les retrouverai occupant leurs quartiers d'hiver.

Effet produit sur l'horizon par le soleil au-dessous. Aurore boréale. Commencement de l'hiver. Voyage à Altenfiord. Observations générales sur les Lapons. Chasteté. Vols rares. Caractère paisible. Bonne santé.

Le 15 septembre je remarquai pour la première fois à la nuit une singulière clarté dans le nord sur

le bord de l'horizon. Je crus d'abord que c'était l'aurore boréale; mais comme je ne voyais aucun mouvement à cette clarté, je l'attribuai à l'effet de la réflexion du soleil qui se trouvait au-dessous de l'horizon; il était pourtant alors six heures et demie du soir. Le lendemain je me confirmai dans cette opinion en revoyant cette lumière au même endroit, et elle était alors d'un jaune foncé, semblable à un feu éloigné. Ce phénomène dura jusqu'à minuit environ, par une nuit sombre et en général couverte. Le 21 je vis les premières lueurs boréales. La nuit était claire et froide, avec peu ou point de vent; et étant sorti à minuit, j'aperçus, à mon grand étonnement, les cieux illuminés par cette lumière étrange qui ondoyait et voletait avec une vitesse incroyable en grande masse d'une teinte pâle, sans prendre aucune forme déterminée. Elles venaient du nord-est et allaient se perdre dans la région opposée, continuant à s'élever par intervalles derrière les montagnes de Soroë; on me dit que ces aurores devaient toujours acquérir plus de splendeur en allant vers la fin du mois de septembre.

Le 27, la première neige couvrit le sommet de Soroë : elle était tombée de beaucoup meilleure heure à Tromsöe, car j'en avais vu sur la montagne au mois d'août. Des froids aigus vinrent alors, et la teinte dorée des montagnes disparut et fit place à un brun sombre. Une seule nuit avait emporté

les feuilles jaunies du bouleau nain et toutes les nuances de l'automne. A la fin du mois, les oies sauvages communes, que pendant l'été j'avais vues fréquemment sur la côte de Fuglenaes, prirent leur vol vers le sud. Chaque jour était marqué par la disparition de quelque espèce emplumée. La nombreuse tribu des mouettes finit même par s'éclaircir, et l'on n'en vit bientôt plus que quelques-unes dans le voisinage de deux débris de baleines sur le rivage de Fuglenaes.

Le 2 octobre je profitai du départ du brick de M. Crowe, qui allait compléter sa cargaison de poisson, pour aller à Alten revoir ses belles forêts et le magnifique paysage de ses fiords, avant que tout y prît la livrée de l'hiver. Les ombres du soir nous eurent bientôt caché les rochers arides de Qualoën; et ayant passé avant qu'il fût tout-à-fait nuit le *Strom* ou tournant d'eau qui se trouve entre les îles de Seyland et de Qualoën, nous nous dirigeâmes vers le grand Altenfiord. Nous eûmes la nuit un assez gros temps; mais à la pointe du jour, les brumes du matin, en se dissipant, nous laissèrent voir les larges et majestueuses eaux de l'Altenfiord, se reposant dans le calme après la tourmente de la nuit, et bornées par de hauts rochers escarpés et inaccessibles. Le soleil venait de se lever comme nous approchions d'Alten. Nous étions donc encore dans la contrée des forêts, et les rochers

qui s'élevaient au-dessus des flots étaient encore couverts abondamment des feuilles jaunes du bouleau.

Quel changement opéré dans une nuit! Au lieu des pics arides de l'île aux Baleines, je voyais maintenant, comme par magie, un des plus beaux paysages se dérouler devant nos yeux. Notre arrivée fut célébrée à Alten par de grandes réjouissances, car deux noces norwégiennes s'y faisaient au même instant. C'est au repas que je goûtai pour la première fois de la chair d'ours que l'on regarde non-seulement comme un mets délicat, mais comme une rareté, car cet animal n'est pas trop commun dans ces parties du Finmark. Cette viande, qui avait d'abord été séchée et salée, circula après *laftens mad* en tranches minces de couleur foncée, et ayant une bonne odeur.

Comme j'avais grand désir de profiter du beau temps, je pris mon fusil et me dirigeai le lendemain par les bois de sapin du côté d'Altengaard. J'éprouvais un véritable plaisir à revoir des arbres, surtout comme ceux d'Alten qui étaient d'une hauteur remarquable, et j'y vis plusieurs écureuils jouant dans leurs branches étalées. C'est le petit animal dont la fourrure se nomme *petit-gris*. Après avoir fait deux milles environ à travers une large allée bordée de hauts sapins, le terrain, qui avait été en montant graduellement depuis Alten, se ré-

trécit par degrés au point de ne plus avoir qu'une largeur de quelques pas et alla aboutir à une espèce de cap tout-à-fait en précipice que l'on nomme *Sandfaldet*, et dont la base est baignée par les eaux de la belle rivière d'Alten. Debout sur cette planche, je contemplais avec admiration une des vues les plus enchanteresses de la nature. Au-dessous de chaque côté était une large et profonde vallée couverte de terres en culture et délicieusement diversifiée par des bouquets de pins épars. Les rapides descentes de Sandfaldet à la plaine étaient profusément couvertes de pins majestueux qui s'élevaient au-dessous de moi, et mon regard, passant par-dessus leurs cimes, allait s'arrêter sur le petit village d'Elvebakken, quän ou établissement finlandais, dont les habitans ont mis en culture à Alten ce qui auparavant n'était qu'un désert. De ce point l'œil suivait les eaux de l'Alten qui coulaient avec un mouvement à peine sensible, comme si elles étaient lasses d'avoir descendu les impétueuses cataractes des Alpes du Finmark ; puis, après de nombreuses courbes, la rivière disparaissait dans les montagnes lointaines. Si le regard suivait son cours jusqu'à l'Océan, il voyait enfin la large et calme nappe de Kafsbotn recevant ses eaux tributaires, et ressemblant davantage à quelque lac suisse qu'à une partie des flots turbulens de la mer polaire.

Je revins à Alten quand la nuit fut complète. Ce

nom Alten est commun à tout le district, qui est non-seulement le plus peuplé, mais aussi le plus fertile du Finmark. Les principaux habitans sont des quäns ou colons finlandais, qui se livrent exclusivement à l'agriculture du pays : le reste est Norwégien ou Lapon, qui se sont dispersés sur les côtes ou les fiords. La situation d'Alten est très avantageuse pour le commerce non-seulement de l'intérieur du Finmark, mais aussi avec la Suède.

Comme j'eus là encore l'occasion de voir quelques Lapons, je rapporterai diverses observations générales qui leur sont particulières.

Soit par l'effet de leur constitution naturelle, soit à cause du climat, les passions des Lapons ont un cours calme et régulier que ne dérangent point ces effervescences et ces transports qui agitent d'autres peuples : l'amour y semble en torpeur dans les étreintes glaciales d'un éternel hiver : on peut même se demander si ce sentiment existe chez le Lapon, ou, s'il existe, ce n'est qu'une étincelle languissante, et qui ne dure que le temps suffisant pour répondre aux besoins de la nature. Quel qu'en soit le principe, la vertu de continence est très remarquable en eux, et j'appris du ministre de la paroisse qu'il n'y avait vu en vingt ans qu'un enfant illégitime, témoignage d'une union illicite, fait qui est très rare en Finmark.

On a affirmé que les Lapons ont peu d'égards

au nœud conjugal, et qu'ils sont même dans l'usage d'offrir leurs femmes aux étrangers. Ces assertions, d'après les renseignemens que m'ont donnés les marchands et le clergé, sont tout-à-fait incorrectes. Au contraire, ils ignorent l'adultère. Autant que mes propres observations m'aient permis d'en juger, je suis porté à croire qu'au lieu d'offrir leurs femmes, ils sont plutôt disposés à être jaloux des regards mêmes des étrangers. Un seul meurtre avait également été commis en Finmark dans l'espace de vingt ans. Le vol aussi y est presque inconnu, car on emploie à peine les verrous et les serrures : les portes restent ouvertes, et chacun laisse sans danger en plein air ce qui lui appartient.

Il ne faut pas douter que la race retienne encore beaucoup de ses superstitions et se rappelle son ancien culte pour la magie; mais les missionnaires ont fait disparaître tout ce qui avait rapport à l'idolâtrie et à la sorcellerie. C'est pourquoi il est très difficile de trouver à présent un *rune bomme* ou tambour magique, et une chaîne de cuivre qui produisait en étant secouée un petit bruit clair, et qui accompagnait sans doute cet instrument. En ce qui touche leurs devoirs de famille, j'ai appris qu'il est peu de Lapons doués des sentimens d'affection de cette nature, et que toute affection filiale ou paternelle cesse dès que l'enfant est à peine élevé et capable de prendre soin de lui.

Le Lapon de la côte a le caractère plus doux et plus disposé à l'hospitalité que le Lapon des montagnes. Toutefois cette vertu n'est dans aucun portée à un haut degré, ce qui peut venir du dédain que les colons montrent pour cette race. Les anciens voyageurs ont affirmé qu'elle manquait ponctuellement de courage; mais je ne saurais me ranger à cette opinion, et je suis porté à croire qu'ils possèdent tout autant de courage physique que les autres nations.

Les Lapons sont sans aucun doute doués de dispositions fort pacifiques et fort inoffensives, ne s'engageant jamais dans des querelles. Quand ils se battent, ce qui arrive rarement, le moyen qu'ils emploient pour dompter leurs adversaires est principalement la lutte, à laquelle ils sont très adroits; mais ils ne font jamais usage du couteau, que cependant ils portent toujours; et c'est là une preuve que leur colère ne va jamais à l'excès.

La santé est un des bienfaits dont l'habitant du nord jouit d'une manière remarquable. La simplicité de son alimentation, la dureté de la vie qu'il est habitué à mener, les rares désirs et un esprit qui de sa nature est presque sans agitation, le tout secondé par le climat, lui constitue une santé robuste. Aussi sa médecine est-elle bien simple; s'il vient à être saisi d'un rhumatisme ou d'une douleur subite, un morceau de champignon enflammé est

appliqué sur la partie souffrante, et ils l'y laissent brûler comme le moxa du Japonais. Une autre méthode consiste à pratiquer une ligature très serrée autour de ce point, et ensuite à la sucer violemment, de manière à tirer le sang. Leur plus grand spécifique en cas d'indisposition est de l'eau-de-vie avec une forte infusion de poivre; et ce qui est assez singulier, c'est que la poudre à canon ainsi administrée est, dit-on, d'un grand effet. On peut supposer que les rhumes sont entièrement inconnus aux Lapons; et plus ils exposent la poitrine et le cou à l'air froid, plus ils deviennent robustes. Les affections cutanées se rencontrent quelquefois parmi eux, ainsi que beaucoup de maux d'yeux causés par l'éclat de la nuit et la fumée.

Il est à peine besoin de dire que le Lapon de l'une et de l'autre race est adonné à un point extraordinaire à l'ivrognerie, et une grande partie de sa vie se passe dans l'ivresse. Dans une boutique seule, un baril d'eau-de-vie, contenant trente-six gallons (cent quarante-quatre pintes) se buvait journellement par petits verres.

Neiges abondantes. Forêts d'Alten. Observations sur le climat du nord. Patins à neige. Glaciers de Seyland. Retour à Hammerfest.

La neige, qui depuis quelques jours avait graduellement envahi les cimes des montagnes, des-

cendit plus bas jusqu'au 7 octobre, et le matin, sortant de la maison, j'en vis la terre couverte. Tout le pays était blanc. Pendant les deux jours qui précédèrent, j'avais remarqué les grives qui se rassemblaient en volées immenses pour partir, et je ne rencontrai plus un de ces oiseaux. Le 10 je descendis alors à la côte pour tirer des *eiders* qui approchaient à présent de la terre sans crainte. C'était alors le temps des excursions des ours, qui les commencent dès les premières chutes de neige.

A la chasse les Lapons se servent du fusil; cependant il est certains districts, dans les forêts de l'intérieur surtout, où l'arbalète est encore employée pour tirer les écureuils. C'est la chasse à l'ours qui est leur plus importante expédition de ce genre, et ils en relèvent le mérite par la haute opinion qu'ils ont de la sagacité de cet animal. Aussi le traitent-ils avec une sorte de déférence et de respect qu'ils ne montrent pas aux autres animaux. Ils répètent souvent un proverbe qui dit que *l'ours a la force de douze hommes, et l'intelligence de dix.* Leurs idées superstitieuses les conduisent à calculer qu'il comprend parfaitement leurs paroles. Aussi est-ce parmi eux une coutume fréquente de parler à l'animal au moment de l'attaquer. Un Lapon qui poursuivait un jour un renne, son fusil à la main, rencontre tout à coup un ours, et son coup ne l'ayant pas atteint, il parla ainsi à l'ours : « O co-

quin ! tu devrais être honteux d'attaquer un homme seul. Attends un instant que j'aie rechargé mon fusil, et je te retrouverai. » Toutefois l'ours, qui était une femelle, ne jugea pas de la prudence d'attendre et s'éloigna avec ses deux petits.

Il y a dans les forêts d'Alten beaucoup de coqs de bois et une espèce de chouette, probablement la *strix arctica*. Les animaux de la race féline sont rares en Finmark, et l'on n'y trouve jamais, je le crois, le lynx ou *goupe*. On n'y trouve point non plus ce magnifique monarque des forêts du nord, l'élan, qui habite les latitudes plus méridionales de la Suède et de la Norwége.

Une chose digne de remarque, c'est la nature du climat des îles et des côtes de la Norwége septentrionale, et la différence qu'il présente avec celui des autres contrées situées par le même parallèle. Dans les caves bien fermées de Kielvig, près du cap Nord, de Hammerfest et d'Alten, il ne gèle jamais; le filet d'eau douce qui passe du lac dans la baie de Hammerfest est libre tout l'hiver, et les longues herbes qui croissent dans les crevasses des rochers du cap Nord même ne cessent pas de végéter puissamment sous la neige en l'absence du soleil. Quelle cause peut donc échauffer la terre dans une zone dont la température moyenne est au-dessous du point de congélation ? Ce phénomène est commun à tout le Finmark. Le sapin se voit jusqu'à Talvig

par le 70e degré, et le *molteberer* (ronce des haies) fleurit à l'extrémité même du cap Nord par 71 degrés 10 minutes 15 secondes, hauteur où la nuit d'hiver est de dix semaines. Au contraire, à la pointe sud de la Nouvelle-Zemble, à l'embouchure du Yénisié ou du Kolyma, il ne croît point d'arbres, pas même de bouleaux, et les pins disparaissent au 67e degré. Dans l'intérieur de l'Amérique même les sapins d'Écosse cessent par le 69e degré, tandis qu'à Alten (70 degrés) on en voit dans la vallée qui ont soixante pieds de haut. Le Groënland, par les 60 et 61e degrés, n'a que des bouleaux de neuf ou dix pieds et gros comme le bras, tandis que près d'Alten ils atteignent soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut.

A quelle cause donc faut-il attribuer les avantages du nord de la Norwége en ce point, et d'où vient que les eaux restent libres sur ses côtes, tandis que les régions adjacentes de la mer Blanche et de l'île Chérie sont annuellement cernées par la glace qui s'étend du nord-est et lie souvent cette dernière terre au Spitzberg? A plusieurs degrés dans le sud, la navigation est empêchée par les glaces durant une grande partie de l'année, tandis qu'elles approchent même rarement des côtes du Finmark. On trouve peut-être une réponse à ces questions dans l'influence trans-atlantique qui porterait sur la Norwége, à en juger du moins par les dépôts de pro-

ductions américaines qui se forment habituellement sur ses plages. L'année dernière on trouva en mai, près du cap Nord, une bûche d'acajou, et sur la côte de Qualoën trois tonneaux d'huile de palme.

Une circonstance que tous ceux qui ont visité les terres septentrionales ont pu constater est curieuse, et semblerait prouver que la température de la mer y est beaucoup plus élevée que celle de l'atmosphère. Les pêcheurs ont l'habitude, quand leurs mains sont engourdies par le froid de l'hiver, de les réchauffer en trempant de temps à autre leurs mitaines de laine dans la mer, et ils affirment que ce procédé les soulage d'une manière notable en diminuant le froid.

La neige ayant couvert la terre d'une croûte solide, je pus enfin voir les Lapons se servir de leurs *skie* ou patins à neige qui sont très étroits, mais ont souvent sept pieds de long. C'est au moyen de ces chaussures que le Lapon peut pénétrer dans des parties jusqu'alors impraticables. Rien n'est capable de l'arrêter, et il nage avec une égale aisance sur la blanche étendue des terres, des lacs et des rivières. Toutefois ce qu'il y a de plus remarquable est l'adresse avec laquelle il descend les montagnes et les précipices du Finmark, que tout autre œil que le sien jugerait impossible à franchir. D'après la longueur du *skie* on pourrait croire que l'usage en est très incommode; mais les matériaux en sont ex-

trêmement légers et le Lapon ne le soulève point, mais glisse dessus avec la plus grande facilité sans lui faire quitter la terre. On s'en sert principalement pour poursuivre les rennes sauvages et les autres animaux dont le pays abonde. Quand le Lapon arrive à une montagne dont il veut gagner le sommet, quelque rapide que soit la montée, l'habitude lui a appris à le franchir avec une facilité remarquable; il est obligé d'aller en zigzag. Quand il s'agit de descendre, au contraire, il s'accroupit, tenant ses genoux en avant et son corps rejeté en arrière pour pouvoir garder cette position, tandis qu'avec un bâton qu'il enfonce dans la neige il modère sa course quand elle est trop rapide. C'est ainsi qu'il se précipite du haut en bas des pentes les plus raides. Sa dextérité à cet exercice est si grande que s'il se rencontre subitement avec quelque fragment de roc ou quelque autre obstacle, il fait un bond de quelques pas pour l'éviter. Sa vitesse est telle, quand la descente est à pic, que l'on peut en quelque sorte la comparer à celle d'une flèche, un nuage de neige étant élevé autour de lui par l'impétuosité de sa course. Souvent le Lapon montagnard muni de ses patins entreprend des voyages de cent cinquante milles de la montagne à la côte.

Les jours décroissaient rapidement, si bien que le soleil ne dut pas encore entièrement disparaître

avant quelque temps ; la lumière qu'il donnait n'était que peu de chose, attendu sa courte présence sur l'horizon et l'épaisseur de l'atmosphère. Toutefois, à Alten, les habitans jouissent de sa vue plus longtemps qu'à Hammerfest, car il ne leur reste caché que deux mois, du 26 novembre au 26 janvier. Ce jour-là, quand à midi ses faibles rayons commencent à se montrer au-dessus de l'horizon, on s'appelle les uns les autres pour assister à ce riant spectacle, qui est célébré par un banquet et des réjouissances dans la petite société du lieu. Les Samoïèdes et les Ostiacks, en Sibérie, font des feux de joie, égorgent des rennes, et toutes sortes de fêtes ont lieu parmi eux quand le soleil reparaît.

Le 16 je quittai Alten pour retourner à Hammerfest, et mon hôte y ayant affaire m'accompagna. Le vent ayant changé nous força de prendre terre le soir à Komagfiord, solitude entourée des montagnes escarpées du continent, et que n'animent que les rares bateaux qui viennent dans cette baie chercher un abri. Le lendemain, avant de partir, je visitai les gammes des Lapons dont deux étaient sur le rivage, à peu de distance de la maison qui nous avait reçue. Un d'eux était très grand, presque circulaire et haut environ de cinq pieds. On y entrait par un passage très étroit et très bas, au bout duquel était une seconde porte ouvrant sur la grande chambre du gamme : quand je me fus glissé en

rampant péniblement par ce passage, une scène curieuse m'apparut. Au milieu, sept ou huit Lapons étaient accroupis autour des cendres d'un feu de bois, et on les apercevait tout juste à travers la fumée et l'obscurité. Ils me saluèrent en norwégien et l'on me conduisit au meilleur siége, qui était une petite boîte placée près du feu. La lampe qui s'alluma alors me permit d'examiner le groupe. Les hommes revenaient à l'instant même de la pêche, et enveloppés de leurs grosses peaux de mouton, barbouillés par la fumée et la saleté, ils n'avaient guère figure humaine. La petite lampe de fer-blanc était alimentée par un vase plein d'huile, où trempait le foie de la grande *scy*, et qui servait aussi de sauce à leur poisson : cette lampe leur donnait aussi la lumière et la nourriture. La faible lueur me laissait à peine voir les recoins obscurs de ce gamme, qui était très vaste et divisé en divers compartimens par des pièces de bois transversales perpendiculaires, pour servir de chambre à coucher aux différens membres de la famille. Dans un de ces compartimens où étaient amassées des peaux de mouton en quantité, j'entrevis deux enfans endormis. A une des extrémités, derrière un treillis, étaient des moutons et des chèvres qui jouissaient de toutes les aisances de la cabane.

Après cette visite nous partîmes : plus nous avancions entre les paysages désolés des deux rives, plus

nous remarquions l'épaisseur de la neige. Seyland, Qualoën et Soroë n'étaient plus que des masses d'une blancheur éblouissante, et les montagnes élevées de la première île étaient magnifiques dans leur première robe d'hiver. Elles ont près de quatre mille pieds de hauteur. Vues de Fuglenaes, elles ont l'aspect le plus imposant.

Le *Jisfield*, mont de glace, traverse l'île de part en part, et le froid y est, dit-on, si intense qu'on peut à peine y passer même en été. Cette île est peu habitée, et ses principaux habitans sont les Lapons de la côte qui vivent de leur pêche.

Arrivé à Hammerfest, je m'aperçus bientôt que j'avais bien fait de quitter Fuglenaes pour ces nouveaux quartiers d'hiver. Quoique le froid fût à cette époque plus considérable, je le supportais beaucoup mieux, grâce aux montagnes qui nous défendaient contre les attaques du vent. J'avais journellement l'occasion de voir des Lapons marins. C'est une race forte et intrépide. Les femmes entendent aussi bien que les hommes la manœuvre des bateaux fragiles sur lesquels ils s'embarquent par tous les temps. Leur vie est si périlleuse sur ces côtes battues par la tempête que le tombeau ordinaire des Lapons est l'élément sur lequel ils ont été élevés. Le ministre me dit qu'il était rare qu'il fût appelé pour accomplir les cérémonies de la sépulture sur un de ces hommes.

Description de Hammerfest et de Qualoën. Nature du commerce de Hammerfest. Vie intérieure des colons.

En indiquant la situation de Hammerfest, une description verbale ne fera pas facilement comprendre l'isolement du point où ce petit établissement se dérobe au reste du monde. Indépendamment de la haute latitude septentrionale, il est si bien caché par la nature qu'un navire peut passer bien des fois à côté sans se douter même de son existence. La factorerie anglaise qui y est établie actuellement en a péniblement montré le chemin aux bâtimens qui la visitent.

L'établissement de Hammerfest est situé sur la côte du Finmark que l'on connaît sous le nom de *Laponie danoise* ou *norwégienne*. Toute la plage septentrionale, jusqu'à la hauteur du cap Nord, est couverte d'une chaîne profonde d'îles qui, à des époques plus ou moins reculées, firent probablement partie du continent, et aujourd'hui lui sont de la plus grande utilité, en ce qu'elles reçoivent tous les assauts de la violence de la mer arctique ou polaire, l'abritent contre les tempêtes, et permettent une navigation intérieure et sans dangers depuis le cap Nord, en Finmark, jusqu'au Naze ou cap méridional de Norwége par le 57e degré 55 minutes nord. Hammerfest est bâtie sur Qualöen, l'une de ces îles qui n'est pas tout-à-fait

exposée à l'Océan, mais se trouve entre le continent et la grande île de Soröe qui l'abrite à l'ouest, comme les îles de Seyland au sud et au sud-ouest. Hammerfest est sur le bord sud-ouest de l'île, à quarante milles nord-est de Harvig, cinquante milles nord-est d'Alten, et près de soixante milles sud-ouest du cap Nord. On y compte à présent plus de deux cents habitans. Son commerce, de même que sur les autres points de la Norwége, se divise en deux branches. Celui que l'on entretient avec les étrangers qui fournissent les produits de leur manufacture, et diverses denrées coloniales en échange de poisson et d'huile, et le commerce local entre le négociant du pays et les indigènes qui vendent les produits de leur industrie pour de la farine, du drap, de l'eau-de-vie, et divers articles de nécessité ou de luxe.

Toutefois, tout le commerce de Hammerfest, pris ensemble, est insignifiant quand on le compare à celui que font les Russes avec le Finmark. Les marchands viennent surtout de Kola, du golfe de Kandalax et des confins de la mer Blanche; ils se servent pour ce commerce de petits navires à trois mâts nommés *lodjes,* qui portent de trente à cent tonneaux. Ils apportent aux Lapons du riz, de la farine, du grès, des lignes et des attirails de pêche, et en échange desquels articles ils emportent du poisson cru qu'ils salent immédiatement en

masse. On croira à peine que, par l'entremise de ce commerce, du stockfisch du pôle nord est dernièrement arrivé jusqu'en Chine.

Les colons de Hammerfest sont tous Norwégiens. Pour résumer en peu de mots leur caractère, on peut dire qu'ils sont généreux au plus haut degré, et que leur hospitalité est complète. Ils sont, en général, très gais et très vifs, et ne sacrifient jamais leur goût pour les relations sociales à leurs transactions de commerce, qu'ils font avec abandon et sans grande prévoyance. On peut regarder les marchands de Hammerfest comme les êtres les plus heureux du monde, si le bonheur est dans le contentement et dans la tranquillité d'esprit que donnent la certitude d'une existence suffisante, peu de besoins et l'ignorance des événemens qui se passent dans le monde. La pipe et le café sont leurs grandes occupations durant le jour entre les repas et les affaires commerciales : elles ne tiennent que pendant l'été. Aussi, dès que vient l'hiver, il n'a plus qu'à s'amuser, à traiter ses amis, à fumer, à brûler son tabac et son punch et à jouer aux cartes.

Les jeux qu'il préfère sont le boston et le whisk; mais ce qu'il y a de singulier dans ces parties, c'est la marque et le règlement de compte, qui n'a guère lieu avant la fin de l'année. Alors ils le créditent sur leurs livres pour de l'huile ou du poisson, au prix courant de l'article à l'époque du règlement.

Les habitans de Finmark prennent beaucoup de thé, mais très léger, et leur manière de le sucrer est très singulière : ils boivent le thé d'abord, et prennent ensuite le sucre. Cela vient de la rareté et de la cherté du sucre, dont on passe un petit morceau à chaque convive pour être avalé après le breuvage. On prend aussi quelquefois le soir une tasse de *panacée,* qui est un mélange de thé, de rum et de sucre.

La coutume qui existe en Finmark, et qui veut que les femmes servent les convives, est très pénible pour tout homme doué des plus simples notions de la politesse. Il ne peut voir sans confusion une élégante et jolie femme, la maîtresse de la maison, debout derrière lui et le reste de la compagnie, et refusant de prendre un morceau tant que chacun n'a pas à peu près fini. S'il en était autrement, cependant, le convive serait bien mal traité et se verrait avec répugnance servi par des êtres dégoûtans, les domestiques femelles qui font le service commun de la maison, et dont la peau est sale et repoussante. Il est vrai que ces servantes, après avoir fait durant tout le jour les gros ouvrages qu'un homme exécute ordinairement, ne trouvent pas même pour la nuit le bien-être d'un lit, et vont coucher sur un banc, ou même à terre, sans qu'elles puissent se déshabiller.

Quant à la haute classe des femmes en Finmark,

et ce sont les femmes et les filles des marchands, on peut dire d'elles avec vérité que ce sont les plus complètes et les meilleures ménagères du monde, par l'effet de leur emploi à toute espèce de service; car elles sont elles-mêmes leurs cuisinières et leurs domestiques pour mille petits détails. C'est ainsi que les jeunes femmes, dans chaque famille, ont l'administration de la maison. Elles se lèvent le matin de bonne heure pour préparer le café, que toute la famille prend dans son lit. Ceci paraît au premier abord une coutume singulière à l'étranger qui est peu préparé à trouver une habitude si indolente et si recherchée au cap Nord de l'Europe. Cet usage est commun cependant à d'autres parties de la Norwége et s'arrange parfaitement avec le genre de vie que mène le marchand de Hammerfest. Il ne se fait jamais remarquer par son lever matinal, et comme il n'a rien à faire une fois que l'hiver est venu, le lit prend une bonne part de la longue nuit. Ce lit se compose de deux lits de plume de moelleux édredon entre lesquels il se glisse, et fût-il en cet état transporté au milieu de l'océan Glacial, il souffrirait peu du froid dans une telle enveloppe. On se couche ainsi sans aucune autre couverture. Partant toutefois que je ne pus jamais endurer ce luxe arctique, et que j'avais toujours recours aux draps et aux couvertures anglaises dont je m'étais heureusement muni. Quand

on est couvert d'un de ces édredons, on éprouve une sensation d'étouffement, comme si l'on était suffoqué par un lit de plume immense qui excède de beaucoup la dimension des nôtres, mais est en même temps léger comme une plume. La chaleur qu'il produisait m'était intolérable, et je me trouvais heureux de le pouvoir rejeter au bout de quelques minutes. Ainsi couché, au milieu d'une atmosphère échauffée par le poêle, l'habitant de Finmark n'a pas à craindre d'être gelé.

Revenons à sa boisson du matin. On l'éveille à environ sept heures, et en ouvrant les yeux, il aperçoit le *hunsjonifroue*, la jeune femme de la maison, debout près de son chevet, avec une tasse de café très fort et très chaud : il l'avale avec complaisance, et se plonge de nouveau dans son nid de duvet. Pendant le peu de minutes qu'il faut pour sucrer le café, il interroge sa belle servante sur l'état du temps ou du vent; ensuite, elle lui prépare sa pipe et disparaît pour rendre les mêmes bons offices au reste de la famille. Alors le marchand, assis ou à demi couché dans son lit et bien soutenu d'oreillers, fume sa pipe, puis après ces opérations, il se remet à dormir pour quelques heures. Cette mode est très riante pour un étranger. Il est vrai que vous êtes enlevé au sommeil quelques heures avant l'époque du lever, mais c'est par une jeune et jolie fille qui vous éveille en

vous touchant doucement l'épaule, et avec le plus doux sourire vous invite à prendre ce qu'elle vous présente.

Le *frokost*, ou déjeuner, qui est un repas tout-à-fait à part, se compose également de café accompagné d'un plat chaud de viande rôtie ou hachée, renne ou mouton; ce qui, avec l'addition d'un verre d'eau-de-vie, vous met fort bien en état d'attendre jusqu'à une heure de l'après-midi, et l'on sert alors le dîner. Ce repas vous soutient jusqu'au café du soir, à quatre heures, après lequel vous commencez à sentir des symptômes de retour d'appétit pour le *mad*, qui fait son apparition à sept heures, et ce n'est qu'une préparation au souper, qui termine ce cercle de repas et est tout aussi substantiel que le dîner. Au sortir de table, toute la compagnie se donne et se presse invariablement la main, et une poignée de main répond toujours à un toast, quand le verre a été vidé.

Lorsque l'on prend congé pour un temps plus ou moins long, ainsi que quand on arrive après quelque absence, on a droit à donner un baiser à chaque femme de la maison. Il est aussi très ordinaire de voir les maris embrasser leurs femmes au milieu des grandes réunions. Bien que ce soit une preuve de leur affection mutuelle, elle ne peut être aussi agréable aux étrangers qu'à eux.

Aurores boréales. Poisson, principale nourriture des bestiaux. Commencement de novembre et disparition du soleil. Excursion à Qualsund. Sieste.

Le 19 octobre, les lueurs boréales furent visibles à neuf heures pour la première fois depuis mon retour d'Alten; elles se mouvaient lentement en courbes, d'une lumière couleur de paille, vers l'horizon septentrional. Quand elles prennent cette direction, les habitans attendent un vent de terre (*land vind*), terme par lequel ils entendent le vent de sud ou de sud-est. Le temps était clair et le froid peu rigoureux alors. Le but principal de mes promenades du matin était l'île voisine de Melkoën, ou les côtes de Qualoën; mais à l'exception de l'eider, il s'y trouvait à peine un oiseau, hormis çà et là un solitaire, *skarv*, ou cormoran, digne habitant de ces sombres mers.

Bien que le poids du bétail de Hammerfest ne soit pas tout-à-fait aussi considérable que celui de nos bœufs de choix, cependant les voyageurs les ont beaucoup trop dépréciés toutefois. Les fermiers ne seront pas peu étonnés d'apprendre que tous les bestiaux se nourrissent de poisson avec la plus grande avidité. On leur donne aussi du fumier de cheval, quand l'on peut s'en procurer, et ils le mangent bouilli avec des arêtes de poisson.

Pendant l'été tout propriétaire de bétail réunit

pour l'hiver autant de fourrage grossier qu'il peut s'en procurer, et on le donne aussi aux bestiaux, accommodé avec l'espèce d'aliment que j'ai mentionné. C'était chose curieuse de voir préparer le souper des vaches et des moutons, et plus encore, ces animaux le dévorer.

A cinq heures du soir environ, on mettait sur le feu de la cuisine un grand pot de fer rempli à moitié d'eau, où l'on plongeait une grande quantité de têtes, d'os et de débris de poisson avec un peu de foin, et quand une longue ébullition avait fait de ces ingrédiens une soupe au poisson, on la portait dans l'étable où elle était bien vite mangée. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'altérait en rien l'excellent goût du lait et la qualité de la viande. Les chiens aussi, à dîner, demandaient une arête de poisson, comme chez nous ils pleurent pour avoir un os.

On peut bien penser que la nature du pays rendant impossible l'usage des chevaux, cet animal est rare en Finmark. Je n'en vis qu'un à Hammerfest, et quelques-uns à Alten et à Qualsund pour tirer les traîneaux.

A cette époque arriva un événement qui, bien que dans le grand monde il eût eu fort peu d'éclat, occasiona dans la petite société de Hammerfest une sensation peu commune. Il ne s'agissait de rien moins que d'une notification venue de Chris-

tiania, et qui conférait aux femmes du prêtre et du contrôleur, en conséquence des longs services de leurs maris, le titre et le rang de *frue*. Il est difficile de faire comprendre la valeur de ce titre, qui correspond à celui de *lady*. On le donne en Suède à toutes les femmes indistinctement, pourvu qu'elles soient au-dessus de la dernière classe; mais en Norwége il n'appartient qu'à celles qui jouissent d'un certain rang.

A la fin d'octobre les tempêtes d'hiver se déclarèrent avec une fureur incroyable, surtout du côté de Fuglenaes. On ne voyait plus sur ce rivage que d'immenses corbeaux et la pie commune. Puis, bientôt après le commencement de novembre, nous perdîmes la vue du soleil à Hammerfest, qui nous disait un long adieu, car il s'en allait pour ne reparaître qu'à la fin de janvier.

Nous avions encore assez de jour pour dîner sans lumière à une heure : c'était un crépuscule serein; mais pour lire ou travailler il fallait allumer. On pouvait lire assez facilement une impression ordinaire hors de la maison.

Ayant appris qu'il devait y avoir une noce laponne à Qualsund, je m'y rendis. La position de Qualsund doit lui donner en été un aspect de peu inférieur à celui d'Alten et de Talvig, protégé comme il l'est par les hautes montagnes du continent qui contrastent beaucoup par leur végétation avec

celles des îles. Le bouleau atteint ici une hauteur plus considérable que sur la terre opposée de Qualoën, qui n'en est séparée que par un petit détroit ou *Sund,* qui lui donne son nom.

Le lieu se compose de la chapelle, de deux maisons de marchand et de celle du *lentzmend,* officier subalterne : il s'y trouve aussi deux ou trois familles de Quans. La chapelle est de bois, petite, simple et dépourvue du clocher qui orne ordinairement le peu d'églises que possède le Finmark.

Toute la journée du lendemain se passe à voir arriver les diverses familles de Lapons de tous les fiords environnans pour assister à la cérémonie nuptiale qui devait avoir lieu le matin suivant. Bientôt la maison d'un marchand en fut pleine à regorger : leur manière de se saluer, qui est commune à toute la race, était singulière. Elle consistait à se poser le bras sur la ceinture les uns des autres, l'embrassant en partie et prononçant en même temps le mot *pourist,* qui est une pression d'amitié. Hommes, femmes, jeunes filles, tous buvaient l'eau-de-vie plus vite qu'on ne pouvait la leur verser, et ce qui me parut surprenant, c'est que parmi tant de gens complétement ivres, il ne se manifesta pas la moindre velléité de querelle.

Le lendemain tous les effets de l'ivresse étaient passés, et la maison du marchand était en grande rumeur pour les préparatifs de chacun. La mariée

avait un *koften* bleu, dont les manches étaient bordées de drap rouge et blanc, et elle avait pardessus un tablier bariolé. Autour de ses épaules était un fichu noir et rouge, avec un second, de grosse cotonnade, qui montait beaucoup en arrière et était très serré autour du cou. Elle avait mis de côté son haut bonnet, et sa chevelure était liée par une large bande dorée. De longs rubans jaunes, blancs et rouges lui pendaient derrière la tête, et au milieu de la poitrine, sur le fichu, elle avait des rubans jaunes en forme de croix.

Le costume du marié était plus simple et plus avenant. Son *koften* était aussi de drap bleu, et toute la différence se trouvait dans le collet et les bas de manches, le premier étant brodé rouge et blanc, et le dernier, aussi bien que le bas du manteau, ayant une large bordure des mêmes couleurs.

La cérémonie des noces, car il y en eut trois, dura quatre heures et fut constamment l'objet du respect de la congrégation. J'eus l'occasion de remarquer pendant les jours que je passai à Qualsund une habitude, générale du reste dans tout le Finmark; c'est qu'après le dîner, chacun fait son somme et se regarderait, s'il en était privé, comme aussi malheureux que de passer une nuit sans sommeil.

La chambre de Qualsund, qui, à défaut de dif-

férens appartemens, formait le lieu de sieste de toute l'assemblée, présentait, de trois heures à cinq, un singulier spectacle. C'était le rendez-vous de tous les dormeurs, et j'étais le seul éveillé au milieu d'eux.

Il était alors impossible de marcher dans la salle, à cause des attitudes et des positions des occupans: un homme était à droite sur une chaise, une femme à gauche sur une autre : quelques gens étaient à demi couchés à terre ou reposaient sur une table, tandis que dans un coin de la chambre le ministre et sa femme dormaient sur un lit si profondément que leurs fosses nasales ne faisaient pas entendre un bruit médiocre. Il fallait encore moins songer à lire, et il ne me restait d'autre ressource que celle de dessiner les attitudes des divers groupes. Cet état de repos ne s'arrête pas au salon. Chaque domestique de la maison le regarde comme indispensable, et au milieu du jour une cuisine norwégienne présente une réunion de gens qui ne sont pas les plus propres du monde, étendus, bien endormis sur les bancs de bois, et donnant ainsi tout l'inverse du spectacle qu'offre à cette heure une cuisine de l'Angleterre.

A environ cinq heures, le cercle de dormeurs s'éveillait et alors commençaient les divertissemens; le café, les cartes paraissaient, et quelquefois le violon. Il arrivait souvent que toute la société se

livrait à une infinité de petits jeux. Par exemple, un marchand proposait à l'assemblée de marcher sur la ligne d'une fente entre les planches du parquet, sans s'écarter de cette direction, et les effets du punch rendaient cette tâche assez difficile : une autre personne venait ensuite proposer d'imiter le bruit d'un moulin à eau; alors on mettait en réquisition toutes les chaises et la chambre; ce bruit était parfaitement imité par les chaises que l'on faisait mouvoir en rond sur le parquet, et le tic tac du moulin se trouvait exécuté dans la perfection au moyen d'une clef que l'on frappait contre la porte. On peut supposer que des éclats de rire tumultueux suivaient cette opération ridicule. C'est ainsi que nous trompions les heures de la longue nuit.

Beauté de l'hiver du nord. Difficulté de dessiner les Lapons. Départ de Hammerfest. Arrivée à Alten. Danse et chant des Lapons. Traîneaux.

Novembre était très avancé : l'hiver durait déjà depuis long-temps, et j'avais hâté de commencer mon voyage. Le ciel était alors extrêmement serein, et tous les matins, avant le déjeuner, j'allais admirer du haut de la petite batterie de Hammerfest l'extraordinaire variété de nuances qui se déployaient sur l'horizon par l'effet de la marche du soleil au-dessous, et de la limpide clarté de la lune dans une autre partie du firmament. Il n'est per-

sonne qui ne subisse les effets revivifians d'une belle matinée de froid, mais combien la beauté de l'hiver n'est-elle pas relevée dans ces latitudes septentrionales où le soleil ne glisse au-dessus de l'horizon que pour donner à toute chose un air de calme et de solennité, en répandant sur la surface des cieux une pompeuse richesse de teintes splendides !

A mesure que l'hiver avançait, le bruit et le mouvement de la petite colonie cessaient. Les visites même des Lapons étaient moins fréquentes, et tout semblait attendre dans la torpeur le retour du soleil. Il nous envoyait cependant chaque soir les plus radieux spectacles. Quelquefois l'aurore boréale formait d'un point de l'horizon à l'autre un éblouissant arc de lumière pâle et onduleuse, qui se mouvait avec une rapidité inconcevable, et ressemblait aux mouvemens d'un serpent. Puis tout disparaissait et la nuit tendait son voile; mais soudain, et avec la vitesse du scintillement d'une étoile, l'immense éther se couvrait de feu qui prenait une forme toute différente : le ciel était alors inondé d'une transparente lumière argentée, poussée aussi vite que de légers nuages que chasse le vent. Quelquefois d'étroites bandes de flammes dardaient avec une incroyable rapidité, traversaient en quelques secondes la concavité infinie des lieux, et allaient se perdre sous l'horizon du sud-est. Il arrivait quel-

quefois qu'une large masse de lumière était vue au zénith et descendait vers la terre en forme d'un beau cercle radié; puis il s'éteignait dans un clin d'œil. J'ai, une seule fois, cru entendre un bruit provenant de l'aurore, dans une nuit de novembre. Durant la dernière partie de ce mois, la lumière de ce phénomène était quelquefois si grande que je pouvais lire, éclairé par elle, de gros caractères imprimés, et ramasser une épingle à terre.

Il est difficile à moi, observateur peu expérimenté, de donner mon opinion sur la cause de l'aurore boréale qu'ont discutée si long-temps les physiciens. Cette circonstance qui a fait reconnaître que son éclat est d'autant plus grand que le temps est froid et serein, confirme certainement la croyance générale qui l'attribue à des causes électriques. Une idée répandue dans tout le Finmark parmi les gens de la basse classe est extraordinaire, et mérite d'être rapportée à cause de sa bizarrèrie. Ces gens supposent que les immenses bancs de harengs de la mer polaire, étant poursuivis par un grand poisson, s'agitent, se retournent, et que les lueurs boréales sont le reflet des phénomènes lumineux qui se déploient sur l'eau ainsi mise en mouvement. Les Lapons, qui sont très superstitieux, veulent voir dans ce phénomène les âmes de leurs parens défunts qui dansent, et comme ces clartés changent continuellement de formes, ils s'écrient : « Voilà mon

père ! Voilà ma mère ! » selon que leur imagination leur représente ces formes passagères. Quelquefois aussi ils imaginent que ce sont des mauvais esprits.

A propos d'esprits, je me rappelle que plus d'une fois, quand je dessinais les Lapons, ils étaient persuadés que la magie n'était pas pour rien dans mon opération, et ils témoignaient souvent alors de la gêne. Ils s'imaginaient qu'une fois en possession de sa ressemblance, j'aurais sur lui une puissance qui pourrait lui être dangereuse.

Le 20 novembre, il nous fallait absolument de la lumière pendant toute la journée pour beaucoup de choses, et le 25, nous apprîmes que les rennes nécessaires à notre voyage seraient le 4 décembre à notre service à Alten. En conséquence, nous profitâmes d'un vent favorable du nord pour nous embarquer, et nous quittâmes la terre après de longs *farvels* (adieux), et des *lyk paa reise* (bon voyage à vous) dits et répétés bien des fois. Notre convoi se composait de cinq bateaux, et nous étions onze, tant hommes que femmes; quelques jours après, un vent contraire nous ayant retenus à Qualsund, nous arrivâmes à Alten, et notre venue fut célébrée par un punch. Le Lapon qui devait nous servir de guide (*wappus*) était déjà à Alten, et on l'introduisit dans la chambre où nous étions réunis. C'était un homme jeune et robuste, l'animal à l'air le plus

rude que j'eusse jamais vu, aux yeux sauvages, à la chevelure noire, raide et longue : c'était enfin un excellent échantillon du Lapon montagnard. Il fut d'abord très morose et de mauvaise humeur, mais quelques verres d'eau-de-vie lui ayant délié la langue, il commença à causer abondamment dans son idiome criard. Je désirai ensuite juger de ses talens pour la chasse et la danse, et il ne se fit pas prier. Il n'y eut jamais spectacle plus ridicule que celui de ce corps énorme et massif dans son *paesk* de renne, formant des *pas légers*. Son extérieur et ses mouvemens gauches ne le faisaient pas médiocrement ressembler à un ours dansant, car sa danse ne consistait qu'à lever alternativement ses jambes couvertes de poil, et à les laisser retomber au même endroit précisément. Le chant était dans le même système, et se composait de deux ou trois notes discordantes combinées évidemment *impromptu;* car, lorsque je voulus savoir quel était le sujet de la chanson, j'appris qu'elle était relative aux loups et qu'elle ne disait autre chose que ces deux mots: « Oh! les loups! les loups! »

Notre thermomètre de Fahrenheit marquait alors 13 degrés au-dessous de zéro; nous remarquâmes que toute la surface du fiord était couverte d'une épaisse vapeur qui sortait de la mer; c'est ce que les habitans appellent *frost rög* (fumée de froid). Elle est causée par la différence de température

qui existe entre l'eau et l'air ambiant. L'eau étant plus chaude, la vapeur en s'élevant est condensée par le froid en très subtiles particules de givre qui produisent l'apparence d'un brouillard épais. Cet effet est très commun dans les hautes latitudes, et est une source d'embarras pour les navigateurs en leur rendant difficile de distinguer les objets les plus rapprochés.

Le costume d'hiver des Lapons de montagnes nommé *kjore paesk* (*le paesk* de voyage) est composé des meilleures et des plus épaisses peaux de rennes. En outre, il porte ordinairement sur les épaules un large collet de peau d'ours (*sjevanowdt*) qui les couvre entièrement et descend à peu près jusqu'aux coudes. Quelquefois on laisse aux bouts les griffes de l'animal qui tombent par devant. Ce court manteau lui est d'un grand secours quand la neige tombe abondamment, et que le temps est tout-à-fait mauvais. La ceinture (*buagan*) qui assujettit le *paesk* porte un long couteau assez semblable à celui d'un boucher, et dont le manche est de racine de bouleau. Son habillement inférieur est le *bullinger*, espèce de hautes guêtres qui montent par-dessus son large pantalon de peau de renne, de la cheville à la cuisse : ces guêtres sont couvertes au bas de la jambe par le *komager baand* (en lapon, *woutag ahk*), qui est une bande étroite, roulée plusieurs fois autour de la cheville, et qui, tenant le

tout serré, empêche la neige d'y entrer. Toutes les parties de ce costume sont assez larges pour que le sang puisse circuler librement, et fasse éviter ainsi l'engourdissement.

Il y a plusieurs espèces de traîneaux : le *pulk* ou *bulke*, employé pour les marchands et les voyageurs, a la forme d'un bateau; sa longueur est de sept pieds et sa largeur de seize pouces environ : il est couvert à demi par de la peau de veau marin. Le *kjöre achian*, ou traîneau découvert, est moins bien travaillé et sert au Lapon; il y a enfin le *raid achian*, ou traîneau de bagage, qui est également découvert et beaucoup plus grand, car il a huit ou neuf pieds de long et une largeur proportionnée. On attelle à chaque traîneau un seul renne.

Le 6 septembre tout était prêt pour notre départ, et l'assemblage de bipèdes ou quadrupèdes velus que nous formions était vraiment curieux. Comme nous étions entièrement couverts de peaux de rennes, il n'était nullement aisé de nous distinguer de ces animaux, excepté à l'inspection de nos jambes et de nos personnes que l'on pouvait à bon droit comparer à des ours debout. La taille des marchands, accrue par ces enveloppes, était réellement gigantesque et formidable à côté de la stature en diminutif des Lapons. C'est dans cet équipage que nous quittâmes Alten.

Départ d'Alten. Bivouac. Souper. Scène de nuit. Le bois de Skovbredden. Monts Solivara. Arrivée à Koutokein.

Le matin était froid et mauvais. Cependant on rangea nos pulks très serrés les uns contre les autres, et le wappus, après nous avoir attachés dedans le plus solidement possible, et nous ayant donné la bride, sauta dans son pulk, et quand il eut touché son renne avec le fouet, nous partîmes tous comme l'éclair.

L'absence de lumière rendait difficile de distinguer la direction dans laquelle nous allions. Je laissai donc à mon renne le soin de suivre le reste du troupeau, ce qu'il fit avec la plus grande rapidité, et le pulk tournoyait derrière lui. Je m'aperçus bientôt qu'il était tout-à-fait impossible de lui conserver l'équilibre nécessaire pour qu'il ne renversât point, à cause du train dont nous allions et de la nature raboteuse du sol dans les endroits où la neige avait été enlevée. Dans l'espace des deux premiers cents pas, je fus jeté plusieurs fois la face sur la neige, mais je me redressais tout aussitôt en jetant mon poids du côté opposé. Les rennes me paraissaient avoir tous couru, au moment du départ, dans diverses directions; et en passant près d'un autre traîneau, je vis à mon grand étonnement un pulk entièrement renversé par-dessus son voyageur, sans que l'un ou l'autre en parût affecté en

rien et que le renne ralentît son pas. Mon tour était maintenant arrivé, et comme nous descendions une pente peu importante pour entrer dans une forêt de sapins, un cahot soudain jeta le pulk si bien sur le côté qu'il me fut impossible de le relever, et que je fus traîné pendant long-temps, frottant avec mon côté droit la neige qui formait autour de moi un nuage par l'effet de la rapidité de la course. Je réussis enfin à tout redresser, et nous regagnâmes le terrain perdu.

A midi, nous arrivâmes au bord de l'Aïby-Elv, rivière qui prend sa source dans les montagnes et se décharge dans l'Alten. Ici, toute la troupe s'arrêta court, et, m'approchant, je vis la cause de cette halte soudaine. Le milieu de la rivière n'était pas encore pris : il y avait un intervalle de vingt pieds à franchir, mais les Lapons ne doutent de rien, et les sautèrent avec tant d'agilité et de vigueur que nous passâmes, sans autre accident qu'un bain pris par quelques-uns de nous; mais l'épaisseur de la fourrure du paesk en empêcha le mauvais effet.

Nous continuâmes notre route, prenant la direction de la rivière d'Alten, dont nos guides voulaient nous faire suivre le cours jusqu'à ce que nous arrivassions à un point qui fût gelé suffisamment pour nous porter. Plus nous avancions, plus la neige était épaisse, et comme elle était nouvellement tombée, les rennes y enfonçaient, ce qui ren-

dait nos progrès très lents. Le wappus était souvent obligé de quitter son traîneau et d'aller devant son renne, pour s'assurer avec son bâton des endroits vers lesquels nous nous dirigions. Le tintement des clochettes interrompait seul le silence que nous gardions alors.

Nous approchions de la rivière d'Alten : elle était très large au point que nous avions atteint, et ses bords étaient assez bien boisés. Elle était libre au milieu et le courant était très fort; mais comme elle était solidement prise des deux côtés, nous préférâmes y marcher à suivre les rives dont la neige était très inégale et très mauvaise. Nous avions dans notre cavalcade trois Laponnes, qui après avoir fait leurs emplettes à Alten retournaient à leur *rehn bye* (campement) sur les montagnes de Solivara. Il n'y avait que leurs bonnets qui pussent les faire distinguer des hommes.

A trois heures de l'après-midi nous quittâmes la rivière d'Alten, dirigeant notre marche plus à l'ouest, vers les hautes terres, et nous prîmes par une vallée de montagne assez boisée : le sol était raboteux et inégal, à cause des rocs que les torrens y avaient apportés. Nous avions à notre droite une rivière de la largeur de celle que nous avions vue le matin.

A cinq heures nous nous établîmes pour la nuit dans un fourré de bouleaux; ce bois s'appelait

Skovbredden, sans doute à cause de sa situation; (*skov* signifie *bois* en norwégien, et *bredde*, bord, ou limite). Nous étions alors au pied de cette grande chaîne de montagnes, les Alpes du Finmark ou de la Laponie, connues sous le nom commun de *monts Kiölen*, et qui vont au sud presque jusqu'à Koutokeino. Comme cette chaîne court ensuite dans le sud-ouest, elle forme la longue limite naturelle qui sépare la Norwége de la Suède. Comme au-delà de cette station nous ne devions plus trouver de bois pour nous chauffer pendant la froide nuit et accommoder nos alimens, nous fûmes bien vite décidés à faire halte. Alors nous enlevâmes la neige sur un certain espace pour y établir notre bivouac, en disposant à l'entour nos pulks qui nous servaient d'appuis; un énorme bûcher fut allumé, et le souper se fit pendant que les rennes, laissés en liberté pour chercher leur nourriture, la mousse, parcouraient le bois, une clochette au cou.

Notre viande était tellement gelée qu'il fallait une hache pour la diviser en morceaux qui pussent entrer dans le pot de fer que portent toujours les Lapons : la glace nous fournit de l'eau, et en attendant que la viande fût cuite nous prîmes du chocolat.

Quand nous eûmes fini notre repas, et que l'eau-de-vie et le punch eurent délié les langues des Lapons, ils nous prouvèrent qu'il n'est sans doute pas

sur la terre de peuple plus parleur. De continuels éclats de rire suivaient les abondantes plaisanteries dont la vivacité et le piquant me donnèrent d'eux une meilleure opinion que je n'en avais eue jusqu'alors. Il eût été impossible de dormir et même d'y songer au milieu de leurs babillages.

A mesure que notre feu diminuait, on y mettait des arbres entiers qui répandaient une si grande clarté au loin, qu'il n'y avait rien à craindre des loups pour nos rennes. Par malheur, vers onze heures du soir la neige commença à tomber, au moment même où nous songions à nous livrer au sommeil. Il fallut bien nous résigner à ce contretemps, et après avoir mis du nouveau bois dans le bûcher, et nous être couverts le mieux possible, nous posâmes notre tête sur un oreiller de neige pour nous endormir. Quelques-uns de nos voyageurs expérimentés se fourrèrent dans un large sac de peaux de renne, et ils s'y trouvaient aussi chaudement que dans leur lit. Tout fut bientôt dans le silence le plus complet, hormis le vent qui venait en sifflant des montagnes et passait sur nos têtes. La nouveauté de la situation m'empêcha de clore l'œil pendant un certain temps, et je m'amusais à écouter les tintemens affaiblis des clochettes des rennes qui se faisaient quelquefois entendre dans les rafales. Je m'endormis enfin, mais la violence de la tempête me réveilla vers le matin, et je vis

alors que j'étais couvert de neige; et toute l'assemblée était dans la même position, autant que je le pus voir à la chétive lueur que le feu donnait encore. Par bonheur, nos accoutremens nous rendaient invulnérables. Quant aux habitans du sac, ils avaient entièrement disparu sous la neige.

Pendant que l'on rallumait le feu, chacun se réveilla, et l'on alla chercher les rennes. A neuf heures l'obscurité n'avait nullement diminué, et le vent qui nous aurait couvert de neige en allant vers les montagnes nous empêchait de partir. Les Lapons parlaient de rester à cette station, mais quant à moi je me souciais peu d'être pendant quelques jours peut-être littéralement jusqu'au cou dans la neige; d'autres étant de mon avis, nous décidâmes qu'on se remettrait en route.

La neige avait cessé de tomber alors, et le jour commençait à venir. Nous suivîmes d'abord pendant quelque temps la surface gelée de la rivière; puis, comme elle prenait une direction autre que la nôtre, nous la quittâmes : notre marche était du reste difficile à cause de la neige fraîche et de celle qui descendait continuellement des hautes terres, apportée par le vent; la neige, sur une douce pente boisée que nous montions au pied du mont Solivara, n'avait pas moins de cinq pieds de profondeur, et quelquefois c'était le double. Le wappus fut obligé de descendre de son traîneau ; et passant

à gué dans la neige en la sondant du bâton qu'il tenait dans une main, de l'autre il tirait son renne qui ouvrait un passage au reste, et formait de chaque côté un mur assez haut pour cacher le pulk et le conducteur. La surface étant parfaitement unie et les creux remplis de neige, il était difficile de dire quelle était la profondeur au-dessous de cette neige qui, étant fraîchement tombée, n'offrait aucune prise à l'utile sabot du renne. De sorte que de temps en temps l'animal s'enfonçait dans un lieu où pendant quelques minutes homme, bête et traîneau, tout était invisible, et ils n'en pouvaient sortir qu'avec l'assistance du wappus. On peut donc concevoir que notre marche devait être lente, et nous n'étions au bout de deux heures qu'à peu de distance de Skovbredden. Toutefois en avançant et à mesure que nous nous éloignions des basses terres, nous trouvâmes un meilleur chemin et une surface plus solide; mais au-delà de la région des sapins la montée devint bien plus raide; et quelques bouquets rabougris de bouleaux nains ou de saules de montagnes se montraient seuls au-dessus de la neige. Nous perdîmes en cet endroit trois personnes de notre compagnie, les trois Laponnes qui se rendaient à leur *rehn bye* (campement de rennes), à deux milles de là.

Dans l'après-midi, outre les mauvais chemins sur les glaciers, l'atmosphère s'épaissit tellement que

les guides ne crurent pas convenable de tenter le passage du sommet du Solivara avant la nuit. Cependant au bout d'une heure le temps s'éclaircit, et nous ne tînmes pas compte de leurs avis. A trois heures environ nous gagnâmes le plus haut point de la grande montagne (field) de Solivara; autant que nous pouvions nous en assurer par le faible jour que nous avions, un long plateau s'étendait au sud-est, direction que nous allions suivre.

Nous fîmes halte, et pendant que nous prenions notre repas, nous envoyâmes les rennes chercher le leur. Le froid était très grand dans ces régions élevées, et il atteignait 16 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Notre halte ne fut que d'un quart d'heure, et déjà la lueur du crépuscule avait fait place au scintillement des étoiles. Nous n'avions pas de temps à perdre; car il fallait long-temps encore et péniblement cheminer dans les montagnes avant d'arriver à un endroit qui fournît du bois pour chauffer notre bivouac de nuit. L'étoile du soir qui étincelait dans le ciel nous ranimait, tandis que nous glissions sur la cime glacée du Solivara.

Cependant un des quäns vint me parler à l'oreille d'un ton d'importance, et il me donnait en effet un avis salutaire. Il me dit que le brouillard allait nous surprendre bientôt, qu'il me conseillait en ce cas de mettre mon renne au plus grand galop possible, de ne songer qu'à moi, et de ne jamais rester

en arrière. Mon renne était en effet un des plus rapides du troupeau, et j'avais acquis de l'expérience dans la manœuvre du traîneau. Ayant donc attaché fortement le bout de la bride à mon bras de peur de la lâcher, je suivis l'exemple du wappus. Toute la troupe fit de même et redoubla de vitesse. Deux étoiles dans le sud-est nous avaient jusqu'alors servi de point de ralliement; mais bientôt tout fut obscur autour de nous, et au bout de quelques minutes le brouillard nous interdisait la vue des corps célestes; néanmoins nous ne ralentissions en rien notre course; c'était un véritable pêle-mêle dans les ténèbres, car chacun ne pensait qu'à soi. C'est ainsi que nous allions grand train sur la cime du Solivara, de crainte qu'au brouillard ne succédât la neige poussée par le vent qui nous aurait encore beaucoup plus embarrassés. Nous regrettâmes alors de ne point avoir dirigé nos pas vers la tente des Laponnes, où nous aurions trouvé abri et bon accueil; mais nous en étions à quelques milles, et nous n'aurions pas pu la rejoindre. Revenir sur nos pas était aussi mauvais qu'aller en avant, et notre seule chance était de découvrir en descendant la montagne quelque coin abrité pour y attendre que le temps s'éclaircît. Avec l'abri le bois était nécessaire; et comme nous étions considérablement au-dessus de la région de la végétation, nous ne pouvions espérer trouver que bien plus bas de quoi

faire du feu. Notre guide de devant reconnut à la pente du terrain que nous arrivions à la descente de la chaîne; et pour la première fois, il s'aperçut que les ténèbres l'avaient conduit dans une partie des montagnes qui lui était inconnue. Cette fâcheuse nouvelle nous forçait à aller pas à pas avec la plus grande précaution, quand tout à coup notre marche fut arrêtée. Le renne de devant avait posé le pied sur le bord d'un précipice, et avait fait halte par instinct. Par bonheur nous avions ralenti notre pas, car tout y fût tombé : nous prîmes alors une direction différente pour essayer de trouver une partie où la descente fût plus douce, et ce n'était point facile à cause de l'obscurité. Chaque pas était donc plein de péril. Bientôt j'entendis un bruit confus dans les traîneaux de devant, et j'avais eu peu de temps pour me préparer quand je m'aperçus que je descendais rapidement une partie très raide de la montagne. La surface était polie comme un miroir, et renne et traîneau glissaient comme l'éclair; mais peu de pas suffirent pour donner au traîneau une vitesse supérieure à celle du renne, en en augmentant le poids; et bientôt le pulk passa devant l'animal, le renversa et l'entraîna assez loin; enfin le renne se délivra des traits qui embarrassaient ses jambes, et j'arrêtai. Tous les autres traîneaux étaient dans le même cas : l'on n'entendait que les cris : *Au wappus!* Enfin nous nous retrouvâmes

au bas de la descente tous sans la moindre égratignure.

Après d'autres pêle-mêle du même genre, nous nous trouvâmes le matin, à notre indicible contentement, dans une étroite et profonde vallée de montagne où le wappus se reconnut; nous pûmes alors aller grand train; et après avoir encore considérablement descendu, nous arrivâmes à une épaisse touffe d'arbres nains et de bouleaux, où nous fîmes halte; ce n'était plus là le bon bivouac de Skovbredden, et nous étions à peine à l'abri des rigueurs de l'air. Difficilement nous pûmes trouver de quoi faire un petit feu qui donnait peu de chaleur; nous nous y endormîmes cependant, ayant bien chaud dans nos vêtemens lapons; mais au bout de trois heures le poids de la neige qui était tombée devint si considérable que nous nous réveillâmes accablés et changeâmes de place pour éviter d'être ensevelis.

Il était tout au plus cinq heures du matin; mais notre position était si misérable, que nous jugeâmes à propos de pousser en avant et de faire tout ce qu'il serait possible pour gagner Koutokeino, afin d'éviter une autre nuit : nous avions passé la nuit sur un petit lac nommé *Pietis-Javri*. Le matin était sombre et le froid intense quand nous partîmes; le vent aigu soulevait des nuages de neige. Bientôt nous arrivâmes au Chouis ou Kievris-Niumi,

sombre chaîne de montagnes d'une élévation considérable. Autant que le jour me permit de le distinguer, je ne vis qu'un vaste plateau dépouillé, sans autre apparence de bois que çà et là les cimes rabougries de quelques bouleaux qui se montraient au-dessus de la neige : nous n'étions plus la troupe joyeuse de la veille, et la tempête croissait à mesure que nous avancions : la neige dans ces régions ne tombe point comme celle de nos climats en gros flocons; c'est plutôt en givre qui est poussé par le vent aussi abondamment que l'est le sable par les tempêtes des déserts d'Afrique : c'est à cause de son épaisseur qu'on la nomme *snee fog* (brouillard de neige).

Enfin, après de grands efforts nous quittâmes le Chouis-Niumi pour une contrée désolée dans les hautes terres; ensuite nous vîmes quelques lacs dans une vallée qui s'étendait sur plusieurs milles de longueur à notre gauche; les rochers qui la bordaient me semblèrent être d'argile schisteuse, dont la couleur formait un singulier contraste avec la nappe blanche qui s'étendait à leur base. Le lac principal que nous remarquâmes est le *Riggi-Lobi*, le plus considérable d'une chaîne de lacs. Le Riggi-Jawre est le second pour son étendue. Ce dernier, faisant un coude sur notre gauche, nous le quittâmes pour quelque temps, puis nous le rejoignîmes pour le traverser; ensuite à trois heures de l'après-

midi nous fîmes halte dans un petit gamme délabré, demeure d'été d'un quän pour le temps où il s'y établit au milieu des lacs, afin d'y pêcher. Nous y avions allumé du feu et comptions après notre repas le quitter pour tâcher de gagner Koutokeino; mais le mauvais temps redoubla, et il y fallut passer la nuit fort misérablement, battus devant notre feu par le vent et la neige, le gamme n'étant pas assez grand pour recevoir tout le monde; quelques-uns d'entre nous étaient restés à la porte, et la neige les avait si complétement couverts, que je mis le pied sur le corps d'un des Lapons, croyant le poser sur le sol.

Notre situation était trop pitoyable pour que nous ne profitassions pas du premier moment favorable pour effectuer notre départ, et à quatre heures du matin nous quittâmes le gamme pour suivre notre route; nous traversâmes ensuite plusieurs lacs sans importance, et au-delà nous trouvâmes une éminence rapide et sinueuse où se renouvelèrent les scènes de confusion que j'ai rencontrées plus haut. Quand nous l'eûmes descendue, nous étions sur le niveau de la rivière Alten, qui, sur quelques points, a un demi-mille de large; elle perd en été son nom pour prendre celui de Koutokeino, et nous suivîmes ses bords jusqu'à ce que nous vissions ce lieu, où se terminait la première partie de notre voyage en Laponie.

Description de Koutokeino. Son presbytère. Son église. Vie d'un prêtre lapon. Cimetière. Excursion. Départ de Koutokeino. Lacs nombreux. Haltan. Ofre-Niska. Muoniokiska. Bains de vapeur.

L'aspect de Koutokeino n'était nullement engageant : ce lieu ne se compose que de quelques cabanes de bois sur le bord de la rivière, et qui étaient alors profondément enfouies dans la neige ; nous trouvâmes la maison du prêtre située sur un tertre, et nous y entrâmes sans cérémonie : elle était tout-à-fait vide, car le prêtre était en ce moment à une de ses églises dans une partie reculée de la Laponie. C'était un échantillon parfait de la demeure d'un ministre lapon : un étage seulement, une petite chambre et une cuisine derrière ; plus un petit cabinet dans lequel était un lit. Après avoir passé la nuit entassés dans cette maison, nous nous levâmes mourans de froid, car l'air pénétrait partout dans la cabane du bon ministre, et le froid était de trois degrés tout près du poêle.

La paroisse de Koutokeino ou Goudokeino, qui est son nom lapon, se compose principalement de montagnes, de lacs à l'infini et de marais. Les principales rivières sont l'Alten ou Alata, Jocka et le Jets-Jak. L'étendue de cette seule paroisse est de cent milles anglais de longueur, et sa plus grande largeur approche de cent milles ; ainsi tout le district soumis au pasteur est de trois mille huit cents

milles carrés. On peut juger, d'après cette immense étendue de pays à desservir, quelle est la rude vie d'un curé lapon.

Le ministre de Koutokeino réside pendant l'hiver dans la maison curiale que nous occupions alors. A cette époque de l'année les Lapons, ses paroissiens, quittant les côtes, s'établissent ordinairement sur un rayon de vingt ou trente milles au plus autour de l'église, et ils y viennent le dimanche dans leurs traîneaux; c'est pourquoi le ministre est obligé de résider à Koutokeino, où il vient se fixer vers le milieu de décembre. Puis à mesure que l'été arrive, il se voit abandonné de tous ses paroissiens; enfin quand il se trouve seul, il vient lui-même sur le bord de la mer, et se fixe pour l'été à Kielvig.

Le lendemain de notre arrivée nous allâmes visiter l'église qui est à une courte distance du presbytère; c'était un simple édifice de bois, en assez médiocre état. Le cimetière qui l'entoure était bien planté, et dans l'été ce doit être un objet bien intéressant, car de ce point on a la vue de tout le pays. Dans l'église, près de la chaire, était le siége du *rolk* ou interprète qui explique aux Lapons ce que le prédicateur vient de dire en norwégien. A l'entrée du cimetière est le beffroi, séparé de l'église comme cela se voit partout en Norwége et en Suède. En y passant je remarquai deux cercueils déposés sur un banc, et on répondit à mes questions à cet

égard que ces deux cercueils étaient là depuis longtemps et attendaient l'arrivée du prêtre pour livrer leur mort à la terre.

Le clergé est si peu nombreux en Finmark, et les églises sont tellement distantes les unes des autres, qu'il est souvent impossible aux prêtres d'enterrer un corps dans le délai ordinaire. S'ils sont absens, et que ce soit en été, on inhume le mort sans eux, et à leur retour ils font le service des funérailles sur la fosse. Si la mort a lieu en hiver, le cadavre reste sur la terre jusqu'à l'arrivée du ministre. Il se trouve souvent que la terre est trop gelée pour pouvoir être creusée, et alors le corps reste sans sépulture jusqu'au printemps.

Quelques-unes des filles Quäns étaient loin d'être laides, et j'en vis même une très jolie. Je n'en saurais dire autant des filles des Lapons à rennes; car, dans cette dernière classe, hommes, femmes, enfans confirmaient pleinement l'idée reçue relativement à la laideur des uns et des autres. J'achetai à une femme sa ceinture avec ses accessoires ordinaires, consistant en un petit couteau et sa gaîne, un dé de cuir ouvert au bout et entourant seulement l'extrémité du doigt, et enfin un singulier ustensile pour tenir lieu d'étui à aiguilles et qui n'était autre chose que quelques morceaux d'étoffes de laine cousus ensemble, qui servaient à ficher les aiguilles et sur lesquels on rabaissait un cou-

vercle de cuivre pour garantir les aiguilles de l'humidité. Au bout de la gaîne de cuir étaient deux pièces de monnaie dont les Lapons sont très curieux comme ornemens, et je ne fus pas peu surpris en trouvant qu'une de ces deux pièces était à l'effigie de Louis XVI.

Mon bagage qui était resté en arrière arriva quelques jours après nous; mais quelle fut notre surprise quand nous reconnûmes que tous nos vivres, comestibles ou liquides avaient été examinés, et tellement diminués que nous pouvions soupçonner les loups d'y avoir mis la patte, si les cruches bien décachetées ne nous eussent avertis que les dévorans étaient les conducteurs eux-mêmes! mais ils avaient tellement souffert que nous n'eûmes pas le courage de les réprimander.

Avant de quitter Koutokeino, nous fîmes une excursion dans nos pulks pour voir le pays environnant et trouver une tente à rennes que nous rencontrâmes à cinq milles de distance; nous avions parcouru cet espace en un quart d'heure. La tente, véritable haillon qui ne garantissait le Lapon ni du vent ni de la neige, était sur une colline désolée et entourée de deux cents rennes à peu près; le froid y était si rigoureux que nous n'y pûmes rester que quelques minutes; et après avoir fait à la hâte nos dispositions pour que des rennes vinssent nous prendre afin de nous conduire à

Niska, nous nous dirigeâmes vers la rivière pour revenir à Koutokeino par un autre chemin.

Le pays que nous traversâmes me parut être une longue succession de bois de bouleaux frêles et bas. La lune éclairait vivement notre marche, tandis que nous descendions rapidement des hauteurs où nous nous trouvions vers la rivière. Le ciel était d'un azur foncé magnifique, bordé à l'horizon d'une bande d'un rouge faible que produisait le soleil au-dessous. Enfin nous rentrâmes à Koutokeino en suivant la rivière.

Le 16 nous étions sur le point de partir au nombre de dix, dont six allaient à Stockholm qui se trouvait encore à onze cents milles de nous, et deux cents milles devaient être parcourus avec les rennes; nous comptions accomplir ce trajet en trois jours par un temps favorable: c'était pour nous un bien-être de pouvoir continuer notre route sans être enveloppés des ténèbres qui nous avaient jusqu'alors entourés. Au contraire, la lune brillait maintenant nuit et jour sans interruption; tout semblait aller pour le mieux: le froid n'était pas très grand, les étoiles brillaient au ciel, et nos cœurs étaient légers, tandis que nous glissions rapidement sur la surface glacée de la rivière. Ses bords avaient le même aspect qu'avant notre arrivée à Koutokeino, bien qu'ils s'abaissassent graduellement, nous prouvant ainsi que nous appro-

chions d'une partie de la Laponie beaucoup plus basse que celle que j'avais vue jusqu'ici. La rivière de Koutokeino sort de quelques lacs sur les frontières de Lapmark, de Tornéo, coupe le Finmark, et après un long cours va se jeter dans le grand fiord d'Alten. Une chose remarquable, c'est que dans son cours cette rivière traverse le centre de la chaîne de Finmark. où elle semble s'ouvrir de force un passage. En approchant d'Alten elle est latéralement en prison entre des montagnes qui se dressent perpendiculairement, et son lit est en conséquence tellement resserré qu'il n'est plus à un certain endroit qu'une fente dans les rochers, d'où ses eaux rugissantes se précipitent avec une violence majestueuse. En quittant la rivière, nous passâmes dans un pays peu varié par de rares éminences, entre lesquelles s'étendaient de longues plaines couvertes çà et là de bouleaux nains. Nous traversâmes quelquefois de vastes marais sur lesquels la neige enlevée ne laissait voir d'autre végétation que la mousse des rennes. Nous étions alors dans cette partie de la Laponie où cette plante est le plus abondante et couvre tout le sol. Le caractère montagneux du Finmark, dont nous allions bientôt franchir les frontières, avait entièrement disparu. Notre route traversait des lacs sans nombre, et c'était un véritable plaisir de glisser sur leurs miroirs polis après les lenteurs de notre

premier voyage. Il semblait que tout le pays ne fût composé que de lacs, et nous en avions à peine quitté un que, de l'autre côté, d'une légère éminence un lac nouveau commençait. L'abondance des lacs et des marais étendus est le trait caractéristique de ce pays.

Au milieu d'un de ces lacs si vastes, que l'on nomme, je crois, *Suopadus*, nous rencontrâmes un parti considérable de Norwégiens et de Quäns que nous saluâmes : ils allaient de Muonioniska à Koutokeino. Nous n'étions encore qu'à deux milles de Finmark de cette dernière peuplade, distance qui peut être évaluée à vingt-cinq milles anglais.

Le pays devenait de plus en plus plat, et il était quelquefois difficile de définir si nous étions sur la terre ou sur l'eau, à cause de l'uniformité de la blanche surface qui nous entourait. Nous apprenions toutefois de l'instinct de nos rennes quelle était la nature du sol que nous foulions; car à peine en halte, ils couraient vers la terre où ils sentaient la mousse sous la neige.

Ainsi que nous, les Lapons se distrayaient avec leurs *tobak bipos* (pipes à tabac) qui sont très petites, excédant rarement une longueur de trois ou quatre pouces, et sont suspendues par une bande de cuir à la partie antérieure du paesk. Le petit sac qui renferme le tabac est dans leur ceinture, et il contient aussi un petit morceau de fer, un caillou,

et pour amadou un champignon, qui remplit le même office chez les Indiens de l'Amérique septentrionale.

Après avoir traversé le grand lac de Jevis-Javri, nous arrivâmes dans une contrée assez bien couverte de bouleaux : c'est là la frontière qui sépare la Laponie norwégienne de la Laponie russe; puis après avoir passé encore d'autres lacs, nous fîmes halte pour la nuit dans une cabane d'été de pêcheur sur les bords d'un lac nommé *Storrai-Grotti-Javri.*

Nous quittâmes cette station de bonne heure, dans l'espoir d'avoir fait, avant notre prochaine halte, une bonne partie du chemin qui nous séparait encore de Muonioniska. Nous étions alors dans la Laponie russe, et nous pûmes remarquer un changement dans l'aspect du pays ; les sapins avaient reparu. Comme le jour précédent, nous eûmes à traverser beaucoup de lacs dont les bords étaient garnis de pins qui relevaient un peu la plate uniformité de la contrée. Elle devint graduellement plus onduleuse, les lacs étaient plus rares, et les bouleaux disparaissaient pour faire place à des pins d'une hauteur remarquable. Dans l'après-midi nous fîmes halte dans un bois, éclairés par une belle lune. Nous partîmes par un froid intense qui avait commencé à être aussi rigoureux le jour où nous quittions Koutokeino. A la nuit, nous nous

plongeâmes dans d'épaisses forêts de pins, d'une hauteur que je n'avais pas encore vue. Il régnait dans ces solitudes un silence triste, tandis que nous glissions lentement sous les rayons de lune qui se faisaient jour à travers les branches largement déployées. Quelquefois les troncs étaient si pressés que nos rennes avaient de la peine à avancer, ou étaient obligés de se baisser la tête pour ne pas prendre leur bois dans les arbres.

Tout à coup nous fûmes surpris par la vue de quelques maisons. Nous avions gagné Hältan, qui est le premier établissement de Quäns que l'on trouve entre Koutokeino et Muonioniska. Ce sont deux ou trois maisons sur les bords du lac d'Aunis-Javri. Il n'était pas tard quand nous arrivâmes; mais bien qu'il fût tout au plus trois heures, la nuit était aussi complète qu'à minuit. A la clarté de la lune, je crus voir que ce lieu était pittoresque entre les pins qui bordent l'eau. Nous passâmes la nuit à Hältan, car nous ne pouvions espérer d'aller coucher à Muonioniska qui est à cinquante milles. Le thermomètre était élevé à 16 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro.

Les trois familles qui vivent à Hältan tirent leur subsistance de la pêche et de quelque bétail qu'elles entretiennent. Leurs maisons sont jolies et propres, de beaucoup supérieures, en ce point, à celles de Koutokeino. On nous y reçut avec une bienveillante

hospitalité. La chambre que nous occupions était éclairée, comme le sont les maisons du Finmark, par de longs éclats de sapin qui, étant allumés, sont placés de manière à ce que, lorsqu'ils ont brûlé jusqu'au bout, ils tombent dans un vase de fer destiné à recevoir les étincelles. Cette lumière remplace celle de la chandelle, et l'on peut supposer qu'elle est très économique, puisqu'un sapin peut fournir mille éclats de ce genre. Cette espèce de flambeau dure au feu, du reste, trois ou quatre minutes au plus, et il faut une attention constante pour remplacer à temps celui qui est brûlé.

Nous quittâmes Hältan le lendemain matin, et après avoir traversé l'Aunis-Javri, nous tournâmes les montagnes boisées qui s'élèvent sur l'autre bord du lac. Une montagne, à la distance de quelques milles sur notre gauche, formait, par sa cime blanche, un beau contraste avec les forêts qui s'étendaient au-dessous. C'était la seule qui eût frappé nos regards depuis notre départ de la chaîne à Finmark, et la hauteur devait en être très considérable, car les derniers bouleaux cessaient à la moitié de ses flancs escarpés. Ses parties inférieures étaient revêtues de pins, et il était curieux d'observer la manière dont ils s'éclaircissaient à mesure qu'ils montaient, disparaissant peu à peu, et faisant enfin entièrement place aux bouleaux. L'aspect du ciel au milieu du jour était parfaitement beau alors;

car il était tout imprégné d'une teinte de vermillon reflet de la lumière du soleil au-dessous de l'horizon, tandis que les pâles rayons de la lune, se montrant au milieu, y répandaient un air de calm indicible.

Nous voyageâmes toute la journée par un pay bien boisé, non pas aussi plat que celui des jour précédens, et où se trouvent quelques lacs. Nou rencontrâmes fréquemment de longues perche fichées dans la neige et se joignant au sommet e forme de cône : c'étaient les restes de quelque campemens de Lapons. Comme il y a dans l'inte rieur du pays abondance de bois, ils laissent ord nairement derrière eux les fragiles charpentes d leurs demeures, et elles servent au Lapon qui veu à son tour fixer sa passagère demeure sur ce terrai

Il serait difficile de peindre la beauté de la nu constellée et le reflet de l'aurore boréale sur cha que branchage couvert de gelée blanche, comm s'il eût été orné de pierreries par million. Ce spec tacle radieux rappelait le conte des fées : il sembla que nous voyageassions dans une forêt enchanté

Bien que nous glissassions rapidement au cla d'une belle lune, cependant nous pressâmes no rennes pour arriver à la nuit sous un toit qui nou abritât. Nous traversâmes forêts, lacs, vallées, pay boisé, pays découvert, pendant plusieurs heure puis nous entrâmes dans une plaine immense, cou

verte de neige, unie comme une mer de glace, et composée de profonds marais. On ne voyait pas même un bouquet de bouleaux chétifs qui perçât de sa tête nue la neige épaisse. Nous nous trouvâmes enfin dans un pays plus inégal : on y voyait épars des arbres et des buissons ; et nous arrivâmes ensuite à une région de forêts et de rapides descentes.

Enfin au bas d'une de ces pentes rapides nous nous trouvâmes sur la surface de la rivière Muonio, qui, à cet endroit, ressemblait à un lac très étendu ; et à une courte distance de là, l'apparition de quelques lumières nous annonça que nous étions dans le voisinage des habitations des hommes. Notre guide nous dit, en s'arrêtant, que nous étions à Ofreniska, établissement quän ou finlandais, où nous fîmes une petite halte.

A huit milles de là, ayant toujours suivi les bords de la Muonio, nous arrivâmes à Nedreniska (Basse-Niska) ou Muonioniska, à cause de la rivière sur laquelle ce lieu est situé. C'est là le premier endroit où les Finlandais entretiennent des chevaux que les voyageurs peuvent se procurer. Il en est peu qui gardent leurs rennes au-delà de Muonioniska. Les maisons de ce lieu étaient toutes différentes dans leur construction de celles de Koutokeino. Les charpentes étaient solides et les portes joignaient bien. Comme il s'y trouvait un *bastuen*, ou bain de va-

peur, tous mes compagnons de route s'y rendirent et furent baignés par les plus jeunes femmes de la famille qui sont invariablement chargées de cette opération. Quant à moi, j'allai pendant ce temps voir l'église, placée sur une éminence de l'autre côté de la rivière. C'est, en vérité, un bel édifice, bien qu'il soit entièrement en sapin. Le prêtre était absent, et je vis beaucoup de Quäns qui revenaient de la grande foire de Kängis avec leurs traîneaux chargés de diverses marchandises pour Niska, Koutokeino, Alten et d'autres lieux.

Continuation du voyage vers Tornéa. Nuit à Pello. Coutume des Finlandais. Arrivée à Tornéa. Réapparition du soleil.

Après avoir pris des chevaux et tout arrangé pour notre nouveau mode de transport, nous quittâmes Muonioniska pour nous rendre à Tornéa, qui était encore à plus de deux cents milles de nous. Ayant gravi une petite éminence, nous eûmes de son sommet une bonne vue de tout le pays qui ne présentait à l'œil, aussi loin qu'il pouvait atteindre, qu'une interminable forêt de pins sans qu'une seule habitation humaine s'y montrât pour varier et rompre la sauvage monotonie du tableau. Après une marche de quelques milles, nous nous trouvâmes sur le bord de la rivière et comme auparavant, nous continuâmes notre route sur sa surface: le Muonio sort du Killpis-Jaure, au pied de la chaîne

alpine de Norwége, prend d'abord le nom de *Köngärnä-Elf,* qu'il perd ensuite pour celui de Muonio, et cette rivière est la limite qui sépare la Suède de la Russie, la Laponie suédoise étant sur sa rive orientale, et la Laponie russe sur celle de l'ouest. Ses bords étaient généralement boisés, au point qu'il nous était impossible de voir un peu le pays que nous traversions. Notre seule distraction était la rencontre fréquente de Lapons russes, qui me frappèrent comme étant plus petits et plus basanés.

Après un trajet d'environ trente milles, nous changeâmes de chevaux à Parkajoki, et la maison où nous descendîmes était jolie et propre; les fenêtres fermaient bien, et tout était d'un très bon travail. A un mille au-delà de cette station, nous quittâmes la rivière pour traverser de profondes forêts de pins, où nous eûmes un très mauvais chemin, tant par l'effet des branches qui nous obstruaient que par la neige qui était trop molle.

A neuf heures à peu près nous arrivâmes à Teppajervi, habitation d'un Finlandais, où nous restâmes au coin du feu jusqu'à deux heures du matin. Alors nous nous remîmes en route par un beau clair de lune, toujours à travers nos sombres forêts.

Il était quatre heures quand nous fûmes à Kollare, où, après avoir réveillé les paysans, nous nous endormîmes nous-mêmes pour quelques heures. Ce petit établissement finlandais est situé sur une île, et les

maisons y ont de l'aisance et de la propreté. Nous y prîmes des chevaux frais, et étant partis de bon matin, toujours suivant la Muonio, nous arrivâmes au milieu du jour à Kiexisvara, à vingt milles de Kollare. Quoique nous ne fussions pas encore assez avant dans le sud pour jouir de la présence du soleil, et que notre jour fût de peu de durée, cependant du haut d'une colline, grâce au solstice d'hiver, je pus distinguer le paysage environnant. La lune ne régnait plus comme en Laponie, la nuit et le jour, et de ce point élevé je pouvais apercevoir le cours glacé de la Tornéa et ses lointaines sinuosités.

Nous quittâmes Kiexisvara à trois heures de l'après-midi. Bientôt une flamme intense qui brillait nous apprit que nous traversions Kängis, dont je pus entrevoir l'église dans les ténèbres. De là nous suivîmes pendant quelque temps les bords de la Tornéa, toujours à travers des bois de pins. La foire de Kängis, qui venait de se terminer, est le grand rendez-vous de tous les Lapons du nord. Le commerce s'y fait entre eux, les Finlandais et les Suédois.

Il était facile de voir que nous approchions d'un pays plus civilisé et plus habité : tout en glissant sur la large Tornéa, de joyeux reflets de flammes sortaient des maisons des Finlandais; mais c'est à Pello que nous voulions nous arrêter, et nous nous

y dirigions en grande hâte. Nous ne restâmes donc que peu de temps à Jarrhos pour changer de chevaux. L'intérieur de la maison de poste était entouré d'un banc de bois, sur lequel une femme filait. Nous n'y étions entrés que depuis quelques instans, quand nous vîmes avec la plus grande surprise arriver trois jeunes gens parfaitement nus, et qui venaient se placer sur le banc. Les jeunes femmes, qui étaient elles-mêmes très légèrement vêtues, paraissaient tout-à-fait indifférentes à cette circonstance, et quoique leurs compagnons fussent assis tout près d'elles, elles continuaient leur travail sans donner les moindres signes de trouble. Il est vrai que l'intérieur d'une maison finlandaise ne donne que peu de jour, grâce à l'absence des fenêtres que remplacent de petits trous carrés que l'on ferme avec une porte la nuit. Toute la famille sortait du *bastuen* et venait se sécher à la chaleur en faisant visite aux étrangers. La liberté entre les sexes est extrême et sans péril dans le nord. Quoi que les auteurs en aient pu dire de contradictoire, la race laponne et la race finlandaise sont tout-à-fait distinctes.

Nous arrivâmes tard à Pello pour y passer la nuit, et le lendemain je fus très étonné de voir que nous traversions une rue irrégulière d'un mille de long à peu près. Les bâtimens étaient surtout des granges, des écuries, des greniers, et j'en conclus que le pays est très cultivé. Nous marchions alors sur

la terre rendue classique par les célèbres opérations qui ont mesuré un degré du cercle polaire.

Après avoir passé devant l'église de Turtola, qui nous étonna par sa belle apparence, nous allâmes changer de chevaux à la poste et continuâmes à descendre la rivière à Jouxengi, où nous prîmes d'autres traîneaux; nous étions presque sur le cercle polaire du nord. Puis ayant quitté la rivière nous allâmes quelque temps par terre pour éviter les chutes de Kallita-Koski, qui interrompent le cours des traîneaux sur la rivière.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous franchîmes le cercle polaire, à ma grande satisfaction. Il y avait cinq mois que je l'avais traversé près de Luuroën sur la côte de Norwége. Nous nous arrêtâmes ensuite à Mario-Saari, que forment quelques maisons situées sur le côté russe de la Tornéa, et nous passâmes la nuit à Matarengi ou Ofwer-Tornéa.

De là nous continuâmes notre route par terre pour aller à Nedre-Tornéa, ou, comme on le dit par excellence, Tornéa. Le pays que nous traversâmes pour y arriver est très cultivé et très peuplé : les villages abondent sur les bords de la rivière.

C'était le soir du 23 décembre qu'à ma grande joie j'arrivai à Tornéa, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Notre voyage d'Alten ici avait été de dix-sept jours. Nous ne traversâmes pas la rivière, mais

nous restâmes sur le côté suédois dans la maison de poste à Haparanda.

La ville de Tornéa est le point où l'on se rend pour voir, le 14 juin, le soleil à minuit. Charles XI, roi de Suède, y vint pour assister à ce spectacle du haut de la tour de l'église où l'on conserve écrit en lettres d'or le récit tel que le fit le roi lui-même. Le froid était très rigoureux et ne diminuait en rien à Tornéa, mais je pus m'y coucher dans un lit, où du reste je ne dormis pas en repos, tant j'avais été habitué à la dure. Ma courte-pointe de peaux de lièvres blancs me tenait trop chaud.

L'aspect de la ville de Tornéa n'a rien de séduisant, et elle me parut un lieu de désolation extrême. La population n'est pas de plus de trois cents âmes, et la ville se compose de trois vues parallèles. L'île qu'elle occupe n'est pas entièrement entourée d'eau en été; alors ce n'est qu'une péninsule; mais l'isthme est inondé en hiver, qui dure tout le reste de l'année.

Le jour de Noël, que je m'attendais peu à passer à Tornéa, fut marqué par un événement qui ne pouvait que me faire une grande impression, le retour du soleil. A onze heures environ, comme nous traversions la rivière, je tournai machinalement ma tête vers le sud, et quelle fut ma surprise quand je vis le soleil au-dessus des eaux glacées du golfe et d'un certain diamètre au-dessus de l'ho-

rizon ! C'était en effet une vue admirable pour nous, privés depuis deux mois de ses rayons. La nature parut revivre et sourire tout à coup. Le matin était beau et clair, et la surface de la rivière, couverte de frimas, étincelait à la lumière nouvelle : avant une heure l'astre disparut au-dessous de l'horizon.

Départ de Tornéa. Pithea. Bothnie septentrionale. Uméa. Angermanland. Elf-Karleby. Stockholm. Retour en Angleterre.

Dans l'après-midi de Noël nous quittâmes Tornéa, allant grand train par un beau clair de lune jusqu'à Nikkala, où nous changeâmes de chevaux entre ce lieu et Seivits. Nous traversâmes une baie du golfe, où de vastes forêts de sapins s'étendaient jusqu'au bord de la glace, et ces masses vertes contrastaient à merveille avec la blanche surface au-dessus de laquelle elles s'élevaient. Avant d'arriver à Grötness nous traversâmes la grande rivière Calix, qui prend sa source très haut dans le Lappmark, au milieu de ses montagnes, et après la moitié de son cours, reçoit une branche de la Tornéa qu'elle amène avec elle au-dessous de Calix, où elle tombe dans le golfe de Bothnie.

Nous étions alors réellement en Suède. Nous avions derrière nous les Finlandais et leur dialecte de Töre; nous allâmes coucher à Hvitâ après avoir traversé une autre crique du golfe. Le lendemain

à midi, nous gagnâmes la ville de Gamle-Lulea, dont les rues sont régulières, qui est à trois postes de Hvitâ, et à dix de Tornéa. Comme la mer abandonne visiblement ces côtes, il est devenu nécessaire d'élever une nouvelle ville de Lulea qui contient environ huit cent cinquante habitans. Elle est située sur une péninsule formée par le golfe et l'embouchure de la grande rivière de Lulea, qui a dix-neuf mille pieds de large à Gäddvik. Elle prend sa source dans le Lappmark de Lulea, parmi les Alpes frontières de la Norwége et de la Suède, et traverse le grand *trask* (lac) de Lulea.

Le nombre de rivières qui descendent de la grande chaîne de montagnes entre la Norwége et la Suède est très considérable, et il faut en traverser une presque à chaque lieue. C'est ce qui rend, avec l'abondance des forêts, un voyage à Tornéa très agréable en été.

Avant d'arriver à Pithea, nous eûmes du haut d'une petite éminence, une vue de toute la ville, de la blanche surface de la rivière et de plusieurs navires qui y étaient pris dans la glace. Pithea est la ville principale et le siége du gouvernement de *Norbotten* (Bothnie septentrionale), et renferme six cent cinquante habitans. En la quittant nous traversâmes la Pitéa qui est aussi grande que Lulea-Elf.

Je vis pour la première fois à Jäffre un taureau attelé à un traîneau. Le costume des paysans qui

les conduisaient était une longue pelisse de peau de veau blanc, avec un bonnet de peau d'agneau de la même couleur : ce qui les rendait assez difficiles à distinguer de la neige qu'ils foulaient. A Abyn en Vesterbotten nous prîmes, pour conduire notre traîneau, une jeune fille parmi cinq autres qui avaient toutes de ces pelisses blanches.

Nous couchâmes à Sunnanaa, vis-à-vis lequel lieu on voit la belle église de Skelleftéa qui est encore supérieure en architecture à celle de Tornéa. Le port qui traverse la rivière de Skelleftéa est curieux à cause de sa longueur, qui est d'un quart de mille : il est entièrement de bois sur des piles très basses. La rivière, qui est considérable et tombe dans le golfe au-dessous, vient d'un grand lac de l'intérieur du Lappmark de Pithea, que l'on nomme *Horn-Afvan.*

Nous reprîmes notre marche le matin, et nous allâmes changer de chevaux à Bure, puis nous passâmes la nuit à Rikloa, après avoir fait soixante milles anglais. Je m'écartai un peu le lendemain pour voir Uméa, ville grande et régulière de mille habitans, située sur les bords de la rivière du même nom qui est très considérable et descend du fond du Lappmark d'Uméa. Nous quittâmes Uméa dans l'après-midi, et à trente milles de là, nous fîmes halte à Angersiö, qui prend son nom d'un lac voisin, où se rencontrent les limites de la Bothnie ouest et de

l'Angermanland. Le matin, je pris encore pour conduire le traîneau une très jolie fille qui me mena jusqu'à Lœfra, la première poste, où elle me quitta.

Depuis notre départ d'Angersiö, nous étions en Angermanland, et le pays devint plus montueux, comme certaines parties de la Norwége. Les bords du golfe étaient aussi plus variés, et des roches s'y élevaient sous des foules de pins.

Après un trajet de sept postes, nous fîmes halte à Spinte, dans une bonne et grande maison. C'était ce jour-là le nouvel an, et je ne vis jamais plus délicieux tableau que le pays enveloppé de ses vêtemens d'hiver qui relevaient la sombre verdure des pins. Les cristaux de la gelée blanche étincelaient aux rayons du soleil levant; tout était animé, et les chants lointains des paysans qui célébraient le début de l'année, ajoutaient aux douces émotions que cette scène inspirait.

Angermanland, la province où nous nous trouvions, forme une des divisions de l'Ouest-Norrland: elle est très montueuse, et abonde en forêts, lacs et rivières considérables qui tombent dans le golfe de Bothnie. On voit que ce pays a tous les élémens d'un beau paysage. Près de Dogsta, nous aperçûmes la singulière montagne de Skula (Skulberget), qui s'élève au-dessus de la route comme une muraille, à plusieurs cents pieds de hauteur. Nous allâmes

ensuite coucher à Santstog, dont la situation est très belle, et nous fûmes très à notre aise. Entre ce lieu et Weda, nous traversâmes la grande rivière d'Angermanland dont la largeur est d'un mille au moins, et dont le passage est désigné aux traîneaux par une longue avenue de pins plantés dans la neige. Cette rivière vient du nord, très haut dans le Lappmark d'Asile.

Après avoir passé à Mark, nous entrâmes à Fiäll, d'où nous partîmes dans un traîneau par un froid de 14 degrés du thermomètre de Fahrenheit. Nous étions alors dans la province de Medelpad, qui commence entre Mark et Fiäll. Après avoir traversé l'embouchure du grand Indals-Elf, et changé de chevaux à Vifsta, nous arrivâmes à dix heures du matin à Sundswall, dont la vue était très belle. Sa baie présentait une vaste nappe éblouissante, et que coupaient quelques grands bâtimens pris dans la glace. Cette ville, qui est jolie, a seize cents habitans. L'église me parut belle et les rues propres et régulières.

Quand on quitte Sundswall, la route suit pendant quelques milles les bords du golfe, qui, pénétrant dans les terres, y forme plusieurs criques et des baies bordées d'éminences et de rochers que des pins revêtent de la manière la plus pittoresque. Ici nous voyions des îles couvertes de sapins; là, des hauteurs escarpées, et à travers une ouverture dans

les forêts, la mer glacée sans limite, pareille à une vaste étendue de neige.

Nous traversâmes bientôt le Njurunda-Elf, autre rivière considérable, et quittant le golfe après avoir franchi des forêts et des routes difficiles, nous arrivâmes à Maji. Au-delà de ce lieu, nous trouvâmes les frontières de l'Helsingeland et quittâmes Medelpad. Ensuite une autre longue poste de treize milles nous amena tard à Bringsta où nous couchâmes. Là on nous régala pour notre souper de *filbunke,* qui n'est autre chose que du lait caillé que l'on mange avec du sucre. Les paysans que nous avions rencontrés étaient chaudement vêtus de pelisses de peaux de chiens, que l'on trouve beaucoup dans les provinces du nord. Les animaux qui les fournissent ont un pelage magnifique, et une belle fourrure de cette espèce vaut beaucoup d'argent.

Près de Sanna, où nous passâmes le lendemain, nous remarquâmes quelques jolies maisons de campagne qui nous annonçaient l'approche d'une grande ville, et bientôt parut en effet celle de Hudiksvall, port de mer très commerçant, qui a quatorze cents habitans et plus.

En partant de bonne heure de Norrala, il nous fut possible d'arriver à temps à Gefle où nous comptions rester un jour. C'est une ville considérable qui

prend place au troisième ordre des villes de Suède, et a cinq ou six mille âmes de population. En apparence, elle n'est vraiment pas au-dessous de celles que j'avais vues, excepté Stockholm. Elle est très vieille et bâtie régulièrement; ses édifices publics, ses beaux ponts de pierre, ses rues larges et bien éclairées prouvent un degré de richesse et de prospérité qui explique l'état de son commerce. La vue des quais, qui sont très étendus, est fort belle, et les vaisseaux rangés sur plusieurs lignes couvrent une vaste surface. Les bois voisins qui descendent jusqu'au bord du golfe de Bothnie ajoutaient d'une manière pittoresque à ce paysage d'hiver éblouissant la beauté de leurs masses sombres dans le lointain. Nous quittâmes Gefle le lendemain avant midi, et nous nous arrêtâmes à Elf-Karleby pour voir les chutes. Elles sont formées par la rivière Dal, qui prend sa source dans les montagnes de la frontière et mêle ses eaux avec celles du golfe de Bothnie au-dessous d'Elf-Karleby. Il était entièrement nuit quand nous arrivâmes à Mehede et Upland, et, après y avoir passé la nuit, nous gagnâmes par un pays plat et d'une belle culture la ville d'Upsal, ancienne métropole des rois de Suède. Cette ville a été si souvent décrite, que je renverrai à ces récits des autres voyageurs. Je remarquerai seulement que les restes de Linnée sont

dans la cathédrale, imposant et vénérable édifice, quoiqu'il soit construit en briques. Ses hautes tours, la légèreté et les formes aériennes de son architecture intérieure rendent ce monument digne d'un touchant intérêt. La population d'Upsal est de quatre mille cinq cents âmes, et le nombre des étudians est de huit cent soixante-dix. Le château, où réside le gouverneur, est vieux et flanqué de tours rondes élevées : une grande partie est en ruines et les fortifications ont été démolies. On y a une vue très étendue sur le pays qui est extrêmement uni, car aussi loin que peut atteindre le regard, il ne rencontre aucune éminence et n'aperçoit plus les impénétrables forêts du nord, et des plaines couvertes de blé, qui entourent la ville, les ont remplacés d'une façon plus riante pour le paysage.

Dans l'après-midi nous arrivâmes au lac de Malar qui devait nous conduire à Stockholm, et sur lequel nous continuâmes notre route, car la neige était ferme et bonne pour les traîneaux. Il était presque nuit quand nous glissâmes devant le palais d'Ulriksdal, et bientôt après nous nous trouvâmes aux portes de Stockholm.

Les dames suédoises sont vraiment très séduisantes et combinent très heureusement la sincérité et la franchise des Anglaises avec le désir de plaire des Françaises. On a tort de penser qu'elles sont

toutes blondes : il y en a beaucoup dont les cheveux ont cette couleur; elle n'appartient, comme caractère tout-à-fait distinctif, qu'aux Norwégiennes.

De Stockholm je partis pour Gothembourg, où le 13 février je m'embarquai pour l'Angleterre, et j'y étais au bout de sept jours de traversée.

FIN DU VOYAGE DE CAPELL BROOKE.

INGLIS.

VOYAGE EN BAVIÈRE ET AU TYROL.

(1834.)

Les Vosges. Lindau. Wangen. Routes de la Bavière. Memmingen. Meindelheim. Augsbourg : sa description.

Je traversai la France et passai trois jours dans les Vosges. Je ferai remarquer en deux mots que lorsque l'Europe est envahie de toutes parts à la recherche du pittoresque, il n'est aucune contrée où il se trouve plus abondamment que dans le département des Vosges. J'ai passé dans plus d'une charmante vallée, où serpentait une rivière limpide et que dominaient des rochers boisés, des chaumières et des ruines, car il est à peine dans ces montagnes des Vosges une éminence isolée qui ne soit couronnée par des murailles couvertes de lierre d'un de ces châteaux forts qui furent autrefois les résidences seigneuriales des barons allemands ; il n'est de plus aucun pays entre ceux que j'ai visités où j'aie trouvé des mœurs plus primitives et des habitudes plus hospitalières.

Je ne ferai que nommer Strasbourg et Constance que je quittai à cinq heures du matin ; et à trois

heures de l'après-midi, en mettant le pied sur la terre de Lindau, je me trouvai en Bavière, ayant devant moi le lac de Constance qui manque et du caractère positif d'un lac et de l'immensité, qui est l'attribut de l'Océan. Lindau n'est qu'un endroit sans importance; mais comme c'est une ville frontière, le voyageur la regarde avec curiosité comme étant la transition à d'autres mœurs et un autre pays. Je vis bientôt que j'étais en Allemagne aux énormes pipes qui pendaient à la bouche de quatre sentinelles en faction. C'est un usage sur lequel on ferme les yeux parmi les troupes de Sa Majesté bavaroise.

Lindau est à l'extrémité sud-ouest de la Bavière; passant à l'extrémité nord-est sur la frontière de Bohême et de Lindau à Passau, je me décidai à me rendre en voiture par la route détournée d'Augsbourg et de Munich, réservant la marche à pied pour mes courses de montagnes. Le lendemain je franchis donc le long pont de bois qui joint l'île à la terre ferme. Je ne me risquai point à déjeuner à Lindau, parce que la veille, ayant donné à la fille de service ma théière pour y mettre de l'eau bouillante, je m'aperçus que je buvais ensuite une mauvaise limonade, et je découvris alors, en m'en informant, qu'il est de mode en Bavière de donner au thé un léger goût de citron.

Le pays au-delà de Lindau me parut aussi joli

que peut l'être un pays plat; il se partageait assez également en prairies et en champs de blé : on y voyait même quelques marais.

A environ deux lieues de Lindau la route franchit la frontière de Bavière et continue pendant deux lieues à travers un angle du royaume de Wirtemberg. Bientôt après avoir mis le pied sur ce territoire, nous arrivâmes à Wangen, où nous déjeunâmes. Si le voyageur en Bavière désire faire ce repas confortablement, il faut qu'il emporte son thé, car dans les auberges où l'on en trouve, on le prépare fort mal. Il y avait ce jour-là une grande foire à Wangen, et les gens qui y affluaient de la campagne étaient tous bien vêtus et dans l'aisance : un air de contentement général parmi eux le prouvait.

L'extérieur de toutes les maisons de cette petite ville me frappa comme très grotesque; les murailles ne sont point, comme dans le pays des Grisons, chargées de peintures dans le goût classique, telles que piliers, colonnes et piédestaux, mais elles sont barbouillées de couleurs voyantes et de représentations de serpens de mer, de dragons, de dauphins, de paysages et de marines.

De Wangen à Leutkirch, la route traverse un pays assez agréable, fertile et très peuplé; des maisons la bordaient de deux côtés, et je remarquai que, petites ou grandes, elles étaient toutes cou-

vertes en tuiles. C'est à Leutkirch que nous rentrâmes en Bavière, et j'y passai deux heures très agréables; il y avait une grande réjouissance parmi les enfans. Deux cents garçons ou filles, les dernières toutes en blanc, précédés d'un corps de musique et de plusieurs bannières, se rendirent sur une éminence du voisinage, où des préparatifs avaient été faits pour les recevoir; là, ayant tout d'abord formé deux cercles, celui des filles à l'intérieur, ils écoutèrent les discours d'un homme à l'air grave, mais bienveillant, qui les félicita de leurs progrès à l'école; et après leur avoir dit qu'ils étaient réunis pour s'amuser, manger ce qu'il leur plairait et jouer jusqu'au coucher du soleil, il recommanda aux garçons de se conduire avec douceur envers leurs compagnes de jeu; alors ce vieillard distribua des prix parmi cette petite troupe, puis on tira d'un panier des petits objets de broderie et de couture que l'on exposa en vente aux yeux des assistans pour que le produit en fût employé à des œuvres charitables, après quoi on renvoya les enfans à leurs jeux.

C'était un spectacle charmant, et qui me prouva que les notions d'éducation nouvelle n'ont point pénétré en Bavière. Ces enfans étaient bien des enfans et non de ridicules caricatures d'hommes et de femmes. Quant au distributeur des prix, c'était un magistrat de la ville. Après ce court et riant spectacle, je repris la route de Memmingen.

Dans cette partie de la Bavière la campagne est très peuplée, car je ne comptai pas moins de treize villes ou grands villages sur la route à une demi-lieue dans les terres à droite et à gauche sur le chemin de Leutkirch à Memmingen. Toutes les maisons y étaient peintes comme à Wangen, et les façades de plusieurs étaient décorées de peintures tirées de la Bible; sur beaucoup de volets de fenêtres étaient représentés des cardinaux et des papes. Je trouvai les routes excellentes.

Nous ne nous arrêtâmes pas à Memmingen, mais nous nous dirigeâmes vers Mindelheim, où je comptais passer la nuit; c'était une route charmante à travers de vastes forêts de sapins mêlés de bois plus légers. Çà et là de petits lacs étincelaient entre les arbres, de belles clairières herbues s'ouvraient dans les bois, et bien qu'il fît grand jour, les rossignols chantaient avec abandon sous les ombrages touffus. Partout dans ces pays les femmes avaient dans les travaux de l'agriculture une part presque égale à celle des hommes, et j'en vis plus d'une à la charrue. Il était sept heures du soir quand nous arrivâmes à Mindelheim.

Memmingen et Mindelheim sont des lieux agréables; les rues sont larges, d'une propreté rigoureuse, les maisons remarquables et les habitans bien vêtus; j'ajouterai que les auberges sont commodes et peu chères; le vin même, quoique la Ba-

vière ne soit pas un pays vignoble, n'y est pas à un prix très élevé.

Je quittai le lendemain matin Mindelheim à six heures. Il existe en Bavière une curieuse loi qui veut que tout étranger paie huit sous environ pour la permission de sortir de chaque ville; mais cette dépense est plus que compensée par la permission de laisser son passeport dans sa poche. Bientôt après Mindelheim nous entrâmes dans une campagne étendue qui fait partie de l'immense plaine qui compose tout le centre de la Bavière.

Je rencontrai à chaque village le *mai* orné de guirlandes, et les fleurs ne servaient pas seulement à décorer ce monument rustique, les hommes en portaient à leurs chapeaux, et les femmes dans leurs cheveux; mais ce sont des fleurs artificielles. On parcourt entre Mindelheim et Augsbourg une plaine continue, en général fertile, bien cultivée et couverte de troupeaux de bétail et de porcs.

Il était trois heures quand j'arrivai à Augsbourg; je m'attendais à voir une ville sombre, vieille et à à l'air suranné : j'y trouvai au contraire des rues à mettre en parallèle avec ce qu'il y a de plus moderne dans la plus belle ville d'Europe, et bordées de maisons qui, par l'aspect général, l'élévation et la variété de l'architecture, effacent tout ce que je connais à Londres. C'est dans la rue que j'occupais, et qui a environ trois quarts de mille de longueur.

que logent les principaux marchands et les banquiers, dont plusieurs sont opulens.

Je remarquai qu'en Bavière on trouve, comme en Angleterre, la chambre matrimoniale respectée, dans toutes les maisons, et ce fait est très digne de remarque comme je vais le faire sentir : toute séparation habituelle produit un décroissement d'affection, et toute altération de cette nature conduit de toute nécessité à un relâchement du lien conjugal et à l'absence de ce que nous appelons la vie de famille et les vertus domestiques. En Bavière, le palais du roi même n'a qu'une seule chambre pour les époux.

Il ne faut pas plus de deux ou trois jours de séjour dans cette ville pour voir tout ce qui mérite l'attention. Après avoir admiré dans la maison de ville une précieuse collection de tableaux de toutes les écoles, je me rendis à l'église de Sainte-Ulurique, qui est vieille, massive et sombre; puis j'allai à l'arsenal où je vis des canons d'une grandeur extraordinaire, qui sont plus curieux qu'utiles, puisqu'il faut dix-huit chevaux pour en tirer un.

La grande rue dont j'ai parlé est ornée de plusieurs fontaines monumentales qui y répandent durant les chaleurs de l'été une grande fraîcheur, et je ne parle point seulement ici de celle que produit l'agitation de l'air par l'eau, mais aussi de l'influence dont l'imagination est l'intermédiaire. Cet effet,

par exemple, est grandement accru par la singulière construction de l'une de ces fontaines ; elle est surmontée d'un Hercule, et le jet lui tombe continuellement sur le pied. Personne de ceux qui marchent en été sur le pavé brûlant ne peut regarder cet objet sans éprouver une agréable sensation de frais.

Les habitans d'Augsbourg sont très adonnés à la promenade; mais elle a lieu pour chaque classe dans un jardin spécial : on en compte trois qui sont tous également beaux. La musique qui distingue le jardin de la haute société était charmante. Quant à ceux de la classe moyenne et de la bourgeoisie, on s'y contente de la promenade et de la conversation, accompagnée de gâteaux, de vin ou de bière. Tout le monde me parut content et gai.

Outre ces jardins, on a converti en promenade publique le fossé qui entoure Augsbourg et que traverse une eau courante, sur laquelle naviguent beaucoup de canots de plaisir, au son d'une excellente musique. On vit à très bon marché à Augsbourg.

Ma curiosité satisfaite dans cette ville, je me dirigeai vers Munich. La route était couverte de villageois qui venaient au marché, et bien que je fusse continuellement accoutumé aux jupons courts, cependant les paysannes des environs d'Augsbourg sont remarquables en ce point, même pour les Bava-

rois. Une femme de ce pays montre sa jambe entière sans rougir, tandis qu'une Anglaise croit se rendre coupable d'une nudité si elle montre par inadvertance sa cheville. Augsbourg est séparée de Munich par une plaine parfaite, fertile, bien cultivée, partagée en terres à blé et en pâturages; mais ce trajet est ennuyeux: ce ne fut donc pas sans plaisir que je vis le clocher de Munich s'élancer de ce terrain plat.

On arrive à cette capitale par des routes excellentes, ornées de jolies maisons et de beaux jardins.

Munich. Population. Costume national. Théâtre. Glyptothèque. Schleisheim.

Je ne pense pas que le voyageur qui n'a point vu Munich puisse avoir une idée juste de la capitale de la Bavière. Je n'hésite pas à dire que c'est la plus belle petite capitale de l'Europe, tant à cause de ses édifices publics que de son aspect général. Des rues larges, propres, quelques-unes magnifiques, de belles places, des jardins étendus, de jolies promenades, un excellent opéra, une galerie de tableaux que peu de collections de ce genre surpassent en Europe, et un Musée de statues antiques, sont les séductions que présente au voyageur cette attrayante métropole. La main du progrès se décèle partout, et l'industrie y pourvoit à tous les caprices du goût et du luxe.

A ces signes muets de prospérité, il faut ajouter le témoignage animé d'une population de bonne mine et bien vêtue. Là, point de haillons, de saletés, de figures souffrantes ou rechignées, partout se montre l'aisance. Cette population n'est guère de plus de cinquante mille âmes, et en déduisant de ce nombre des personnes qui vivent à la cour ou dans les emplois publics, le reste se compose de négocians, d'artisans, de marchands et de domestiques.

Rien ne me frappa tant, dans les rues de Munich, que le costume riche et élégant des femmes; je veux parler de celles de la classe moyenne, car il n'y a qu'en Espagne que le costume de la haute société est resté national. C'est surtout les jours de fêtes et les dimanches que l'on voit à leur plus grand avantage l'habillement des Bavaroises. J'avais été préparé dès mon arrivée à cette recherche dans les vêtemens par ceux de la blanchisseuse qui vint prendre mes ordres à l'hôtel et de la fille qui me servit à dîner. La première avait une coiffure d'argent renfermant toute sa noire chevelure et formant sur son front une tiare; son corsage était de satin bleu broché, bordé de mousseline à fleurs, et son tablier était de mousseline brodée. L'autre avait également une coiffure d'argent et une robe dont tout ce qui dépassait la ceinture était en argent : ces ornemens et quelques robes à ceinture

dorée composent le costume national qui distingue les femmes de Munich, et donne, comme on peut le concevoir, beaucoup d'éclat aux promenades publiques un jour de fête.

Au théâtre la moitié du parterre se divise en *places serrées*. On achète les billets de la place le matin, et elles sont gardées par un moyen de la plus simple invention : tout le siége, dossier et banc se reploie et se ferme à clef, et il n'y a réellement pas de quoi s'y asseoir que quand la serrure est ouverte. Chacune de ces places est numérotée.

Pendant mon séjour à Munich le théâtre était parfaitement monté et bien dirigé depuis l'érection de la magnifique salle dans le voisinagee du palais; on y joue des opéras allemands et italiens alternativement, avec une comédie. L'orchestre est un des meilleurs que j'aie entendus : le roi préfère la musique italienne; la reine, l'opéra allemand [1].

La salle du théâtre de Munich est un édifice élégant, et l'intérieur en est vaste, commode et décoré avec goût : elle était toujours remplie quand je m'y rendais, et l'assemblée était remarquable pour son silence et l'intérêt avec lequel elle écoutait.

Parmi diverses sociétés consacrées aux jouissances que donne la musique, celle que l'on nomme *Bauhof*

[1] C'est tout-à-fait ce qu'étaient en France les *coins du roi et de la reine*.

a, outre les représentations dramatiques, quatre concerts par mois, et les amateurs y secondent les artistes de profession. Le nombre des réunions musicales privées est immense. Quant aux basses classes, elles jouissent également chaque jour d'une excellente musique de l'orchestre militaire qui joue tous les soirs dans le jardin de la cour. Là, c'est un spectacle curieux que la foule prêtant, avec un intérêt évident, l'oreille aux compositions de Haydn, de Mozart, de Romberg et de Ries.

Bientôt après mon arrivée, j'allai visiter le palais du roi qui mérite bien une visite; il fut construit par Maximilien Ier dans le XVIe siècle, sur les dessins de Candit, élève de Vasari, et depuis cette époque des embellissemens y ont été faits; en outre on en élève un nouveau sous l'inspection immédiate du roi. Tout ce que le luxe peut désirer ou l'art produire décore les appartemens de la reine. Quant à ceux du roi, ils sont conformes au goût simple, mais élégant, de celui qui les habite.

Les amateurs de curiosités et de merveilles trouveront aussi de quoi les charmer dans le palais. Il y a un lit qui renferme deux cent vingt-neuf livres pesant d'or; des miroirs, des dorures, des bronzes, des tapisseries, et des choses rares à l'infini; on remarque surtout une chapelle remplie de choses précieuses, et entre autres on y voit une Vierge avec une robe d'or et une couronne de diamans

sur un piédestal de lapis lazuli. Une seconde Vierge a des vêtemens presque aussi précieux. Un orgue y est construit en or, en argent, en ébène et en mère-perle; les ornemens sont des perles innombrables et d'autres joyaux. Dans un groupe de saint George et le Dragon, le chevalier est d'or et le dragon de jaspe. On n'y compte pas moins de deux mille deux cent quatre-vingt-onze brillans, de quatre cent six rubis et de deux cent neuf grosses perles d'Orient, avec beaucoup de curieuses et riches bagatelles. J'étais loin de penser que le roi de Bavière possédât tant de richesses inutiles.

La galerie des tableaux ne le cède guère pour l'étendue et la supériorité de sa composition à celles des autres villes d'Europe; elle est formée de douze salles dont la première renferme les ouvrages des artistes bavarois, dont plusieurs font honneur à leur pays. La seconde salle est consacrée à l'école flamande, mais non point exclusivement. La troisième salle appartient aux maîtres qui se sont rendus les plus célèbres par leur coloris. La quatrième salle est appelée *la salle de Rubens*, et parmi ses tableaux, on trouve le Sénèque mourant, plusieurs des portraits de *la femme de Rubens*, l'admirable portrait d'un Jésuite, la Réconciliation d'Ésaü et de Jacob, etc. Les écoles allemandes et flamandes ont la cinquième salle, où l'on remarque Van-Dick, Wouvermans et Ruisvaël. La septième renferme de

toutes les écoles ce qu'il y a de plus choisi. Le reste répond à cette abondance de beautés.

On est très empressé à Munich pour procurer aux étrangers les moyens de visiter tous les établissemens consacrés aux beaux-arts, et je ne cessai de remarquer, dans la galerie, des artistes et des étudians voyageurs occupés à copier les chefs-d'œuvre. On a fondé en 1808 une Académie des beaux-arts, où la peinture, l'architecture, la gravure et la sculpture sont enseignées gratuitement à cent élèves. Outre la galerie de Munich, il y existe de belles collections particulières.

La Glyptothèque, beau et noble édifice destiné à recevoir les statues antiques, n'était pas encore entièrement achevée quand je visitai Munich, mais la construction était déjà assez avancée pour que l'on en pût juger. On a beaucoup vanté les marbres de l'Escurial, mais rien ne saurait égaler les murailles et les dalles de la Glyptothèque. Ce bâtiment est, dit-on, le *dada* du roi, et, sans aucun doute, quand il contiendra les restes de l'antiquité auxquels il est destiné, le dedans sera aussi digne d'admiration que l'édifice même.

Je fis une visite à Schleisheim, palais situé à trois lieues de Munich. La route qui y conduit est sans aucun intérêt, et traverse un pays plat et pauvre entre des saules et de vilains sapins. L'édifice est beau, mais tout-à-fait négligé, tant à l'inté-

rieur que dans les dépendances. On y trouve une galerie de vieux tableaux où l'on peut suivre les progrès de l'art, depuis les jours de Cimabué et où brillent les plus beaux ouvrages des écoles allemandes. On y voit entre autres un tableau que l'on fait remonter au XIe siècle, et un des portraits que l'on attribue à l'infatigable saint Luc.

Détails sur la prison. Hôpitaux. Églises. Mœurs. Excursions dans le voisinage.

Dans la prison de Munich il existe un principe excellent, c'est que chacun doit gagner son pain. Tout prisonnier est donc obligé de se livrer à sa profession, et il n'est pas un métier qui ne soit en activité dans l'intérieur de la geôle. C'est une manufacture générale; mais on ne force personne à travailler au-delà de ce qu'il lui faut pour vivre. Tout ce qu'il gagne de superflu est retenu pour lui être remis au terme de sa captivité, en déduisant la dépense de l'établissement. Chaque métier a un atelier à part, dans lequel les ouvriers travaillent ensemble, et peuvent causer, sur des sujets de conversation déterminés, devant des inspecteurs toujours présens. Les femmes, rigoureusement séparées des hommes, travaillent également. Celles qui ont été servantes continuent de l'être, et les cuisinières font la cuisine; enfin le service intérieur de la maison est fait par les détenus. La somme des épargnes

que l'on fait pour eux se monte à 120,000 francs par an.

Je vis quelques prisonniers enfermés à vie, pour des crimes qui les auraient menés à la potence en Angleterre. Il n'y a pas eu d'exécution à Munich depuis 1821. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on leur passe des douceurs que l'on refuse aux condamnés à temps. On regarde, par exemple, l'interdiction du tabac à fumer comme une aggravation de peine que l'on inflige à ceux qui peuvent, après une bonne conduite, retrouver cette jouissance dans le monde, mais on regarderait comme cruel d'en priver un homme dont le châtiment ne finira qu'avec sa vie.

Une phalange de très grands et très forts chiens sont une garde suffisante pour la nuit, pendant laquelle on les lâche dans l'espace vague qui entoure la prison. J'ai appris qu'invariablement les condamnés qui sortent avec les sommes les plus fortes sont ceux qui se conduisent le mieux dans le monde où ils sont rentrés.

Munich est riche de ces établissemens qui ont pour objet le soulagement et l'amélioration de la condition physique de l'homme. Il existe un asile pour la réception des pauvres, que l'on y divise en deux classes : ceux qui ne peuvent travailler et ceux qui ne peuvent se procurer du travail. Les premiers sont reçus sans autre recommandation

que l'indigence et le défaut de ressource, et on les habille, on les loge, on les nourrit : aux autres on fournit l'occupation qui convient à leurs facultés, et le nombre de ces derniers qui se livraient à tous les états était, lors de mon passage, de 1487. Cet établissement est soutenu en partie par le roi, en partie par la charité publique.

L'hôpital général est aussi une belle institution, et peut contenir de sept à huit cents malades. Il y en a trois classes : la plus nombreuse, celle qui y entre gratuitement; celle qui paie une souscription annuelle de 4 florins (12 francs) pour être admis à l'hôpital en cas de besoin; et enfin les étrangers, ou personnes isolées qui viennent s'y faire soigner moyennant une somme fixe par jour. Un beau jardin est attaché à cet établissement.

Outre ce grand hôpital, il y en a plusieurs autres. Quant aux églises, les trois principales sont la Cathédrale, Saint-Michel et les Théatins. Notre-Dame, la Cathédrale, sombre et gothique édifice du XVe siècle, contient un mausolée de marbre noir et de bronze de l'empereur Louis de Bavière. Ce monument fait honneur aux dessins de Candit. La tour a trois cent trente-deux pieds de haut, et une vue complète de presque toute l'ancienne Bavière paie amplement la fatigue d'y monter. L'église de Saint-Michel est un beau morceau d'architecture dans le meilleur

style italien, mais elle est trop surchargée de stuc et de dorures.

A l'Académie des sciences sont attachés une bibliothèque, un muséum d'histoire naturelle, un institut anatomique, un jardin des plantes, un observatoire, un cabinet de monnaies et de médailles, et un répertoire d'antiquités. La bibliothèque mérite surtout une attention particulière, tant à cause de sa vaste étendue que de son contenu précieux. Elle a été fondée à une époque très reculée par le duc Albert. On y compte aujourd'hui quatre cent mille volumes dans cinquante-quatre pièces, et la bibliothèque n'est pas moins riche en manuscrits qu'en imprimés. On y trouve trois cents manuscrits orientaux, parmi lesquels un *Koran* d'une extrême beauté, un *poème malabar* écrit sur feuille de palmier, un *Thucydide* du XIe siècle et des *Évangiles* du VIIIe siècle; plus, huit mille manuscrits latins, français, allemands et italiens des plus rares.

Le cabinet d'histoire naturelle est digne d'une visite. Les collections d'oiseaux et de papillons sont riches et dans le meilleur état. Les moineaux sont bien classés et d'une manière qui flatte l'œil. Quant au jardin botanique, il couvre treize acres de terrain; un goût et un ordre parfait y règnent. Au milieu de ce jardin est un petit lac pour la culture des plantes aquatiques. On y compte vingt mille plantes en pleine terre, et une serre immense, d'une

belle architecture, en renferme encore des milliers.

Outre l'Académie des sciences, plusieurs autres institutions consacrées à l'instruction se trouvent à Munich; dans l'Institut royal on enseigne la physique, les mathématiques, l'histoire, le latin, le grec et la philologie. Une école de médecine est gratuite. Il y a à Munich une école militaire et une école vétérinaire; plus un établissement nommé *le Séminaire*, où la musique, la danse, la géographie, le dessin et les langues vivantes sont enseignées. L'éducation des femmes n'est pas négligée, et le roi fournit à l'instruction de soixante filles dans une maison soutenue par lui.

Il existe aussi dans la capitale de la Bavière une école de dimanche très étendue, puisqu'elle reçoit plus de seize cents élèves, et seize professeurs y enseignent les principes des sciences morales et physiques. Cette école est surtout suivie par les fils d'artisans. Ajoutez-y une école d'agriculture, un établissement pour l'encouragement de l'industrie nationale, et une Académie des beaux-arts, et l'on conviendra que Munich se distingue autant par ses établissemens utiles que par les facilités qu'elle procure aux progrès des sciences et des lettres.

Le peuple de Munich est de ceux qui peuvent passer pour gais en Allemagne : je connais peu de villes où les femmes se montrent plus en public, et il est d'un usage si universel de regarder aux fe-

nêtres, que chaque croisée est munie d'un coussin pour y poser les bras, et ce coussin étant ordinairement d'une couleur voyante donne une grotesque apparence à l'extérieur des édifices.

La musique, la promenade et la danse sont la récréation d'été des habitans qui tiennent, m'a-t-on dit, un rang élevé pour la moralité parmi les autres nations germaniques. Il est certain que les basses classes ne s'adonnent point à l'intempérance, bien que la bière et les eaux-de-vie soient à très bon marché.

La Bavière est entièrement catholique, et dans le peuple il existe beaucoup de superstition et de bigotisme. On voit ordinairement dans l'intérieur des maisons des images de la Vierge et des saints, et c'est la Bavière qui fournit une bonne part des pèlerins qui, chaque année, se dirigent de toutes parts vers l'image miraculeuse de l'abbaye d'Enseideln en Suisse.

Le prix du travail dans la campagne est bas et dépasse rarement un demi-florin par jour (1 franc 25 centimes), et il tombe quelquefois au-dessous, mais les provisions sont en général à bas prix et les habitudes simples. Les spectacles coûtent peu cher, et un bon repas à table d'hôte ne vaut qu'un florin (2 francs 50 centimes).

Il y a aux environs de cette ancienne ville quelques lieux dignes d'une visite : j'ai déjà parlé de

Séglieschеim. Le palais de Nymphenbourg est en partie antique, en partie moderne; mais il est partout somptueux. On y voit de très belles tapisseries, et les eaux ainsi que les parterres sont en bel ordre. Les daims, les faisans et les cygnes noirs y abondent. Dachau, maintenant en ruine, autrefois le château du célèbre Otto de Wittelsbach; et Arlaching, autre ruine, jadis la résidence de Claude Lorrain, sont aussi dignes d'une excursion.

Staremberg demande un sacrifice de deux ou trois jours. C'est un lac et un village à cinq lieues de Munich. Bien que ce lac n'ait pas la magnificence ou la variété d'un lac suisse, il n'est pas sans charme. L'eau en est très limpide, et les bords en pente douce sont verdoyans et fertiles. Les éminences voisines sont semées de maisons de campagne, de villages et d'églises, puis dans le lointain s'élèvent les sommets des Alpes.

Plaines de Bavière. L'Iser. Les Alpes du Tyrol. Lacs. Vallée de l'Inn. Zirl. Costume des paysans tyroliens.

Il est difficile de comprendre pourquoi le Tyrol est si peu visité. Il est peu de contrées dont on nous parle davantage, et cependant tandis que la Suisse qui en est voisine se couvre de touristes, il en est à peine un qui se détourne du sentier battu pour visiter cette terre pittoresque; c'est que l'accès de ce pays est difficile. Il faut faire un détour dans une partie

de la Bavière et traverser les Alpes bavaroises, comme je suis sur le point de le faire, ou bien traverser les deux vallées de l'Engaddine, où les dîners recherchés et les commodes hôtels suisses ne se trouvent guère.

Une plaine étendue a peu de charme aux yeux du voyageur, et elle ne peut être tolérable que par la grande fertilité du sol et la variété ou le luxe de sa végétation ; mais comme la plaine qui se trouve au sud de Munich est dépourvue même de ces ornemens, l'œil se plaisait à voir décroître en arrière les tours de la cathédrale, et, devant, à suivre les progrès de la longue ligne de montagnes qui s'élèvent d'est en ouest et forment la digne limite naturelle du Tyrol. Cette plaine a mérité par sa richesse le nom de *grenier de la Bavière.*

La route de Munich au Tyrol suit, pendant les six premières lieues, le cours de l'Iser, mais cette rivière se traînant lentement à travers la plaine ajoute peu à sa beauté. A mesure qu'elle s'éloigne de la capitale elle perd graduellement en volume, mais elle devient plus rapide et plus intéressante. L'Iser est toutefois un canal utile à la prospérité de la Bavière méridionale, et par cette voie les fruits du Tyrol arrivent journellement dans les marchés de Munich.

Toute cette partie de la Bavière est très peuplée ; les villages et les fermes bordent presque toujours

la route. Partout on trouve des gages de l'industrie et du contentement des paysans. A Wolfertshausen nous nous arrêtâmes pour déjeuner, et ici la route traverse l'Iser pour remonter le cours d'une autre rivière qui sort d'un lac un peu au-dessus.

A deux lieues au-delà de Wolfertshausen est Benedikthenern où la plaine de Bavière commence à se perdre dans les avant-postes des Alpes bavaroises. Quand on a dépassé ce point, l'aspect du pays change tout à coup : des ruisseaux serpentent le long de la route ou la traversent; de petites éminences sont éparses çà et là, et à chaque pas que l'on fait on trouve la route de plus en plus intéressante : on est saisi par des rumeurs de cascades, des cris soudains d'oiseaux de proie, des apparitions de lacs dans le lointain : les tertres deviennent des collines, des montagnes; le pin et le chêne remplacent sur leurs escarpemens les saules et les peupliers. Enfin la route, après avoir serpenté au milieu de ces belles hauteurs, s'ouvre tout à coup sur le Kochelsée, dont une extrémité se cache dans les montagnes, tandis que l'autre se repose au milieu des vertes et douces déclivités de la Bavière. Le Kochelsée peut le disputer à tout lac possible en beauté, et il me rappelle vivement le lac Kellurin d'Écosse : il est même renfermé dans un bassin plus sauvage, et les montagnes qui le ceignent sont plus gigantesques. Si le Kochelsée était dans la

Suisse fréquentée, il ne serait certainement pas omis dans la liste des lacs qui ont rendu ce pays si célèbre.

Le Kochelsée n'est pas le seul dans les Alpes de Bavière. Après l'avoir quitté nous gravîmes un sentier boisé, tantôt descendant au fond de profonds vallons et quelquefois les traversant sur des ponts pittoresques. Enfin au bout d'une heure, à une élévation considérable, nous trouvâmes un autre lac nommé *Wolchensée* ou *Wallensée,* dont le caractère est tout-à-fait différent de celui du Kochelsée, mais il n'est pas moins beau dans son genre. Ici la nature est maîtresse souveraine : l'homme n'y a rien fait. Le lac repose dans le sein de montagnes boisées jusqu'au sommet : une forêt non interrompue l'entoure sans un pied carré de culture visible. C'est plutôt un tableau de Norwége qu'une scène des Alpes. La route descend jusque sur ses rives, et en suit le contour. Peu de temps après le soleil couché, nous gagnâmes une maison solitaire, une auberge, la seule que l'on aperçût aux environs du lac.

Je couchai dans cette auberge, où je goûtai un repos profond et tranquille comme la scène environnante, et le lendemain, par la plus belle matinée qui brilla jamais sur les solitudes des Alpes, je me dirigeai vers Mittenwald, à travers un paysage à peu près semblable à celui de la veille. Toutefois, je trouvai sur mon passage plusieurs cabanes et plu-

sieurs hameaux où étaient des habitations de bûcherons, la plupart entourées d'un petit coin déboisé, et planté en légumes, chanvre et avoine. Pendant ce trajet, je passai devant plusieurs petits lacs dont les uns touchaient à la route, et d'autres brillaient dans des vallons profonds et éloignés. On eût dit des réservoirs dans un cadre raboteux; car tous tenaient du caractère du Wallensée; l'aspect sauvage partout a un entourage de forêts.

A deux heures au-delà du Wallensée je retrouvai la rivière Iser, à peine reconnaissable, ne traînant plus dans son cours, babillarde, bruyante, grave et gaie tour à tour et courant vite. A ce point est un petit village de quelques maisons nommé *Walgau,* et à trois quarts de lieue en remontant la rivière on découvre Mittenwald où je trouvai à déjeuner. C'est une petite ville au milieu des montagnes, les dernières du royaume de Bavière, et c'est à un jet de pierre des limites du Tyrol ainsi que des domaines de l'Autriche. L'Iser la traverse, et un autre ruisseau de montagnes, nommé l'*Achen,* s'y joint à ce point. Il n'y a pas un pauvre à Mittenwald; on n'y trouve pas de richesses, mais il n'y existe point de gêne. On y trouve une petite fabrique de guitares.

Je quittai Mittenwald le lendemain de bonne heure, et montant le cours de l'Iser, j'entrai dans le Tyrol, et le paysage devint plus beau et plus grandiose. Les pics neigeux commençaient à se

montrer, et tout à l'entour indiquait une grande élévation. Bientôt après que l'on est entré dans le Tyrol, la route traverse l'Iser et le quitte. Ce n'est plus maintenant qu'un ruisseau, à une ou deux lieues de sa source, et qui traverse un petit village de montagne nommé *Scharnitz*. De ce lieu à Seefeld, le paysage devient encore plus frappant, et les fleurs sauvages abondent sur les déclivités et les rocs qui bordent le chemin. C'est là que la route a atteint le point le plus élevé des Alpes du Tyrol qu'elle traverse.

Je sortis de Seefeld par un pas très rude : car à présent la route descendait en général, et bientôt elle fut plus raide que jamais de cent pas en cent pas ; je m'apercevais d'un changement dans la température, aussi bien que dans l'aspect de la végétation. Le sapin avait cédé la place aux autres arbres forestiers, et les petites fleurs qui indiquent les régions hautes avaient disparu. Enfin, la magnifique vallée de l'Inn, traversée par sa belle rivière, se déploya bientôt sous mes regards, ainsi qu'une route en zigzag que toutes les ressources de l'art n'ont jamais pu rendre praticable que pour un mulet ou un piéton ; j'entrai dans Zirl, la première ville du Tyrol, de ce côté.

Tout voyageur qui entre dans le Tyrol sera frappé, comme je le fus, du costume des paysans : on leur voit des bas sans pieds, et des chapeaux à

la forme pointue, à peu près comme celui de Robinson, entourés d'un ruban de soie vert, et des franges vertes pendent d'un côté de la forme. Les femmes portent aussi d'énormes bonnets de tricot en forme de pain de sucre, et dix jupons qui leur font une énorme rotondité. Sans ce nombre une femme âgée paraît peu convenablement vêtue. Quant aux jeunes femmes, leur habillement est moins volumineux que celui de leurs anciennes.

Zirl est sans intérêt : cette petite ville n'est pas jolie, bien qu'elle soit délicieusement située à peu d'élévation au-dessus du niveau de la vallée, et à une courte distance de la rivière. Je traversai Zirl sans m'y arrêter, et je me dirigeai vers Inspruck, en suivant toujours la rivière. La perspective aux approches de cette ville est superbe : la vallée de l'Inn, large de deux ou trois milles, s'étend au loin dans l'est, couverte d'une végétation variée et abondante; les maisons s'y pressent, et une large et rapide rivière la traverse. De hautes montagnes, revêtues en général de bois, forment la vallée des deux côtés, et à peu près au centre est Inspruck, comme le monarque d'un petit mais superbe empire. Les paysans étaient aux champs occupés à leur maïs, qui est le principal produit de la vallée. Je traversai le pont et j'entrai dans Inspruck à trois heures environ.

Inspruck. Détails sur le Haut-Tyrol. Manières. Mœurs. Drames sacrés.

Inspruck, la petite capitale du Tyrol, est une belle ville. Je n'en connais aucune de son importance qui soit remarquable par tant de jolis édifices dans ses murs et aux environs. L'aspect général de la ville suffirait ainsi que ses habitans pour captiver l'attention du voyageur, si l'on n'y trouvait d'intéressans objets d'art qui peuvent lutter avantageusement avec ce que l'on admire le plus dans les grandes cités. Les environs d'Inspruck n'ont point de rivaux en beauté. Le beau et le pittoresque y abondent, et beaucoup de châteaux royaux ou seigneuriaux épars sur les éminences voisines sont curieux non-seulement par eux-mêmes, mais encore par les vues charmantes qui s'étendent sur la vallée de l'Inn, la ville et les Alpes du Tyrol.

La première chose que je vis à Inspruck, ce fut la procession de l'octave de la Fête-Dieu, qui était des plus pompeuses. La tournure et les costumes des villageois qui étaient accourus par centaines des villages environnans, donnaient de la vie et un mouvement pittoresque à cette cérémonie. Elle se termina au bruit des salves d'artillerie et des fanfares des trompettes. Le coup d'œil de la foule était très curieux. On y voyait les vieilles femmes avec leurs bonnets coniques blancs ou rouges, et leur

énorme rotondité ; les jeunes femmes, coiffées de chapeaux de castor ronds, avaient plus de jupons qu'il n'y a de couleurs dans l'arc-en-ciel, des tabliers de dentelle et des bas bleus et écarlates tricotés et historiés ; les paysans, forts et de haute taille, avaient les étroites formes de leurs chapeaux pointus entourées de rubans verts, ou entièrement couverts de soie ; au-dessus de leurs culottes noires collantes, leurs ceinturons de cuir portaient un couteau, et des fleurs artificielles décoraient la poitrine de plusieurs, et aussi la partie postérieure de la forme de leurs chapeaux.

On ne peut rien apercevoir dans l'apparence du Tyrolien et de l'Autrichien qui indique le maître et l'esclave. Le paysan du Tyrol a un air de noblesse remarquable : il marche sur ce sol comme sur le sien propre, et comme se sentant digne de cette liberté dont il ne jouit pas. La population est peu nombreuse, et surtout dans les parties du pays où il existe le plus de patriotisme.

Le caractère du Tyrolien allemand diffère entièrement de celui de l'habitant du Tyrol italien. Qu'une ligne traversant le Tyrol d'est en ouest laisse Botzen au nord, tout ce qui sera au nord de cette ligne sera le Tyrol allemand, tout ce qui se trouvera au sud sera le Tyrol italien. La première division est la plus grande d'un tiers, mais la dernière est proportionnellement à sa grandeur beaucoup

plus peuplée. D'Inspruck, en passant par le mont Brenner, jusqu'à Botzen, il ne se trouve point d'aussi grandes villes et d'aussi grands villages qu'entre Botzen et la frontière d'Italie. Trente est plus peuplée qu'Inspruck, et Roveredo compte plus d'habitans que Botzen et Brixen pris ensemble. Dans une lutte pour conquérir la liberté, on ne peut compter que sur le Tyrol allemand. Dans le Tyrol italien l'esprit de patriotisme n'est pas si répandu et si ardent que dans le nord. L'aspect et les usages des paysans sont différens, mais par-dessus tout, ils ont moins d'intérêt dans le sol. Les habitans du Haut-Tyrol cultivent comme propriétaires: ceux du Bas-Tyrol travaillent sur la terre d'autrui. L'aspect et les coutumes des villes prouvent la diversité de ces sentimens. A Inspruck, Brixen et Botzen, on voit des costumes nationaux et des usages primitifs; à Trente ou à Roveredo, on remarque des manières modernes et des habitudes de luxe.

De même qu'il y a une différence frappante entre les sentimens politiques des divisions nord et sud du Tyrol, de même les usages de la vie sociale et tout ce qui concerne l'économie domestique n'a aucun rapport. Le paysan du Haut-Tyrol possède rarement au-delà de ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. Une vache, un ou deux cochons, voilà toute sa basse-cour, et tout ce qu'il possède

de terre au-delà de ce qu'il faut pour nourrir ces animaux produit du maïs, quelques légumes et un peu de chanvre. Il ne vit guère que de maïs et de lait, et sa nature d'athlète atteste suffisamment la qualité nutritive du blé d'Inde; j'ai remarqué que les paysans de tous les pays qui se nourrissent de céréales sont plus robustes que les autres. Le blé d'Inde sert aussi à nourrir les chevaux, et l'on remplit les paillasses de la balle de cette graminée. Quant au chanvre, il en croît assez pour les besoins de la famille qu'il occupe pendant tout l'hiver. Les paysans ne mangent jamais de viande que les jours de fête, et le lard est réservé pour les grandes solennités. Le pain et la viande sont à très bon marché. Quant aux fruits, aux légumes et aux vins, ils sont chers. Le poisson et le gibier abondent.

Les gages d'un serviteur sont, dans le Tyrol, de 5 livres sterling (ou 125 francs), et une femme reçoit trois livres (ou 75 francs) par an. Les loyers ne sont pas chers à Inspruck, car le nombre des maisons ne s'est point accru à la suite de ces instans passagers de prospérité qui les laissent vite quand les temps changent. La ville et la population restent à peu près stationnaires. Les officiers publics sont très rétribués.

On définit bien le caractère des habitans du Tyrol en disant qu'ils forment un peuple respectable et grave. Il n'y a dans leurs manières rien de dissipé,

rien même d'enjoué; ils sont froids, mais polis et de mœurs pures. On me dit que l'infidélité conjugale y était à peine connue; et l'hôpital, qui a une division pour les enfans-trouvés, est rarement appelé à exercer sa philanthropie sur ce point. Les hautes classes observent strictement les devoirs religieux, et le peuple est dévot jusqu'à la superstition. Je n'ai jamais vu en aucun pays plus de croix, d'images et de chapelles sur le bord du chemin; il était rare de voir une des stations saintes sans que quelque adorateur y fût prosterné.

Quant aux vices des Tyroliens et à l'état de crime dans ce pays, je n'ai pu en juger que par une visite à la prison, ou plutôt la maison de correction, car tout individu enfermé à temps est instruit dans la morale et a ces connaissances d'utilité pratique qui peuvent lui profiter quand le terme du châtiment est arrivé. J'ajouterai que sur quatre-vingts détenus, les deux tiers de ce nombre étaient natifs du Tyrol italien, ce qui prouve que le crime est rare dans le nord. Sur ces quatre-vingts prisonniers, il n'y avait que quatre femmes.

Les habitans d'Inspruck et du Haut-Tyrol, bien que peu enjoués, ont cependant leurs plaisirs. On joue des pièces allemandes sur un théâtre qui, pendant l'automne seulement, est occupé par un opéra italien. Il y a aussi à Inspruck un casino où pendant l'hiver se donnent des concerts et des bals.

J'entendis deux concerts qui ne me firent qu'un médiocre plaisir. Malgré l'opinion généralement répandue, je ne remarquai dans les Tyroliens aucune preuve de cette aptitude musicale particulière qui est si frappante dans certains districts de l'Allemagne, où la musique est une passion.

Outre le théâtre et les concerts ou les bals qui se donnent de temps à autre, les habitans d'Inspruck ont leurs promenades, entre autres le Rennplatz, square ou place, formé par de très jolis édifices, planté d'arbres disposés en allées avec des bancs çà et là. Le pont est aussi pour les dimanches un lieu favori de promenades, mais les environs sont préférables à tous les jardins ornés.

Les paysans du Haut-Tyrol ont aussi leurs divertissemens, parmi lesquels est la représentation des drames sacrés qui a lieu dans certains villages de la vallée de l'Inn. Le village de Tauer, à une lieue d'Inspruck, est un de ces lieux, et j'allai assister à un de ces spectacles nommés *bauern comedien* (comédies de paysans). La scène était véritablement neuve. Des centaines de villageois, vêtus de toutes façons, jouèrent la pièce en plein air; c'était certain trait de la vie de sainte Geneviève, composé en vers et mêlé de chants et de chœurs; les acteurs avaient leur costume ordinaire, à l'exception du saint, mis comme on peut supposer que l'est un saint. Une petite pièce gaie suivit le drame auquel

je ne compris rien; et après une heure et demie de spectacle, je revins à Inspruck.

Ermitage de Maximilien à Inspruck. Beaux tableaux d'église. Histoire merveilleuse.

Le plus curieux objet qui soit peut-être à Inspruck, c'est l'ermitage de l'archiduc Maximilien dans le couvent des capucins. Cet ermitage se compose d'une grande chambre et d'un petit cabinet y attenant pour prier, et qui a un jour ouvert sur le maître-autel; il s'y trouve aussi une petite cuisine et un petit jardin; le lit tout simple de l'archiduc existe encore, ainsi que son siége et quelques autres articles de mobilier qui furent l'œuvre de sa propre main; c'est là qu'il résidait pendant quatorze jours chaque hiver, après l'événement qui le décida à cet acte de dévotion; il y préparait ses repas et y vivait en tout comme un ermite. Il est bon d'apprendre au lecteur quel fut l'événement qui fit un anachorète du duc Maximilien.

A deux lieues d'Inspruck est un lieu nommé *Martin Wand* (la muraille de Saint-Martin) qui serait partout un objet remarquable pour sa conformation naturelle, mais doublement célèbre, en ce qu'il rappelle l'archiduc Maximilien. Un jour étant à la chasse, l'archiduc arrive sur le bord de ce mur de rochers; et ayant perdu pied, il tomba et resta suspendu, comme le dit l'histoire, par quelque

crochet de fer qui faisait partie de son habillement, ou par son éperon; suivant une autre version, à mi-chemin d'un précipice où à tout moment il pouvait s'abîmer et périr. Alors on dit que l'archiduc se recommanda à la protection de Dieu; puis son absence ayant été remarquée, et la position périlleuse découverte, tout effort que put inventer l'art des hommes fut employé pour le tirer de là, mais en vain. Enfin on apporta le saint sacrement au pied du roc, et on l'étendit vers le roi, qui, bien qu'il ne pût atteindre l'hostie, reçut au moins la bénédiction du prêtre, et se soumit ensuite avec une résignation pieuse à sa fin imminente. En cet instant, rapporte la légende, un chasseur de chamois, nommé Zips, vint à se trouver au sommet du rocher, et voyant le roi qu'il ne connaissait pas suspendu entre la vie et la mort, il lui cria : « Holà ! que fais-tu donc là ? » Ce à quoi le roi répondit : « J'attends; » voulant dire ainsi solennellement qu'il attendait la mort. Alors le chasseur lui répliqua : « Il faut néanmoins que je fasse comme tu as fait, et que je glisse jusqu'au pied du roc. — Viens donc avec moi. » Ayant ainsi parlé, il se laissa glisser vers le roi, et saisissant son bras en passant, il l'amena sain et sauf au milieu des prêtres et du peuple qui s'attendaient au bas à voir le dernier moment de leur prince bien-aimé.

Ainsi dit la légende, et le roi, en mémoire de sa

délivrance, passait tous les ans quatorze jours de sa vie dans l'ermitage, occupé de pénitence ou d'exercices de dévotion. La hauteur du mur de Saint-Martin est de 776 pieds.

J'ai passé une journée entière dans l'église de Sainte-Croix, l'église cathédrale, et c'est à peine si j'ai eu le temps d'examiner, comme ils doivent l'être, les inimitables objets d'art qui y sont renfermés; l'église est d'un grandiose plein de simplicité; mais je ne sais quels termes d'admiration employer pour parler dignement du mausolée de Maximilien : le tombeau, qui est de différens marbres, est haut d'un peu plus de six pieds, long de treize et large de sept; une statue de bronze de l'empereur à genoux le couronne. Mais ce qui compose la beauté extraordinaire de ce mausolée, ce sont des bas-reliefs exécutés sur vingt-quatre tables de beau marbre de Carrare qui revêtent les faces du monument, et sont séparés par des pilastres de marbre noir. Je n'ai jamais vu rien en bas-relief qui surpasse cet admirable ouvrage de l'art : des sculptures représentent les différens traits de la vie de Maximilien. L'artiste n'a pas seulement exécuté un miraculeux travail, il a aussi été vrai et fidèle. Les armes et les costumes des soldats des différentes nations sont exacts, ainsi que les bas-reliefs des châteaux et des villes. Venise est parfaitement représentée, et la figure de Maximilien est

toujours ressemblante, en faisant acception de l'âge aux diverses époques. Le nom du grand artiste qui exécuta ce monument est Alexander Colin, natif de Malines, qui le termina en 1565.

A l'entour de ce tombeau sont debout vingt-huit statues colossales de bronze, armées de pied en cap; elles sont d'un effet très imposant : ce sont des rois et des chevaliers de toutes les époques. L'église de Sainte-Croix contient encore d'autres objets remarquables, et entre autres le tombeau d'André Stofer, dont les restes y ont été apportés de Mantoue par ordre de l'empereur en 1823.

Je recommanderai une visite aux autres églises, mais sans donner de détails. L'église de Saint-Jacques est sans contredit un bel édifice, et qui renferme de beaux tableaux. Les fresques méritent aussi l'attention. L'église de la Sainte-Trinité est peut-être celle d'Inspruck dont le dessin architectural soit le plus beau, et de la lanterne qui couronne la coupole, élevée à deux cent quinze pieds de hauteur, on a une magnifique vue de la vallée de l'Inn.

Que l'on me permette de raconter une circonstance qui me fut assurée comme un fait positif par un des gens qui me montraient les églises. Le peintre Damien Asam était un jour à peindre la coupole d'une des églises, je ne sais laquelle, et au moment où il venait de terminer la main de saint Jacques,

il se retira de quelques pas sur l'échafaud où il était pour voir l'effet, et il tomba en arrière; mais à la grande stupéfaction des spectateurs qui étaient au bas, le bras du saint que l'artiste venait de finir sortit de la fresque; et saisissant celui de l'infortuné Adam, on le vit accompagner l'artiste jusqu'à ce qu'il eût tout doucement franchi les deux cents pieds qui le séparaient du sol où il parvint sans le moindre choc. Cela me fut raconté avec la plus parfaite gravité.

Je ne dois pas omettre l'église de Marie-Hilf, dans les faubourgs, de l'autre côté de l'Inn, et qui contient deux ou trois des plus beaux tableaux d'Inspruck : le cimetière mérite aussi quelque attention. Le cabinet d'histoire naturelle a un assortiment complet des métaux et des minéraux du pays : on y voit aussi une collection de pétrifications, et une *flore tyrolienne*. Il y a aussi une galerie de tableaux nationaux et étrangers.

Les paysans du Tyrol excellent dans les ouvrages les plus délicats, et rien n'est d'une beauté plus exquise que ces oiseaux en miniature qu'ils s'occupent à faire pendant les soirs d'hiver. Ils sont en bas-relief de plumes sur du papier, et le voyageur peut ainsi se faire une collection de tous les oiseaux du pays.

Les mines de sel de Hall. Le château d'Ambras. L'Inn. L'Achensée Kufstein. L'Innthal.

Comme j'étais resté à Inspruck assez de temps pour voir tout ce que la ville renferme de curieux, je voulus, avant de pénétrer par le mont Brenner dans le Tyrol central et méridional, visiter les divers lieux célèbres dans la vallée de l'Inn et ses environs par leur histoire, leurs particularités naturelles et les traditions qui s'y rattachent. Parmi ces curiosités locales, celle que je visitai d'abord est la ville de Hall, et les fameuses mines de sel natif qui sont à trois lieues au-delà.

C'était par une belle matinée de juin que je quittai Inspruck; j'arrivai bientôt au petit, mais joli village de Wilten situé à un mille d'Inspruck, et qui est célèbre pour son abbaye. Je ne trouvai rien de remarquable dans l'extérieur de cet édifice, mais l'intérieur est vaste et sombre, et n'a d'autre objet remarquable que deux statues de géans énormes, placés dans des niches de chaque côté de l'entrée. La légende rapporte que Haymo et Tyrsus, héros du moyen âge, et hauts de douze pieds, vinrent de ce côté vers l'an 1260, et s'y étant rencontrés, Tyrsus fut tué par Haymo qui bâtit de ses propres mains sur ce lieu même un couvent et s'y fit moine, pour pleurer pendant dix-huit ans Tyrsus tué par lui.

En quittant le village et l'abbaye de Wilten, je traversai le rapide torrent de la Sill qui se jette près de ce lieu dans l'Inn, et je suivis un agréable sentier le long de la rivière, jusqu'à ce qu'il fallut me détourner du côté du château d'Ambras qui s'élève de plusieurs centaines de pieds au-dessus de la vallée, et d'un village qui s'étend au pied de l'éminence qu'il couronne. Le château a été tour à tour une habitation de plaisance ou une forteresse, et l'on y voit encore quelques restes des jours de la chevalerie, des peintures représentant des guerriers ceints, gantés et armés.

En quittant Ambras, on descend la montagne et l'on gagne la route de Hall par de belles prairies, des champs de maïs, et en traversant de jolis villages situés en amphithéâtre au pied des montagnes: enfin après une marche d'une heure et demie, je parvins à la vieille ville *enfumée* de Hall, dont les rues étroites et tournantes ne sont flanquées que de gothiques maisons sombres. A peine y voit-on un édifice moderne. L'ancien mur, les noires tours et les portes basses sont encore debout, et le profond fossé existe toujours. Sur une des portes on voit en caractères distincts la date de 1351.

La manufacture de sel est un édifice d'une immense étendue, et cette préparation y a lieu depuis le commencement du XIVe siècle. Le sel natif que l'on extrait à quatre lieues de distance, après avoir

été dissous aux mines dans l'eau, est envoyé par des conduits à Hall où il vient passer de nouveau à l'état de cristal. On emploie à cette opération neuf chaudières dont les cinq plus grandes ont trente-six pieds de diamètre. Elles sont de fer, et on les débarrasse du sel qu'elles contiennent par une ouverture qui existe d'un côté. C'est par l'ébullition et l'évaporation que l'on sépare le sel de l'eau à laquelle il avait été mélangé. Il sort de cette manufacture deux cent vingt mille deux cents livres de sel par jour. Je visitai aussi la très ancienne église paroissiale de Hall, dont une chapelle contient une image de la Vierge et diverses reliques très estimées par les habitans.

Il est difficile de concevoir un plus horrible séjour que Hall, toujours enveloppée d'une opaque atmosphère de fumée qui non-seulement obscurcit l'air et noircit les maisons, mais encore donne une teinte de suie aux habits et à la peau des habitans. Au lieu de passer ma soirée dans la ville, j'allai faire un tour aux ruines du château de Grunegg, autrefois résidence du duc Sigismond, hardi chasseur et vaillant cavalier.

Le lendemain matin je quittai Hall pour aller voir les mines, et en moins d'une demi-heure je me trouvai au pied de la chaîne de montagnes qui borne la vallée au nord, et où débouche un étroit ravin traversé par un torrent furieux. Un sentier

conduit de l'entrée de ce ravin jusqu'aux mines qui sont à huit milles de là dans le cœur de la montagne : j'ai rarement gravi un chemin plus à pic que celui-ci, ou qui soit plus curieux par la sublimité du paysage qui l'entoure. On peut se figurer la grandeur des aspects dont on jouit en traversant un défilé qui pénètre de plusieurs milles dans l'intérieur de la montagne. Des masses énormes de rocs menaçans semblaient tenir en l'air comme par un miracle. Des vieilles forêts de pins étaient suspendues aux pics escarpés; le torrent qui se précipitait au-dessous était çà et là traversé de ponts de neige, et des avalanches non fondues encombraient leurs lits. Des cascades tombaient des hauteurs voisines du chemin, et on en entendait quelques autres bruire à des élévations plus considérables encore, et au-dessus, des pics de quelques mille pieds de hauteur s'élançaient dans le ciel, tantôt sombres, tantôt couverts de neige. Enfin, au milieu de ces scènes sauvages, j'aperçus au-dessous de moi un groupe de maisons, au point même où la gorge se perd dans les précipices et où le torrent se divise en mille filets d'eau sortis des couches de neige. C'est là que se trouve l'auberge des mineurs où je m'arrêtai.

Après le déjeuner je partis pour visiter les mines, revêtu d'un costume convenable et ayant un bâton à la main. Précédé de flambeaux, je suivis le con-

ducteur dans la mine. On commence d'abord par descendre trois cents marches, au bas desquelles on peut bien se croire dans le centre de la terre. On se sent le corps et l'âme à la fois saisis d'un sentiment glacial, quand l'on regarde autour de soi dans ces sombres galeries, à la vue de ces murailles obscures éclairées par d'impuissantes torches qui ne servent qu'à donner l'idée des *ténèbres visibles*, et à l'aspect de ces lacs souterrains dont on ne peut apprécier l'étendue et la profondeur que quand un fragment du toit y tombe et que l'eau frémit aux lueurs des flambeaux.

Ces travaux sont en vérité incroyables. Il n'y existe pas moins de quarante-deux cavernes, chacune de une à deux acres. Une des galeries a trois lieues de long, et j'ai acquis la certitude que pour parcourir toutes les galeries il faudrait six jours. Voici comment les mineurs procèdent. Quand on a pratiqué une de ces galeries souterraines, on détache de la voûte et des murailles le sel natif, et quand la caverne en est suffisamment pleine, on y laisse entrer de l'eau pure où le sel se dissout, et cette eau, ainsi saturée, est, comme je l'ai dit, amenée par des canaux à Hall. Il arrive quelquefois dans ces profondeurs d'entendre un son creux qui s'approche de plus en plus et que l'on pourrait prendre pour le bruit de l'eau qui se précipite : ce bruit est causé par de petits chariots qui emportent les

déblais et les ordures à l'entrée de la mine, et roulent sur un chemin de fer avec une rapidité effrayante. Quand on entend ce son de loin, il est nécessaire de se mettre à l'abri dans l'une des niches pratiquées le long de la muraille.

Ces mines occupent environ trois cents ouvriers. Je passai trois heures dans ces cavités, et le lendemain matin je quittai Hall, et je me trouvai bientôt marchant d'un pas élastique dans l'atmosphère pure et fortifiante des montagnes de l'Innthal. Tout était limpide et riant, le ciel bleu et sans nuages, les montagnes radieuses au soleil du matin; les arbres et le gazon étincelaient, car bien que l'astre fût sur l'horizon depuis trois heures, il ne faisait que de se lever pour la vallée. La nature était en joie.

Après une marche délicieuse, j'arrivai au pont qui traverse la rivière, et bientôt je vis le joli village de Volders, dont la situation est très belle, où je déjeunai fort médiocrement, et je partis pour aller dîner à Schwatz qui est à deux lieues et demie de là. J'y arrivai, en effet, à l'heure du dîner, et après mon repas je sortis pour faire un tour aux environs de la ville. A Schwatz la chaîne méridionale des montagnes approche tout-à-fait du bord de la rivière, tandis que du côté opposé la chaîne septentrionale se retire et laisse entre elle et l'eau une étendue de prairies et de terres cultivées. Je

ne trouvai rien d'agréable dans la ville de Schwatz, qui est le siége d'un marché moins important aujourd'hui qu'autrefois, parce que les mines d'argent qui rendaient anciennement ce lieu célèbre ne sont plus productives. Les montagnes qui s'élèvent derrière Schwatz sont très belles et très variées.

Le lendemain matin je traversai, au moyen d'un bac, la rivière pour aller voir l'Achensée, petit lac dans les montagnes du nord. L'Inn était alors navigable, et après avoir quitté le Tyrol et traversé la Bavière, il allait se jeter dans le Danube, à Passaw. Je suivis pendant quelques milles la rive gauche de l'Inn, et arrivé au petit hameau de Stans, je tournai tout à coup au sud avec le courant de la rivière. L'Achensée n'a rien de remarquable. Environ deux heures après avoir quitté l'Achensée, je gagnai le bord de l'Inn, et immédiatement après la vieille petite ville de Rattenberg qui ne peut aucunement fixer l'attention du voyageur.

Dans l'après-midi je quittai Rattenberg pour aller à Kufstein où je comptais terminer mes excursions dans l'Innthal, et qui était à quatre lieues de moi : je couchai donc au petit lieu de Worgl, et le lendemain je partis pour Kufstein auprès duquel je me trouvai après trois heures de marche, entre les plus beaux paysages de la rivière et de la montagne. La ville est sur le bord de l'eau et au

pied d'un rocher élevé que couronne une petite forteresse flanquée de batteries. Kufstein est à une lieue de la frontière du Tyrol. Rien n'y peut retenir le voyageur : je me remis en chemin pour revenir à Inspruck par le côté opposé de la rivière que j'avais quittée avant d'arriver à Hall pour pénétrer dans le Zillerthal, belle vallée alpine, qui court sur un espace de soixante milles et plus dans l'intérieur des montagnes.

Au-delà de Hall, je traversai plusieurs villages, et entre autres Tauer où j'avais vu représenter le drame sacré. Le pays était beau, et je rencontrai des paysans au travail ou s'amusant à tirer à la cible : le but était à cent vingt pas de distance.

Les deux jours suivans furent consacrés à visiter la vallée de Stubei, dont l'entrée est à six lieues environ d'Inspruck. A l'extrémité de la vallée, qui est très pittoresque, est le glacier de Grahes, à côté d'un petit lac qui est presque chaque année une cause de dévastation, car les avalanches qui y tombent font sortir l'eau de son lit.

On voit beaucoup de châteaux sur les pentes et les éminences des montagnes voisines d'Inspruck. Dans toutes ces vieilles demeures on voit des mobiliers antiques, et principalement les portraits des possesseurs primitifs, et de leurs fenêtres on jouit des aspects les plus admirables. Il n'est pas en Europe une vallée qui puisse soutenir la comparaison avec

l'Innthal, tant pour l'état de sa culture que pour ses points pittoresques. L'Innthal contient sept villes d'une certaine importance, quarante petites villes ou villages, et deux cents hameaux environ ; la population qu'elle renferme dépasse cent cinquante mille âmes. La population particulière d'Inspruck est de douze à treize mille habitans, et la ville est élevée de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne est de 7 degrés et demi de Réaumur.

D'Inspruck à Brenner. Le mont Brenner. Costumes. Images dévotes. Sterzing. Paysage de la vallée.

Je quittai Inspruck par un matin sombre, traversant l'Inn et remontant la Sill qui descend du mont Brenner. La route gravit à travers de beaux bois et des paysages très pittoresques. Enfin, on laisse la Sill sur sa gauche à quelques centaines de pieds au-dessous, et la vallée de l'Inn est presque entièrement cachée.

On a à peine quitté cette vallée pour entrer dans les montagnes, qu'une différence sensible se voit dans le costume des paysans qui se distinguent par une singulière coutume. Leurs culottes de cuir noir ne descendent pas plus bas que le genou; elles sont boutonnées au-dessus, et comme les bas, qui sont sans pieds, n'atteignent pas jusqu'au genou, le haut de la jambe est nu. Les cabanes ne parais-

saient pas pauvres en général. A une lieue environ d'Inspruck, de hautes éminences dépouillées s'élèvent et sont parsemées de touffes de fleurs qui poussent au milieu de l'aridité.

J'ai déjà parlé de la multiplicité des chapelles, des croix, des crucifix et des images de saints que je rencontrai dans le Tyrol; mais nulle part ces objets pieux ne se trouvaient avec une telle profusion qu'entre Inspruck et Schönberg, distance de trois lieues, où j'en comptai quarante-sept. L'empereur d'Autriche demande quelquefois sa part de leur dévotion aux Tyroliens, et sa statue se voit quelquefois au-dessous des croix, de sorte que l'image du maître obtient un hommage et un salut en même temps que l'emblème sacré.

Après deux heures de séjour à Schönberg, je commençai à gravir le défilé du mont Brenner. Du Schönberg à Brenner, il y a cinq lieues de montée continuelle, où se déploient toutes les variétés du paysage des montagnes. Dans les deux premières au-delà de Schönberg, je traversai deux petits villages. A partir du dernier de ces deux lieux jusqu'au plus haut point de la passe, on ne rencontre que quelques chalets de bergers. Plus la route monte, plus le paysage devient sauvage : les torrens roulent, les bois diminuent d'étendue et de hauteur. Presque au sommet est un petit lac long et étroit. Enfin j'arrivai au petit village de Brenner,

cinq heures et demie après mon départ de Schönberg.

Après mon dîner, j'allai admirer la vue développée dont on jouissait d'une partie de ces hauteurs, et il était impossible, sur ces points élevés, de ne pas se rappeler la situation géographique de la contrée qui m'entourait. Le Tyrol est un singulier pays : eu égard à son étendue qui n'est guère de plus de moitié que celle de la Suisse, il est beaucoup plus montueux. La Suisse est un pays de montagnes, de vallées et même de plaines, le tout mêlé; mais le Tyrol est beaucoup plus simple dans sa structure géographique. Il se compose d'une grande vallée qui court nord et sud, du pied du mont Brenner au sud jusqu'à Roveredo où elle se perd dans les plaines de l'Italie, et de deux grandes vallées latérales est et ouest; l'une, la vallée de l'Inn, qui commence à Funsterminz sur les confins des Grisons; l'autre, la vallée du Haut-Adige, et le Rienz qui courent aussi est et ouest; l'une de Botzen à Glurns; l'autre, de Brixen à Prunecken. Je ne parle pas des plus petites vallées et des bassins qui existent nécessairement. Quand je rentrai le soir à Brenner, je trouvai un bon lit, parfumé comme le thym, et avec un oreiller de satin broché; puis le lendemain, je partis et rejoignis bientôt le ruisseau qui est le commencement de l'Eisach, et accru par le Rienz, s'unit à l'Adige à Botzen. Je

descendis en suivant le ruisseau jusqu'à Sterzing, où je déjeunai.

Sterzing est une petite ville très pittoresquement située, et dominée par un château. C'est là que l'Eisach, augmenté par deux ou trois ruisseaux tributaires, commence à prendre de l'importance et de la rapidité en se dirigeant vers Brixen. C'est vers ce point que je me mis en route.

Après que j'eus quitté Sterzing, la vallée dans laquelle le ravin où coulait l'Eisach s'était élargi, n'eut bientôt plus que la largeur de l'eau et du chemin. La rivière continuait toujours d'être une cataracte plus importante à cause de son accroissement, et le paysage avait tous les traits du pittoresque le plus parfait; cependant on y remarquait quelques symptômes du retour d'une nature plus calme et plus douce. Les caractères principaux du paysage alpestre disparaissaient, les arbres étaient plus variés, plus hauts, plus touffus. Aux pâturages se mêlaient de petites pièces de blé. Je pouvais me dire alors que j'avais passé le mont Brenner, et en lui lançant un regard en arrière, je lui donnais dans ma mémoire une place égale à celles des défilés de la Suisse.

Brixen. Le Pusterthal. Prunecken. La Drave. Sillian. Le Glochner.

Je n'avais jamais, en descendant une montagne, vu un tel changement s'opérer dans les productions

de la nature, comme entre Sterzing et Klausen. La pente de la route était en effet extraordinaire, et si prononcée qu'elle forçait en quelque sorte à courir. La température éprouvait une altération relativement aussi grande et aussi soudaine. Le paysage continuait à être charmant. Deux ruisseaux considérables s'étaient joints à l'Eisach depuis Sterzing, de façon que le filet d'eau était devenu presque un fleuve. Au plus sauvage pittoresque se mêlaient des scènes d'une douceur exquise : le ravin était devenu vallée, et je marchai vers Brixen au plus beau soleil couchant qui brilla jamais sur un vallon de montagnes.

Brixen, quoique siége d'un évêque, est une petite ville sans commerce ou manufacture d'aucune sorte : elle est magnifiquement située au confluent de la Rienz et de l'Eisach. C'est là que pour la première fois on voit de la vigne qui produit du vin blanc et rouge qui n'est pas très bon. Il croît beaucoup de cerisiers dans le voisinage. Quelle différence de température une marche d'une demi-journée m'avait montrée ! A six heures du matin, j'avais vu tomber les eaux revêtues d'une croûte de glace, et dans l'après-midi j'assistais à la récolte de l'orge.

Le lendemain, je quittai Brixen avec l'intention d'aller coucher à Muhlback qui en est éloigné de deux lieues et demie. La première partie de la route

remonte l'Eisach, puis, le traversant, gravit un ravin escarpé, lequel après une lieue de pays stérile conduit le voyageur à l'entrée du Pusterthal, et de ce point, ayant encore une lieue et demie devant moi, j'aperçus tout au fond d'un creux la petite ville de Muhlback. Le pays que je traversais alors était rude, rocailleux et peu cultivé. Enfin une descente rapide me mena jusqu'à la jolie petite ville de Muhlback. Un fait prouvera l'état de santé qui règne dans le Pusterthal et à Muhlbach : c'est que, pour huit cents habitans, il ne s'y trouve qu'un médecin, qui est d'entre les plus pauvres de la ville.

Quand on a quitté Muhlback, la vallée de la Rienz se resserre en un ravin sombre et boisé; puis à une demi-lieue de là je trouvai une vieille forteresse à demi ruinée, nommée *Muhlbaker-Klause,* avec trois tours, l'une près de la rivière, les deux autres sur le flanc de la montagne, et ce château s'étend à l'autre côté de la route qui passe sous une antique voûte. Un peu au-delà de ce lieu, je trouvai le hameau de Untvintel, et quelque temps après je gagnai le village de Saint-Lorenzen.

C'était ce jour-là la fête du village. Je sortis donc à la recherche du principal lieu des réjouissances qui se passaient dans un singulier endroit, tout près du cimetière : l'air des gens de la fête était en rapport avec cet étrange lieu de plaisir. Toutes les

figures étaient graves au milieu des danses. Je remarquai que les mêmes personnes dansaient toujours ensemble, et j'appris d'un assistant que plusieurs de ces filles étaient fiancées à leurs danseurs, et que, dans cette circonstance, danser avec d'autres eût paru une chose inconvenante.

Prunecken, qui ne se trouve qu'à deux lieues de Saint-Lorenzen, est la ville principale de la vallée de Pusterthal, et néanmoins c'est une bien petite ville. Elle a son église et son couvent. C'est le parfait tableau d'une paisible petite ville de campagne. Il ne s'y fait du bruit que les jours de marché, et les autres jours, on n'entend d'autre son que celui de la Rienz.

Prunecken est située au centre d'un amphithéâtre que les hautes terres ont laissé de chaque côté de la Rienz, amphithéâtre couvert de fertiles moissons, de beaux pâturages et de bois. Une rivière considérable descend des montagnes au nord, et se joint à la Rienz dans le voisinage de Prunecken. L'auberge que j'occupais dans ce lieu était la maison la plus considérable, et l'aubergiste passait pour être l'homme le plus riche du pays. Ce n'est pas rare dans le Tyrol : les plus respectables propriétaires tiennent ordinairement des auberges. Le personnage le plus actif dans ces maisons est ordinairement une femme de charge de moyen âge, qui ordonne et règle tout.

Le pays qui sépare Prunecken de Sillian est d'un caractère plus sauvage que le Bas-Pusterthal, et les maisons y sont moins commodes que celles de l'Inthal. A trois lieues environ de Prunecken, près de Niederndorf, la route qui conduit à Lienz quitte la rivière Rienz, et continue d'aller à l'est. La Rienz a sa source quelques lieues au sud de ce point, dans les avant-postes des Alpes-Carniques, et son cours est d'environ quinze milles. Je ne montai point la vallée d'où elle descend, et m'étant contenté d'une halte pour examiner ses défilés irréguliers, je continuai à me diriger vers Sillian et Lienz. Avant de gagner le premier de ces lieux, on rencontre la Drave, qui accompagne le voyageur jusqu'à Lienz, et qui remplit ensuite une place importante sur la carte de l'Europe et prend place parmi les grandes rivières du continent.

Sillian est un village sans ressources pour le voyageur : la route entre ce village et celui où je déjeunai traverse deux fois la Drave et conduit à travers un beau pays presque découvert et qui gagne constamment en fertilité : je ne me rappelle pas le nom d'un village dont le clocher me frappa la vue, et je me trouvai bientôt à Lienz, ville frontière du Tyrol du côté de la Carinthie, et dont la situation est d'une beauté remarquable. Tout-à-fait au-dessous de la ville, la Drave est accrue par l'Isel qui coule du nord-ouest, et qui, décrivant une courbe

autour de la ville, sert avec la Drave à en faire une espèce d'île. La limite des montagnes qui s'élèvent au sud est magnifique, escarpée et boisée, tandis que les pentes septentrionales de la vallée ont un caractère plus doux. Je trouvai une excellente auberge à Lienz et une très bonne table d'hôte. Après y avoir fait honneur, je me préparai à faire un tour dans les montagnes, au nord de Lienz, du côté du grand Glochner.

Il est hors de doute que cette partie des Alpes qui sépare la Carinthie et le Tyrol est parmi les moins connues de toutes les chaînes des Alpes. Elle n'est traversée par aucune route et l'on n'y arrive que par Lienz, ville très rarement visitée, hormis par ceux qui veulent explorer chaque coin du Tyrol, ou par les voyageurs moins nombreux encore qui vont en Croatie ou dans la vallée de la Drave. En sortant de Lienz, il y a deux chemins pour pénétrer dans les montagnes : l'un monte la rivière Isel, l'autre va chercher la vallée de Döllach à l'est de cette rivière. Je pris le dernier et quittai Lienz par une matinée superbe, et j'arrivai de bonne heure encore à Winklern, village de montagne qui n'avait rien de misérable dans l'aspect. Sa jolie petite église et son clocher aux formes élégantes semblaient se reposer doucement sur la verte déclivité.

De là je montai la vallée de Döllach vers le petit village de ce nom, situé sur le bord d'un ruisseau

qui s'appelle, à ce que je crois, *le Moll*. Je ne m'y arrêtai point et continuai ma marche vers le plus élevé des villages et le plus voisin du grand Glochner, Heiligenblut.

Ce village a tout-à-fait les caractères alpestres : on croirait y être sur les limites du monde habitable. Des terrains cultivés se trouvent çà et là. Un profond ravin frangé de forêts, traversé par un torrent furieux, et une cascade haute et pittoresque flanquent le village, et un gigantesque mur de sombres montagnes au-dessus desquelles on aperçoit l'éclatant sommet du Glochner forme le magnifique arrière-plan de ce beau panorama. Je gravis le pied de la montagne jusqu'à une hauteur de mille pieds au-dessus du village, et de là je découvrais parfaitement toute la partie supérieure du Glochner.

Le sommet est pyramidal, et, au rapport de ceux qui y ont monté, il n'a pas plus de deux pas carrés du plateau à la cime. Du point où je me trouvais on pouvait facilement croire ce fait; car la partie supérieure du pic est si aiguë qu'il n'est couvert de neige que partiellement. Au-dessous du pic, les champs de neige s'étendent sur toutes les portions centrales de la montagne.

Le lendemain je revins à Brixen, d'où je me dirigeai en descendant la vallée de l'Eisach vers Botzen et le Tyrol central. La rivière coulait rapidement entre les jaunes moissons et les coteaux étaient re-

vêtus de vigne. Les cerisiers qui bordaient le chemin étaient charmans avec leurs fruits mûrs.

On voit Klausen d'une certaine distance avant d'y arriver, car son château s'élève sur un roc perpendiculaire de quatre cents pieds de haut et domine la ville. En approchant, je vis au nombre des crucifix qui bordaient le chemin une de ces images digne de remarque. C'est un Christ appliqué sur un rocher à pic, lequel Christ n'a pas moins de cinquante pieds de haut.

Klausen. Botzen. Costume national. Le Bas-Tyrol. Trente. Roveredo. Riva.

Je quittai Klausen par une matinée magnifique: dans cette partie la vallée, le caractère du paysage changent entièrement. La vallée se resserre encore, et le beau, le pittoresque se perdent dans le grandiose.

Des rocs énormes sont suspendus à une grande hauteur au-dessus de la route qui serpente entre eux et la rivière, qui est une succession rapide de cataractes. Partout où un roc en saillie semble menacer le passant, une image de la Vierge et de son enfant y sont placées dans une niche comme protection pour le voyageur.

Cette contrée est le pays des noyers, et je n'en ai jamais vu de pareils à ceux que je rencontrai aux approches de Botzen. Ces environs étaient d'une

abondance et d'une fertilité remarquables. La vallée entre Klausen et Botzen se resserre et s'élargit plusieurs fois, et jusqu'à l'entrée de celle si spacieuse qui forme le Bas-Tyrol, le grand et le majestueux s'allient constamment avec le doux et le gracieux : enfin, quand on a dépassé une tour gigantesque de granit, la vallée de Botzen se découvre à vous dans toute sa riante beauté, et Botzen elle-même, que l'on peut considérer comme la capitale du Tyrol central, semble en garder l'entrée. De toute les villes du Tyrol, c'est celle que j'aime le mieux : j'en aime le site, la propreté, et son excellente auberge. Les mœurs y sont aussi simples qu'à Brenner. J'y ai vu des dames revenir de la messe à cinq heures du matin : le dîner y est servi à onze heures et demie, et à huit ou neuf heures du soir les rues sont aussi tranquilles que dans d'autres villes à minuit.

Il y avait alors foire à Botzen, et j'allai la visiter : la ville est traversée par une très longue rue avec des arcades couvertes de chaque côté, et c'est sous ces arcades que la foire se tient, partie dans des boutiques, partie en étalage. Tout y était exposé, mais on n'y admettait que des denrées de manufacture ou de préparation autrichienne. On pouvait y voir des paysans de toutes les vallées du Tyrol. Entre tous les costumes que j'ai décrits, on voyait les hommes de Botzen avec leurs chapeaux à larges bords pour les abriter de leur soleil ardent, et les

femmes de la vallée de Meran coiffées de chapeaux de drap vert relevés d'un côté : enfin le paysan du Tyrol italien s'y mêlait sous son costume moins national et son teint basané.

Outre des rues très spacieuses et une ou deux belles places, parmi beaucoup de jolies maisons on en voit quelques-unes qui sont magnifiques. Tous ces édifices sont de beaucoup embellis par les fleurs variées qui ornent les fenêtres, les balcons et les portes. Au centre de plusieurs de ces rues coule un ruisseau limpide, en partie couvert et en partie découvert, mais où il est défendu de jeter la moindre ordure. Il sert à arroser les rues avec des pelles de bois, et les blanchisseuses de la ville y viennent laver leur linge. On les y voit constamment à genoux sur les planches qui bordent l'eau.

La principale église de Botzen est un bel édifice auquel est joint un beau clocher plein de légèreté ; il n'y a dans l'intérieur de l'église que quelques objets de peu d'attention. Le grand autel est orné de colonnes de marbre d'une grande beauté, et on y remarque une mosaïque aussi en marbre représentant des fleurs dans une rare perfection.

J'ai dit dans un précédent chapitre que si une ligne était tirée de part en part sur le Tyrol, en laissant Botzen au nord, tout ce qui serait au sud de cette ligne pourrait être appelé le Tyrol méridional ou italien. Du moment où l'on s'éloigne de

Botzen en se dirigeant vers Trente, on aperçoit parfaitement un nouvel ordre de choses; on ne voit plus cette noble race de paysans : la pauvreté commence à se montrer, les habitations n'ont plus l'air du bien-être. les habitans l'air de l'indépendance. Tout le sol du Tyrol méridional appartient à de grands propriétaires, et les paysans n'ont plus d'intérêt dans la terre qu'ils cultivent.

Quelque primitives que soient les mœurs des habitans de Botzen, elles n'excluent pas les plaisirs; il y a des réunions entre les dames et d'autres entre les hommes. Botzen a des promenades, et en hiver un théâtre où l'opéra se joue par hasard. Un petit village nommé *Over Botzen* est un lieu où les habitans vont à la campagne. Ce village est situé dans un creux au milieu des montagnes, et se compose de petites maisons détachées.

Pour peu que l'on soit sur un point élevé des environs de Botzen, on est frappé de la vue d'un des objets les plus remarquables du paysage; ce sont les tours et les murailles d'un château en ruines qui couronne une hauteur à quatre milles à l'est de la ville; il se nomme *Sigmunds-Cron*, et mérite d'être visité. Cette éminence est revêtue de bois au travers desquels je me traçai un chemin vers les murs qui renfermaient une garnison et un dépôt de poudre. Ces ruines sont pittoresques, et l'on peut y reconnaître un lieu très fort. De ce point

on commande toute la vallée du Tyrol de Botzen à Sterzing du nord au sud, et les deux vallées latérales de l'Adige et de la Rienz.

Le caractère de la vallée du Bas-Tyrol est entièrement différent de celui de la vallée qui se trouve au-dessus de Botzen. Des pentes rapides, d'énormes rocs, des courans, des cataractes et des aspects de montagnes sont les traits de la vallée haute; de douces déclivités qui s'étendent quelquefois en plaines, une rivière large et un cours généralement calme, et des vues plus belles que pittoresques, car le sublime n'y apparaît jamais, caractérisent la vallée basse. Je ne vis jamais tant de saules pleureurs qu'entre Botzen et Trente.

M'étant arrêté au village de Branzoll, j'allai visiter un château en ruines sur une hauteur : de Branzoll à Newmark la route suit le cours de la rivière et passe à travers les paysages que j'ai déjà décrits; et plus on avance dans le sud, plus on trouve le pays peuplé; mais cette population contient beaucoup de pauvres. Newmark est une de ces cent petites villes qui contiennent une rue et une église, plus quelques maisons éparses, et qui ne vivent que de la culture du sol.

De ce lieu à Trente le pays est toujours le même, et la route traverse plusieurs villes ou villages considérables, entre autres Lavi, situé sur la rivière du même nom qui descend avec le bruit du tonnerre

des escarpemens qui s'élèvent au nord de la ville et tombe dans l'Adige.

Trente est une des villes les plus remuantes et les plus bruyantes où je fus jamais; et, bien que sous la surveillance immédiate du clergé qui fourmille dans les rues, elle est livrée aux querelles, aux débauches et à l'immoralité sous tous ses aspects; je pus à peine avoir une heure de sommeil durant les trois nuits que je passai à Trente; les rues sont en commotion constante jusqu'à une heure avancée dans la soirée; la gaîté et le plaisir sont éveillés jusqu'à minuit.

La ville est pleine de traces d'antiquités, et l'on voit dans l'église de Sainte-Marie-Majeure le tableau contenant les portraits de tous ceux qui figurèrent au concile. Cette église est digne d'être visitée: indépendamment de cette peinture on y entend, dit-on, des orgues excellentes, et le grand autel est surmonté d'un baldaquin de marbre supporté par des colonnes de marbre également.

Le site de Trente est magnifique : l'Adige coule sur la droite de la ville, et les montagnes se retirant laissent sur chaque bord de la rivière un beau sol richement cultivé. Cette ville est italienne dans son caractère comme dans son aspect, et j'y fus victime du premier trait d'improbité que j'eusse connu depuis mon entrée dans le Tyrol. En allant de Trente à Roveredo, je voyais le pays changer à chaque pas,

et tout caractère alpestre avait disparu. Ce n'étaient plus des Tyroliens que nous voyions : tout costume national avait disparu. Bien me prit d'être en voiture entre Roveredo et Trente, car le chemin était bordé de côté et d'autre de huit ou neuf pieds, et simple piéton, je n'aurais pu jouir du pays qui est fort beau.

Plus je voyais Roveredo, plus cette ville me plaisait; son mouvement même avait des charmes, c'était le mouvement de la prospérité et des affaires, et cette prospérité va toujours croissant. A l'époque de mon passage, il y avait dix-sept cents métiers à l'œuvre. Je connais peu de routes plus belles en Europe que celle qui sépare Roveredo de Riva; car toute nature du pittoresque s'y succède. A Roveredo nous quittons la grande route et la vallée de l'Adige, qui à quelques lieues de là traversent la frontière du Tyrol et vont à Vérone. La route qui conduit à Riva et au lago di Guarda conduit à gauche en Italie. J'allai traverser l'Adige à une heure au-delà de Roveredo, et ensuite je passai dans deux misérables villages. Au-delà nous continuâmes de gravir des rocs escarpés jusqu'à ce qu'arrivés au sommet, nous pûmes découvrir la magnifique vue qui s'ouvrait devant nous au sud-ouest. Tout-à-fait au-dessous de nous était le lago di Guarda, bleu, calme et beau; sa tête reposait entre les gigantesques montagnes du Tyrol, son extrémité sur les plus riantes scènes de l'Italie. De

ce point on descend à Riva par une pente très raide, et il faut traverser la rivière Scarca qui alimente le lac avant d'arriver à Riva.

Le lago di Guarda. Calavino. Jour de fête à Trente. Retour à Botzen. Voyage au Passeyer. Maison d'André Hofer. Glurns. Haute vallée de l'Adige. Paysage.

Le lac de Guarda est le moins visité des lacs de l'Italie; cependant il joint la plus extrême grâce avec des traits d'une triste grandeur. C'est à Riva et à la côte du lac que l'on commence à voir les oliviers, les grenadiers et les figuiers à larges feuilles. On peut donc passer une journée délicieuse à Riva. Quant à la ville, elle est indigne de sa situation; elle est laide et repoussante à l'intérieur. De là j'allai visiter la vieille et assez curieuse ville d'Arco dont le château est situé sur un roc élevé. Je vis plusieurs villages sur le bout du lac, entre autres Calavino. Je revins de cette excursion à Trente un jour de fête; toutes les promenades des environs de la ville étaient couvertes de monde, et j'y remarquai toutes les femmes en grande toilette, sans bonnets, et vêtues comme si elles allaient entrer dans une salle de bal. Parmi les gens du peuple, tous les costumes mesquins ou les haillons avaient disparu; les figures étaient en fête comme les habits. Je vis que les sexes ne se mêlaient pas et que les femmes n'avaient pas de cavaliers.

Pour revenir de Trente à Botzen, je changeai un peu de chemin. Je traversai la rivière à Saint-Michaël et retournai par sa rive droite. J'arrivai enfin à Botzen le quatrième jour après mon départ de Trente, et j'étais alors sur le point d'entreprendre la dernière partie de mon voyage, en remontant l'Adige jusqu'à sa source par Méran et Glurns.

A Méran, ville irrégulière qui n'a aucun intérêt par elle-même, mais qui en tire du voisinage du château du Tyrol, je me retrouvai parmi les Tyroliens de toutes pièces: aspect, mœurs, costumes, sentimens, je dirai aussi superstition, car les images dévotes reparaissaient.

J'ai parlé du château de Tyrol (Schloss Tyrol); il est à trois milles de Méran, et rien ne saurait être plus beau que la situation de ce vieil édifice massif, ruiné par le temps, sur le flanc des montagnes revêtues d'un vert sombre et entouré de rochers, de ravins et de cataractes.

Il existe encore à Méran un autre lieu qui lui donne de la célébrité, c'est la vallée du Passeyer où est la maison d'André Hofer : j'allai la visiter. Le bruyant Passeyer, rempli de grosses pierres, coule au-delà de la maison, au pied d'une petite muraille de pierre élevée pour le protéger contre les torrens; quelques arbres entourent sa demeure, et une petite église avec un clocher verdoyant s'é-

lève sur un monticule voisin. La maison n'est point remarquable par elle-même : comme d'autres maisons du Tyrol, elle a son entrée par un escalier de bois à l'extérieur, qui conduit à un petit balcon. Plusieurs cibles percées presque au centre et attachées au mur prouvent l'habileté de Hofer au tir.

Revenu de la vallée du Passeyer à Méran, je quittai ce dernier lieu pour aller à Glurns que je ne gagnai qu'au bout de la journée, après avoir traversé les plus beaux paysages de rochers, de forêts et de précipices. En approchant de Glurns, les châteaux deviennent plus nombreux. C'est près d'un de ces édifices qu'est situé Glurns, village fort important.

Bien que mon chemin se dirigeât vers Landeck, cependant je voulus, en faisant un détour dans le sud, voir la nouvelle route militaire construite à travers un des monts de l'Ortler-Spitz, le plus haut point sur lequel ait jamais été tracée une route européenne. La montagne sur laquelle cette route passe se nomme *Monte-Stelvio ;* le chemin est d'abord sinueux et suit les détours du défilé, mais bientôt elle s'élargit et se découvre. Bien qu'inférieur en beauté pittoresque à beaucoup de passes des Alpes et moins sublime, ce célèbre passage par l'Ortler-Spitz est plein d'intérêt, tant à cause de la difficulté de l'exécution que de la hauteur extraordinaire à laquelle il atteint. Plusieurs milles avant de gagner le sommet de la passe, la route est garantie de la

chute des avalanches par une construction de bois d'une grande solidité. Ce rempart a au moins un mille et demi d'étendue.

On fait de lents progrès par un chemin en zigzag. Enfin j'en atteignis le bout et je me trouvai alors à neuf mille cent pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Quand de ce sommet on porte sa vue sur la Suisse et sur l'Italie, on voit la route descendre en une longue et sinueuse perspective par des gorges et d'étroits défilés qui mènent à Chiavenne, où sont des montagnes serrées les unes contre les autres. L'Ortler-Spitz n'est dépassé en hauteur que par le Mont-Blanc et le Mont-Rosa. Debout au sommet de cette passe et les yeux fixés sur le sud-ouest, j'étais grandement tenté de descendre sur Côme et son paysage enchanteur; mais j'avais encore à voir une partie du Tyrol. A une élévation de près de neuf mille pieds on peut supposer que la température, même au fort de l'été, n'était pas de nature à m'encourager à y rester. On se trouve sur ces hauteurs bien au-dessus du degré de congélation, et ce n'est pas sans plaisir que je rentrai à mon auberge.

Glurns et Nauders. Source de l'Adige. Funsterminz. Landeck. Vorarlberg. Résumé.

Les environs de Glurns et le pays qui sépare Glurns de Nauders sont les hautes terres les plus

peuplées que j'aie jamais vues. Sur le penchant de la montagne où est Glurns se trouvent trois autres villages, et chaque plateau supérieur a le sien. Je trouvai même deux hameaux sur le point le plus élevé et à la source même de l'Adige. Tout y témoigne d'un travail industrieux.

Au-dessus de Glurns l'Adige n'est plus qu'un ruisseau, mais beau et plein; et après trois heures de marche sur ses bords j'atteignis le lac d'où il sort. C'est un lac étroit entouré d'une maigre végétation et de quelques sapins. A partir du bassin du lac le pays va seulement de côté et d'autre, ici vers Glurns, là vers Nauders, vers la vallée de l'Adige et vers celle de l'Inn. Une pente rapide me conduisit à Nauders le long d'un ruisseau qui se précipite à travers des vallées riches et verdoyantes vers l'Inn.

Le paysage des environs de Nauders peut soutenir la comparaison avec tout ce qui se trouve de beau dans ce pays. Rien n'est plus pittoresque et plus grandiose que le célèbre défilé de Funsterminz. L'Inn coule à une telle profondeur entre ses rochers gigantesques, que sans aucune exagération poétique, la rivière paraît un fil luisant. Les rochers sont couverts de bois, et, entre autres cascades, on en voit une de cinq cents pieds.

J'assistai le soir à un bal à Nauders : ce qui me frappa le plus, c'est l'inflexible séparation des deux

sexes : les hommes dansaient bien avec les femmes, mais pas un mot de conversation, et la danse finie, pas une causerie, pas une promenade ensemble; je n'y vis rien qui ressemblât à de la galanterie. Afin d'arriver à une heure convenable à Landeck, je quittai dès le matin Nauders, après avoir jeté encore un regard sur le défilé de Funsterminz, avec la chapelle, le pont et la petite auberge entassés dans cette gorge étroite. Le paysage est varié, mais non point saisissant entre Nauders et Landeck, excepté à Pruz, où une ruine, un rocher et un pont forment un assemblage d'objets pittoresques; mais quand on approche de Landeck plusieurs tableaux rians se déroulent autour du voyageur, surtout dans le style doux et pastoral : Landeck excite lui-même beaucoup d'intérêt, car au-dessous de ce lieu s'ouvre la perspective d'une vallée belle et bien cultivée, tandis qu'au-dessus le défilé a tous les traits rudes et gigantesques qui appartiennent à la nature sans ornement.

Landeck est une ville considérable pour la montagne : son château a souvent été peint et son église est digne de remarque. De Landeck j'avais à traverser le Vorarlberg, par Pludenz, Feldkirck et Bregenz pour gagner le lac de Constance.

Pour celui qui a voyagé dans le Tyrol, le Vorarlberg paraît dans l'ensemble sans intérêt; il n'a ni le grand caractère du Haut-Tyrol, ni les charmes

plus rians du Tyrol inférieur. Après une journée à cheval, j'allai coucher à Stuben, et le lendemain matin je déjeunai à Pludenz, ville de huit cents habitans, qui a trois rues, une église et une place de marché. La rivière de l'Ill y coule tout à côté. Au-delà de Pludenz le paysage à droite et à gauche est d'une nature imposante. Après une nuit passée à Feldkirch, je me retrouvai sur un des grands chemins de l'Europe, avec le magnifique Rhin pour compagnon. Le lendemain j'étais à Bregenz, dans le Tyrol et sur les bords du lac de Constance.

On a pu déduire de mes observations dans le cours de ce voyage que les deux grands traits du caractère tyrolien sont la religion et le patriotisme : il faut entendre ce dernier mot dans son sens le plus vaste : c'est l'amour du pays, de tout ce qu'il contient, de tout ce qui lui appartient, bon, mauvais ou médiocre. L'amour du pays, chez le Tyrolien, c'est de l'attachement pour les glaciers du Gloknez ou le blé de l'Innthal, pour les coiffes en pain de sucre des femmes et les rubans verts des hommes. Il ne s'applique pas seulement aux montagnes, aux vallées, aux lieux habités, mais encore à la forme d'une faux ou à la construction d'un soulier. C'est en quelque sorte par le même principe que le Tyrolien est juste et honnête, non-seulement parce que la religion le lui prescrit, mais parce qu'il est Tyro-

lien, et qu'il est dans le caractère des Tyroliens d'être honnêtes et justes. Les hommes et les femmes sont fidèles dans le mariage; les filles sont chastes, parce que la chasteté et la foi sont des vertus tyroliennes. Je me rappelle à ce propos un trait caractéristique. La fille de l'aubergiste de Botzen était très jolie et très séduisante, et avait environ dix-sept ans. Un matin elle se présenta sur la porte où j'étais, et elle avait son châle et son bonnet; sa mère la suivait; elle mit un panier couvert d'un linge blanc sur le seuil de la porte. Au même instant un jeune homme de bonne mine s'arrêta devant la maison dans une espèce de calèche, et la fille s'en alla avec lui. « Ils vont, me dit l'hôtesse, passer la journée dans la vallée, leur dîner est dans le panier, et il fait beau temps pour aller se divertir. » Alors elle ajouta que sa fille était fiancée à ce jeune homme. Je lui demandai en riant si elle ne craignait point de laisser ainsi aller sa fille, et une fille si jolie dans une pareille excursion. « Elle est Tyrolienne, me répondit la mère, et elle ne l'oubliera point. » Heureuses les filles qui ont un tel bouclier!

Le Tyrolien a l'esprit élevé et de la générosité dans l'âme; je ne l'ai jamais vu avare comme les Suisses, même dans leurs cantons les moins fréquentés. On peut dire que les Tyroliens ont un sol plus fertile que les Suisses; mais les habitans des parties les moins favorisées du Tyrol ne m'ont ja-

mais laissé voir d'avarice et d'avidité. Le voyage que je viens d'esquisser m'a pris moins d'un mois, et ce terme suffit pour acquérir une connaissance générale d'une contrée aussi intéressante que le Tyrol.

FIN DU VOYAGE D'INGLIS.

KLAPROTH ET GAMBA.

VOYAGES AU MONT CAUCASE.

(1807-1824.)

PRÉLIMINAIRE.

Déçu dans son espoir de faire partie d'une mission russe à Péking, et à son retour de la frontière qui sépare l'empire moscovite et l'empire chinois, le savant Klaproth fut envoyé par le gouvernement russe au mont Caucase pour en explorer les diverses régions, en décrire la géographie, l'histoire, les antiquités et les habitans. M. Klaproth partit donc à cet effet de Saint-Pétersbourg, et après une absence de seize mois il se retrouvait dans cette capitale en janvier 1809.

Transportons-nous avec le voyageur au milieu de ces régions célèbres du Caucase, et signalons les résultats du voyage entrepris pour nous en offrir le tableau. Nous ajouterons aux détails qu'il nous donne ceux qu'un autre voyageur, M. Gamba, s'est trouvé en position de recueillir de 1820 à 1824, période dans laquelle il a visité à peu près les mêmes contrées, en qualité de consul de France à Tiflis.

Le nom de Caucase est très ancien; il paraît avoir

été originairement donné à toutes les hautes montagnes qui environnent la Perse au nord-ouest et au nord-est; mais, ainsi que le remarque M. Klaproth, ce nom est presque ignoré aujourd'hui chez les peuples de l'Asie, et il n'y a guère que les Arméniens et les Géorgiens qui l'emploient encore. Les autres nations asiatiques et la plupart des tribus farouches qui habitent ces montagnes leur donnent le nom d'*Albrouz* ou *Elbrouz,* ancien nom persan, appliqué à plusieurs sommets de montagnes couvertes de neiges perpétuelles. Les Nogais, les Koumuks et autres peuples turcs qui ne sont pas originaires du Caucase ni des pays qui l'avoisinent, ont adopté cette dénomination persane. Les Turcs de Constantinople nomment le Caucase *Kâf daghi,* les monts Kâf : les Géorgiens se servent ordinairement du mot turc nogaï, et disent *Yalbouzis mtha,* mont Yalbouz; les Arméniens l'appellent *Yalbouzis sar;* ils ont cependant aussi conservé la dénomination de *Kavkal.* Telles sont les dénominations diverses dont M. Klaproth fait connaître l'origine et l'emploi.

Le Caucase est célèbre dans la mythologie grecque par le supplice de Prométhée que Vulcain, d'après l'ordre formel de Jupiter, dut enchaîner sur le rocher le plus élevé de ces sommets concitoyens des nues. A cette époque mythologique, les Amazones habitaient encore au pied du Caucase, et ce

ne fut que plus tard qu'elles allèrent se fixer près du Thermodon en Asie-Mineure. Deucalion, fils de Prométhée et d'Hésione, vint du Caucase en Thessalie; c'est sous lui qu'arriva le déluge raconté dans les traditions grecques. La période mythologique du Caucase finit avec l'expédition des Argonautes qui, sous la conduite de Jason, allèrent chercher la Toison d'or dans le voisinage de ces hautes montagnes. Sésostris, qui vivait dans la première moitié du XIIIe siècle avant Jésus-Christ, et qui poussa ses conquêtes bien plus loin que ne le fit dans la suite Alexandre-le-Grand, puisqu'il passa le Gange et alla jusqu'aux extrémités de l'Océan indien, Sésostris, disons-nous, remonta aussi vers le nord jusqu'au Tanaïs, et laissa sur la côte du Palus-Méotide et au pied du Caucase, vers les bords du Phase, une colonie d'Égyptiens qui fondèrent l'état de Colchos. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne reconnaît plus les anciens Égyptiens dans les habitans des bords du Phase; ce sont les Immirétiens, et plus au nord les Mingréliens, peuples d'origine géorgienne. Il y a peut-être encore quelque ressemblance entre la figure des anciens Égyptiens telle qu'on la voit sur les monumens de leur pays, et celle des Abazes qui habitent au nord des Mingréliens sur les côtes du Pont et dans les monts caucasiens.

Au VIIe siècle avant Jésus-Christ, les Grecs, et principalement les Milésiens, commencèrent à en-

voyer des colonies sur les côtes nord-est de la mer Noire, et y établirent la ville de Tanaïs, à l'embouchure du Don, celle de Phanagoria et d'Hermonassa, sur le bosphore Cimmérien, et en Mingrélie celle de Dioscurias, dont les ruines situées à l'embouchure du Marmar, portent encore le nom d'Yskourias. Hérodote mentionne à cette époque deux émigrations importantes d'Europe en Asie, une qui venait de la Tauride et l'autre de la Scythie.

Ce fut dans le IIe siècle avant notre ère, que les Romains poursuivirent Mithridate jusque vers le Caucase. Pompée passa alors par la Colchide, mais ne pénétra point dans les hautes montagnes. Corbulon qui, soixante ans après Jésus-Christ, soumit complétement l'Arménie, envoya à Rome une carte de toutes ces contrées. Comme le but des Romains était la conquête de la partie orientale du Caucase ou de l'Albanie, et la possession des pays arrosés par le Cyrus et l'Araxe inférieur, ils ne s'occupèrent point de la Colchide; ce soin était réservé à Trajan, qui étendit la domination romaine du côté du Pont jusqu'aux hautes montagnes du Caucase.

Le choc produit dans l'Asie occidentale par la propagation de l'islamisme se fit bientôt sentir jusque dans les vallées du Caucase, et la religion de Mahomet s'y établit après des guerres assez sanglantes. Tout le Caucase oriental et une partie de la Géorgie devinrent des provinces soumises à la

domination arabe; la Géorgie demeura seule quelque temps indépendante, à des intervalles plus ou moins rapprochés; mais elle dut à la fin céder au vainqueur. Les Mongols, commandés par Gengis-khan, pénétrèrent en Géorgie et dans plusieurs autres contrées du Caucase, où ils établirent des préfets militaires qui y gouvernèrent au nom du grand-khan, sans ôter néanmoins tout-à-fait le pouvoir aux princes indigènes. Depuis ce temps ces pays restèrent des provinces de l'empire mongol en Perse. Vinrent ensuite les phalanges de Tamerlan ou Timour, qui dans le XIVe siècle ravagèrent la Géorgie et autres pays caucasiens, sous le prétexte d'en convertir à l'islamisme tous les peuples soumis par les armes de ce fier conquérant. Les Turcomans, qui, vers la même époque, s'étaient emparés de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Perse occidentale, pénétrèrent plus tard dans les pays caucasiens, où ils eurent pour successeurs les sophis de la Perse.

Vers le milieu du XVIe siècle, les Géorgiens, dans la crainte de tomber entièrement sous le joug persan, recherchèrent secrètement l'alliance de la Russie; et c'est depuis ce moment que la Russie a établi ses prétentions sur la possession des pays situés au-delà du Caucase. On sait que maintenant elle occupe souverainement la Géorgie, province asiatique annexée à la Russie d'Europe.

LE MONT CAUCASE.

Le faîte du Caucase présente un développement de deux cents lieues de longueur sur vingt-cinq à trente lieues de largeur, lieues de 20 au degré. Cette chaîne de montagnes commence à l'ouest, près du fort turc d'Anapa, sur la mer Noire, par 35 degrés de longitude est, et 44 degrés 50 minutes de latitude nord. La direction générale de cette chaîne est du nord-nord-ouest au sud-sud-est. A l'occident elle se lie avec les montagnes de la Crimée par une communication sous-marine; à l'orient, une semblable communication, moins marquée à la vérité, paraît exister entre les ramifications du Caucase qui atteignent la mer Caspienne à Tarkou et à Bouinaki, et les monts Balkan, situés sur la côte orientale de cette mer. Le Caucase se perd au nord dans les steppes du Kouban et de la Kouma; au sud, il est limité par des vallées dans lesquelles coulent le Rioni, la Kvirila, la Tchérméla et le Kour, depuis le point où il commence à se diriger vers le sud-est, et qui est le plus septentrional de son cours.

Le massif de la chaîne du Caucase se divise sur toute sa longueur en trois larges bandes presque parallèles les unes aux autres, et disposées verticalement. La principale ou la plus haute est celle du milieu. Le massif total est accompagné de cha-

que côté d'une suite de promontoires, et en plusieurs endroits cette suite de promontoires est coupée par des vallées, des fleuves et des rivières. La chaîne principale du Caucase, prise dans son ensemble, se dirige de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, sauf quelque déviations légères. C'est dans le voisinage de la mer Caspienne, et surtout de la mer Noire, qu'elle s'abaisse au niveau des plaines. Sa crête est partout couverte de neige et de glaces éternelles. Quelques-unes de ces cimes n'offrent que des roches pelées, dont le point culminant atteint la région des nuages, et où l'on n'aperçoit aucune production végétale.

Le Caucase se divise naturellement en quatre grandes portions séparées par les vallées des quatre grandes rivières : la première et la plus occidentale est comprise entre la mer Noire et le cours supérieur du Rioni; elle se termine à l'est par la haute cime de l'Elbrouz, qui est un glacier immense et le plus élevé du Caucase; il a cinq mille quatre cent vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Personne n'a encore atteint la cime de cette montagne énorme, et les Caucasiens croient que l'on n'y peut parvenir sans une permission particulière du dieu; ils disent aussi que ce fut là que l'arche de Noé s'arrêta d'abord, pour être ensuite poussée vers le mont Ararath. A l'ouest de l'Elbrouz, la hauteur de la chaîne principale diminue et ne montre

que rarement des glaciers. Au nord elle donne naissance au Kouban et à tous ses affluens méridionaux. Cette partie occidentale du Caucase, vers la mer Noire et les côtes de la Mingrélie et de la Grande-Abascie, est coupée par plusieurs défilés qui permettent le passage. La seconde partie de la chaîne principale du Caucase commence à l'est de l'Elbrouz et aux sources du Rioni; elle s'étend à l'orient jusqu'aux vallées du Terek et de l'Aragvi; elle est très escarpée et surmontée de glaciers ; elle donne naissance à de nombreuses rivières ou torrens.

C'est vers le Terek supérieur que se trouve une vallée fermée autrefois par la célèbre porte caucasienne dont on voit encore les ruines près du fort d'Ariela ou de Dairan; Ptolémée l'appelle porte Sarmatique, parce que le chemin qui conduisait en Sarmatie y passait. La troisième division de la chaîne principale est comprise entre la droite du Terek supérieur et le point où la chaîne du Caucase tourne brusquement vers le sud. Cette partie est moins haute que la précédente, bien qu'elle montre encore des glaciers assez élevés. De son versant nord coulent plusieurs rivières qui vont se joindre au Terek. La quatrième partie est le Caucase oriental qui des sources du Koïsou se dirige au sud, puis au sud-est jusqu'à la presque île d'Abchéron sur laquelle est située la ville de Bakou. De cette partie orientale du Caucase partent plusieurs

branches qui filent vers la mer Caspienne; d'une de ces branches descendent le Kour et l'Ara.

Au pied des cimes neigeuses de la chaîne principale du Caucase on trouve des habitations humaines avec quelques arpens de terre labourable et quelques prairies. Dans les vallées qui séparent ces montagnes neigeuses, on voit des glaciers qui semblent reposer sur un mélange de glace et de blocs de rocher. Les vallées sont fermées à leurs extrémités supérieures par des glaçons qui doivent leur origine à l'eau de neige alternativement fondue et gelée de nouveau. Ces masses gelées sont supportées par des arcades de glace où les torrens prennent leur source et roulent avec fracas. En descendant de ces glaciers on rencontre des champs de neige qui couvrent des couches de glaçons. Les hauteurs moyennes sont tapissées de plantes alpines qui donnent d'excellens pâturages. Les forêts touffues de hêtres et autres grands arbres impriment de loin à la bande calcaire un aspect sombre qui lui a valu de la part des Russes et de divers peuples habitant au nord du Caucase le nom de *montagne noire*. Les parties les plus hautes des promontoires sont généralement boisées.

Les forêts qui couvrent les flancs du Caucase diminuent à mesure que l'on s'élève vers les glaciers; les pins même finissent par disparaître tout-à-fait. Le sol y est tapissé de mousse touffue mêlée

de plantes basses qui trouvent sur ces hauteurs glacées leur climat naturel. Des bouquetins et des chamois errent près des sources des grandes rivières. Les cerfs, les daims et les aurochs habitent à l'entrée des montagnes calcaires et des promontoires. Le loup, le renard, le chat sauvage, le lynx et l'ours, vivent dans les forêts des bandes secondaires, mais ils n'y sont pas communs; il y a aussi des hérissons, des lièvres et des rats. On aperçoit très peu d'oiseaux dans les hautes montagnes; on n'y rencontre que des choucas et des geais; le verdier saute solitairement entre les rochers. Les montagnards, ainsi que le rapporte M. Klaproth dont nous empruntons les paroles, n'élèvent d'autres oiseaux domestiques que des poules, des canards et des oies, et seulement en petite quantité, à cause du dégât qu'ils font dans les champs. On n'y voit guère que deux espèces de poissons, le barbeau et la truite saumonée; le premier remonte, à ce qu'il paraît, de la mer Caspienne, de même que le saumon que l'on prend aussi dans les rivières des hautes montagnes pendant l'hiver; mais la truite est un poisson particulier à ces contrées. On ne rencontre parmi les amphibies que la grenouille et le lézard, commun dans les prairies. Le Caucase est très pauvre en insectes, à l'exception de quelques espèces de mouches. Dans la bande secondaire et dans les plaines qui lui sont contiguës,

les taons sont très communs; mais on n'y trouve ni cousins ni moucherons qui sont un vrai fléau sur les bords du Terek inférieur.

Les lacs, ordinairement fréquens dans les hautes montagnes, sont très rares dans le Caucase, parce que la disposition régulière de cette chaîne et sa direction constante sur une seule ligne, du nord-ouest au sud-est, s'opposent à ce qu'il s'y rencontre des vallées fermées, dans le fond desquelles pourraient se réunir les eaux, et former des lacs avec ou sans écoulement.

HABITANS DU CAUCASE.

Avant de décrire les peuplades du Caucase, le voyageur Klaproth réfute l'opinion émise par beaucoup de naturalistes et de géographes sur la race qu'ils désignent sous la dénomination de race caucasienne. D'après les argumens employés par le voyageur, il est évident que l'on s'est trompé en avançant que les peuples d'Europe, ceux de l'Asie, comme les Persans, les Boukhares, les Afghans et les habitans des côtes septentrionales de l'Afrique, ne sont nullement arrivés du Caucase, et ne peuvent être appelés race caucasienne. L'histoire ne fournit aucun exemple d'une nation qui ait quitté le Caucase pour se répandre dans les plaines qui l'environnent, ou pour s'étendre plus loin; la mythologie même n'offre aucun indice d'une pareille

migration. On voit au contraire, par les récits des historiens, que plusieurs peuples qui n'étaient pas originaires du Caucase sont venus s'y fixer; tels sont les Ossètes, les Avares, plusieurs tribus turques et les Georgiens eux-mêmes. D'ailleurs la nature des monts caucasiens, dont la direction constante est en ligne droite, ne permet pas de supposer qu'ils puissent avoir été la patrie d'un grand peuple qui ait porté ailleurs l'exubérance de sa population. Les grandes vallées du Caucase étant toutes dirigées plus ou moins perpendiculairement sur la longueur de la chaîne, ont des pentes trop rapides pour que des couches de terre fertile s'y puissent amonceler; les torrens, qui à l'époque de la fonte des neiges se précipitent du haut des montagnes, emportent presque partout les particules terreuses, et laissent le sol pierreux à nu ou le couvrent d'une infinité de cailloux roulés qui, l'année suivante, sont remplacés par d'autres. Si, de même que les montagnes qui entourent la Bohême, les hauteurs du Caucase enfermaient un pays étendu, on pourrait croire, dit M. Klaproth, qu'une nation s'y serait développée avec une telle abondance qu'elle eût été obligée de verser ailleurs le surcroît de sa population; mais on ne peut pas supposer un tel surcroît chez des tribus barbares qui vivent au milieu de privations continuelles.

Les peuples du Caucase, d'après les langues qu'ils

parlent, et d'après d'autres signes caractéristiques, se divisent en six grandes classes, savoir : les Lesghis, ou Caucasiens orientaux; les Mitsdjeghis, ou Kistes; les Ossètes ou Irons; les peuplades Abazo-Tcherkesses, ou les Caucasiens occidentaux, vulgairement connus sous le nom de Circassiens; les Géorgiens; enfin les tribus turques qui sont venues s'établir dans les montagnes et dans les plaines situées à leur pied. Nous allons passer en revue ces différentes peuplades, en commençant par les Lesghis.

LESGHIS.

Les peuples lesghis paraissent être d'origines différentes, et se subdivisent en une infinité de petites tribus qui habitent tout le pays montagneux entre le Koïsou, l'Alazani et les plaines qui bordent la mer Caspienne. Comme tous les Caucasiens les Lesghis sont farouches, cruels et adonnés au brigandage; ils sont toujours prêts à servir quiconque veut les payer. Leur courage audacieux dégénère souvent en témérité. Leurs armes sont le fusil, le sabre et le poignard, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité. Ils savent bien manœuvrer à cheval, et sont également bons fantassins. Ils supportent très patiemment les fatigues et les incommodités d'une campagne, pourvu qu'on soit exact à leur compter leur solde. Le Lesghi, qui dans ses foyers ne connaît pas le mot d'obéissance, se conforme

rigoureusement pendant la guerre aux ordres du beladi ou chef choisi par la troupe à laquelle il appartient. Quand quelqu'un veut servir sous un beladi, il vient le trouver et lui présente un morceau de bois pourri ou un tison, et lui dit : « Que je devienne ainsi si je trompe la fidélité que je te jure, ou si je t'abandonne. » Alors il prend la main droite du chef avec ses deux mains, entre lesquelles il la presse aussi long-temps qu'il parle de l'objet qui l'a amené. De deux ou trois frères qui ont l'âge requis, un seul quitte la maison paternelle pour aller faire des parties de brigandage ou pour le service de la guerre. Si le nombre des frères est plus considérable, un sur trois seulement peut s'absenter ; les autres doivent rester pour soigner les affaires domestiques de la famille.

Aussi long-temps que le Lesghi reçoit ce qu'on est convenu de lui donner, il sert avec zèle et ponctualité, et il lui est tout-à-fait égal contre qui il combat. Mais si la disette se montre, si on veut l'empêcher de commettre des brigandages, ou s'il ne voit aucune occasion de faire du butin, il quitte celui qui l'a engagé, et se range souvent du côté des ennemis contre lesquels il devait combattre.

Ce peuple l'emporte sur tous ses voisins en bravoure. Avant l'occupation de l'isthme Caucasien par les Russes, son amitié était recherchée par tous les princes belligérans ; l'intervention des Lesghis

dans une querelle à main armée était ordinairement décisive : dans l'action ils sont en effet d'une intrépidité remarquable. On a vu cinq ou six Lesghis, placés derrière un petit retranchement, faire tête à plus de cinquante ennemis.

C'est principalement par leurs brigandages que les Lesghis sont devenus la terreur de leurs voisins; la Géorgie a le plus souffert par leurs incursions, car leur haine contre les chrétiens est implacable. Elle est fondée sur la vengeance qu'ils prétendent devoir tirer des invasions qu'autrefois les Géorgiens ont faites chez eux afin de les convertir. C'est ordinairement à la fin du mois de mai que les Lesghis sortent de leurs montagnes et se dispersent dans la Géorgie; ils s'y cachent sur les coteaux qui bordent les rivières, dans les bosquets touffus ou dans les ruines des anciennes églises et des forts qu'on rencontre partout dans le pays. C'est de ces repaires qu'ils s'élancent pour attaquer à l'improviste les villages, s'emparer du bétail, et emmener les habitans en captivité. Arrivés en un lieu sûr, ils annoncent aux parens de leurs prisonniers qu'ils peuvent les racheter moyennant la somme de 40 francs, si c'est un étranger; mais si un Lesghi tombe entre les mains d'un autre, il est obligé de payer le double de cette somme. Si le prisonnier est un homme d'une haute extraction, la rançon monte considérablement; mais souvent on le met tout de

suite en liberté, s'il peut offrir une caution valable. La vie de chaque captif dépend de la volonté de celui qui l'a pris; cependant aussitôt que celui-ci l'a conduit dans sa maison, le prisonnier commence à jouir du droit de l'esclavage, qui empêche qu'on puisse le vendre ou le donner hors des limites du Caucase, ni le tuer sans une décision de la commune. Le captif qui n'a pas le moyen de se racheter est obligé de servir dix ans dans la maison de son maître.

La plupart des tribus lesghis sont musulmanes; il y en a cependant qui paraissent n'avoir aucune religion, et chez quelques autres on retrouve des restes de christianisme. L'hospitalité et le droit du talion maintiennent les faibles liens de la société chez ce peuple dont la vie est simple et austère. La mère excite son fils aux actions héroïques; c'est elle qui lui remet ses premières armes et qui l'accompagne jusqu'aux limites du canton lorsqu'il marche au combat; elle l'exhorte à se rendre digne de ses ancêtres et à revenir couvert de gloire et de butin, ou à mourir en combattant.

Nous reviendrons plus tard sur cet article des Lesghis, en empruntant à M. Gamba, comme nous venons de le faire à M. Klaproth, les renseignemens recueillis au sujet de ce peuple, encore sauvage et bien souvent cruel. Passons à une autre peuplade des régions caucasiennes, c'est-à-dire à celle des Kistes.

MITSTJEGHIS OU KISTES.

Les peuples d'origine mitsdjeghie, ou les Kistes, occupent la partie de la haute chaîne du Caucase située entre les montagnes des Lesghis, le Soundja et le Terek supérieur. Ce sont des brigands encore plus déterminés que les Lesghis, notamment les Tchetchentses qui habitent le pays arrosé par le Ghikha, le Farthan, l'Argoun et le Djalk; toutes ces rivières sortent des hautes montagnes et se jettent dans le Soundja. Jamais les Russes n'ont pu parvenir à dompter ces tribus farouches, et la plupart des expéditions qu'ils ont entreprises contre elles ont été malheureuses.

Les Tchetchentses vont ordinairement par petites troupes pour exercer leurs brigandages chez les Russes. Après avoir passé le Terek, ils se cachent dans les bocages qui bordent ce fleuve. S'ils aperçoivent un voyageur sans escorte, ils tuent son conducteur et ses chevaux, lui mettent un bâillon dans la bouche, et le traînent jusqu'au rivage; là, ils lui attachent des outres remplies d'air sous les bras, lui placent une corde avec un nœud coulant au cou, et le jettent dans l'eau. Pour éviter de s'étrangler, le malheureux est obligé de tenir la corde par laquelle deux nageurs le transportent à l'autre bord. Les Tchetchentses tuent rarement ceux dont ils se promettent une bonne rançon; mais ils

traitent leurs prisonniers d'une manière excessivement dure et barbare, principalement quand ceux-ci ont essayé de se sauver. Ils ont des princes et des nobles; ceux-ci sont les vassaux des premiers.

A l'ouest des Tchetchentses habitent les Karaboulak, autre tribu mitsdjeghie, qui s'appellent eux-mêmes Archtés. Selon M. Klaproth, Kara-Boulak est leur nom nogaï; il signifie *source noire*. Ils occupent les vallées fertiles du Chelmigor et du premier Farthan, qui est proprement le Kara-Boulak; ils sont agriculteurs; ils paraissent avoir été autrefois mahométans, car ils placent encore sur leurs tombeaux des pieux surmontés, quoique à présent ils ne professent aucune religion, et suivent seulement les pratiques superstitieuses des autres Caucasiens. Ils sont très sobres; un morceau de pain de millet et un peu de fromage leur suffit pour un repas; rarement ils mangent de la viande; munis de provisions pour six mois et armés d'un bon fusil, d'une pique, d'un sabre léger, d'un poignard et d'un petit bouclier, ils traversent les montagnes, soit pour chasser, soit pour faire des incursions chez leurs voisins. Ils n'ont pas de princes; ils n'ont que des anciens qui, dans les expéditions guerrières, les conduisent. Ils sont ennemis des Tchetchentses, mais ils attaquent aussi les Russes qui ont beaucoup de peine à les tenir en bride.

Les Ingouches sont les plus occidentaux de tous

les Mitsdjeghis ; ils habitent principalement les parties supérieures de l'Assaï et du Soundja, de même que la vallée dans laquelle coule le Ghaloun ou Koumbaleï. A présent ils sont presque soumis aux Russes; ils sont moins enclins au brigandage que les autres tribus de leur nation. On trouve encore chez eux plusieurs vestiges du christianisme, et il ne serait peut-être pas, dit M. Klaproth, difficile de les civiliser, car ils sont portés à l'agriculture, qui est le meilleur moyen de changer les habitudes barbares d'un peuple.

OSSÈTES.

Les Ossètes, qui s'appellent eux-mêmes *Irons*, habitent à l'ouest des Kistes et du Terek supérieur. Ils vivent épars, soit dans des villages, soit dans des maisons isolées; ils appellent un village *kaon* ou *gaou*. Chaque village est ordinairement gouverné par un ou deux anciens qui s'occupent de terminer les différends parmi les habitans, et de maintenir l'ordre autant qu'ils le peuvent. La nourriture de ce peuple consiste ordinairement en pain de froment ou d'orge sans levain, qu'ils font cuire sous les cendres, et en gâteaux de millet et de seigle qui se coupent avec un couteau et se mangent froids ou chauds, au lieu de pain. Ils mangent aussi de la viande de bœuf ou de mouton, et les pauvres du porc; ils ne boivent ordinairement que de l'eau de

rivière qui dans les montagnes est saine et pure; ils font de la bière d'orge, de l'eau-de-vie d'orge et de seigle, et du bouza de gruau de seigle. Dans leurs montagnes la culture est très pénible; car ce n'est que dans un petit nombre d'endroits que le roc est couvert d'un peu de terre argileuse jaune, qui a besoin d'être fumée tous les ans. Les champs sont presque toujours sur des pentes escarpées, ce qui les rend difficiles à labourer. Outre le millet et les céréales ordinaires, les Ossètes sèment aussi des pois verts, des haricots, du maïs, des concombres, du chanvre et du tabac; cependant toute leur agriculture, aussi bien que celle des autres Caucasiens, est peu productive, et la disette se montre souvent chez eux. Après l'agriculture, le soin des bestiaux est l'occupation principale des Ossètes; les troupeaux de moutons font la principale richesse de la nation. Ils échangent leurs moutons en Géorgie et en Imiréti contre des étoffes de soie ordinaires, de la toile, des tissus de coton, de fil d'or et d'argent, des vaisseaux et des outils en fer; et avec les Tcherkesses et les Arméniens, contre du sel qui manque à tous les montagnards du Caucase, et souvent contre du millet et de la toile.

Les hommes labourent, forgent, bâtissent des maisons, fabriquent des instrumens d'agriculture et des selles, préparent la poudre à tirer et le cuir pour les souliers et les courroies. La chasse est, après le

brigandage, leur occupation la plus agréable; ils aiment beaucoup à aller chez leurs amis pour y banqueter. Tous les soins du ménage retombent sur les femmes, de même que les travaux des champs, qui du reste sont peu importans.

L'extérieur de ce peuple le distingue de tous les autres Caucasiens et décèle son origine étrangère. Les Ossètes sont assez bien faits, forts, vigoureux et ordinairement de taille moyenne; les hommes n'ont guère que cinq pieds deux à quatre pouces; ils sont rarement gras, mais charnus et carrés; c'est ce qu'on observe surtout chez les femmes; leur physionomie se rapproche beaucoup de celle des Européens; les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux sont très communs chez les Ossètes; il y en a fort peu qui aient la chevelure vraiment noire. C'est une race d'hommes saine et féconde; on ne voit pas beaucoup de vieillards âgés de plus de soixante-dix ans; les femmes sont ordinainairement petites et peu jolies : elles ont le visage rond, le nez camus; elles sont robustes; le travail et une nourriture frugale contribuent à les rendre encore plus fortes.

TCHERKESSES OU CIRCASSIENS.

Les Tcherkesses ou Circassiens habitent la grande et la petite Kabardah, et le pays situé au-delà du Kouban jusqu'à la mer Noire. Ce peuple s'appelle

dans sa propre langue, *Adighé;* le nom *Tcherkesse* est, dit-on, d'origine turque et composé de *tcher,* chemin, et *kesmek,* couper; il signifierait donc un *homme qui coupe le chemin,* c'est-à-dire un *brigand.* Cependant on a trouvé déjà chez les auteurs anciens une nation nommée Kerkètes, qui habitait le Caucase et les bords de la mer Noire, et qui paraît, dit M. Klaproth, avoir été identique avec les Tcherkesses. Le nom de ces derniers est inférieur à l'époque à laquelle les peuples turcs arrivèrent de l'Asie Majeure dans le voisinage du Caucase. Les Ossètes, les Mingréliens et autres voisins des Tcherkesses, les appellent *Kasakh,* et dans les historiens byzantins, leur pays porte le nom de *Kasakhia.*

La nation tcherkesse est divisée en cinq classes bien distinctes : la première comprend les Pcheh ou princes, qui dominent sur toutes les autres; la seconde, les Ouzden ou nobles, appelés Work en tcherkesse; la troisième, les affranchis des princes et des nobles, ce qui les fait devenir nobles; mais pour le service militaire, ils restent toujours soumis à leurs anciens maîtres; la quatrième, les affranchis de ces nouveaux nobles; et la cinquième, les Tcho'khotl ou serfs; ceux-ci se partagent encore en laboureurs et en domestiques des classes supérieures.

Chaque branche des maisons de princes a sous sa dépendance plusieurs familles de nobles; ceux-

ci ont au-dessous d'eux les paysans qu'ils regardent comme une propriété héréditaire, parce que ces paysans ne peuvent passer d'un noble à un autre. Chaque prince est donc le seigneur suzerain de ses nobles; ceux-ci sont à leur tour les maîtres de leurs serfs. Les familles nobles peuvent passer d'un prince à un autre, et c'est de cette manière que plusieurs familles de princes, notamment celle de la Kabardah, sont devenues très puissantes. Les paysans ne sont pas tenus à payer aux Ouzden des redevances fixes; ils doivent leur fournir tout ce dont ils ont besoin; mais seulement les choses de première nécessité. Il en est de même des rapports entre les princes et les nobles : les premiers exigent de ceux-ci les objets qui leur sont nécessaires, mais rien au-delà de ce qui est absolument indispensable. Si l'on veut qualifier un tel ordre de choses, on peut dire que les Tcherkesses forment une république aristocratique; mais dans la réalité, il n'y a maintenant aucune règle fixe dans cette sorte de gouvernement, puisque chacun fait ce que bon lui semble. Autrefois, dit M. Klaproth, la puissance des princes tcherkesses s'étendait aussi sur les Ossètes, les Tchetchentses, les Mazes et les tribus turco-nogais des hautes montagnes près des sources du Tcheghem, du Baksan, de la Malka et du Kouban; les progrès successifs des Russes ont considérablement diminué de ces côtés le pouvoir des princes

tcherkesses; mais ceux-ci ne continuent pas moins à se regarder comme les maîtres de ces peuples.

L'usage veut que le prince fasse de temps en temps des présens à ses nobles; ces dons, ainsi que le récit des circonstances et des causes qui en ont été l'origine, passent de père en fils, tant dans la famille de celui qui a reçu que dans la famille de celui qui a donné. Lorsqu'un noble refuse, sans un motif suffisant, d'obéir à son prince, il est obligé de lui rendre tous les présens que lui et ses ancêtres en ont reçus. Les Ouzden doivent suivre le prince à la guerre toutes les fois qu'il l'exige, et fournir autant de leurs sujets comme troupes auxiliaires que le prince en demande. Lorsque le prince, par de trop grandes dépenses ou par des accidens, contracte des dettes, les nobles sont tenus de les payer pour lui. Le prince, ainsi que le noble, a droit de vie et de mort sur ses serfs, et peut même vendre à son gré ceux qui sont attachés au service de sa maison : ceux-ci recouvrent souvent la liberté; ils sont alors appelés beg-âulia, et doivent exécuter les ordres de leur maître contre les nobles et les serfs. On ne peut vendre séparément les serfs qui exercent l'agriculture : ils sont obligés de payer les dettes et les vols de leur Ouzden. Le prince commande les troupes en temps de guerre, et fait avec ses chevaliers et ses serviteurs des incursions chez ses voisins.

L'usage de se nourrir de chair de cheval s'est conservé parmi les Tcherkesses; mais ils choisissent la bête qu'ils veulent tuer, et s'abstiennent de celles qui meurent de maladie. En général ils sont très sobres; et quoique la polygamie soit admise, il se commet peu de désordres.

C'est l'âge qui, chez les Tcherkesses, donne le plus de considération; les plus âgés parmi les princes et les nobles et même parmi les plus riches paysans prononcent dans les affaires litigieuses. Il n'y a chez eux ni tribunaux fixes, ni lois écrites; cependant les peines sont établies par les anciens usages pour punir le vol et le meurtre. Les descriptions des assemblées sont quelquefois très singulières, comme le rapporte M. Klaproth dans son intéressant tableau du Caucase auquel nous empruntons tous ces détails; on peut, dit-il, juger de cette singularité par les deux exemples suivans :

Deux Tcherkesses possédaient en commun un terrain sur lequel était un arbre dépouillé de son écorce par l'un des propriétaires. Celui-ci, quelque temps après, céda sa portion à son camarade pour aller habiter un autre canton. L'arbre mourut, et le Tcherkesse, resté propriétaire, y mit le feu pour le détruire. Tandis qu'il brûlait, un homme ayant voulu s'en approcher pour allumer sa pipe, fut écrasé par sa chute. La famille du défunt attaqua le propriétaire, et lui demanda le prix de l'individu

dont il avait causé la mort. L'usage était constant; il semblait qu'il n'y avait rien à lui opposer; mais le propriétaire convoqua une assemblée et exposa que, n'ayant mis le feu à l'arbre que parce qu'il avait séché sur pied, l'ancien propriétaire devait être condamné au paiement, puisque l'accident ne serait pas arrivé si l'arbre eût conservé son écorce. Toute l'assemblée applaudit au plaidoyer et se déclara en faveur de celui qui l'avait prononcé.

Quelqu'un, voyant une chèvre dans son champ, donna l'ordre à son vassal de la chasser; celui-ci ayant cassé la jambe de l'animal d'un coup de pierre, enveloppa la blessure avec un morceau de toile. La chèvre, de retour chez son maître, s'approcha un peu trop du foyer, et mit le feu au bandage; la douleur qu'elle ressentit la fit échapper à travers un champ de blé attenant à la maison; elle y apporta la flamme qui bientôt réduisit tout en cendres : l'affaire fut mise en jugement; l'homme qui le premier avait donné l'ordre de chasser la chèvre fut obligé de rembourser tout le dommage.

Presque toutes les affaires sont jugées de la même manière par des assemblées tenues dans un bois et d'après les anciens usages que le peuple regarde comme des lois sacrées : elles condamnent à l'ignominie le parricide et le péché contre nature. Le meurtrier est obligé de payer une forte amende à la famille du défunt. Tout perturbateur de l'ordre

public paie aussi une amende. Le vol est puni par le paiement de plusieurs fois la valeur de l'objet dérobé ; mais s'il est fait avec adresse, et que le voleur ne soit pas découvert, on n'y attache rien de deshonorant. Le plus grand reproche qu'une jeune fille puisse faire à un jeune homme, c'est de lui dire qu'il n'a pas encore pu dérober une vache. Les propriétés sont respectées entre les personnes unies par des liens de parenté, d'amitié, d'hospitalité ou autres.

Comme tous les autres Caucasiens, les Tcherkesses pratiquent avec exactitude les lois de l'hospitalité ; comme aussi on ne voit jamais entre eux aucune mésalliance, le prince épouse toujours la fille d'un prince, le noble la fille d'un noble, le paysan la fille d'un paysan. Si le nouveau marié reconnaît que la femme n'a pas sa virginité, il la renvoie aussitôt à sa famille en lui rendant sa dot ; la fille est vendue ou tuée par les siens. Si une femme commet un adultère, son mari lui fait raser les cheveux, lui fend les oreilles, lui coupe les manches de ses habits et la renvoie à ses parens qui la vendent ou la mettent à mort. Le complice de l'adultère est ordinairement tué par le mari offensé ; et si celui-ci n'a pu le faire, sa famille se charge de ce soin.

Il y a chez les Circassiens deux espèces de divorce : quelquefois le mari se sépare de sa femme en présence de témoins, et laisse la dot aux parens ; alors elle peut se remarier ; mais s'il lui dit seulement de

s'éloigner de lui, il a encore le droit de la reprendre après l'année révolue; si deux ans s'écoulent avant qu'il la rappelle, le père ou les parens de la femme vont chez le mari et terminent le divorce pour que la femme puisse contracter de nouveaux liens. Le mari ne doit jamais aller publiquement chez sa femme, ni se montrer en compagnie avec elle : ce serait blesser les bonnes mœurs. Les gens du peuple vivent avec leurs femmes quand elles sont déjà un peu âgées.

Quand il naît un enfant à un prince, il est l'occasion de grandes fêtes; si c'est un garçon, il est élevé par la noblesse; à trois ans on le circoncit, et le prêtre musulman ou mollah reçoit un cheval en cadeau; le père ne voit jamais son fils avant que celui-ci se marie : aussi existe-t-il une froideur extrême entre les parens les plus proches. Un prince s'offense si on lui demande des nouvelles de la santé de sa femme et de ses enfans; il tourne le dos avec mépris à ceux qui ont cette hardiesse. C'est le gouverneur d'un jeune prince qui lui choisit une épouse; et quand le choix est fait, le prince enlève son amante, accompagné d'un ami qui la met sur son cheval; l'ami présente la jeune fille et l'installe dans la chambre destinée aux nouveaux époux; celui-ci vient, défait avec son poignard le corset que sa future porte depuis l'âge de cinq à six ans, et se livre avec elle aux plaisirs de l'amour.

Les Tcherkesses sont généralement bien faits; les hommes ont une taille élancée et bien prise, une stature moyenne, les épaules et la poitrine larges, la partie inférieure de leur corps très mince, les yeux et les cheveux bruns, la tête allongée, le nez mince et droit. Les femmes ont la réputation d'être les plus belles de tout le Caucase; cependant les Géorgiennes en général ne leur cèdent rien en beauté.

Le costume des hommes est ordinairement le bonnet en forme de dôme, avec une espèce de tunique et des manches arrivant jusqu'à mi-bras. Si c'est un guerrier, il est revêtu d'une cotte de mailles; il porte un arc et des flèches, avec un sabre ou un poignard, et a les bras protégés par une armure d'acier. La femme a un voile, les cheveux arrangés en tresses tombantes, une robe ouverte par devant et qui en laisse voir une autre par dessous. Elles portent des pantalons et des pantoufles, et un bonnet habituellement orné d'une bordure brodée.

Les maisons des Tcherkesses sont construites en treillis d'osier, enduites d'argile au dehors et au dedans; le toit est en paille. Quarante ou cinquante maisons disposées en cercle forment un village. Pendant la nuit les bestiaux sont placés au milieu de cet espace, où il y a aussi d'autres cabanes. En hiver on bâtit des huttes près des rivières et dans les prairies pour y renfermer les brebis. Les animaux domestiques des Tcherkesses sont le cheval,

le bœuf, le buffle, le mouton, la chèvre, le chien et le chat. Leurs chevaux, les meilleurs après ceux des Arabes, errent en liberté dans les champs, et jamais ils n'entrent dans une écurie. L'agriculture chez les Tcherkesses consiste à brûler les herbes des champs, à les labourer grossièrement et à semer ensuite du millet ou de l'épeautre. Ils élèvent beaucoup d'abeilles.

La langue tcherkesse diffère beaucoup de celle des autres Caucasiens, elle a un grand nombre de labiales et de palatales, qui se prononcent avec des sifflemens et des claquemens de langue, ce qui en rend la prononciation très difficile aux étrangers. Les Tcherkesses n'ont ni livres ni écriture, et quand ils veulent envoyer une lettre, ils la font écrire en turc par le mollah.

ABAZES.

Les Abazes habitent au-delà du Kouban, sur les bords des rivières qui se jettent dans ce fleuve. Ils occupent ce pays conjointement avec des tribus tcherkesses; mais la plus grande partie du peuple occupe les côtes de la mer Noire, au midi du Caucase oriental. Ils ressemblent aux Tcherkesses dans leurs mœurs, leur manière de se vêtir et leurs usages. Ils cultivent aussi la terre, mais vivent principalement du produit de leur bétail. La race de

leurs chevaux est renommée pour sa beauté. Les Abazes de la côte sont pillards.

Les femmes abazes passent pour très belles et sont très recherchées par les Turcs qui les enlèvent sous le nom de Circassiennes. Ordinairement, tout ce qu'une jeune fille abaze ou circassienne désire est de demeurer dans un harem turc ou persan, parce qu'elle y est bien mieux traitée que dans sa terre natale. En outre, comme les parens vendent leurs filles aux étrangers, celles-ci ne peuvent guère entretenir le sentiment de la tendresse filiale. Parfois les esclaves recouvrent leur liberté au bout de quelques années, et retournent en Abazie avec une petite fortune; mais ce n'est point avec le sentiment de l'amour du pays comme l'éprouvent les Savoyards, et ils préfèrent revenir dans les pays musulmans qui leur paraissent plus civilisés.

Le premier port qui se trouve sur la côte de la Circassie ou de l'Abazie, car les deux noms se confondent quelquefois bien qu'ils soient différens, est à peu de distance de l'embouchure du Kouban. Selon M. Gamba, qui a fait dans ces contrées un voyage de 1820 à 1824, c'est-à-dire plus de dix ans après M. Klaproth, Anapa est devenu le marché des Circassiens ou Abazes que l'on vend aux Turcs. Là on échange les filles et les jeunes garçons contre des marchandises apportées annuellement de Constan-

tinople et de la Natolie. M. Gamba rapporte à ce sujet l'anecdote suivante.

Un Circassien ou Abaze avait traversé le fleuve dans son cayouque ou bateau avec son père et son jeune frère, âgé de quinze à seize ans; il y vendit clandestinement son père à un Arménien pour quelques pouds (le poud pèse trente-trois livres un tiers, poids de marc) de sel. Satisfait du marché, il lui propose de lui vendre aussi son frère. D'accord sur le prix, il s'en approche, le surprend, lui saisit le bras par derrière, et insensible à ses larmes, à ses supplications, il le livre à son avide acheteur, qui à son tour le transporte dans l'intérieur de la Russie.

M. Gamba confirme ce qu'avait dit M. Klaproth au sujet des princes qui éloignent leurs enfans dès leur plus bas âge, et ne les revoient que lorsque leur éducation est complétement terminée et qu'ils doivent se marier. Le même voyageur dit également que les peuples de la Circassie et de l'Abazie continuent à se livrer à la piraterie et au brigandage. Les renseignemens qu'il a pu recueillir pendant son séjour en Abazie sont d'accord avec ceux de M. Klaproth sur le respect que les Abazes et les Tcherkesses ont conservé pour les croix en pierre et les anciennes églises qu'on trouve en grand nombre dans l'Abazie, la Circassie et dans toutes les montagnes du Caucase, ce qui prouve que ces

peuples en adoptant par l'effet de la force la religion de Mahomet, n'ont pas voulu profaner les temples où leurs aïeux avaient, pendant plusieurs siècles, célébré le culte chrétien.

Les Abazes ont conservé un grand nombre d'usages de leur ancienne religion : ainsi ils observent pendant trois jours la fête de Pâques, et suivent la coutume de manger à cette époque des œufs rouges. Ils célèbrent aussi la fête de la Pentecôte et la fête de Noël, celle-ci, comme nous, le 25 décembre, les deux autres à des époques fixes, étant hors d'état de calculer les épactes. Il faut ajouter que beaucoup de familles sont restées chrétiennes : leurs prêtres sont Mingréliens.

Par suite de l'ignorance des Abazes, ils n'ont aucune idée de la valeur des médailles d'or et d'argent qu'ils trouvent en grand nombre dans leur contrée, et ils sont dans l'habitude de les fondre.

Les Abazes font avec le lait de leurs vaches et de leurs buffles des fromages blancs salés. Ils ne connaissent pas la manière de faire le beurre. Ils sont en général de taille moyenne, ont le corps maigre et les jambes grêles, le teint basané et la barbe courte. Leurs pieds sont excessivement larges, par suite sans doute de l'habitude de marcher sans souliers ni sandales. Ils portent le manteau de feutre, couvert de poil de chèvre; c'est le bourca des Géorgiens, la véritable chlamyde, le manteau

de l'ancienne statue de Phocion. Les femmes abazes passent pour être très belles, et sont renfermées comme en Turquie. Les princes portent le costume circassien. Ce peuple, au milieu de son ignorance et de sa barbarie, ne manque pas d'intelligence, et serait susceptible de faire des progrès rapides dans la civilisation. La colère, la vengeance et l'avarice sont ses passions dominantes; mais elles paraissent tenir en grande partie à l'état continuel de souffrance et de privation dans lequel il vit : n'ayant ni commerce ni industrie, il manque souvent des choses les plus nécessaires à son existence.

GÉORGIENS.

Les Géorgiens s'appellent eux-mêmes Karthouli, et diffèrent par leur extérieur et par leur idiome de tous les peuples du Caucase. Au nord ils ont le Caucase, au sud ils sont séparés en partie par le Kour et par les montagnes de Karabah, de peuples qui parlent des langues différentes. La nation géorgienne se partage en quatre branches, dont la principale est celle des Géorgiens proprement dits. Suivant M. Gamba, le Géorgien est d'une haute stature et d'une forte constitution; ses traits sont généralement beaux et très prononcés ; il a les yeux noirs et bien fendus, le nez long et souvent aquilin, la démarche fière et quelquefois accompagnée

d'une sorte de balancement de corps qui la rend presque insolente. Le peuple est généralement agriculteur ou artisan, il néglige le commerce; son ton et ses manières indiquent l'humeur martiale. Les Géorgiennes méritent la réputation de beauté qu'on leur a faite; la régularité de traits dont les statues grecques nous ont laissé le modèle, la taille élancée, la blancheur de la peau, la douceur des regards, distinguent une Géorgienne. En rapports continuels avec des hommes accoutumés à la vie des camps, elles ont su obtenir l'empire que donne toujours l'aménité de l'esprit et la gaîté du caractère.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, Tiflis est la capitale de la Géorgie. Elle est divisée en deux parties par le Cyrus ou Kour, fleuve sur la rive droite duquel sont situés la ville ancienne, les bains d'eau sulfureuse et la ville neuve, tandis que sur la gauche on trouve les faubourgs et un village habité par des Allemands. L'occupation de cette ville par les Russes a fini par lui rendre une physionomie européenne. En 1825 la population de Tiflis s'élevait à trente-trois mille âmes.

Le ciel est presque toujours pur à Tiflis; on y compte à peine trente à quarante jours de pluie dans l'année. L'hiver commence vers le 10 décembre et ne dure qu'environ deux mois pendant lesquels le thermomètre baisse rarement au-dessous

de trois à quatre degrés. Pendant l'été, la chaleur concentrée dans le bassin qui environne la ville est quelquefois excessive.

Les catholiques y ont une église; leur nombre n'est guère que d'environ six cents, et cette église est desservie par des capucins italiens.

Les bains sont très nombreux et très fréquentés à Tiflis; les femmes surtout y vont souvent; quelques-unes y passent la moitié de la journée, et y font même leur repas.

PEUPLADES TURQUES.

Les peuplades turques qui habitent quelques vallées du Caucase et les belles plaines qui l'entourent du côté de l'Orient, sont la plupart nomades; on les appelle vulgairement *Tartares*. Ils appartiennent à deux branches différentes de la souche turque; ce sont ou des Nogais ou des Turcomans. Les Bazians occupent les Alpes caucasiennes vers les sources du Kouban. Les Koumuks sont une autre peuplade turque occupant les promontoires nord-est du Caucase; ils ont des villages stables et sont agriculteurs.

QUELQUES TRAITS GÉNÉRAUX DE MOEURS ET USAGES DES PEUPLES CAUCASIENS.

Ainsi que le remarque le savant Klaproth, il n'existe pas de religion proprement dite chez les

peuplades des hautes montagnes du Caucase; elles ne sont réellement ni chrétiennes ni mahométanes; leur croyance n'est accompagnée d'aucun culte extérieur généralement adopté, et elles n'ont pas non plus de véritables prêtres. Cependant les Tcherkesses et les Abazes ont conservé des restes de christianisme, et, comme nous l'avons déjà dit, pratiquent encore quelques-unes des cérémonies de ce culte. Les Tcherkesses et les autres peuplades du Caucase occidental célèbrent le premier jour de l'an; ils connaissent la Pâque, et la chôment en l'honneur d'un certain saint, et en s'abstenant de manger des œufs pendant les quinze jours qui la précèdent. Le commencement de chaque saison est également signalé par des réjouissances. La plupart des Caucasiens ont une grande vénération pour le tonnerre.

Si quelqu'un est tué par la foudre, ils disent que c'est le prophète Élie qui l'a frappé, parce que la bénédiction de l'Éternel l'avait distingué. On pousse des cris de joie, on chante, on danse autour du corps; tout le monde accourt pour participer à cette joie et célèbre le bienfait d'Élie. L'orage passé, on recouvre le défunt d'autres habits, on le replace, étendu sur un coussin, au même endroit et dans la position où il a été trouvé, et l'on continue à danser jusqu'à la nuit. Les parens du défunt chantent, dansent, et montrent la même gaîté qu'à une

fête, car un visage triste est regardé comme offensant pour le prophète Élie, et par conséquent comme digne de châtiment. Cette fête dure huit jours, après lesquels l'enterrement a lieu avec beaucoup de solennité; il est suivi de festins : enfin on élève un grand tas de pierres sur le tombeau, près duquel on suspend la peau d'un bouc noir à une grande perche, et les vêtemens du défunt à une autre. Le prophète Élie joue en général un très grand rôle dans les croyances des Caucasiens, et beaucoup de rochers et de cavernes lui sont dédiés.

La plupart des tribus montagnardes du Caucase ont des devins qui habitent les rochers sacrés, et qu'on appelle *hommes saints;* ils sont chargés d'accomplir les cérémonies dans les sacrifices ordinaires, et moyennant un cadeau, ils découvrent l'avenir à ceux qui les consultent. Il y a aussi des vieilles femmes et des vieillards qui le dernier jour de l'an tombent dans une sorte d'extase, de manière qu'ils restent étendus à terre, immobiles, comme s'ils dormaient. En s'éveillant, ils disent qu'ils ont vu les âmes des défunts, tantôt dans un grand marais, tantôt montées sur des cochons, des chiens ou des boucs.

Les Caucasiens ont une grande vénération pour les étoiles tombantes, qu'ils appellent *étoiles* ou *croix volantes*, ou *saints volans*. Lorsque la nouvelle

lune paraît pour la première fois sur l'horizon, tous ceux qui la voient tracent en l'air, avec leurs couteaux ou leurs poignards, des croix vers la lune et vers les étoiles, et décrivent de la même manière un cercle de croix autour d'eux, parce qu'ils regardent l'apparition de la nouvelle lune comme un phénomène très saint.

Ces peuples donnent un caractère singulier au serment. Lorsqu'un vol a été commis dans une tribu, tous ses membres jurent par un chien, par un chat ou par les morts. L'accusé parcourt le village avec un chien et s'écrie à haute voix : « Je veux tuer ce chien ! » Alors le véritable voleur avoue ordinairement son délit, parce qu'une croyance établit que participer à la mort d'un chien porte malheur. Celui qui prête serment coupe souvent la tête d'un chat, ou bien il pend un chien, en disant que l'animal vengera le parjure en égratignant, en mordant et en tourmentant le coupable. Quiconque soupçonne un de ses voisins de l'avoir volé, le conduit à l'endroit où ses proches sont enterrés, et l'accusé, se mettant près du tombeau de son père ou de sa mère ou de son frère, s'écrie : « Si j'ai « volé, je veux dans l'autre monde servir de cheval « à mon père, à ma mère ou à mon frère ; mais si « je suis innocent, que cette punition retombe sur « le coupable ! » Mettre des excrémens d'animaux au bout d'un bâton, et prononcer l'imprécation : « Que

« le voleur en soit rassasié dans l'autre monde ! » garantit mieux un troupeau que ne le ferait un gardien. Pour marque d'une alliance, on enfonce un pieu dans la terre, en déclarant que le transgresseur est hors la loi.

Les Caucasiens n'ont pas de lois proprement dites, et la propriété n'est en sûreté qu'autant qu'elle est défendue par la force. Chaque village a cependant ses anciens qui maintiennent l'ordre et qui exercent une grande influence sur toutes les assemblées. D'un autre côté les Caucasiens ont deux principes qui contribuent puissamment à brider leurs passions farouches : ce sont le devoir de l'hospitalité, et la vengeance du sang répandu. L'hospitalité des Caucasiens ne consiste pas seulement à recevoir un étranger avec bienveillance dans sa maison, à le nourrir et à le protéger; elle fait contracter une alliance conventionnelle entre deux individus ou deux familles, alliance que personne ne peut rompre sans s'attirer la haine de toute la tribu, et sans encourir la juste punition du manque à la foi jurée. Si un Caucasien en prend un autre sous sa protection, ou s'il l'accueille comme son hôte, celui-ci peut compter sur lui en toute sûreté, et même lui confier sa vie. Jamais son konak (c'est le nom de cette espèce d'allié) ne le trahira, ni ne le livrera à ses ennemis. Si ceux-ci menacent d'emmener l'hôte de vive force, la mère

de famille qui lui donne l'hospitalité lui fait sucer le lait de son sein, et le reconnaît ainsi pour son fils légitime; ses nouveaux frères sont alors obligés de le défendre contre ses ennemis, au péril de leurs jours, et, s'il est tué, de venger son sang. Ces services sont réciproques entre les deux Konak, ou entre les familles alliées par ce principe de garantie mutuelle.

La vengeance du sang répandu est encore plus rigoureusement exercée dans le Caucase que chez les Bédouins; c'est un devoir sacré qui passe de père en fils; son effet s'étend à toute la famille de celui qui a provoqué cette vengeance en commettant le premier meurtre. L'observation de ce principe est la cause ordinaire des guerres entre les tribus caucasiennes; leur haine implacable contre les Russes est en partie produite par le même motif. Il y a pourtant moyen de racheter le sang répandu; mais rarement on a recours à cet expédient, qui n'est pas toujours sûr, car il arrive souvent que les plus proches parens de celui qui est tombé sous le fer du meurtrier entrent en composition avec celui-ci, tandis qu'un neveu éloigné lui fait subir l'effet de sa vengeance. Si le meurtrier est riche, il peut par des présens offerts à la partie ennemie suspendre l'exécution du droit du talion; mais il est difficile de l'empêcher pour toujours; quelque-

fois même elle s'accomplit au bout de vingt ans et davantage.

Aux peuples caucasiens que nous avons cités et décrits, il convient d'ajouter les Immirétiens, dont le territoire, situé par 42 degrés de latitude, est garanti contre les vents du nord par les hautes montagnes du Caucase, territoire qui sous quelques rapports est à l'égard de la Géorgie ce que la côte de Malabar est à celle de Coromandel.

Les Immirétiens sont généralement grands et forts; ils ont les traits réguliers et ne forment qu'une même race avec les Géorgiens et les Mingréliens. Toutefois les familles ayant été plus ou moins mêlées avec le sang grec et arménien, et même avec le sang juif, il en est résulté des différences quelquefois assez remarquables dans l'Immirète, pays plus montagneux que la Mingrélie; étant plus salubre, les habitans sont généralement plus forts, et ont le teint plus coloré. Ils sont grands chasseurs et grands buveurs, mais très ignorans, et dès lors exposés à la corruption et à mille autres vices. Ils professent la religion chrétienne suivant le rite grec. Le Phase et la Quirila sont les principales rivières de leur territoire. Le Phase, qui prend sa source dans la plus haute chaîne du Caucase, passe à Kotaïs, capitale des Immirétiens.

Ce peuple est agriculteur, et dans quelques endroits cultive avec succès le coton, le tabac et le

mûrier. Le district de Kotaïs a de belles vignes : elles croissent sauvages dans toutes les forêts, et produisent une grande quantité de vin. Les montagnes sont couvertes de chênes, de frênes, de hêtres et d'arbres fruitiers. Les vallons fournissent les plus abondans pâturages. Les Immirétiens continuent la vente des esclaves, surtout de leurs plus belles filles qui vont peupler les harems de Constantinople. Cependant ce commerce a quelque peu diminué depuis que la domination russe s'est étendue sur ce territoire.

Quant au commerce des Caucasiens en général, il varie suivant les productions du sol. Il s'expédie beaucoup de laine de la Circassie et du pays des Nogais du Kouban. Les esclaves sont un des principaux articles du commerce de la Circassie; viennent ensuite les chevaux, qui sont très vigoureux et de belle taille. Le commerce du sel est très suivi par les Abazes; mais le principal article de leur négoce est le bois de buis. La vente des esclaves est aussi très productive; mais le sang abaze n'est pas aussi beau qu'en Circassie, et les esclaves abazes ne valent ordinairement que la moitié du prix des Circassiens ou Tcherkesses.

Aux détails fournis par M. Klaproth sur les Lesghis, nous devons ajouter ceux que donne M. Gamba.

Suivant ce dernier les Lesghis, dont le territoire a pour limites, au levant le Daghestan, au midi le

Noucha, au nord les hautes montagnes du Caucase, sont séparés de la Krakétie par l'Alazan, rivière qui se jette dans le Kour, les Lesghis, disons-nous, sont moins grands et moins beaux que les Géorgiens. La figure du Lesghi est cependant assez régulière; son nez est droit et pointu; il a les yeux noirs et le regard dur. Paresseux et sobre, il vit de brigandages et de la culture de ses terres. Si le Tcherkesse enlève un prisonnier, et que, poursuivi dans sa retraite il ne puisse l'emmener, il l'abandonne sans lui faire aucun mal; mais le Lesghi ne lâche ses captifs qu'après leur avoir coupé la main droite, qu'il rapporte dans son village, et qu'il suspend à la porte de sa maison comme un trophée.

Si dans un combat un Lesghi est tué par un Russe ou par un Géorgien, et si celui qui l'a tué est connu, alors un parent ou un ami du mort se présente pour le venger, et en fait le serment. Le Lesghi qui s'est dévoué abandonne son village et sa famille, et se place en embuscade à portée de la route où un peu plus tôt ou un peu plus tard son ennemi doit passer. Il emporte avec lui un petit sac de farine et trois ou quatre queues de mouton chamstouk. Avec cet approvisionnement, n'ayant pour se reposer que son bourca, il reste immobile jusqu'au moment où ses vivres sont consommés. Il revient alors en toute hâte les renouveler pour se remettre à son poste jusqu'à ce que sa vengeance soit satis-

faite, ou qu'il ait la certitude que son ennemi a abandonné le pays.

L'adultère est puni très sévèrement chez les Lesghis. D'abord le mari qui trouverait sa femme en flagrant délit est autorisé à la tuer ainsi que l'amant; mais s'il porte sa plainte au djamate, ou conseil général, la femme convaincue est lapidée, et l'amant tué d'un coup de fusil. Les vieillards ou kemchttis composant le djamate sont assis en cercle, les jambes croisées, et observant la plus grande étiquette pour conserver les places. Quelques jeunes gens sont placés derrière, tous armés de fusils ou de bâtons, et s'emportant quelquefois contre la prudence des vieillards.

Le premier bonheur pour un Lesghi c'est l'oisiveté : s'il peut vivre sans travailler, il est le plus heureux des hommes, et il s'en vante à chaque instant. Les femmes au contraire sont très laborieuses, et remplissent les emplois les plus abjects dans la maison. Elles ne se voilent ni ne se cachent devant les étrangers, comme le font les femmes persanes. Lorsque le mari arrive de voyage, c'est la femme qui prend le cheval, le met à l'écurie, aide son mari à se déshabiller, et remplit envers lui plutôt les fonctions d'une servante que celles d'une épouse.

Lorsque des étrangers arrivent chez un Lesghi, la femme prend leurs chevaux et les soigne, ainsi

que leurs armes, ce qui veut dire qu'ils sont en sûreté dans cette maison et sous la sauvegarde de l'hospitalité. Depuis ce moment, le maître de la maison, tous ses parens et ses amis donneraient leur vie vingt fois plutôt que de souffrir qu'il fût fait la moindre insulte à leur hôte. Quand il part, il est reconduit par le maître de la maison ou par un de ses plus proches parens jusqu'au prochain village.

Les maisons de Lesghis sont en pierres; elles sont couvertes d'un toit en chaume très haut, pour y élever des vers à soie. D'autres habitans vivent dans des tours très élevées, où ils se défendent souvent avec succès contre leurs ennemis. On étend des tapis sur le plancher. Des enfoncemens pratiqués dans les murs sont remplis de coussins, de matelas et de couvertures. Quelquefois, chez les plus riches, la faïence et le verre ornent aussi ces demeures; du reste, point de chaises ni de tables, puisqu'on s'asseoit et que l'on mange par terre. Comme ils ne connaissent pas l'usage des carreaux de vitres aux fenêtres, lorsqu'il fait mauvais temps on ferme les volets en plein jour; on est obligé d'avoir du feu, encore les volets et les portes ne se ferment jamais bien. Leurs mets sont simples, mais abondans. On ne se sert ni de fourchettes ni de cuillères, on mange avec les doigts. Le dîner se compose ordinairement d'un pilau, d'un rôti de mouton fumé, d'une soupe, d'une omelette, et de divers

légumes confits dans le vinaigre : on commence par les fruits; l'eau et le buza (ou vin cuit fermenté) sont les seules boissons qu'on présente. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les Lesghis sont mahométans, et leurs prêtres ou mollahs se marient; toutes les qualités qu'on exige d'eux, c'est qu'ils sachent l'arabe.

Tels sont les principaux traits que nous avions à faire connaître sur les peuplades du Caucase; nous renvoyons aux ouvrages spéciaux ceux de nos lecteurs qui pourraient désirer de plus amples détails.

FIN DU QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

VOYAGES EN EUROPE. — Dix-neuvième siècle. 1

Capell Brooke. (1820.) Voyage en Suède, en Norwége, au Finmark et au cap Nord. *Ib.*

Quelques mots d'introduction. Départ pour la Suède. Arrivée à Gothembourg; cette ville. Manière de voyager dans ce pays. Lilla-Edet. Forêts de pins. Chutes de Trolhatta. Lidkoping. Le lac Wener. Effroyable quantité de loups. Orebro. Le lac Mælar. Arboga. Westeras. Stockholm. Pourquoi cette ville paraît triste. Curiosités qu'elle renferme. Détails de mœurs. *Ib.*

Départ de Stockholm. Insectes qui empestent les forêts. Énormes fourmilières. Forêts consumées par le feu. Bonté des paysans. Eskilstuna. Auberges suédoises. Smaby. Affection des paysans pour leurs chevaux. Route de Suède. Comparaison des nuits d'été dans ce pays et dans le nôtre. Carlstadt. Chaumière des paysans; usages qu'ils tirent du bouleau; leur costume et leur caractère. Hogboda. Pourquoi on ne voit que si peu de gibier en Suède où il y en a tant. Arrivée à Christiania. Population. Anéantissement du commerce de cette ville. 21

Entrée en Norwége. Pont de Magnebro. Les Norwégiens fort différens des Suédois. Ressemblance des montagnards de tous pays. Forteresse de Kongsvinger. Fête de la Saint-Jean. Embarras faute de monnaie norwégienne. La rivière Glomen. Difficulté et péril des bacs. Troupeaux mêlés de moutons et de chèvres; ces animaux se croisent, dit-on. Nombre prodigieux de pies; les tuer est regardé comme de mauvais augure. Flottage des sapins. 40

Départ de Christiania pour Drontheim en franchissant le Dovrefield. Mont Mastberget. Fabrication du charbon très funeste aux forêts. Guldbransdal. Rapidité de la végé-

Pages.

tation. Aspect des chaumières. Lac Miœsen. *Elv* Vormen. *Soë* Lodness. *Elv* Lossen. *Elv* Lougen. Saison convenable pour voyager en Norwége. Traîneaux. Mortuen. Population et culture de la contrée. Cabane des paysans. Synfield. Stor-Hammer. Nourriture des gens de la campagne. Leur extérieur prévenant. Agilité de leurs animaux domestiques. Leurs nombreux talens. Stav; chutes de la Moxa. Voyage à travers les montagnes la nuit. Elstad. Breiden; la ferme et ses curieux habitans. 54

Approches de la grande chaîne du Dovrefield. Tofte. Vue du sommet des montagnes. Merles noirs. Abondance de pluviers. Élans. Rennes. Fogstuen. Jerkin. Danse polonaise. Pic de Sneehattan. Kongrood. Différence d'aspect des deux chaînes. Stuen; la noce. Lièvres de montagnes. Melhuus. 72

Arrivée à Drontheim. La Gule. Drontheim; description de cette ville. Chutes de Leerfossen. Lacs pittoresques de Jonsvandel. Énormes fourmilières; vinaigre qu'on tire des fourmis. Bêtes sauvages des forêts. Le lynx. L'hermine. Le lemming. Cathédrale de Drontheim; environs. Mœurs des habitans. Ils parlent beaucoup l'anglais, peu le français. Langues norwégienne, danoise et suédoise, comparées. Fréquence des incendies. Gardes de nuit. 86

Départ de Drontheim. Difficultés de la route. Chevaux norwégiens. *Elv* de Stordals. Eiders. *Bjezgfald* ou rupture des montagnes. Levanger. *Elv* de Vardals. Abondance de courlis. *Elv* d'Aungdals. Vaches remplacées par des troupeaux de chèvres. Régiment de patineurs. Caractère des paysans. Overgaard. Fin de toutes les routes. 100

Départ d'Overgaard. Bateau du pays. L'Oy. Profondeur des rivières de Norwége. Ile d'Otteroen. Ile d'Elren. Fiord de Folden. Danger que nous fait courir le brouillard. Transparence de la mer. Otersun. Iles Vigten fréquentées en été par les rennes. Kregoen. Hospitalité du Nord. Ile de Lekoë. Stenesoen. Mont Torghattan sur l'île de Torget; caverne qui perce le mont de part en part. Iles de Vegen. Multitude d'oiseaux sur les îles rocailleuses. Résidence épiscopale d'Alstahoug. Tribunaux de conciliation. Les sept sœurs. Montagne de Trenen. Roc de Lovennen. 113

Pages.

Cercle polaire Ile de Selsoen. Intrépidité des femmes de pêcheurs. Svinvær. Différentes espèces d'ours. Banc de *Sey*. Mont Hunnen. Ile de Gilleskaal. Mont Sandhorn. Usage du pays d'envoyer les bestiaux paître l'été sur les montagnes. Leur nourriture l'hiver. Ile deFlein. Hundholm. Bodoë. Préparation du stokfisch. Dîner à Lob. Tumuli. Salstentrom. Fiord de Salten. *Perca marina* ou poisson rouge. Fiord de Bejar. Tremblement de terre en 1819. 135

Départ de Bodöe. Fiord de Folden. Le Maelstrom. Variabilité du vent sur la côte de Norwége. Mauvaise construction des barques de pêche. Ile de Stegen et ses cavernes. Fiord de Vest. Iles Loffoden. Ile de Rost. Marsouins. Sandford. Description d'un Lapon de la côte. Ile de Hindoen et de Senjen. Renards noirs. Montagnes de l'île de Dyroe. Hameau de Kluven sur l'île de Senjen. Tromsoe. Le dimanche dans cette ville. Comment on y passe l'hiver. Bois d'Amérique jetés sur la côte. Le finner. Manière de pêcher cette baleine. 158

Départ de Tromsoe. Rennes. Ile de Reenoe. Ile de Carlsoe, où je rencontre des lemmings. Plantes marines. Zoophytes. Gorgones. Grande profondeur de l'eau le long de la côte. Protection que lui prêtent ses nombreuses îles. Deux routes de Carlsoe à Hammerfest. Haut roc de Fugeloe. Manière d'y prendre le puffin. Restes de baleines sur son sommet. Aigles marines. Loutres. 180

Commencement de la Laponie. La contrée et ses habitans. Iles de Loppen. Repas de réunion. Ile de Soroe; aspect vivant de la baie d'Hasvig. Ville d'Hammerfest sur l'île Baleine. Mont Tyxefield. Visite à un Lapon dans sa tente. J'y vois traire les rennes, préparer le fromage, etc.; j'y soupe. Fuglenaes. Biormoe. Rocs de Har-Hæsten. Haroe. Maasoe. Cap Nord. Rareté du bois. Ile Staupen, ou mères et filles. Cherté des œufs. 194

Visite au cap Nord. Description du cap. Salubrité du climat. Aurores boréales. Quadrupèdes de l'île. Abaissement de la mer. Retour à Store-Kæften. Achat d'une bague et d'un collier. Caractère des Lapons. 218

Deuxième Partie. (1821.) Un hiver en Laponie, en Suède et au Finmarck. 225

Tableau résumé du pays en été et en hiver. Ses limites. Qua-

Pages.

loën. Bateaux. Baie de Hammerfest. Soirées. Chant national. Bals. Toilettes. 225

Lapons; pourquoi ils fuient les forêts pendant l'été. Leurs tentes. Leurs costumes. Caractère. Taille. Troupeaux de rennes. Lait. Cuisine. 235

Phosphorescence de la mer polaire. Lapons à Fuglenaes. Costumes. Approches de l'hiver. Départ des Lapons. Détails sur les rennes. Familles de Lapons. Accouchemens. Éducation des enfans. 247

Effet produit sur l'horizon par le soleil au-dessous. Aurore boréale. Commencement de l'hiver. Voyage à Altenfiord. Observations générales sur les Lapons. Chasteté. Vols rares. Caractère paisible. Bonne santé. 260

Neiges abondantes. Forêts d'Alten. Observations sur le climat du nord. Patins à neige. Glaciers de Seyland. Retour à Hammerfest. 268

Description de Hammerfest et de Qualoën. Nature du commerce de Hammerfest. Vie intérieure des colons. 277

Aurores boréales. Poisson, principale nourriture des bestiaux. Commencement de novembre et disparition du soleil. Excursion à Qualsund. Sieste. 284

Beauté de l'hiver du nord. Difficulté de dessiner les Lapons. Départ de Hammerfest. Arrivée à Alten. Danse et chant des Lapons. Traîneaux. 290

Départ d'Alten. Bivouac. Souper. Scène de nuit. Le bois de Skovbredden. Monts Solivara. Arrivée à Koutokeino. 297

Description de Koutokeino. Son presbytère. Son église. Vie d'un prêtre lapon. Cimetière. Excursion. Départ de Koutokeino. Lacs nombreux. Haltan. Ofre-Niska. Muoniokiska. Bains de vapeur. 310

Continuation du voyage vers Tornéa. Nuit à Pello. Coutume des Finlandais. Arrivée à Tornéa. Réapparition du soleil. 322

Départ de Tornéa. Pithea. Bothie septentrionale. Uméa. Angermanland. Elf-Karleby. Stockholm. Retour en Angleterre. 328

Inglis (1834.) Voyage en Bavière et au Tyrol. 337

Les Vosges. Lindau. Wangen. Routes de la Bavière. Memmingen. Meindelheim. Augsbourg; sa description. *Ib.*

Munich. Population. Costume national. Théâtres. Glyptothèque. Schleisheim. 345

Pages.

Détails sur la prison. Hôpitaux. Églises. Mœurs. Excursions dans le voisinage. 351

Plaines de Bavière. L'Iser. Les Alpes du Tyrol. Lacs. Vallées de l'Inn. Zirl. Costume des paysans tyroliens. 357

Inspruck. Détails sur le Haut-Tyrol. Manières. Mœurs. Drames sacrés. 364

Ermitage de Maximilien à Inspruck. Beaux tableaux d'église. Histoire merveilleuse. 370

Les mines de sel de Hall. Le château d'Ambras. L'Inn. L'Achensée. Kufstein. L'Innthal. 375

D'Inspruck à Brenner. Le mont Brenner. Costumes. Images dévotes. Sterzing. Paysage de la vallée. 383

Brixen. Le Pusterthal. Prunecken. La Drave. Sillian. Le Glochner. 386

Klausen. Botzen. Costume national. Le Bas-Tyrol. Trente. Roveredo. Riva. 393

Le lago di Guarda. Calavino. Jour de fête à Trente. Retour à Botzen. Voyage au Passeyer. Maison d'André Hofer. Glurns. Haute vallée de l'Adige. Paysage. 400

Glurns et Nauders. Source de l'Adige. Funsterminz. Landeck. Vorarlberg. Résumé. 403

Klaproth et Gamba. (1807-1824.) Voyages au Mont Caucase. 409

Le Mont Caucase. 414

Habitans du Caucase. 419

Lesghis. 421

Misstjeghis ou Kistes. 425

Ossètes. 427

Tcherkesses ou Circassiens. 429

Abazes. 438

Géorgiens. 442

Peuplades turques. 444

Quelques traits généraux de mœurs et usages des peuples Caucasiens. *Ib.*

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.45

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 03 009 6